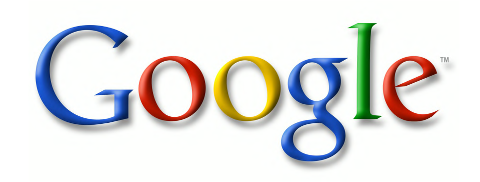

Google





73 b 5
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ÉTUDES

DE

LA NATURE,

TOME TROISIEME.

ÉTUDES
DE
LA NATURE,

PAR JACQUES-HENRI-BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

.... *Miseris succurrere disco. Æneid. lib. 1.*

3 vol. in-12, fig. br. 10. liv.

TOME TROISIÈME.



A PARIS;

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez Pierre-FRANÇOIS DIDOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATIONS, ET PRIVILEGE DU ROI.

ÉTUDES DE LA NATURE.

ÉTUDE DOUZIÈME.

DE QUELQUES LOIS MORALES DE LA NATURE.

Foiblesse de la raison; du sentiment; preuves de la Divinité & de l'immortalité de l'ame par le sentiment.

TELLES sont les preuves physiques de l'existence de la Divinité, que la foiblesse de ma raison m'a permis de mettre en ordre. J'en ai recueilli peut-être dix fois autant; mais j'ai vu que je n'étois encore qu'au commencement de la carrière; que plus j'avançois, plus elle s'étendoit devant moi; que je serois bientôt accablé de mon propre travail, & que, comme dit l'Ecriture, il ne me resteroit, à la fin des ouvrages de la création, qu'un profond étonnement.

C'eſt un des grands maux de notre vie, qu'à meſure que nous approchons de la ſource de la vérité, elle s'enfuie de devant nous, & que quand nous en ſaiſiſſons, par haſard, quelques rameaux, nous ne puiſſions y reſter conſtamment attachés. Pourquoi le ſentiment qui m'élevoit hier aux cieux, à la vue d'un rapport nouveau de la nature, a-t-il diſparu aujourd'hui? Archimède ne reſta pas toujours ravi hors de lui-même par ſa découverte des rapports des métaux dans la couronne du roi Hieron. Il en trouva, depuis, d'autres plus à ſon gré: tel eſt celui du cylindre circonſcrit à la ſphère, qu'il ordonna qu'on gravât ſur ſon tombeau. Pythagore vit à la fin, de ſang froid, le quarré de l'hypothénuſe, pour la découverte duquel il avoit voué, dit-on, cent bœufs à Jupiter. Je me rappelle que lorſque j'eus, pour la première fois, la démonſtration de ces ſublimes vérités, j'en eus une joie preſque auſſi vive que celle des grands hommes qui en avoient été les inventeurs. Pourquoi s'eſt-elle éteinte? Pourquoi faut-il aujourd'hui des nouveautés pour me donner des plaiſirs? L'animal eſt, ſur ce point, plus heureux que nous: ce qui lui plaiſoit hier lui plaira encore demain; il ſe fixe à un terme, ſans aller au-delà; ce qui lui ſuffit, lui ſemble toujours beau & bon. L'abeille ingénieuſe bâtit des cellules commodes, & elle ne fabrique ni arcs de triomphe, ni obéliſques pour décorer ſes villes de cire.

Une cabane suffisoit de même à l'homme pour être aussi bien logé qu'une abeille. Pourquoi lui a-t-il fallu cinq ordres d'architecture; des pyramides, des tours, des kiosques?

Quelle est donc cette faculté versatile, appelée *raison*, que j'emploie à observer la nature? C'est, disent les écoles, une perception de convenances, qui distingue essentiellement l'homme de la bête; l'homme a de la raison, & la bête n'a que de l'instinct. Mais si cet instinct montre toujours à l'animal ce qui lui est le plus convenable, il est donc aussi une raison, & une raison plus précieuse que la nôtre, puisqu'elle est invariable, & qu'elle ne s'acquiert pas par de longues & pénibles expériences. A cela, les philosophes du siècle passé répondoient, qu'une preuve que les bêtes n'avoient pas de raison, c'est qu'elles agissoient toujours de la même manière; ainsi ils concluoient de la perfection même de leur raison, qu'elles n'en avoient pas. On peut voir par là combien de grands noms, des pensions & des corps peuvent accréditer les plus grandes absurdités; car l'argument de ces philosophes attaque directement l'intelligence suprême elle-même, qui est constante dans ses plans, comme les animaux dans leur instinct. Si les abeilles font toujours leurs alvéoles de la même forme, c'est que la nature fait toujours les abeilles de la même figure.

Je ne veux pas dire toutefois que la

raiſon des bêtes & celle des hommes ſoit la même ; la nôtre eſt, ſans contredit, plus étendue que l'inſtinct de chaque animal en particulier ; mais ſi l'homme a une raiſon univerſelle, ne ſeroit-ce point parce qu'il a des beſoins univerſels ? A la vérité, il démêle auſſi les beſoins des autres animaux ; mais ne ſeroit-ce point relativement à lui qu'il a fait cette étude ? Si le chien ne s'occupe point de l'avoine du cheval, c'eſt peut-être parce que le cheval ne ſert pas aux beſoins du chien. Nous avons cependant des convenances naturelles qui nous ſont propres, telles que l'uſage de l'agriculture & du feu. Ces connoiſſances prouveroient ſans doute notre ſupériorité naturelle, ſi elles n'étoient pas encore des témoignages de notre miſère. Les animaux n'ont pas beſoin d'allumer du feu & d'enſemencer la terre, puiſqu'ils ſont vêtus & nourris par la nature ; d'ailleurs, pluſieurs d'entre eux ont en eux-mêmes des facultés qui ſont bien ſupérieures à nos ſciences, qui nous ſont, au fond, étrangères. Si nous avons découvert quelques phoſphores, la mouche lumineuſe des tropiques a en elle-même un foyer de lumière, qui l'éclaire pendant la nuit. Tandis que nous nous amuſons à faire des expériences avec l'électricité, la torpille l'emploie à ſa défenſe ; & pendant que les académies de l'Europe propoſent des prix conſidérables pour ceux qui trouveront le moyen de déterminer la longi-

rade en pleine mer, des paillenculs & des frégates parcourent tous les jours des trois ou quatre cents lieues entre les tropiques, d'orient en occident, sans jamais manquer de retrouver, le soir, le rocher d'où ils sont partis le matin.

C'est bien une autre insuffisance, lorsque les philosophes veulent employer, pour combattre l'intelligence de la nature, cette même raison qui ne peut servir à la connoître. Voilà de beaux argumens sur les dangers des passions, la frivolité de la vie, la perte de l'honneur, de la fortune, des enfans. Vous me délogez bien, divin Marc-Aurèle, & vous aussi sceptique Montagne; mais vous ne me logez pas. Vous m'appuyez sur le bâton de la philosophie, & vous me dites, marchez ferme; courez le monde en mendiant votre pain; vous voilà tout aussi heureux que nous dans des châteaux, avec nos femmes & la considération de nos voisins. Mais voici un mal que vous n'avez pas prévu. Je n'ai reçu, dans ma patrie, que des calomnies pour mes services; je n'ai éprouvé que de l'ingratitude de la part de mes amis, & même de mes patrons; je suis seul, & je n'ai plus de quoi subsister; j'ai des maux de nerfs; j'ai besoin des hommes, & mon ame se trouble à leur vue, en se rappelant les funestes raisons qui les réunissent, & qu'on ne vient à bout de les intéresser qu'en flattant leurs passions, & en devenant vicieux comme eux. A quoi lui a-t-il servi

d'avoir étudié la vertu ? elle se trouble par ces ressouvenirs, & même sans aucune réflexion, au simple aspect des hommes. La première chose qui me manque est cette raison, sur laquelle vous voulez que je m'appuie. Toutes vos belles dialectiques disparoissent, précisément quand j'en ai besoin. Mettez un roseau entre les mains d'un malade : la première chose qui lui échappera, s'il lui survient une foiblesse, c'est ce même roseau ; & s'il vient à s'appuyer dessus, dans sa force, il le brisera, & s'en percera peut-être la main. La mort vous guérira de tout, me dites-vous ; mais pour mourir, je n'ai pas besoin de tant raisonner ; d'ailleurs, je n'entre pas vivant dans la mort, mais mourant & ne raisonnant plus, sentant toutefois & souffrant encore (1).

(1) Ainsi, la Religion l'emporte de beaucoup sur la Philosophie, parce qu'elle ne nous soutient point par notre raison, mais par notre résignation. Elle ne nous veut pas debout, mais couchés ; non sur le théâtre du monde, mais reposés aux pieds du trône de Dieu ; non inquiets de l'avenir, mais confians & tranquilles. Quand les livres, les honneurs, la fortune & les amis nous abandonnent, elle nous présente pour appuyer notre tête, non pas le souvenir de nos frivoles & commédiennes vertus, mais celui de notre insuffisance ; & au lieu des maximes orgueilleuses de la philosophie, elle ne demande de nous que le repos, la paix & la confiance filiale.

Je ferai encore une réflexion sur cette raison, ou, ce qui revient au même, sur cet esprit dont nous sommes si vains : c'est qu'il paroît être le

Qu'eſt-ce, d'ailleurs, que cette raiſon dont on fait tant de bruit ? Puiſqu'elle n'eſt que la relation des objets avec nos beſoins, elle n'eſt donc que notre intérêt perſonnel. Voilà pourquoi il y a tant de raiſons de famille, de corps & d'états, des raiſons de tous les pays & de tous les âges : voilà pourquoi autre eſt la raiſon d'un jeune homme & celle d'un vieillard, d'une femme & d'un hermite, d'un militaire & d'un prêtre. Tout le monde a raiſon, diſoit le duc de la Rochefoucault. Oui, ſans doute ; & c'eſt parce que chacun a raiſon, que perſonne n'eſt d'accord.

Cette faculté ſublime éprouve de plus, dès les premiers momens de ſon développement, des ſecouſſes qui la rendent, en quelque ſorte, incapable de pénétrer dans

---

réſultat de nos malheurs. Il eſt très-remarquable que les peuples les plus célèbres par leur eſprit, leurs arts & leur induſtrie, ont été les plus malheureux de la terre par leur gouvernement, leurs paſſions ou leurs diſcordes. Liſez la vie de la plupart de nos hommes célèbres par leurs lumières, vous verrez qu'ils ont été fort miſérables, ſur-tout dans leur enfance. Les borgnes, les boiteux, les boſſus, ont en général plus d'eſprit que les autres hommes, parce qu'étant plus déſagréablement conformés, ils portent leur raiſon à obſerver avec plus d'attention les rapports de la ſociété, afin d'échapper à ſon oppreſſion. A la vérité, ils paſſent pour avoir l'eſprit méchant, mais ce caractère appartient aſſez à ce que la ſociété appelle de l'eſprit. D'ailleurs, ce n'eſt point la nature qui les a rendus tels, mais les railleries ou les mépris de ceux avec leſquels ils ont vécu.

le champ de la nature. Je ne parle pas de nos méthodes & de nos systêmes, qui répandent des jours faux sur les premiers principes de notre savoir, en ne nous montrant plus la vérité que dans des livres, au milieu des machines, & fur des théâtres. J'ai dit quelque chose de ces obstacles dans les objections que j'ai présentées contre les élémens de nos sciences; mais ces maximes qu'on nous inspire dès l'enfance, *faites fortune*, *soyez le premier*, suffisent seules pour bouleverser notre raison; elles ne nous montrent plus le juste ou l'injuste que par rapport à nos intérêts personnels & à notre ambition; elles nous attachent pour l'ordinaire à la fortune de quelque corps puissant & accrédité, & nous rendent indifféremment athées ou dévots, libertins ou continens, Cartésiens ou Newtoniens, suivant qu'il importe à la cause qui est devenue notre unique mobile.

Méfions-nous donc de la raison, puisque dès les premiers pas elle nous égare dans la recherche de la vérité & du bonheur. Voyons s'il n'est pas en nous quelque faculté plus noble, plus constante, & plus étendue. Quoique je n'aye à offrir dans cette recherche que des vues vagues & indéterminées, j'espère que des hommes plus éclairés que moi les fixeront, & les porteront un jour plus loin. C'est dans cette confiance, qu'avec des moyens bien foibles, je vais m'engager dans une carrière digne de toute l'attention du lecteur.

Descartes pose pour base des premières vérités naturelles : *je pense, donc j'existe.* Comme ce philosophe s'est fait une grande réputation, qu'il méritoit d'ailleurs par ses connoissances en géométrie, & sur-tout par ses vertus, son argument de l'existence a été fort applaudi, & a acquis la pondération d'un axiome. Mais, selon moi, cet argument péche essentiellement en ce qu'il n'a point la généralité d'un principe fondamental ; car il s'ensuit implicitement, que dès qu'un homme ne pense pas il cesse d'exister, ou au moins d'avoir des preuves de son existence. Il s'ensuit encore que les animaux, à qui Descartes refusoit la pensée, n'avoient aucune preuve qu'ils existoient ; & que la plupart des êtres sont dans le néant par rapport à nous, parce que souvent ils ne nous font naître que de simples sensations de formes, de couleurs & de mouvemens, sans aucunes pensées. D'ailleurs les résultats des pensées humaines ayant été souvent employés, par leur versatilité, à faire douter de l'existence de Dieu, & même de la nôtre, comme fit le sceptique Pyrrhon ; ce raisonnement, comme toutes les opérations de notre intelligence, nous est suspect à juste titre.

Je substitue donc à l'argument de Descartes celui-ci, qui me paroît & plus simple & plus général : *Je sens, donc j'existe.* Il s'étend à toutes nos sensations physiques, qui nous avertissent bien plus fréquemment

de notre existence que la pensée. Il a pour mobile une faculté inconnue de l'ame, que j'appelle le *sentiment*, auquel la pensée elle-même se rapporte ; car l'évidence, à laquelle nous cherchons à ramener toutes les opérations de notre raison, n'est elle-même qu'un simple sentiment.

Je ferai voir d'abord que cette faculté mystérieuse diffère essentiellement des sensations physiques & des relations que nous présente la raison, & qu'elle se mêle d'une manière constante & invariable à tout ce que nous faisons; ensorte qu'elle est, pour ainsi dire, l'instinct humain.

Quant à la différence du sentiment aux sensations physiques, il est évident qu'Iphigénie aux autels, nous donne des impressions d'une nature différente du goût d'un fruit ou du parfum d'une fleur ; &, quant à ce qui le distingue de l'esprit, il est certain que les larmes & le désespoir de Clytemnestre excitent en nous des émotions d'un autre genre que celles d'une satyre, d'une comédie, ou même, si l'on veut, d'une démonstration de géométrie.

Ce n'est pas que la raison n'aboutisse quelquefois au sentiment, quand elle se présente avec l'évidence; mais elle n'est par rapport à lui, que ce que l'œil est par rapport au corps, c'est-à-dire, une vue intellectuelle : d'ailleurs, le sentiment me paroît être le résultat des lois de la nature, comme la raison le résultat des lois politiques.

Je ne définirai pas davantage ce principe obscur ; mais je le ferai suffisamment connoître, si je le fais sentir. C'est à quoi nous nous flattons de parvenir, en l'opposant d'abord à la raison. Il est très-remarquable que les femmes, qui sont toujours plus près de la nature, par leurs désordres mêmes, que les hommes avec leur prétendue sagesse, ne confondent jamais ces deux facultés, & distinguent la premiere sous le nom de sensibilité, ou de sentiment par excellence, parce qu'elle est en effet la source de nos affections les plus délicieuses. Elles se gardent bien, comme la plupart des hommes, de confondre l'esprit & le cœur, la raison & le sentiment. Celle-ci, comme nous l'avons vu, est souvent notre ouvrage ; l'autre est toujours celui de la nature. Ils different si essentiellement l'un de l'autre, que si vous voulez faire disparoître l'intérêt d'un ouvrage où il y a du sentiment, c'est d'y mettre de l'esprit. C'est un défaut où sont tombés les plus fameux écrivains, dans tous les siècles où les sociétés achèvent de se séparer de la nature. La raison produit beaucoup d'hommes d'esprit, dans les siècles prétendus policés ; & le sentiment, des hommes de génie, dans les siècles prétendus barbares. La raison varie d'âge en âge, & le sentiment est toujours le même. Les erreurs de la raison sont locales & versatiles, & les vérités de sentiment sont constantes & universelles. La raison fait le moi

Grec, le moi Anglois, le moi Turc; & le sentiment, le moi homme & le moi divin. Il faut des commentaires pour entendre aujourd'hui les livres de l'antiquité, qui sont les ouvrages de la raison; tels que ceux de la plupart des historiens & des poètes satyriques & comiques, comme Martial, Plaute, Juvénal, & même ceux du siècle passé, comme Boileau & Molière; mais il n'en faudra jamais pour être touché des prières de Priam aux pieds d'Achille, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine, & des fables naïves de Lafontaine. Il faut souvent bien des combinaisons pour mettre à découvert quelque raison cachée de la nature; mais les sentimens simples & purs de repos, de paix, de douce mélancolie, qu'elle nous inspire, viennent à nous sans effort. A la vérité, la raison nous donne quelques plaisirs; mais si elle nous découvre quelque portion de l'ordre de l'univers, elle nous montre en même-temps notre propre destruction, attachée aux lois de sa conservation; elle nous présente à-la-fois les maux passés & les maux à venir; elle donne des armes à nos passions, dans le même temps qu'elle nous démontre leur insuffisance. Plus elle s'étend au loin, plus en revenant à nous elle nous rapporte de témoignages de notre néant; &, bien loin de calmer nos peines, par ses recherches, elle ne fait souvent que les accroîtres, par ses lumières. Le sentiment, au contraire, aveugle dans ses desirs, em-

braſſe les monumens de tous les pays & de tous les tems ; il ſe flatte, au milieu des ruines, des combats & de la mort même, de je ne ſais quelle exiſtence éternelle ; il pourſuit, dans tous ſes goûts, les attributs de la divinité, l'infinité, l'étendue, la durée, la puiſſance, la grandeur & la gloire ; il en mêle les deſirs ardens à toutes nos paſſions, il leur donne ainſi une impulſion ſublime ; &, en ſubjuguant notre raiſon, il devient lui-même le plus noble & le plus délicieux inſtinct de la vie humaine.

Le ſentiment nous prouve bien mieux que la raiſon la ſpiritualité de notre ame ; car celle-ci nous propoſe ſouvent pour but, la ſatisfaction de nos paſſions les plus groſſières (1), tandis que celui-là eſt toujours purs dans ſes deſirs. D'ailleurs, beaucoup d'effets naturels, qui échappent à l'une, reſſortiſſent à l'autre ; telle eſt, comme nous l'avons dit, l'évidence même, qui n'eſt qu'un ſentiment, & ſur laquelle notre réflexion n'a point de priſe ; telle eſt encore notre exiſtence. La preuve n'en eſt point dans notre raiſon : car, pourquoi eſt-ce que j'exiſte ? où en eſt la raiſon ? Mais je ſens que j'exiſte, & ce ſentiment me ſuffit.

---

(1) Ecoutez la raiſon, diſent ſans ceſſe nos philoſophes moraliſtes. Mais comment ne voient-ils pas qu'ils nous livrent à notre plus grande ennemie ? Eſt-ce que chaque paſſion n'a pas ſa raiſon ?

Ceci posé, nous allons nous convaincre qu'il y a, dans l'homme, deux puissances (1), l'une animale, & l'autre intellec-

---

(1) C'est faute d'avoir observé ces deux puissances, que tant d'ouvrages vantés, faits sur l'homme, ont un coloris faux. Tantôt leurs auteurs nous le représentent comme un objet métaphysique. Vous croiriez que les besoins physiques, qui ébranlent même les saints, ne sont que de foibles accessoires de la vie humaine. Ils la composent uniquement de monades, d'abstractions & de moralités. D'autres ne voïent dans l'homme qu'un animal, & ne distinguent en lui que les sens les plus grossiers. Ils ne l'étudient que le scalpel à la main & quand il est mort, c'est-à-dire, quand il n'est plus homme. D'autres ne le connoissent que comme un individu politique : ils ne l'apperçoivent que par les convenances de l'ambition. Ce n'est point un homme qui les intéresse ; c'est un François, un Anglois, un Prélat, un Gentilhomme. De tous les écrivains, je ne connois qu'Homère qui ait peint l'homme en entier : les autres, & je parle des meilleurs, n'en présentent que des squellettes. L'Iliade d'Homère est, à mon avis, la peinture de tout l'homme, comme elle est celle de toute la nature. Toutes les passions y sont avec leurs contrastes & leurs nuances, les plus intellectuelles & les plus grossieres. Achille chante les dieux sur sa lyre, & fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort scandalisé nos écrivains de théâtre, qui se composent des héros artificiels qui se dissimulent leurs premiers besoins, comme leurs auteurs eux-mêmes dissimulent les leurs à la société. On trouve toutes les passions de l'homme dans l'Iliade. La colère furieuse dans Achille, l'ambition superbe dans Agamemnon, la valeur patriotique dans Hector ; dans Nestor, la froide sagesse ; dans Ulysse, la prudence rusée ; la calomnie dans Thersite ; la volupté dans Pâris ; l'amour infidèle dans Hélène ; l'amour conjugal dans Andromaque ;

tuelle, toutes deux de nature opposée, & qui forme la vie humaine, par leur réunion, comme toute harmonie, sur la terre, est formée de deux contraires.

---

l'amour paternel dans Priam; l'amitié dans Patrocle, ect... avec une multitude de nuances intermédiaires de ces passions, telles que le courage téméraire de Diomède & celui d'Ajax qui osent combattre les dieux mêmes: puis des oppositions de site & de fortune qui détachent ces caractères, comme des noces & des fêtes champêtres sur le terrible bouclier d'Achille, les remords dans Hélène, l'inquiétude dans Andromaque; & cette fuite d'Hector prêt à périr au pied des murs de sa ville, à la vue de son peuple dont il est l'unique défenseur; & les objets paisibles qu'elle lui présente dans ces terribles momens, tels que ce bosquet d'arbres, & cette fontaine où les filles de Troye alloient laver leurs robes & aimoient à se rassembler dans des temps plus heureux?

Ce divin génie ayant réparti à chacun de ses héros une passion principale du cœur humain, & l'ayant mise en action dans les phases les plus remarquables de la vie, a distribué de même les attributs de Dieu à plusieurs divinités, & leur a assigné les différens règnes de la nature; à Neptune la mer; à Pluton les enfers; à Junon l'air; à Vulcain le feu; à Diane les forêts; à Pan les troupeaux; enfin, les Nymphes, les Nayades & jusqu'aux Heures, ont toutes quelque département sur la terre. Il n'y a pas une fleur qui n'y soit dans le gouvernement de quelque divinité. C'est ainsi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleste. Son ouvrage est la plus sublime des Encyclopédies. Tous les caractères en sont si bien dans le cœur humain & dans la nature, que les noms dont il les a désignés sont devenus immortels. Joignez à la majesté de ses plans une vérité d'expression qui ne vient pas uniquement de la beauté de sa langue, comme le prétendent les grammairiens, mais de

Quelques Philosophes se sont plu à nous peindre l'homme comme un Dieu. Son attitude, disent-ils, est celle du commandement. Mais pour qu'il ait l'attitude du commandement, il faut donc que d'autres hommes aient celle de l'obéissance, sans quoi il trouveroit ses ennemis dans tous ses semblables. L'empire naturel de l'homme ne s'étend qu'aux animaux; & dans les guerres qu'il leur livre, ou dans les soins qu'il en prend, il est souvent obligé de quitter son attitude d'empereur, pour prendre celle d'un esclave. D'autres le représentent comme un objet perpétuel du courroux céleste, & ont accumulé, sur son existence, toutes les misères qui pourroient la lui faire abhorrer. Ce n'est point là l'hom-

---

l'étendue de ses observations naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée*, au moment où le soleil se couche, parce qu'alors les reflets du soleil à l'horizon la rendent de cette couleur, ainsi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile qui l'a imité en tout, est plein de ces beautés d'observation dont nos commentateurs ne s'occupent guères. Par exemple, dans les Georgiques, Virgile donne au printemps l'épithète de *rougissant*; *vere rubenti*, dit-il. Comme ses traducteurs & ses commentateurs n'y ont point fait attention, ainsi, qu'à bien d'autres, j'ai cru long-temps qu'elle n'étoit là que pour fournir la mesure du vers; mais ayant remarqué au commencement du printemps, que les sions & les bourgeons de la plupart des arbres devenoient tout rouges avant de jeter leurs feuilles, j'ai alors compris quel étoit le moment de la saison que Virgile désignoit par *vere rubenti*.

me. Il n'eſt point formé d'une nature ſimple comme les autres animaux, dont chaque eſpèce conſerve conſtamment ſon caractère ; mais de deux natures oppoſées, dont chacune ſe ſubdiviſe elle-même en pluſieurs paſſions qui ſe contraſtent. Par l'une de ces natures, il réunit en lui tous les beſoins & toutes les paſſions des animaux ; & par l'autre, les ſentimens ineffables de la divinité. C'eſt à ce dernier inſtinct, bien plus qu'à ſa réflexion, qu'il doit le témoignage de l'exiſtence de Dieu ; car, je ſuppoſe, qu'ayant, par ſa raiſon, la faculté d'appercevoir les convenances qui ſont entre les objets de la nature, il trouvât les rapports qui exiſtent entre une île & un arbre, un arbre & un fruit, un fruit & ſes beſoins ; il ſe ſentiroit bien déterminé, à la vue d'une île, à y chercher ſa nourriture : mais ſa raiſon, en lui montrant les chaînons de quatre harmonies naturelles, n'en rapporteroit pas la cauſe à un auteur inviſible, s'il n'en avoit le ſentiment au fond du cœur. Elle s'arrêteroit là où s'arrêteroient ſes perceptions, & où ſe terminent celles des animaux. Un loup, qui paſſe une rivière à la nage, pour aborder dans une île où il apperçoit de l'herbe, dans l'eſpérance d'y trouver des moutons, conçoit également les chaînons de quatre relations naturelles entre l'île, l'herbe, des moutons, & ſon appétit ; mais il ne ſe proſterne point devant l'Etre intelligent qui les a établis.

En conſidérant l'homme comme animal,

je n'en connois point qui lui ſoit comparable en misère. D'abord il eſt nu, exposé aux inſectes, au vent, à la pluie, au froid, au chaud, & obligé par tout pays de ſe vêtir. Si ſa peau acquiert, avec le tems, aſſez de dureté pour réſiſter aux injures des élémens, ce n'eſt qu'après de cruelles épreuves, qui le font quelquefois peler de la tête aux pieds. Il ne ſait rien naturellement, comme les autres animaux. S'il veut traverſer une rivière, il faut qu'il apprenne à nager; il faut même que, dans ſon enfance, il apprenne à marcher & à parler. Il n'y a point de pays, ſi heureuſement ſitué, où il ne ſoit forcé de préparer ſa nourriture avec beaucoup de ſoins. Le bananier & l'arbre du fruit à pain, lui donnent, entre les tropiques, des vivres toute l'année; mais il faut qu'il en plante les arbres, qu'il les encloſe de haies épineuſes, pour les préſerver des bêtes; qu'il en faſſe ſécher les fruits pour la ſaiſon des ouragans; & qu'il bâtiſſe des loges pour les conſerver. D'ailleurs, ces végétaux utiles ne ſont réſervés qu'à quelques îles privilégiées; car, dans le reſte de la terre, la culture des grains & des racines alimentaires, exige une multitude d'arts & de préparations. Quand il a raſſemblé autour de lui tous ſes biens, l'amour & la volupté qui naiſſent de l'abondance, l'avarice, les voleurs, les incurſions de l'ennemi, viennent troubler ſes jouiſſances. Il lui faut des lois, des juges, des magaſins, des forteresses, des confédérations, & des régimens

pour défendre au-dehors & au-dedans son malheureux champ de bled. Enfin, quand il pourroit jouir, avec toute la tranquillité d'un sage, l'ennui s'empare de son cœur; il lui faut des comédies, des bals, des mascarades & des divertissemens, pour l'empêcher de raisonner avec lui-même.

Il est impossible de concevoir qu'une nation puisse exister avec les simples passions animales. Les sentimens de justice naturelle, qui sont les bases de la législation ne sont point des résultats de nos besoins mutuels, comme on le prétend. Nos passions ne sont point rétrogressives; elles n'ont que nous-mêmes pour centre unique. Une famille de sauvages dans l'abondance, ne s'inquiéteroit pas plus du malheur de ses voisins qui manqueroient de vivres, que nous ne nous inquiétons à Paris si notre sucre & notre café coûtent des larmes à l'Afrique.

La raison même, jointe aux passions, n'en feroit qu'accroître la férocité; car elle leur fourniroit de nouveaux argumens, longtems après que leurs desirs seroient satisfaits. Elle n'est dans la plûpart des hommes, que la relation des êtres avec leurs besoins, c'est-à-dire, leur intérêt personnel. Examinons-en l'effet, combiné avec l'amour & l'ambition, qui sont les deux tyrans de la vie.

Supposons d'abord un état entièrement régi par l'amour, tel que celui qui a été imaginé sur les bords du Lignon, par l'ingénieux d'Urfé. Je demande qu'est-ce qui

auroit ſoin d'y bâtir des maiſons, & d'y labourer des terres ? Ne faut-il pas y ſuppoſer des ſerviteurs qui ſubviennent à l'oiſiveté de leurs maîtres ? Ces ſerviteurs ne ſeront-ils pas obligés de s'abſtenir de faire l'amour, afin que leurs maîtres en ſoient ſans ceſſe occupés ? D'ailleurs, à quoi les vieillards des deux ſexes paſſeroient-ils leur tems ? Voilà pour eux une belle perſpective de voir leurs enfans toujours amoureux ! Ce ſpectacle ne leur deviendroit-il pas un ſujet perpétuel de regrets, de mauvaiſe humeur & de jalouſie, comme il l'eſt parmi les nôtres ? En vérité, un pareil gouvernement, fût-il dans une des îles de la mer du Sud, ſous des bocages de cocotiers & d'arbres de fruits à pain, où il n'y eût rien à faire qu'à manger & à faire l'amour, il ſeroit bientôt rempli de diſcorde & d'ennui. Mais je veux que *la raiſon ſociale* obligeât les familles à travailler chacune pour ſoi & à mettre plus de variété dans leur vie, en y appelant nos arts & nos ſciences ; elle acheveroit bientôt de les détruire. Il ne faut pas du tout compter qu'on y entendît jamais aucuns de ces diſcours touchans que d'Urfé met dans la bouche d'Aſtrée & de Céladon ; ils n'appartiennent ni à l'amour animal, ni à la raiſon ſavante. Ceux-ci ont une autre logique. Quant un amant éclairé de notre ſavoir voudroit y inſpirer de l'amour à ſa maîtreſſe, ſi toutefois il étoit beſoin de quelque diſcours pour en venir à bout, il lui parleroit de reſſorts, de maſſes, d'attrac-

tions, de fermentations, de feu électrique, & des autres causes physiques qui déterminent selon nos modernes, les penchans des deux sexes & les mouvemens des passions. *Les raisons politiques* viendroient mettre le sceau à leur union, en stipulant, dans la langue triste & mercenaire de nos contrats, des douaires, des nourritures, des retraits lignagers, des dons entre-vifs, des rapports après décès. Mais *la raison personnelle* de chaque contractant, ne tarderoit pas à les séparer. Dès qu'un homme verroit sa femme malade, il lui diroit: « Mon tempérament m'oblige de recourir à une femme » qui se porte bien, & à vous abandonner. » Elle lui répondroit, sans doute, pour être conséquente: « Vous faites bien d'obéir à » la nature. Je chercherois également un » autre mari, si vous étiez à ma place. » Un fils diroit à son père, vieux & caduc: » Vous m'avez fait pour votre plaisir, il est » tems que je vive pour le mien. » Où seroient les citoyens qui voudroient se réunir pour le maintien des lois d'une pareille société; les soldats qui s'exposeroient à la mort pour la défendre; & les magistrats qui voudroient la gouverner? Je ne parle pas d'une infinité d'autres désordres où entraîne cette passion fougueuse & aveugle, dirigée même par la froide raison.

Si, d'un autre côté, une nation étoit uniquement livrée à l'ambition, elle seroit encore plutôt détruite, ou par les ennemis du dehors, ou par ses propres citoyens. Il est

d'abord difficile d'imaginer comment elle ſe pourroit former ſous un légiſlateur ; car, comment concevoir que des hommes ambitieux vouluſſent ſe ſoumettre à un autre homme ! Ceux qui les ont réunis, comme Romulus, Mahomet, & tous les fondateurs des nations, ne s'en ſont fait écouter qu'en parlant au nom de la divinité. Mais je ſuppoſe qu'on en vînt à bout d'une maniere ou d'autre, une pareille ſociété pourroit-elle jamais être heureuſe ? Quelque éloge que les hiſtoriens donnent à Rome conquérante, croyez-vous que ſes citoyens fuſſent alors bien fortunés ? Pendant qu'ils répandoient la terreur dans le monde, & qu'ils en faiſoient couler les larmes, n'y avoit-il pas à Rome des cœurs effrayés, & des yeux qui pleuroient la perte d'un fils, d'un père, d'un époux, d'un amant ? Tant d'eſclaves qui formoient la plus grande partie de ſes habitans, étoient-ils heureux ? Etoit-ce le général même de l'armée romaine, couronné de lauriers, & monté ſur un char de triomphe, autour duquel, par une loi militaire, ſes propres ſoldats chantoient des chanſons où ils lui reprochoient ſes défauts, de peur qu'il ne s'enorgueillît ? Et quand la Providence permit que Paul Emile y triomphât d'un roi de Macédoine & de ſes pauvres enfans, qui tendoient leurs petits bras au peuple Romain pour émouvoir ſa compaſſion, elle voulut que le vainqueur perdît, dans ce tems-là même ſes propres enfans, afin qu'aucun homme ne pût triom-

pher impunément des larmes des hommes. Cependant ce même peuple, si porté à chercher sa gloire dans les malheurs d'autrui, fut obligé, pour s'en dissimuler l'horreur, de voiler de l'intérêt des Dieux les larmes des nations, comme on déguise avec le feu les chairs des animaux qui nous servent de nourriture. Rome, suivant l'ordre des destins, devoit être la capitale du monde. Elle armoit son ambition d'une *raison céleste*, afin de la rendre victorieuse des puissances les plus redoutables, & d'en réfréner la férocité dans ses citoyens, en les exerçant à des vertus sublimes. Que seroient-ils devenus, s'ils s'étoient livrés sans frein à cet instinct furieux? Ils auroient été semblables aux sauvages de l'Amérique, qui brûlent leurs ennemis vivans, & dévorent leurs chairs toutes sanglantes. C'est ce que Rome éprouva à la fin, lorsque sa religion ne présenta plus à ses habitans éclairés, que de vains simulacres. On vit alors les deux passions naturelles au cœur humain, l'ambition & l'amour, appeler dans ses murs le luxe de l'Asie, les arts corrupteurs de la Grèce, les proscriptions, les meurtres, les empoisonnemens, les incendies, & la livrer enfin aux peuples barbares. Le Theutatès des Gaulois sortit alors des forêts du Nord, & vint faire trembler à son tour le Jupiter du Capitole.

Nos raisons d'État sont aujourd'hui moins sublimes, mais elles n'en sont pas moins fatales au repos des hommes, comme on

on peut juger par les guerres de l'Europe, qui troublent sans cesse le monde. Une nation, livrée uniquement à ses passions & aux simples *raisons d'Etat*, réuniroit bientôt sur elle toutes les misères de l'humanité; mais la Providence a mis dans l'homme un sentiment qui en balance le poids, en dirigeant ses desirs bien au-delà des objets de la terre; ce sentiment est celui de l'existence de la Divinité. L'homme n'est point homme parce qu'il est animal raisonnable, mais parce qu'il est animal religieux.

Cicéron & Plutarque remarquent qu'il n'y avoit pas un seul peuple, connu de leur tems, chez lequel on n'eût trouvé quelque religion. Le sentiment de la Divinité est naturel à l'homme. C'est cette lumière que S. Jean appelle la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Je reproche à quelques écrivains modernes, & même à des missionnaires, d'avoir avancé que certains peuples n'avoient aucun sentiment de la Divinité. C'est, à mon gré, la plus grande des calomnies dont on puisse flétrir une nation, parce qu'elle détruit nécessairement chez elle l'existence de toute vertu; & si cette nation en montre quelques apparences, ce ne peut être que par le plus grand des vices, qui est l'hypocrisie; car il ne peut y avoir de vertu sans religion. Mais il n'y a pas un de ces écrivains inconsidérés qui ne fournisse lui-même de quoi détruire son imputation; car les uns avouent que ces mêmes peuples athées rendent, dans certains

tains jours, hommage à la lune, ou qu'ils se retirent dans les bois pour y remplir des cérémonies dont ils dérobent la connoissance aux étrangers. Le Père Gobien, entre autres, dans son Histoire des îles Mariannes, après avoir affirmé que leurs insulaires ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de religion, nous dit, immédiatement après, qu'ils invoquent leurs morts qu'ils appellent *anitis*, dont ils gardent les crânes dans leurs maisons, & auxquels ils attribuent le pouvoir de commander aux élémens, de changer les saisons, & de rendre la santé; qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'âme, & qu'ils reconnoissent un paradis & un enfer. Certainement ces opinions prouvent qu'ils ont des idées de la Divinité.

Tous les peuples ont le sentiment de l'existence de Dieu, non pas tous en s'élevant à lui à la manière des Newtons & des Socrates, par l'harmonie générale de ses ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ses bienfaits qui les intéressent le plus. L'Indien du Pérou adore le Soleil; celui du Bengale, le Gange qui fertilise ses campagnes; le noir Iolof, l'Océan qui rafraîchit ses rivages; le Samoyede du Nord, la Renne qui le nourrit. L'Iroquois errant demande aux esprits des lacs & des forêts, des pêches & des chasses abondantes. Plusieurs peuples adorent leurs Rois. Il n'en est point qui, pour rendre plus chers aux hommes ces dispensateurs augustes de leur

bonheur, n'aient fait intervenir quelque Divinité pour consacrer leur origine. Tels sont, en général, les Dieux des Nations; mais quand les passions viennent obscurcir parmi elles cet instinct divin, & à y mêler ou les fureurs de l'ambition, ou les égaremens de la volupté, on les voit se prosterner devant des serpens, des crocodiles, & des dieux qu'on n'ose nommer. On les voit offrir dans leurs sacrifices, le sang de leurs ennemis & la virginité de leurs filles. Tel est le caractère d'un peuple, telle est sa religion. L'homme est tellement entraîné par cette impulsion céleste, que, lorsqu'il cesse de prendre la Divinité pour son modèle, il ne manque jamais d'en faire une sur sa propre image.

Il y a donc en l'homme deux puissances; l'une animale, & l'autre divine. La première lui donne sans cesse le sentiment de sa misère; la seconde, celui de son excellence: & c'est de leurs combats que se forment les variétés & les contradictions de la vie humaine.

C'est par le sentiment de la misère que nous sommes sensibles à tout ce qui nous offre une idée d'asyle & de protection, d'aisance & de commodité; voilà pourquoi la plupart des hommes aiment les tranquilles retraites, l'abondance, & tous les biens que la nature libérale présente, sur la terre, à nos besoins. C'est ce sentiment qui donna à l'Amour les chaînes de l'Hymen, afin que l'homme trouvât un jour la compagne de

ſes peines dans celle de ſes plaiſirs, & que les enfans fuſſent aſſurés des ſecours de leurs parens. C'eſt lui qui rend le paiſible bourgeois ſi avide du récit des intrigues des cours, des relations des batailles, & des deſcriptions des tempêtes, parce que les dangers du dehors augmentent au dedans le bonheur de ſa ſécurité. Ce ſentiment ſe mêle ſouvent aux affections morales; il cherche des appuis dans l'amitié, & des encouragemens dans l'éloge. C'eſt lui qui nous rend attentifs aux promeſſes de l'ambitieux lorſque nous nous empreſſons de le ſuivre, comme des eſclaves, ſéduits par les idées de protection dont il nous trompe. Ainſi le ſentiment de notre miſère eſt un des plus grands liens de nos ſociétés politiques, quoiqu'il nous attache à la terre.

Le ſentiment de la Divinité nous pouſſe en ſens contraire (1). C'eſt lui qui conduiſit

(1) Quand on a perdu cette première des harmonies, toutes les autres le ſont. C'eſt une choſe digne de remarque, que tous les ouvrages des athées ſont arides & ſecs. Ils vous étonnent quelquefois, mais jamais ils ne vous touchent. Ils ne vous préſentent que des caricatures ou des idées giganteſques. Il n'y a ni ordre, ni proportion, ni ſenſibilité. Je n'en excepte que le poëme de Lucrèce. Mais cette exception, comme je l'ai dit, confirme mon obſervation; car, quand ce poète a voulu plaire, il a été obligé de faire intervenir la Divinité, ainſi qu'on le voit dans ſon exorde, où il débute par cette belle apoſtrophe, *alma Venus*. Par-tout ailleurs où il explique la phyſique d'Epicure, il eſt d'une ſécheresse inſupportable.

l'amour aux autels, & qui lui inſpira les premiers ſermens; il offrit les premiers enfans au Ciel, lorſqu'il n'y avoit point encore de lois politiques; il rendit l'amour ſublime & l'amitié généreuſe; il ſecourut d'une main les malheureux, & s'oppoſa de l'autre aux tyrans; il devint le mobile de la généroſité & de toutes les vertus. Content de ſervir les hommes, il dédaigna d'en être applaudi. Quand il ſe montra dans les arts & dans les ſciences, il en devint le charme qui nous y ravit; il y fit naître l'ennui quand il en diſparut. C'eſt lui qui rend immortels les hommes de génie qui nous découvrent, dans la nature, de nouveaux rapports d'intelligence.

Quand ces deux ſentimens ſe croiſent, c'eſt-à-dire, lorſque nous attachons l'inſtinct divin aux choſes périſſables, & l'inſtinct animal aux choſes divines, notre vie eſt agitée de paſſions contradictoires. Voilà la cauſe de tant d'eſpérances & de craintes frivoles qui tourmentent les hommes. Ma fortune eſt faite, dit l'un, j'ai de quoi vivre *pour toujours*; & il mourra demain. Que je ſuis miſérable, dit un autre! je ſuis perdu *pour jamais*; & la mort le délivre de tous ſes maux. On tient à la vie, diſoit Michel Montaigne, par des bagatelles; par un verre: oui, parce qu'on porte ſur ce verre le ſentiment de l'infini. Si la vie & la mort paroiſſent ſouvent inſupportables aux hommes, c'eſt qu'ils mettent le ſentiment de leur fin dans leur mort, & celui de l'infini

dans leur vie. Mortels, si vous voulez vivre heureux & mourir contens, ne dénaturez point vos lois; considérez qu'à la mort toutes les peines de l'animal finissent, les besoins du corps, les maladies, les persécutions, les calomnies, les esclavages de toutes les sortes, les rudes combats des passions avec soi-même, & avec les autres. Considérez qu'à la mort toutes les jouissances d'un être moral commencent, les récompenses des vertus & des moindres actes de justice & d'humanité, méprisés ou dédaignés du monde, mais qui nous ont en quelque sorte rapprochés sur la terre de l'Etre juste & éternel.

Quand ces deux instincts se réunissent dans le même lieu, ils nous donnent les plus grands plaisirs dont nous soyons capables; car alors nos deux natures, si j'ose ainsi les appeler, jouissent à-la-fois (1). Nous allons présenter un léger ensemble de leurs harmonies; après quoi nous suivrons les traces du sentiment céleste qui nous est naturel, dans nos sensations les plus communes.

Je vous suppose donc, lecteur, fatigué

(1) On peut rapporter à ces deux instincts toutes les sensations de la vie, qui semblent souvent se contredire. Par exemple, si l'habitude & la nouveauté nous paroissent agréables, c'est que l'habitude nous rassure sur nos relations physiques qui sont toujours les mêmes, & que la nouveauté promet de nouveaux points de vue à notre instinct divin, qui veut toujours étendre ses jouissances.

des maux de nos sociétés, cherchant vers les extrémités de l'Afrique, quelque terre heureuse, inconnue aux Européens. Votre vaisseau, voguant sur la Méditerranée, est jeté, à l'entrée de la nuit, par une tempête, sur une côte où il fait naufrage. Par la faveur du ciel, vous vous sauvez à terre; vous vous réfugiez dans une grotte, que vous appercevez à la lueur des éclairs, au fond d'un petit vallon. Là, retiré dans cet asyle, vous entendez, toute la nuit, le tonner gronder & la pluie tomber par torrens. Au point du jour, vous découvrez derrière vous une ceinture de grands rochers, escarpés comme des murailles. De leurs bases sortent çà & là des touffes de figuiers, couverts de figues blanches & rouges, & des bouquets de carouges, chargées de siliques brunes; leurs sommets sont couronnés de pins, d'oliviers sauvages & de cyprès à demi courbés par la violence des vents. Leurs échos répètent, dans les airs, les rumeurs confuses de la tempête, & les bruits rauques de la mer irritée, que l'on apperçoit au loin. Mais le petit vallon où vous êtes est le séjour du calme & du repos. C'est dans ses flancs mousseux que l'alouette de mer fait son nid, & sur ses grèves solitaires, que la mauve attend la fin des orages.

Déjà les premiers feux de l'aurore se prolongent sur les stæchas fleuris de ses rochers, & sur les nappes violettes de thym qui tapissent ses collines. Ses rayons vous font appercevoir, au sommet d'un des plateaux

voisins, une cabanne à l'ombre des arbres. Il en sort un berger, sa femme & sa fille, qui s'acheminent vers la grotte, en portant sur leur tête des vases & des corbeilles. C'est le spectacle de votre malheur qui attire ces bonnes gens auprès de vous. Ils vous apportent du feu, des fruits, du pain, du vin & des vêtemens. Ils s'empressent de vous rendre tous les devoirs de l'hospitalité. Les besoins du corps satisfaits, ceux de l'ame se font sentir : vous promenez vos regards sur la mer, & vous cherchez en vous-même à connoître dans quelle partie du monde vous vous trouvez; mais ce berger vous tire d'inquiétude, en vous disant : « Cette île » éloignée que vous voyez au nord, est » Mycone. Voilà Délos un peu sur la gau- » che, & Paros devant nous. Celle où nous » sommes est Naxos; vous êtes dans cette » partie de l'île où Ariadne fut autrefois » abandonnée par Thésée. C'est sur cette » longue dune de sable blanc qui s'avance » là-bas dans la mer, qu'elle passoit les jours » à considérer le lieu de l'horizon où le » vaisseau de son amant infidèle avoit dis- » paru à sa vue; & c'est dans cette grotte » même où vous êtes, qu'elle se retiroit » pendant les nuits pour pleurer son départ. » A droite, entre ces deux côteaux, au » haut desquels vous voyez des ruines con- » fuses, étoit une ville florissante, appelée » Naxos. Les femmes qui l'habitoient, tou- » chées des malheurs de la fille de Minos, » vinrent chercher à la consoler. Elles ten- » tèrent d'abord de la distraire par leurs

» conversations ; mais rien ne pouvoit lui
» plaire que le nom & le souvenir de Thé-
» sée. Ces femmes feignirent alors des let-
» tres de ce héros, remplies d'amour &
» adressées à Ariadne. Elles coururent les
» lui porter, en lui disant : Consolez-vous,
» belle Ariadne, Thésée reviendra bientôt ;
» Thésée pense toujours à vous. Ariadne,
» hors d'elle-même, lisoit ces lettres ; &,
» d'une main tremblante, se hâtoit d'y ré-
» pondre. Les Naxiennes emportoient ses
» réponses, & lui promettoient de les faire
» parvenir bientôt à Thésée. C'est ainsi
» qu'elles trompoient sa douleur. Mais
» quand elles s'apperçurent que la vue de
» la mer la plongeoit de plus en plus dans
» la mélancolie, elles l'amenèrent au mi-
» lieu de ces grands bocages que vous ap-
» percevez là-bas dans les terres. Là, elles
» inventèrent toutes sortes de fêtes pour
» charmer ses ennuis. Tantôt elles formoient
» autour d'elle des chœurs de danses, &
» représentoient, en se tenant par la main,
» les divers détours du labyrinthe de Crète,
» d'où, par son secours, étoit sorti l'heu-
» reux Thésée : tantôt elles feignoient de
» tuer le terrible Minotaure. Ariadne ou-
» vroit son cœur à la joie, en voyant des
» spectacles qui lui rappeloient la puissance
» de son père, la gloire de son amant, &
» le triomphe de ses charmes qui avoient
» réparé les destinées d'Athènes : mais quand
» les vents, malgré le son des tambours &
» des flûtes, lui apportoient le bruit loin-

» tain des flots, qui se brisoient sur le ri-
» vage d'où elle avoit vu partir le cruel
» Thésée, elle se tournoit du côté de la
» mer & se mettoit à pleurer. Ainsi les
» Naxiennes connurent que l'amour mal-
» heureux trouve, jusqu'au milieu des
» jeux, à redoubler ses peines, & qu'on
» ne perd le souvenir de ses maux qu'en
» perdant celui de ses plaisirs. Elles cher-
» chèrent donc à éloigner Ariadne des lieux
» & des bruits qui pouvoient lui rappeler
» son amant. Elles l'engagèrent à venir
» dans leur ville, où elles lui donnèrent
» de grands festins dans des salles magni-
» fiques, soutenues par des colonnes de
» granite. Là il n'étoit permis à aucun hom-
» me d'entrer, & aucun bruit du dehors
» ne se faisoit entendre. Elles en avoient
» couvert le pavé, les murs, les portes &
» les fenêtres, de tapisseries, où elles avoient
» représenté des prairies, des vignobles, &
» d'agréables solitudes. Elles les éclairoient
» avec des lampes & des flambeaux. Elles
» faisoient asseoir Ariadne au milieu d'elles
» sur des coussins; elles mettoient une
» couronne de lierre, avec ses grappes noi-
» res, sur ses cheveux blonds & autour de
» son front pâle; elles posoient ensuite à
» ses pieds des urnes d'albâtre, pleines de
» vins excellens; elles les versoient dans des
» coupes d'or, & les lui présentoient, en
» lui disant : Buvez, aimable fille de Mi-
» nos; cette île produit les plus doux pré-
» sens de Bacchus. Buvez, le vin dissipe les

» chagrins. Ariadne, en ſouriant, ſe laiſ-
» ſoit aller à leurs invitations. En peu de
» tems les roſes de la ſanté reparurent ſur
» ſon viſage, & auſſi-tôt le bruit courut
» dans Naxos, que Bacchus étoit venu au
» ſecours de l'amante de Théſée. Les habi-
» tans, tranſportés de joie, élevèrent à ce
» Dieu un temple, dont vous voyez en-
» core quelques colonnes & le frontiſpice,
» ſur ce rocher au milieu des flots. Mais le
» vin ne fit que donner des forces à l'amour
» d'Ariadne. Elle fut à la fin conſumée par
» ſes regrets, & même par ſes eſpérances.
» Voilà au bout de ce vallon, ſur un petit
» tertre couvert d'abſinthe marine, ſon
» tombeau & ſa ſtatue qui regarde encore
» vers la mer. On y reconnoît à peine la
» figure d'une femme; mais on y diſtingue
» toujours l'attitude inquiète d'une amante.
» Ce monument, ainſi que tous ceux de ce
» pays, ont été mutilés par le tems, & en-
» core plus par les barbares; mais le ſou-
» venir de la vertu malheureuſe n'eſt pas,
» ſur la terre, au pouvoir des tyrans. Le
» tombeau d'Ariadne eſt chez les Turcs, &
» ſa couronne eſt parmi les étoiles. Pour
» nous, échappés aux regards des puiſſan-
» ces du monde, par notre obſcurité mê-
» me, nous avons, par la bonté du ciel,
» trouvé la liberté loin des grands, & le
» bonheur dans des déſerts. Etranger, ſi
» les biens naturels vous touchent encore,
» vous ſerez le maître de les partager avec
» nous. » A ce récit, des larmes douces

coulent des yeux de son épouse, & de sa jeune fille qui soupire au souvenir d'Ariadne; & je doute qu'un athée même, qui ne connoît plus, dans la nature, que les lois de la matière & du mouvement, pût être insensible au sentiment de ces convenances présentes & de ces antiques ressouvenirs.

Homme voluptueux! il n'y a que la Grèce, dites-vous, qui offre des scènes & des points de vue aussi touchans. Aussi Ariadne est dans tous les jardins, Ariadne est dans tous les cabinets de peinture. Du donjon de votre château, jetez un coup-d'œil sur vos campagnes. Leurs lointains présentent de plus beaux horizons que ceux de la Grèce désolée. Votre appartement est plus commode qu'une grotte, & vos sophas sont plus doux que des gazons. Les ondes & les murmures des herbes de vos prairies, sont plus agréables que ceux des flots de la Méditerranée. Votre argent & vos jardins vous donnent plus d'espèces de vins & de fruits, qu'il n'y en a dans tout l'Archipel. Voulez-vous mêler à ces jouissances celles de la Divinité? Voyez sur cette colline, cette petite église de village entourée de vieux ormeaux? Parmi les filles qui se rassemblent sous son portail rustique, il y a, sans doute, quelque Ariadne trompée par son amant (1).

(1) Il y a dans nos campagnes des filles plus respectables qu'Ariadne, dont nos historiens qui parlent tant de vertu, ne s'occupent guères. Une personne de ma connoissance vit un Dimanche à

Elle n'eſt pas Grecque, mais Françoiſe ; elle n'eſt pas de marbre, mais vivante ; elle n'eſt pas conſolée, mais mépriſée de ſes compagnes. Allez ſous ſon pauvre toit, ſoulager ſa miſère. Faites le bien dans cette vie, qui paſſe comme un torrent. Faites le bien, non par oſtentation & par des mains étrangères, mais pour le ciel & par vous-même. Le fruit de la vertu perd ſa fleur, quand il eſt cueilli par la main d'autrui. Ah! ſi vous-même la ſoulagez dans ſes peines ; ſi, par votre compaſſion, vous la relevez à ſes propres regards ; vous verrez à vos bienfaits ſon front rougir, ſes yeux ſe remplir de larmes, ſes lèvres convulſives ſe mouvoir ſans parler, & ſon cœur, long-

---

la porte de l'égliſe d'un village, une fille toute ſeule qui prioit Dieu pendant qu'on chantoit vêpres. Comme il ſéjourna quelque temps dans ce lieu, il obſerva, les Dimanches ſuivans, que cette même fille n'entroit point dans l'égliſe pendant l'office. Frappé de cette ſingularité, il en demanda la cauſe aux autres payſanes, qui lui répondirent que c'étoit ſans doute ſa volonté de s'arrêter à la porte, puiſque rien ne l'empêchoit d'entrer, & qu'elles l'en avoient ſouvent preſſée inutilement. Enfin, voulant en ſavoir la raiſon, il s'adreſſa à la fille même, dont la conduite lui paroiſſoit ſi extraordinaire. D'abord, elle parut troublée ; mais, s'étant bientôt raſſurée, elle lui dit : « Monſieur, j'avois un amant pour lequel » j'eus une foibleſſe ; je devins groſſe, & mon » amant étant tombé malade, mourut ſans m'avoir » épouſée. J'ai deſiré que mon exil de l'égliſe » ſervît toute ma vie d'expiation à ma faute, & » d'exemple à mes compagnes ».

tems oppressé par la honte, se rouvrir à la vue d'un consolateur, comme au sentiment de la divinité. Vous appercevrez alors dans la figure humaine, des traits inconnus aux ciseaux des Grecs & aux pinceaux des Van-Dycks. Le bonheur d'une infortunée vous coûtera moins que le tableau d'Ariadne ; & au lieu d'illustrer le nom d'un artiste dans votre hotel pendant quelques années, il immortalisera le votre, & le fera durer long-tems après que vous ne serez plus, lorsqu'elle dira à ses compagnes & à ses enfans : « C'est un Dieu qui m'a tirée du » malheur ».

Nous allons suivre maintenant l'instinct de la Divinité dans nos sensations physiques ; & nous finirons cette Etude par les sentimens purement intellectuels de l'ame. Nous donnerons ainsi une foible idée de la nature humaine.

DES SENSATIONS PHYSIQUES.

Toutes les sensations physiques sont en elles-mêmes des témoignages de notre misère. Si l'homme est si sensible au plaisir du toucher, c'est qu'il est nu par tout son corps. Il faut, pour se vêtir, qu'il dépouille les quadrupèdes, les plantes & les vers. Si presque tous les végétaux & les animaux ressortissent à sa nourriture, c'est qu'il est obligé d'employer beaucoup d'apprêts & de combinaisons dans ses alimens. La nature l'a traité avec bien de la rigueur ; car

il eſt le ſeul animal aux beſoins duquel elle n'ait pas immédiatement pourvu. Nos philoſophes n'ont pas aſſez réfléchi ſur une auſſi étrange diſtinction. Quoi ! un ver a ſa tarière ou ſa rape ; il naît au ſein d'un fruit dans l'abondance ; il trouve enſuite en lui-même de quoi ſe filer une toile dont il s'enveloppe ; après cela, il ſe change en mouche brillante, qui va, en ſe livrant à l'amour, reperpétuer ſon eſpèce ſans ſouci & ſans remords : & le fils d'un roi naît tout nu dans les larmes & les gémiſſemens, ayant beſoin toute ſa vie du ſecours d'autrui, obligé de combattre ſa propre eſpèce au-dehors & au-dedans, & trouvant ſouvent en lui-même ſon plus grand ennemi ! Certes, ſi nous ne ſommes tous que des enfans de la pouſſière, il valoit mille fois mieux venir à l'exiſtence ſous la forme d'un inſecte, que ſous celle d'un empereur. Mais l'homme n'a été abandonné à la dernière des miſères, qu'afin qu'il eût ſans ceſſe recours à la première des puiſſances.

Du Goût.

Il n'y a point de ſenſation phyſique qui ne faſſe naître en lui quelque ſentiment de la Divinité.

A commencer par le ſens le plus groſſier de tous, qui eſt celui du boire & du manger, tous les peuples, dans l'état ſauvage, ont cru que la Divinité avoit beſoin de ſoutenir ſa vie par les mêmes moyens que les

hommes : de là eſt venue, dans toutes les religions, l'origine des ſacrifices. C'eſt encore de là qu'eſt venu, chez beaucoup de nations, l'uſage de porter des alimens ſur les tombeaux : les femmes des ſauvages de l'Amérique étendent ce ſoin juſqu'aux petits enfans qui ſont morts à la mamelle. Lorſqu'elles leur ont rendu les devoirs de la ſépulture, elles viennent tous les jours, pendant pluſieurs ſemaines, verſer, de leur ſein, quelques gouttes de lait ſur leurs petits tombeaux (1) ; c'eſt ce qu'affirme le Jéſuite Charlevoix, qui en a été ſouvent le témoin. Ainſi, le ſentiment de la Divinité & celui de l'immortalité de l'ame ſont liés avec nos affections les plus animales, & ſurtout avec l'amour maternel.

Mais l'homme ne s'eſt pas contenté de partager ſes alimens avec des êtres intellectuels, & de les inviter en quelque ſorte à ſa table ; il a cherché à s'élever à eux par l'effet phyſique de ces mêmes alimens. Il eſt très-remarquable qu'on a trouvé pluſieurs peuples ſauvages qui avoient à peine l'induſtrie de ſe procurer des alimens ; mais aucun qui n'eût celle de s'enivrer. L'homme eſt le ſeul de tous les animaux qui ſoit ſenſible à ce plaiſir. Ceux-ci ſont contens de reſter dans leur ſphère ; l'homme s'efforce toujours de ſortir de la ſienne. L'ivreſſe

---

(1) Voyez le père Charlevoix, voyage en Amérique.

exalte l'ame. Toutes les fêtes religieuses chez les sauvages, & même chez les peuples policés, sont suivies de festins, où l'on boit à perdre la raison : on commence, à la vérité, par jeûner ; mais on finit par s'enivrer. L'homme renonce à la raison humaine, pour exciter en lui des émotions divines. L'effet de l'ivresse est de jeter l'ame dans le sein de quelque divinité. Vous entendez toujours les buveurs chanter Bacchus, Mars, Vénus ou l'Amour. Il est encore très-remarquable que les hommes ne se livrent au blasphème que dans l'ivresse ; car c'est un instinct aussi ordinaire à l'ame, de chercher la Divinité lorsqu'elle est dans son état naturel, que de l'abjurer lorsqu'elle est corrompue par le vice.

De l'Odorat.

Les plaisirs de l'odorat sont particuliers à l'homme, car je n'y comprends point les émanations olfactiques par lesquelles il juge de ses alimens, & qui lui sont communes avec la plupart des animaux. L'homme seul est sensible aux parfums, & il s'en sert pour donner plus d'énergie à ses passions. Mahomet disoit qu'ils élevoient son ame vers le ciel. Quoi qu'il en soit, leur usage s'est introduit dans tous les cultes religieux & dans les assemblées politiques de beaucoup de nations. Les Brésiliens, ainsi que tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale, ne délibèrent point sur quelque objet important sans fumer du tabac dans un calumet. C'est

de cet usage que le calumet est devenu chez toutes ces nations le symbole de la paix, de la guerre, des alliances, suivant les accessoires qu'elles y ajoutent. C'est sans doute du même usage de fumer, qui étoit commun aux Scythes, comme le rapporte Hérodote, que le caducée de Mercure, qui ressemble beaucoup au calumet des Américains, & qui paroît n'avoir été, comme lui, qu'une pipe, devint le symbole du commerce. Le tabac accroît en quelque sorte les forces du jugement, en occasionnant une espèce d'ivresse dans les nerfs du cerveau. Léry dit que les Brésiliens fument du tabac jusqu'à s'enivrer. Nous observerons que ces peuples ont trouvé la plante la plus céphalique qu'il y ait dans le règne végétal, & que son usage est le plus universellement répandu de toutes celles qui existent sur le globe, sans en excepter la vigne & le bled. J'en ai vu cultiver en Finlande, au-delà de Vibourg, par le 61e degré de latitude nord. Son habitude est si puissante, qu'un homme qui y est accoutumé se passera plus difficilement d'elle que de pain, pendant un jour. Cette plante est cependant un véritable poison; elle affecte à la longue les nerfs de l'odorat, & quelquefois ceux de la vue. Mais l'homme est toujours prêt d'altérer sa constitution physique, pourvu qu'il puisse renforcer en lui le sentiment intellectuel.

De la Vue.

Tout ce que nous avons dit, en rapportant quelques lois générales de la nature, des harmonies, des consonnances, des contrastes & des oppositions, aboutit principalement au sens de la vue. Je ne parle pas des convenances, car elles appartiennent au sentiment de la raison, & sont entièrement distinctes de la matière. A la vérité, les autres relations sont fondées sur la raison même de la nature, qui nous réjouit par les couleurs & les formes génératives & engendrées, & qui nous attristes par celles qui nous annoncent la décomposition & la destruction. Mais, sans rentrer dans ce vaste & inépuisable sujet, je ne parlerai ici que de quelques effets d'optique, qui font naître involontairement en nous le sentiment de quelques attributs de la Divinité.

Une des causes les plus ordinaires du plaisir que nous éprouvons à la vue d'un grand arbre, vient du sentiment de l'infini qui s'élève en nous, par sa forme pyramidale. Les dégradations de ses divers étages de rameaux & de teintes de verdure, qui sont toujours plus légères à l'extrêmité de l'arbre que dans le reste de son feuillage, lui donnent une élévation apparente, qui n'a point de terme. Nous éprouvons les mêmes sensations dans le plan horizontal des campagnes, où nous appercevons souvent plusieurs plans de collines qui fuient les unes derrière

les autres, & dont les dernières se confondent avec le ciel. La nature produit les mêmes effets dans les grandes plaines, au moyen des vapeurs qu'élèvent les rivages des lacs ou les canaux des rivières & des fleuves qui les traversent; leurs contours sont d'autant plus multipliés, que les plaines ont plus d'étendue, comme je l'ai souvent remarqué. Ces vapeurs se présentent sur différens plans; tantôt elles s'arrêtent, comme des rideaux, sur les lisières des forêts; tantôt elles s'élèvent en colonnes le long des ruisseaux qui serpentent dans les prairies: quelquefois elles sont toutes grises; d'autres fois elles sont éclairées & pénétrées par les rayons du soleil. Sous tous ces aspects, elles nous montrent, si j'ose dire, plusieurs perspectives de l'infini dans l'infini même.

Je ne parle pas du spectacle ravissant que le ciel nous présente quelquefois par la disposition de ses nuages. Je ne sache pas qu'aucun philosophe ait soupçonné que leurs beautés avoient des lois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a point d'animal qui vive à la lumière, qui ne soit sensible à leurs effets. J'ai dit ailleurs quelque chose de leurs caractères d'amabilité ou de terreur, qui sont les mêmes que ceux des animaux & des végétaux, aimables ou dangereux, conformément à ceux des jours & des saisons qu'ils nous annoncent. Les lois que j'en ai esquissées offriront des méditations délicieuses à qui voudra les étudier,

autrement qu'avec les moyens mécaniques de nos baromètres & de nos thermomètres. Ces instrumens ne sont bons que pour régler les atmosphères de nos chambres ; ils nous déguisent trop souvent l'action de la nature ; ils donnent, la plupart du tems, les mêmes températures aux jours qui font chanter les oiseaux, & à ceux qui les font taire. Les harmonies du ciel ne peuvent être senties que par le cœur humain. Tous les peuples, frappés de leur langage ineffable, lèvent les yeux & les mains vers le ciel, dans les mouvemens involontaires de la joie ou de la douleur. La raison cependant leur dit que la Divinité est par-tout. Pourquoi est-ce que nul d'entr'eux ne tend les bras vers la terre ou à l'horizon pour l'invoquer ? D'où vient ce sentiment qui leur dit que Dieu est au ciel ? Est-ce parce que le ciel est le séjour de la lumière ? Est-ce parce que la lumière elle-même, qui nous fait appercevoir tous les objets, n'étant point, comme nos matières terrestres, sujette à être divisée, corrompue, détruite & renfermée, semble présenter quelque chose de céleste dans sa substance ?

C'est au sentiment de l'infini que nous inspire la vue du ciel, qu'il faut attribuer le goût de tous les peuples pour bâtir des temples sur les sommets des montagnes, & le penchant invincible, qu'avoient les Juifs à adorer, comme les autres nations, sur les lieux élevés. Il n'y a point de montagnes, dans les îles de l'Archipel, qui

n'ait ſon égliſe, ni de côteau, à la Chine, qui n'ait ſa pagode. Si, comme le prétendent quelques philoſophes, nous ne jugions jamais de la nature des choſes que par des réſultats mécaniques de comparaiſons d'elles à nous, la hauteur des montagnes devroit humilier notre petiteſſe : ſi nous voyions leur étendue en profondeur, les cheveux nous en dreſſeroient à la tête. D'où viennent des ſenſations ſi différentes de la grandeur en élévation & de la grandeur en abîme ? Le danger eſt égal pour des êtres auſſi foibles que nous. C'eſt parce que ces grands objets, en s'élevant vers le ciel, y élèvent nos ames par le ſentiment de l'infini, & qu'en nous éloignant de la terre, ils nous portent vers des beautés plus durables.

Les ouvrages de la nature nous préſentent ſouvent pluſieurs ſortes d'infinis à-la-fois : ainſi, par exemple, un grand arbre, dont le tronc eſt caverneux & couvert de mouſſe, nous donne le ſentiment de l'infini dans le temps, comme celui de l'infini en hauteur. Il nous offre un monument des ſiècles où nous n'avons pas vécu. S'il s'y joint l'infini en étendue, comme lorſque nous appercevons, à travers ſes ſombres rameaux, de vaſtes lointains, notre reſpect augmente. Ajoutez-y encore les diverſes croupes de ſa maſſe, qui contraſtent avec la profondeur des vallées & avec le niveau des prairies ; ſes demi-jours vénérables, qui s'oppoſent & ſe jouent avec l'azur des cieux ; & le ſentiment de notre miſère,

qu'il rassure par les idées de protection qu'il nous présente dans l'épaisseur de son tronc inébranlable comme un rocher, & dans sa cime auguste agitée des vents, dont les majestueux murmures semblent entrer dans nos peines. Un arbre, avec toutes ces harmonies, nous inspire je ne sais quelle vénération religieuse. Aussi Pline dit que les arbres ont été les premiers temples des Dieux.

L'impression sublime qu'ils produisent est encore plus profonde lorsqu'ils nous rappellent quelque sentiment de la vertu, comme le souvenir des grands hommes qui les ont plantés, ou de ceux dont ils ombragent les tombeaux. Tels étoient les chênes d'Iulus à Troye. C'est par un effet de ce sentiment que les montagnes de la Grèce & de l'Italie nous paroissent plus respectables que celles du reste de l'Europe, quoiqu'elles ne soient pas plus anciennes dans le monde, parce que leurs monumens, tout ruinés qu'ils sont, nous rappellent les vertus de ceux qui les ont habitées. Mais ce sujet n'est pas de cet article.

En général, les diverses sensations de l'infini augmentent par les contrastes des objets physiques qui les font naître. Nos peintres ne sont pas assez attentifs aux choix de ceux qu'ils mettent sur les devans de leurs tableaux. Ils donneroient bien plus d'effet au fond de leurs scènes, s'ils lui en opposoient le frontispice, non-seulement en couleurs & en forme, comme ils font quelquefois, mais en nature. Ainsi, par exemple; si on

veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant & agréable ; il faut qu'on l'apperçoive à travers un grand arc de triomphe, ruiné par le temps. Au contraire, une ville remplie de monumens Etrusques ou Egyptiens, paroît encore plus antique quand on la voit de dessous un berceau de verdure & de fleurs. Il faut imiter la nature, qui ne fait jamais venir les plantes les plus aimables, dans toute leur beauté, telles que les mousses, les violettes & les roses, qu'au pied des rustiques rochers.

Ce n'est pas que les consonnances ne produisent aussi de grands effets, sur-tout quand elles rapprochent des objets qui sont étrangers les uns aux autres. C'est ainsi, par exemple, que la coupole du Collège des quatre Nations présente un point de vue magnifique, lorsqu'on l'apperçoit du milieu de la cour du Louvre, à travers l'arcade de ce palais qui est vis-à-vis. Car alors on la voit toute entière avec une partie du ciel sous les claveaux de la voûte, comme si elle étoit une partie du Louvre. Mais dans cette consonnance même, qui donne tant d'étendue à notre optique, il y a encore un contraste de la forme concave de l'arcade à la forme convexe de la coupole.

Le grand art d'émouvoir est d'opposer des objets sensibles aux intellectuels. L'ame prend alors un grand essort. Elle passe du visible à l'invisible, & jouit, pour ainsi dire, à sa manière, en s'étendant dans les vastes champs du sentiment & de l'intelli-

gence. Chez certains peuples de la Tartarie, quand un grand est mort, son écuyer, après l'enterrement, prend par la bride le cheval qu'il avoit coutume de monter; il met dessus l'habit de son maître, & le promène en silence devant l'assemblée, que ce spectacle fait fondre en larmes.

Quand les sons entendus se multiplient & se lient à quelque affection vertueuse, les émotions de l'âme redoublent. Ainsi, lorsque dans l'Enéïde (1), Iule promet des présens à Nisus & à Euryale, qui vont chercher son père à Pallantée, il dit à Nisus:

Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devictâ genitor quæ cepit Arisbâ;
Et tripodes geminos, auri duo magna talenta
Cratera antiquum quem dat Sidonia Dido.

» Je vous donnerai deux amphores d'argent, avec des figures en relief d'une ciselure parfaite. Mon père s'en rendit maître à la prise d'Arisba. J'y joindrai deux trépieds pareils, deux grands talens d'or, & une coupe antique, que m'a donnée la reine Didon ".

Il promet à ces deux jeunes gens que l'amitié rendoit si unis, des présens doubles; deux amphores, deux trépieds pour les poser à la manière des anciens, deux talens d'or pour les remplir de vin, mais une seule coupe pour le boire ensemble. Encore, quelle

(1) Liv. IX, v. 269.

quelle coupe! il n'en vante ni la matière, ni le travail, comme dans les autres présens; il y attache des qualités morales bien plus précieuses pour des amis. Elle est antique; elle n'a point été le prix de la violence, mais elle est un présent de l'amour. Sans doute Iule l'avoit reçue de Didon, lorsqu'elle crut avoir épousé Enée.

Dans toutes les scènes de passions où l'on veut produire de grandes émotions, plus l'objet principal est circonscrit, plus le sentiment intellectuel qui en résulte est étendu. Il y en a plusieurs raisons, dont la plus importante est que les contrastes accessoires, comme ceux de la petitesse à la grandeur, de la foiblesse à la force, du fini à l'infini, concourent à augmenter le contraste du sujet. Quand le Poussin a voulu faire un tableau du déluge universel, il n'y a représenté qu'une famille. On y voit un vieillard à cheval qui se noie; & dans un bateau, un homme, qui est peut-être son fils, tend à sa femme, grimpée sur un rocher, un petit enfant vêtu d'une cotte rouge, qui, de son côté, cherche à s'aider de ses petits pieds pour parvenir sur la roche. Le fond du paysage est affreux par sa noire mélancolie. Les herbes & les arbres y sont trempés d'eau, la terre même en est pénétrée, comme on le voit par ce long serpent qui s'empresse de quitter son souterrain. Les torrens coulent de tous côtés; le soleil paroît dans le ciel, comme un œil crevé. Mais les plus grands intérêts y portent sur

le plus foible objet : un père & une mère près de périr, ne s'occupent que du salut de leur enfant. Tous les sentimens sont éteints sur la terre, & l'amour maternel vit encore. Le genre humain est détruit à cause de ses crimes, & l'innocence va être enveloppée dans sa punition. Ces eaux débordées, ces terres noyées, cette noire atmosphère ; ce soleil éteint, ces solitudes désolées, cette famille fugitive, tous les effets de cette ruine universelle du monde, se réunissent sur un enfant. Cependant il n'y a personne qui, en voyant le petit grouppe de personnages qui l'environne, ne s'écrie, voilà le déluge universel. Telle est la nature de notre âme ; loin d'être matérielle, elle ne saisit que les convenances. Moins vous lui montrez d'objets physiques, plus vous lui faites naître de sentimens intellectuels.

De l'Ouïe.

Platon appelle l'ouïe & la vue, les sens de l'âme. Je crois qu'il les qualifie particulièrement de ce nom, parce que la vue est affectée de la lumière, qui n'est point une matière à proprement parler, & l'ouïe, des modulations de l'air, qui ne sont point en elles-mêmes des corps. D'ailleurs, ces deux sens ne nous apportent que le sentiment des convenances & des harmonies, sans nous mêler avec la matière, comme l'odorat qui n'est affecté que des émanations des corps, le goût de leur fluidité,

& le toucher de leur solidité, de leur molesse, de leur chaleur & de leurs autres qualités physiques. Quoique l'ouïe & la vue soient les sens directs de l'âme, il n'en faut pas conclure cependant qu'un homme né sourd & aveugle seroit imbécille, comme on l'a prétendu. L'âme voit & entend par tous les sens. C'est ce que prouvent les princes aveugles de Perse, dont les doigts ont tant d'intelligence, au rapport de Chardin, qu'ils tracent & calculent toutes les figures de la géométrie sur des tablettes. Tels sont encore les sourds & muets, auxquels M. l'abbé de l'Epée apprend à converser.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les rapports intellectuels de l'ouïe. Ce sens est l'organe immédiat de l'intelligence ; c'est lui qui reçoit la parole qui n'appartient qu'à l'homme, & qui est, par ses modulations infinies, l'expression de toutes les convenances de la nature & de tous les sentimens du cœur humain. Mais il y a un autre langage qui paroît appartenir encore plus particulièrement à ce premier principe de nous-même, que nous avons appelé *le sentiment* : c'est la musique. Je ne m'étendrai pas sur le pouvoir incompréhensible qu'elle a de calmer & d'exciter les passions d'une manière indépendante de la raison, & de faire naître des affections sublimes, dégagées de toute perception intellectuelle ; ses effets sont assez connus. J'observerai seulement qu'elle est si naturelle à l'homme, que les premiè-

res prières adressées à la Divinité, & les premières lois chez tous les peuples ont été mises en chant. L'homme n'en perd le goût que dans les sociétés policées, dont les langues mêmes perdent à la longue leurs accens; c'est qu'une multitude de relations sociales y détruisent les convenances naturelles. On y raisonne beaucoup, & on n'y sent presque plus.

L'Auteur de la nature a jugé l'harmonie des sons si nécessaire à l'homme, qu'il n'y a point de site sur la terre qui n'ait son oiseau chantant. Le serein des Canaries fréquente ordinairement dans ces îles les ravines caillouteuses des montagnes. Le charderonnet se plaît dans les dunes sablonneuses, l'alouette dans les prairies, le rossignol dans les bocages le long des ruisseaux; le bouvreuil dont le chant est si doux, dans l'épine blanche : la grive, la fauvette, le verdier & tous les oiseaux qui chantent, ont leur poste favori. Il est très-remarquable que par-tout ils ont l'instinct de se rapprocher de l'habitation de l'homme. S'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiseaux chantans du voisinage viennent s'établir aux environs. On n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de six cents lieues dans les forêts de la Russie, & je n'y ai jamais vu de petits oiseaux qu'aux environs des villages. En faisant la visite des places dans la Finlande Russe, avec les généraux du corps du génie où je servois, nous faisions quelquefois vingt lieues dans

un jour ſans rencontrer ſur la route ni villages, ni oiſeaux. Mais, quand nous appercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité. Cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois servir à des gens égarés dans les bois. Garcillaſo de la Véga raconte que, ſon père ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Eſpagnols, pour faire des découvertes au-delà des Cordilières, penſa mourir de faim au milieu de leurs vallées & de leurs fondrières inhabitées. Il n'en ſeroit jamais ſorti, s'il n'eût apperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit ſoupçonner qu'il y avoit des habitations quelque part aux environs. Il ſe dirigea ſur le rumb de vent qu'avoient ſuivi les perroquets, & parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivoient des champs de maïs. Nous obſerverons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiſeaux de marine & de rivière, parce qu'il eût été étouffé par les bruits des eaux, & que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la diſtance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, & reſſembler aux cris des canards & des oies. Celui des cygnes ſauvages qui ſont venus dernièrement s'établir à Chantilly, n'a que quatre ou cinq notes. Les oiſeaux aquatiques ont des cris aigus & per-

çans, propre à ſe faire entendre dans les régions des vents & des tempêtes qu'ils habitent, & qui ont des convenances parfaites avec leurs ſites bruyans & leurs ſolitudes mélancoliques. Les mélodies des oiſeaux de chant, ont de pareilles relations avec les ſites qu'ils occupent, & même avec les diſtances où ils vivent de nos habitations. L'alouette qui fait ſon nid dans nos bleds, & qui aime à s'y élever à perte de vue, ſe fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'apperçoit plus. L'hirondelle qui friſe en volant les parois de nos maiſons & qui ſe repoſe ſur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'eſt point étourdiſſant, comme ſeroit celui des oiſeaux de bocages; mais le roſſignol ſolitaire ſe fait ouïr à plus d'une demi-lieue. Il ſe méfie du voiſinage de l'homme; & cependant il ſe place toujours à la vue de ſon habitation, & à la portée de ſon ouïe. Il choiſit pour cet effet les lieux les plus retentiſſant, afin que leur échos donnent plus d'action à ſa voix. Quand il s'eſt établi dans ſon orcheſtre, il chante alors un drame inconnu, qui a ſon exorde, ſon expoſition, ſes récits, ſes événemens, entremêlés, tantôt des ſons de la joie la plus éclatante, tantôt de reſſouvenirs amers & lamentables qu'il exprime par de longs ſoupirs. Il ſe fait entendre au commencement de la ſaiſon où la nature ſe renouvelle, & ſemble préſenter à l'homme un tableau de la carrière inquiète qu'il doit parcourir.

Chaque oiseau a une voix convenable au tems & au poste où il se montre, & relative aux besoins de l'homme. Le cri perçant du coq le réveille au point du jour pour les travaux. Le chant gai de l'alouette dans la prairie, invite les bergères aux danses; la grive gourmande, qui ne paroît qu'en automne, appelle aux vendanges les rustiques vignerons. L'homme seul, de son côté, est attentif aux accens des oiseaux. Jamais le cerf, qui versa des larmes sur ses propres malheurs, ne soupira à ceux de la plaintive Philomèle. Jamais le bœuf laboureur, mené à la boucherie après de pénibles services, ne tourna sa tête vers elle, en lui disant: Oiseau solitaire, voyez comme l'homme récompense ses serviteurs! La nature a répandu ces distractions & ces consonnances de fortunes, sur des êtres volatiles, afin que notre âme, susceptible de tous les maux, trouvant par-tout à les étendre, pût par-tout en affoiblir le poids. Elle a rendu capables de ces communications, les corps même insensibles. Souvent elle nous présente, au milieu des scènes qui affligent notre vue, d'autres scènes qui réjouissent notre ouïe, & nous rappellent d'intéressant ressouvenirs. C'est ainsi que du sein des forêts, elle nous transporte sur le bord des eaux par les frémissemens des trembles & des peupliers. D'autres fois elle nous apporte, sur le bord des ruisseaux, les bruits de la mer & des manœuvres des navires, par les murmures des roseaux agités par les vents.

Quand elle ne peut séduire notre raison par la nouveauté des images, elle l'assoupit par le charme du sentiment : elle fait sortir du sein des forêts, des prairies & des vallons, des bruits ineffables qui excitent en nous des douces rêveries, & nous plongent dans de profonds sommeils.

Du Toucher.

Je ne ferai que quelques réflexions sur le toucher ; il est le plus obtus de nos sens, & cependant il est, en quelque sorte, le sceau de notre intelligence. Nous avons beau voir un corps de toutes les manières, nous ne croyons pas le connoître, si nous ne pouvons pas le toucher. Cet instinct vient peut-être de notre foiblesse, qui cherche dans ces rapprochemens des points de protection. Quoi qu'il en soit, ce sens, tout obscur qu'il est, comme on peut le voir par l'exemple cité par Chardin, des aveugles de Perse, qui traçoient avec leurs doigts des figures de géométrie, & jugeoient de la bonté d'une montre en en maniant les roues. La sage nature a mis les principaux organes de ce sens qui est répandu sur toute la surface de notre peau, dans nos pieds & dans nos mains, qui sont le plus à portée de juger des qualités des corps. Mais afin que ces membres ne fussent pas exposés à perdre leur sensibilité par des chocs fréquens, elle leur a donné beaucoup de souplesse, en les divisant en plusieurs doigts,

& ces doigts en plusieurs articulations ; de plus, elle les a garnis, du côté du contact, de demi-molettes élastiques, qui présentent à-la-fois de la résistance dans leurs parties calleuses & saillantes, & une sensibilité exquise dans leurs parties rentrantes.

Cependant je m'étonne que la nature ait répandu le sens du toucher sur toute la surface du corps humain, qui se trouve, par-là, exposé à une multitude de souffrances, sans qu'il en résulte pour lui beaucoup d'avantages. L'homme est le seul des animaux qui soit obligé de se vêtir. Il y a, à la vérité, quelques insectes qui se font des fourreaux, comme les teignes ; mais ils naissent dans des lieux où leurs habits sont, pour ainsi dire, tout faits. Ce besoin, qui est devenu une des plus inépuisables sources de notre vanité, est, à mon gré, un des plus grands témoignages de notre misère. L'homme est le seul être qui ait honte de paroître nu. C'est un sentiment dont je ne vois pas de raison dans la nature, ni de similitude dans l'instinct des autres animaux. D'ailleurs, indépendamment de toute affection de pudeur, il est contraint, par la nécessité, de se vêtir dans tous les climats. Quelques philosophes, enveloppés de bons manteaux, & qui ne sortent point de nos villes, se sont figuré un homme naturel sur la terre, comme une statue de bronze au milieu d'une place publique. Mais sans parler de tous les inconvéniens qui y affligent au-dehors sa malheureuse existence,

comme le froid, le chaud, le vent, la pluie; je ne m'arrêterai qu'à une incommodité qui nous paroît peu de chose dans nos appartemens, mais qui eſt inſupportable à un homme nu, dans les plus douces températures; ce ſont les mouches. Je citerai à ce ſujet le témoignage d'un homme dont la peau devoit être à l'épreuve : c'eſt celui du flibuſtier Raveneau de Luſſan, qui traverſa, en 1688, l'iſthme de Panama, en revenant de la mer du ſud. Voici ce qu'il dit en parlant des Indiens du cap de Gracias à Dios. « Quand le ſommeil les » prend, ils font un trou dans le ſable où » ils ſe couchent, & enſuite il ſe recou- » vrent avec le même ſable; ce qu'ils font » pour ſe mettre à couvert des inſultes des » mouſtiques, dont l'air eſt le plus ſouvent » tout rempli. Ce ſont de petits mouche- » rons que l'on ſent plutôt qu'on ne les » voit, & qui ont un aiguillon ſi piquant » & ſi venimeux, que lorſqu'ils l'appuient » ſur quelqu'un, il ſemblent que ce ſoit » un dard de feu qu'ils y lancent.

» Ces pauvres gens ſont ſi tourmentés » de ces fâcheux inſectes, quand il ne » vente point, qu'ils en deviennent comme » lépreux; & je puis aſſuré avec vérité, » le ſachant par ma propre expérience, que » ce n'eſt pas une légère ſouffrance que » d'en être attaqué; car, outre qu'ils font » perdre le repos de la nuit, c'eſt que, » lorſque nous avons été réduits à aller le » dos nu, faute de chemiſes, l'importu-

» nité de ces animaux nous faisoient déses-
» pérer & entrer dans des rages à ne nous
» plus posséder (1). »

C'est, je crois, à cause de l'incommodité des mouches, très-communes & très-nécessaires dans les lieux marécageux & humides des pays chauds, que la nature a mis peu de quadrupèdes à poils sur leurs rivages, mais des quadrupèdes à écaille, comme les tatous, les armadilles, les tortues, les lésards, les crocodiles, les caymans, les crabes de terre, les bernards l'hermite, & les autres reptiles écailleux, comme les serpens, sur lesquels les mouches n'ont point de prise. C'est peut-être aussi pour cette raison que les porcs & les sangliers, qui aiment à fréquenter ces sortes d'endroits, ont des poils longs, roides & hérissés, qui écartent les insectes volatiles.

Au reste, la nature n'a pris à cet égard aucune précaution pour l'homme. Certes, en voyant la beauté de ses formes & sa grande nudité, il m'est impossible de ne pas admettre l'ancienne tradition de notre origine. La nature, en le mettant sur la terre, lui a dit : « Va, être dégradé, animal sans
» vêtement, intelligence sans lumière, va
» pourvoir à tes besoins ; tu ne pourras
» soutenir ta vie malheureuse que par les
» secours de tes semblables, & éclairer ta

(1) Journal d'un voyage à la mer du Sud, en 1688.

» raiſon aveugle qu'en la dirigeant ſans ceſſe » vers le ciel ». Ainſi, de la miſère de l'homme, naquirent les deux commandemens de la Loi.

DES SENTIMENS DE L'ÂME,

Et premièrement des affections de l'eſprit.

Je ne parlerai des affections de l'eſprit que pour les diſtinguer des ſentimens de l'âme : ils diffèrent eſſentiellement les uns des autres. Par exemple, autre eſt le plaiſir que nous donne une comédie, autre celui que nous donne une tragédie. L'émotion qui nous fait rire, eſt une affection de l'eſprit ou de la raiſon humaine ; celle qui nous fait verſer des larmes, eſt un ſentiment de l'âme. Ce n'eſt pas que je veuille faire, de l'eſprit & de l'âme, deux puiſſances de nature différente ; mais il me ſemble, comme nous l'avons déjà dit, que l'un eſt à l'autre, ce que la vue eſt au corps ; l'eſprit eſt une faculté, & l'âme eſt le principe ; l'âme eſt, ſi j'oſe dire, le corps de notre intelligence. Je regarde donc l'eſprit comme une vue intellectuelle, à laquelle on peut rapporter les autres facultés de l'entendement, comme *l'imagination*, qui voit les choſes à venir ; la *mémoire*, qui voit celles qui ſont paſſées ; & le *jugement*, qui apperçoit leurs convenances. L'impreſſion que nous font ces vues diverſes, excite quelquefois en nous un ſenti-

ment qu'on appelle *l'évidence* ; & alors celle-ci appartient immédiatement à notre âme, ce que nous éprouvons par l'émotion délicieuse qu'elle y fait naître subitement ; mais, parvenue là, elle n'est plus du ressort de notre esprit, parce que, quand nous commençons à sentir, nous cessons de raisonner ; nous ne voyons plus, nous jouissons.

Comme notre éducation & nos mœurs nous dirigent vers notre intérêt personnel, il arrive de-là que notre esprit ne s'occupe plus que des conventions sociales, & que notre raison n'est plus, à la fin, que l'intérêt de nos passions ; mais notre âme, livrée à elle-même, cherche sans cesse les convenances naturelles, & notre sentiment est toujours l'intérêt du genre humain.

Ainsi, je le répète, l'esprit est la perception des lois de la société, & le sentiment est la perception des lois de la nature. Ceux qui nous montrent les convenances de la société, tels que les écrivains comiques, satyriques, épigrammatistes, & même la plupart des moralistes, sont des hommes d'esprit : tels ont été l'abbé de Choisy, La Bruyère, Saint-Evremont, &c. . . . Ceux qui nous découvrent les convenances de la nature, comme les poètes tragiques, les poètes sensibles, les inventeurs des arts, les grands philosophes, sont des hommes de génie : tels ont été Shakespéar, Corneille, Racine, Newton, Marc-Aurèle, Montesquieu, Lafontaine,

Fénelon, J. J. Rousseau. Les premiers appartiennent à un siècle, à une saison, à une cotterie; les autres, à la postérité & au genre humain.

On sentira encore mieux la différence qu'il y a entre l'esprit & l'âme, en dénaturant leurs affections. Toutes les fois, par exemple, que les perceptions de l'esprit sont amenées jusqu'à l'évidence, elles nous font un grand plaisir, indépendamment de toutes relations particulières d'intérêt; parcequ'elles excitent en nous un sentiment, comme nous l'avons dit. Mais quand nous analysons nos sentimens, & que nous les rapportons à l'examen de notre esprit, les émotions sublimes, qu'ils excitoient en nous, s'évanouissent; car nous ne manquons pas de les rapporter alors à quelque convenance de société, de fortune, de systême, ou d'autre intérêt personnel dont se compose notre raison. Ainsi, dans le premier cas, nous changeons notre cuivre en or; & dans le second, notre or en cuivre.

Au reste, rien de plus pernicieux à la longue que notre esprit pour étudier la nature; car, quoiqu'il saisisse çà & là quelques convenances naturelles, il n'en suit pas la chaîne fort loin: d'ailleurs, il y en a un beaucoup plus grand nombre qu'il n'apperçoit pas, parce qu'il ramène toujours tout à lui, & au petit ordre social ou scientifique dans lequel il est circonscrit. Ainsi, par exemple, s'il jette un coup-

d'oeil sur les sphères célestes, il en rapportera la formation au travail d'une verrerie; & s'il admet un être créateur, il le représentera comme un machiniste désœuvré, occupé à faire des globes, uniquement pour le plaisir de les faire tourner. Il conclura, de son propre désordre, qu'il n'y a point d'ordre dans la nature; de son immoralité, qu'il n'y a point de moralité. Comme il rapporte tout à sa raison, & qu'il ne voit pas de raison d'exister lorsqu'il ne sera plus sur la terre, il en conclut en effet qu'alors il n'existera pas. S'il étoit conséquent, il en concluroit également qu'il n'existe pas maintenant; car il ne trouve certainement, ni en lui, ni autour de lui, de raison actuelle de son existence.

Nous sommes convaincus de notre existence, par une puissance bien supérieure à notre esprit, qui est le sentiment. Nous allons porter cet instinct naturel dans les recherches de l'existence de la Divinité, & de l'immortalité de l'âme, sur lesquelles notre raison versatile s'est si souvent exercée pour & contre. Quoique notre insuffisance soit trop grande pour nous porter bien loin dans cette carrière infinie, nous espérons que nos apperçus & nos erreurs même donneront aux hommes de génie le courage d'y entrer. Ces vérités sublimes & éternelles nous semblent tellement empreintes dans le cœur humain, qu'elles nous paroissent être les principes même de notre sentiment, & se manifester dans nos

affections les plus communes comme dans nos passions les plus déréglées.

DU SENTIMENT DE L'INNOCENCE.

Le sentiment de l'innocence nous élève vers la Divinité, & nous porte à la vertu. Les Grecs & les Romains faisoient chanter les enfans dans leurs fêtes religieuses, & les chargeoient de présenter les offrandes aux autels des Dieux, afin de les rendre favorables à la patrie, par le spectacle de leur innocence. La vue de l'enfance rappelle l'homme aux sentimens de la nature. Lorsque Caton d'Utique eut pris la résolution de se tuer, ses amis & ses serviteurs lui retirèrent son épée; &, comme il la leur redemanda en se mettant dans une violente colère, ils envoyèrent un enfant la lui porter; mais la corruption de ses contemporains avoit étouffé dans son cœur le sentiment que devoit y faire naître l'innocence.

Jésus-Christ veut que nous devenions semblables aux enfans: on les appelle innocens, *non nocentes*, parce qu'ils n'ont jamais nui. Cependant, malgré les droits de leur âge & l'autorité de notre religion, à quelle éducation barbare ne sont-ils pas abandonnés?

De la Pitié.

C'est le sentiment de l'innocence qui est le premier mobile de la pitié; voilà pour-

quoi nous ſommes plus touchés des malheurs d'un enfant que de ceux d'un vieillard. Ce n'eſt pas, comme l'ont dit quelques philoſophes, parce que l'enfant a moins de reſſources & d'eſpérances; car il en a plus que le vieillard, qui eſt ſouvent infirme & qui s'avance vers la mort, tandis que l'enfant entre dans la vie; mais l'enfant n'a jamais offenſé: il eſt innocent. Ce ſentiment s'étend aux animaux mêmes, qui nous touchent ſouvent plus de pitié que les hommes, par cela ſeul qu'ils ne ſont pas nuiſibles. C'eſt ce qui a fait dire au bon Lafontaine, en parlant du déluge, dans la fable de Philémon & de Baucis:

. . . . Tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſévères deſtins.
Les animaux périr? car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes;
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.

Ainſi le ſentiment de l'innocence développe dans le cœur de l'homme un caractère divin qui eſt celui de la généroſité. Il ne porte point ſur le malheur en lui-même, mais ſur une qualité morale qu'il démêle dans l'infortuné qui en eſt l'objet. Il s'accroît par la vue de l'innocence, & quelquefois encore plus par celle du repentir. L'homme ſeul, des animaux, en eſt ſuſceptible; & ce n'eſt point par un retour ſecret ſur lui-même, comme l'ont prétendu quelques ennemis du genre humain;

car, si cela étoit, en comparant un enfant & un vieillard qui sont malheureux, nous devrions être plus touchés des maux du vieillard, attendu que nous nous éloignons des maux de l'enfance, & que nous nous approchons de ceux de la vieillesse : cependant, le contraire arrive par l'effet du sentiment moral que j'ai allégué.

Lorsqu'un vieillard est vertueux, le sentiment moral de ses malheurs redouble en nous ; ce qui prouve évidemment que la pitié de l'homme n'est pas une affection animale. Ainsi, la vue d'un Bélisaire est très-attendrissante. Si on y réunit celle d'un enfant qui tend sa petite main afin de recevoir quelques secours pour cet illustre aveugle, l'impression de la pitié est encore plus forte. Mais voici un cas sentimental. Je suppose que vous eussiez rencontré Bélisaire vous demandant l'aumône d'un côté, & de l'autre un enfant orphelin, aveugle & misérable, & que vous n'eussiez eu qu'un écu, sans pouvoir le partager, auquel des deux l'eussiez vous donné ?

Si vous trouvez que les grands services rendus par Bélisaire à sa patrie ingrate, rendent la balance du sentiment trop inégale, supposez à l'enfant les maux de Bélisaire, & même quelques-unes de ses vertus, comme d'avoir eu les yeux crevés par ses parens, & de demander encore l'aumône pour eux (1); il n'y aura plus,

(1) Un curé de Village des environs de Paris,

à mon avis, à balancer, si vous ne faites que sentir; car si vous raisonnez, c'est toute autre chose: les talens, les victoires, & l'illustration du général Grec, vous feront bientôt oublier les infortunes d'un enfant obscur. La raison vous ramènera à l'intérêt politique, au moi humain.

Le sentiment de l'innocence est un rayon de la divinité. Il couvre l'infortuné d'une lumière céleste, qui vient rejaillir contre le cœur humain, & y fait naître la générosité, cette autre flamme divine. C'est lui seul qui nous rend sensibles au malheur de la vertu, en nous la montrant comme incapable de nuire; car autrement nous pourrions la considérer comme se suffisant à elle-même. Alors elle exciteroit plus notre admiration que notre pitié.

De l'Amour de la Patrie.

Ce sentiment est encore la source de l'amour de la patrie, parce qu'il nous y rappelle les affections douces & pures du premier âge. Il s'accroît avec l'étendue, & s'augmente avec les années, comme un sentiment d'une nature céleste & immortelle. Il y a en Suisse un air de musique

près de Dravet, a éprouvé, dans son enfance, une cruauté non moins grande, de la part de ses parens. Il fut châtré par son père qui étoit chirurgien; & il l'a nourri dans sa vieillesse, malgré sa barbarie. Je crois que l'un & l'autre sont encore vivans.

antique, & fort ſimple, appelé le *rans des vaches*. Cet air eſt d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer en Hollande & en France, devant les ſoldats de cette nation, parce qu'il les faiſoit déſerter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *rans des vaches* imite le mugiſſement des beſtiaux, les retentiſſemens des échos, & d'autres convenances locales qui faiſoient bouillir le ſang dans les veines de ces pauvres ſoldats, en leur rappelant les vallons les lacs, les montagnes de leur patrie (1); & en même temps, les compagnons du premier âge, les premières amours, les ſouvenirs des bons aïeux, &c.

L'amour de la patrie ſemble croître à proportion qu'elle eſt innocente & malheu-

---

(1) J'ai ouï dire que Poutavéri, cet Indien de Taïti qui a été amené à Paris il y a quelques années, ayant vu au Jardin du Roi le mûrier à papier, dont l'écorce ſert dans ſon pays à faire des étoffes, les larmes lui vinrent aux yeux, & qu'en le ſaiſiſſant dans ſes bras, il s'écria : *ô arbre de mon pays !* Je voudrois qu'on eſſayât, ſi en donnant à un oiſeau étranger, comme à un perroquet, un fruit de ſon pays qu'il n'auroit pas vu depuis long-temps, il témoigneroit à ſa vue quelque émotion extraordinaire. Quoique les ſenſations phyſiques nous attachent fortement à la patrie, il n'y a que les ſentimens moraux qui leur donnent une grande intenſité. Le temps qui affoiblit les premières, ne fait qu'accroître ceux-ci. C'eſt pourquoi la vénération pour un monument eſt toujours proportionnée à ſon antiquité ou à ſa diſtance ; & voilà pourquoi Tacite a dit : *major è longinquo reverentia*.

reuſe. Voilà pourquoi les peuples ſauvages aiment plus leurs pays que les peuples policés, & ceux qui habitent des contrées âpres & rudes, comme les habitans des montagnes, que ceux qui vivent dans des contrées fertiles & dans de beaux climats. Jamais la cour de Ruſſie n'a pu engager aucun Samoyède à quitter les bords de la mer Glaciale, pour s'établir à Pétersbourg. On amena, le ſiècle paſſé, quelques Groenlandois à la cour de Copenhague; on les y combla de bienfaits, & ils y moururent en peu de tems de chagrin. Pluſieurs d'entr'eux ſe noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Ils virent avec le plus grand ſang froid, toutes les magnificences de la cour de Dannemarck; mais il y en avoit un qui pleuroit toutes les fois qu'il appercevoit une femme portant un enfant dans ſes bras. On conjectura que cet infortuné étoit père. Sans doute, la douceur de l'éducation domeſtique attache ainſi fortement ces peuples aux lieux qui les ont vus naître. Ce fut elle qui inſpira aux Grecs & aux Romains tant de courage pour défendre leur patrie. Le ſentiment de l'innocence en redouble l'amour, parce qu'il rend toutes les affections du premier âge, pures, ſaintes & inaltérables. Virgile a bien connu l'effet de ce ſentiment, quand il fait dire à Niſus, qui veut détourner Euryale de s'expoſer au danger d'une expédition nocturne, ces mots touchans:

Te superesse velim : tuâ vitâ dignior ætas.

« J'ai desiré que vous me surviviez ; » votre âge plus que le mien est digne de » la vie. »

Mais chez les peuples où l'enfance est malheureuse & corrompue par des éducations ennuyeuses, féroces & étrangères, il n'y a pas plus d'amour de la patrie que d'innocence. C'est une des causes pour lesquelles tant d'Européens courent le monde, & pourquoi il y a si peu de monumens modernes en Europe, parce que la génération qui suit ne manque jamais de détruire les monumens de celle qui l'a précédée. Voilà pourquoi nos livres, nos modes, nos usages, nos cérémonies & nos langues vieillissent si vîte, & sont tout différens d'un siècle à l'autre, & que toutes ces choses se maintiennent les mêmes chez les peuples sédentaires de l'Asie, depuis une longue suite de siècles ; parce que les enfans élevés en Asie dans leur famille, avec beaucoup de douceur, restent attachés aux établissemens de leurs ancêtres, par reconnoissance pour leur mémoire, & aux lieux qui les ont vus naître, par le souvenir de leur bonheur & de leur innocence.

Du Sentiment de l'Admiration.

Le sentiment de l'admiration nous porte

directement dans le ſein de la divinité. S'il eſt excité en nous par quelque objet de plaiſir, nous nous y jetons comme à ſa ſource ; ſi par la frayeur, comme à notre refuge. Dans l'un & l'autre cas, le cri de l'admiration eſt, *ah mon Dieu !* C'eſt, dit-on, un effet de notre éducation, où l'on nous parle ſouvent de Dieu ; mais on nous y parle encore plus ſouvent de notre père, du roi, d'un protecteur, d'un ſavant célèbre. Pourquoi, lorſque nous avons beſoin de nous appuyer dans ces ſecouſſes imprévues, ne nous écrions-nous pas, ha mon roi ! ou s'il s'agit de ſciences, ah Newton !

Il eſt certain que ſi on nous parle ſouvent de Dieu dans notre éducation, nous en perdons bientôt l'idée dans le train ordinaire des choſes du monde ; pourquoi donc y avons-nous recours dans les événemens extraordinaires ? Ce ſentiment naturel eſt commun à toutes les nations, dont il y en a beaucup qui ne parlent point de théologie à leurs enfans. Je l'ai remarqué dans des nègres de la côte de Guinée, de Madagaſcar, de la Cafrérie & de Moſambique, dans des Tartares & des Malabares ; enfin dans des hommes de toutes les parties du monde. Je n'en ai pas vu un ſeul qui, dans les mouvemens extraordinaires de la ſurpriſe ou de l'admiration, ne fît dans ſa langue les mêmes exclamations que nous, & ne levât les mains & les yeux vers le ciel.

Du Merveilleux.

Le ſentiment de l'admiration eſt la ſource de l'inſtinct que les hommes ont eu de tous temps pour le merveilleux. Nous le cherchons par-tout, & nous le plaçons principalement à l'entrée & à la ſortie de la vie : voilà pourquoi les berceaux & les tombeaux de tant d'hommes ont été environnés de fables. Il eſt la ſource intariſſable de notre curioſité ; il ſe développe dès l'enfance, & il accompagne long-temps l'innocence. D'où peut venir aux enfans le goût du merveilleux ? Il leur faut des contes de Fées, & il faut aux hommes des poëmes épiques & des opéras. C'eſt le merveilleux qui fait l'un des grands charmes des ſtatues antiques de la Grèce & de Rome, qui repréſentent des héros ou des dieux, & qui contribue, plus qu'on ne penſe, à nous faire aimer les hiſtoires anciennes de ces pays. C'eſt une des raiſons naturelles à apporter au préſident Hénault, qui s'étonne qu'on aime mieux les hiſtoires anciennes que les modernes, & ſur-tout que la nôtre : c'eſt qu'indépendamment des ſentimens patriotiques qui ſervent au moins de prétextes aux intrigues des grands chez les Grecs & les Romains, & qui étoient tellement inconnus aux nôtres, qu'ils ont ſouvent bouleverſé la patrie pour les intérêts de leur maiſon, & quelquefois pour l'honneur d'une préſéance ou d'un tabouret

tabouret ; il y a un merveilleux dans la religion des anciens, qui console & élève l'homme, tandis que celui de la religion des Gaulois l'effraye & l'avilit. Les dieux des Grecs & des Romains étoient patriotes comme leurs grands. Minerve leur avoit donné l'olivier, Neptune le cheval. Ces dieux protégeoient les villes & les peuples. Mais ceux des Gaulois étoient tyrans comme leurs barons ; ils ne protégeoient que les Druides. Il leur falloit des sacrifices humains. Enfin, cette religion étoit si barbare, que deux empereurs Romains l'abolirent successivement, comme le rapportent Suétone & Pline. Je ne dis rien des intérêts modernes de notre histoire ; mais je suis sûr que les relations de notre politique n'y remplaceront jamais, dans le cœur humain, celles de la divinité.

J'observerai que comme l'admiration est un mouvement involontaire de l'âme vers la divinité, & est, par conséquent, sublime, plusieurs écrivains modernes se sont efforcés de multiplier ce genre de beauté dans leurs ouvrages, en y accumulant des surprises imprévues ; mais la nature les emploie rarement dans les siens, parce que l'homme n'est pas capable d'éprouver fréquemment de pareilles secousses. Elle nous fait paroître peu-à-peu la lumière du soleil, le développement des fleurs, la formation des fruits. Elle amène nos jouissances par une longue suite d'harmonies ; elle nous traite en hommes, c'est-à-dire, en ma-

chines foibles & bien aisées à renverser ; elle nous voile la divinité, afin que nous en puissions supporter les approches.

Plaisir du Mystère.

Voilà pourquoi le mystère a tant de charmes. Ce ne sont pas les tableaux les plus éclairés, les avenues en lignes droites, les roses bien épanouies, & les femmes brillantes qui nous plaisent le plus. Mais les vallées ombreuses, les routes qui serpentent dans les forêts, les fleurs qui s'entr'ouvrent à peine, & les bergères timides excitent en nous de plus douces & de plus durables émotions. L'amour & le respect des objets augmentent par leurs mystères. Tantôt c'est celui de l'antiquité qui nous rend tant de monumens vénérables ; tantôt c'est celui de l'éloignement qui donne tant de charmes aux objets de l'horizon ; tantôt c'est celui des noms. Voilà pourquoi les sciences qui ont conservé des noms grecs, qui ne signifient souvent que des choses très-communes, nous impriment plus de respect que celles qui n'ont que des noms modernes, quoique celles-ci soient souvent plus ingénieuses & plus utiles. Voilà pourquoi, par exemple, la construction des vaisseaux & la navigation sont moins estimées de nos savans modernes, que plusieurs autres sciences physiques, qui ne sont souvent que frivoles, mais qui portent des noms grecs. Ainsi, l'admiration n'est point

une rélation de l'esprit, ou une perception de notre raison; mais un sentiment de l'âme qui s'élève en nous, par je ne sais quel instinct de la divinité, à la vue des choses extraordinaires, & par le mystère même qui les environne. Cela est si certain, qu'elle se détruit par la science même qui nous éclaire. Si je montre à un sauvage un éolipyle qui lance un jet d'esprit-de-vin enflammé, je le ravis en admiration; il est prêt à adorer ma machine; il me prend pour le dieu du feu, tant qu'il ne la connoît pas; mais si je lui en explique la raison, il ne m'admire plus, il me regarde comme un charlatan (1).

Plaisirs de l'Ignorance.

C'est par un effet de ces sentimens ineffables, & de ces instincts universels de la divinité, que l'ignorance est devenue la source intarissable de nos plaisirs. Il ne faut pas confondre l'ignorance & l'erreur; comme

(1) Voilà pourquoi nous n'admirons que ce qui est rare. S'il apparoissoit sur l'horizon de Paris, une de ces parhélies si communes au Spitzberg, tout le peuple sortiroit dans les rues pour l'admirer. Ce n'est cependant qu'une réflexion du disque du soleil dans les nuages; & personne ne s'arrête pour admirer le soleil lui-même, parce que le soleil est trop connu.

C'est le mystère qui fait un des charmes de la religion. Ceux qui y veulent une démonstration géométrique, ne connoissent ni les lois de la nature, ni les besoins du cœur humain.

sont tous nos moralistes. L'ignorance est l'ouvrage de la nature, & souvent un bienfait envers l'homme ; & l'erreur est souvent le fruit de nos prétendues sciences humaines, & est toujours un mal. Quoi qu'en disent nos écrivains politiques, qui vantent nos lumières actuelles, & qui leur opposent la barbarie des siècles passés, ce ne sont pas des ignorans qui ont mis, alors, à feu & à sang toute l'Europe, pour des disputes de religion. Des ignorans se seroient tenus tranquilles. C'étoient des gens qui étoient dans l'erreur, qui vantoient, peut-être, alors leurs lumières, comme nous vantons aujourd'hui les nôtres, & à chacun desquels l'éducation européenne avoit inspiré cette erreur de l'enfance, *sois le premier*. Que de maux l'ignorance nous cache, que nous devons un jour rencontrer dans la vie sans pouvoir les éviter ! l'inconstance des amis, les révolutions de la fortune, les calomnies, & l'heure de la mort même qui effraye tant d'hommes. La science de ces maux nous empêcheroit de vivre. Que de biens l'ignorance nous rend sublimes ! les illusions de l'amitié & de l'amour, les perspectives de l'espérance, & les trésors mêmes que nous découvrent les sciences. Les sciences ne nous charment que dans le commencement de leurs études, quand l'esprit s'y présente plein d'ignorance. C'est le point de contact de la lumière & des ténèbres qui produit le jour le plus favorable à nos yeux : c'est ce point harmonique qui excite notre

admiration, lorſque nous venons à nous éclairer; mais il n'exiſte qu'un inſtant. Il ſe diſſipe avec notre ignorance. Les élémens de géométrie ont paſſionné des jeunes gens, mais jamais des vieillards, ſi ce n'eſt quelques fameux géomètres, qui ont été de découvertes en découvertes. Il n'y a que des ſciences & des paſſions pleines de doutes & de haſards, qui faſſent des enthouſiaſtes à tout âge, telles que la chimie, l'avarice, le jeu & l'amour.

Pour un plaiſir que la ſcience donne, & fait périr en nous le donnant, l'ignorance nous en préſente mille, qui nous flattent bien davantage. Vous me démontrez que le ſoleil eſt un globe fixe, dont l'attraction donne aux planètes la moitié de leurs mouvemens. Ceux qui le croyoient conduit par Apollon, en avoient-ils une idée moins ſublime? Ils penſoient au moins que les regards d'un Dieu parcouroient la terre avec les rayons de l'aſtre du jour. C'eſt la ſcience qui a fait deſcendre la chaſte Diane de ſon char nocturne: elle a banni les Hamadriades des antiques forêts, & les douces Nayades des fontaines. L'ignorance avoit appelé les dieux à ſes joies, à ſes chagrins, à ſon hyménée & à ſon tombeau: la ſcience n'y voit plus que les élémens. Elle a abandonné l'homme à l'homme, & l'a jeté ſur la terre, comme dans un déſert. Ah! quels que ſoient les noms qu'elle donne aux divers règnes de la nature, ſans doute des eſprits céleſtes régiſſent leurs combinaiſons ſi ingénieuſes,

si variées & si constantes ; & l'homme qui ne s'est rien donné, n'est pas le seul être dans l'Univers qui ait en partage l'intelligence.

Ce n'est point à nos lumières que la Divinité communique le sentiment le plus profond de ses attributs ; c'est à notre ignorance. La nuit nous donne une plus grande idée de l'infini, que tout l'éclat du jour. Pendant le jour, je ne vois qu'un soleil ; la nuit j'en vois des milliers. Sont-ce même des soleils que ces étoiles de si diverses couleurs ? Ces planètes qui tournent autour du nôtre, ont-elles, comme nous, des habitans ? D'où vient la planète de Cybèle (1), découverte de nos jours par l'Allemand Herschel ? Elle parcouroit nôtre carrière depuis la création, & elle nous étoit inconnue. Où vont ces longues comètes qui traversent des espaces immenses ? Qu'est-ce que cette voie lactée qui sépare le firmament ? Quels sont ces deux nuages noirs, placés au pôle antarctique près de la croix du Sud ? Y auroit-il des astres qui répandroient des ténèbres, comme le croyoient les anciens ? Y a-t-il dans le firmament des lieux où la lumière ne parvienne jamais ? Le soleil ne me montre qu'un infini terrestre, & la nuit me découvre un infini céleste. O mystère, couvrez ces vues ravissantes de vos ombres sa-

---

(1) Les Anglois l'appellent du nom de leur roi George III, *Sydus Georgianum*, l'astre de George.

crées ! Ne permettez pas à la ſcience humaine d'y porter ſon triſte compas. Que la vertu ne ſoit pas réduite à attendre déſormais ſa récompenſe de la juſtice & de la ſenſibilité d'un globe ! Laiſſez lui penſer qu'il y a dans l'Univers d'autres deſtins que ceux qui font les malheurs de la terre.

La ſcience nous montre le terme de notre raiſon, & l'ignorance l'éloigne toujours. Je me garde bien, dans mes promenades ſolitaires, de m'informer à qui appartient le château que j'apperçois au loin. L'hiſtoire du maître gâte ſouvent celle du payſage. Il n'en eſt pas de même de celle de la nature ; plus on étudie ſes ouvrages, plus on trouve de raiſons de les admirer. Il n'y a qu'un cas où la ſcience des ouvrages des hommes nous eſt agréable, c'eſt lorſque le monument que nous appercevons a été le ſéjour d'un homme de bien. Quel eſt ce petit clocher que je vois de Montmorency ? C'eſt celui de Saint-Gratien, où Catinat a vécu en ſage, & où repoſe ſa cendre. Mon âme circonſcrite à un petit village, part de là pour embraſſer le grand ſiècle de Louis XIV, & ſe jeter enſuite dans une ſphère bien plus ſublime que celle du monde, qui eſt celle de la vertu. Quand je ne peux me procurer ces perſpectives, l'ignorance des lieux me ſert plus que leur connoiſſance. Je n'ai pas beſoin de ſavoir que cette forêt appartient à une abbaye ou à un duché, pour la trouver majeſtueuſe. Ses arbres antiques, ſes profondes clarières, ſes ſolitudes ſilencieuſes

me suffisent. Dès que je n'y apperçois pas l'homme, j'y sens la Divinité. Pour peu que je veuille donner carrière à mon sentiment, il n'y a point de paysage que je n'annoblisse. Ces vastes prairies sont des mers; ces côteaux embrumés sont des îles qui s'élèvent sur l'horizon; cette ville là-bas est une cité de la Grèce, honorée par les pas de Socrate & de Xénophon. Graces à mon ignorance, je me laisse aller à l'instinct de mon âme. Je me jette dans l'infini. Je prolonge la distance des lieux par celle des siècles; & pour achever mon illusion, j'y fais séjourner la vertu.

Du Sentiment de la Mélancolie.

La nature est si bonne, qu'elle tourne à notre plaisir tous ses phénomènes; & si nous y prenons garde, nous verrons que les plus communs sont ceux qui nous sont les plus agréables.

Je goûte, par exemple, du plaisir, lorsqu'il pleut à verse, que je vois les vieux murs mousseux tout dégoutans d'eau, & que j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux frémissemens de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux & profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Pline parle d'un consul Romain qui faisoit dresser, lorsqu'il pleuvoit, son lit sous le feuillage épais d'un arbre, afin d'entendre frémir les

gouttes de pluie, & de s'endormir à leurs murmures.

Je ne ſais à quelle loi phyſique les philoſophes peuvent rapporter les ſenſations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce ſont les affections de l'âme les plus voluptueuſes. La mélancolie eſt friande, dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me ſemble, de ce qu'elle ſatisfait à-la-fois les deux puiſſances dont nous ſommes formés, le corps & l'âme, le ſentiment de notre miſère & celui de notre excellence.

Ainſi, par exemple, dans le mauvais tems, le ſentiment de ma miſère humaine ſe tranquilliſe, en ce que je vois qu'il pleut, & que je ſuis à l'abri, qu'il vente, & que je ſuis dans mon lit bien chaudement. Je jouis alors d'un bonheur négatif. Il s'y joint enſuite quelques-uns de ces attributs de la Divinité, dont les perceptions font tant de plaiſir à notre âme, comme de l'infinité en étendue, par le murmure lointain des vents. Ce ſentiment peut s'accroître par la réflexion des lois de la nature, en me rappelant que cette pluie qui vient, je ſuppoſe de l'oueſt, a été élevée du ſein de l'Océan, & peut-être des côtes d'Amérique; qu'elle vient balayer nos grandes villes, remplir les réſervoirs de nos fontaines, rendre nos fleuves navigables; & tandis que les nuées qui la verſent, s'avancent vers l'orient pour porter la fécondité juſqu'aux végétaux de la Tartarie, les graines & les dépouilles qu'elle emporte dans nos fleuves, vont vers

l'occident ſe jeter à la mer, & donner de la nourriture aux poiſſons de l'Océan Atlantique. Ces voyages de mon intelligence, donnent à mon âme une extenſion convenable à ſa nature, & me paroiſſent d'autant plus doux, que mon corps, qui de ſon côté aime le repos, eſt plus tranquille & plus à l'abri.

Si je ſuis triſte, & que je ne veuille pas étendre mon âme ſi loin, je goûte encore du plaiſir à me laiſſer aller à la mélancolie que m'inſpire le mauvais tems. Il me ſemble alors que la nature ſe conforme à ma ſituation, comme une tendre amie. Elle eſt, d'ailleurs, toujours ſi intéreſſante, ſous quelque aſpect qu'elle ſe montre, que quand il pleut, il me ſemble voir une belle femme qui pleure. Elle me paroît d'autant plus belle, qu'elle me ſemble plus affligée. Pour éprouver ces ſentimens, j'oſe dire voluptueux, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de viſite, de chaſſe ou de voyage, qui nous mettent, alors, de fort mauvaiſe humeur, parce que nous ſommes contrariés. Il faut encore moins croiſer nos deux puiſſances, ou les heurter l'une contre l'autre, c'eſt-à-dire, porter le ſentiment de l'infini ſur notre miſère, en penſant que cette pluie n'aura point de fin; & celui de notre miſère ſur les phénomènes de la nature, en nous plaignant que toutes les ſaiſons ſont dérangées, qu'il n'y a plus d'ordre dans les élémens, & nous abandonner à tous les mauvais raiſonnemens où ſe livre

un homme mouillé. Il faut, pour jouir du mauvais tems, que notre âme voyage, & que notre corps se repose.

C'est par l'harmonie de ces deux puissances de nous-mêmes, que les plus terribles révolutions de la nature nous intéressent souvent davantage que ses tableaux les plus rians. Le volcan de Naples attire plus les voyageurs, que les jardins délicieux qui bordent ses rivages; les campagnes de la Grèce & de l'Italie, couvertes de ruines, plus que les riches cultures de l'Angleterre; le tableau d'une tempête, plus de curieux que celui d'un calme; & la chûte d'une tour, plus de spectateurs que sa construction.

Plaisir de la Ruine.

J'ai cru quelque tems qu'il y avoit dans l'homme, je ne sais quel goût pour la destruction. Si le peuple peut porter la main sur un monument, il le détruit. J'ai vu à Dresde, au jardin du comte de Bruhl, de belles statues de femmes, que les soldats Prussiens s'étoient amusés à mutiler à coups de fusils, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. La plupart des gens du peuple sont médisans: ils aiment à détruire la réputation de tout ce qui s'élève. Mais cet instinct malfaisant ne vient point de la nature. Il naît du malheur des individus, à qui l'ambition est inspirée par l'éducation, & interdite par la société, ce qui les jette dans une ambition négative. Ne pouvant rien élever, il

faut qu'ils abattent tout. Le goût de la ruine, dans ce cas, n'est point naturel, & est simplement l'exercice de la puissance du misérable. L'homme sauvage ne détruit que les monumens de ses ennemis; il conserve, avec le plus grand soin, ceux de sa nation; &, ce qui prouve que de sa nature il est bien meilleur que l'homme de nos sociétés, c'est que jamais il ne médit de ses compatriotes.

Quoi qu'il en soit, le goût passif de la ruine est universel à tous les hommes. Nos voluptueux font construire des ruines artificielles dans leurs jardins; les sauvages se plaisent à se reposer mélancoliquement sur le bord de la mer, sur-tout dans les tempêtes, ou dans le voisinage d'une cascade au milieu des rochers. Les grandes destructions offrent des effets pittoresques nouveaux; & ce fut la curiosité d'en faire naître, jointe à la cruauté, qui porta Néron à mettre le feu à Rome, pour avoir le spectacle d'un incendie. Le sentiment d'humanité à part, ces longues flammes qui, au milieu de la nuit, lèchent les cieux, pour me servir de l'expression de Virgile, ces tourbillons de fumée rousse & noire, ces nuées d'étincelles de toutes couleurs, ces réverbérations scarlatines dans les rues, au haut des tours, sur la surface des eaux & sur les monts lointains, plaisent même dans les tableaux & les descriptions. Ce genre d'affection, qui n'est point lié avec nos besoins physiques, a fait dire à quelques phi-

losophes, que notre âme étant un mouvement, aimoit toutes les émotions extraordinaires. Voilà pourquoi, disent-ils, tant de gens courent voir les exécutions à la Grève. A la vérité, dans ces sortes de spectacles, il n'y a aucun effet pittoresque. Mais ils ont avancé leur axiome aussi légérement que tant d'autres, dont leurs ouvrages sont remplis. D'abord, c'est que notre âme aime autant le repos que le mouvement. Elle est une harmonie fort douce & fort aisée à renverser par de grandes émotions; & quand elle seroit de sa nature un mouvement, je ne vois pas qu'elle dût aimer ceux qui la menacent de sa destruction. Lucrèce, à mon avis, a bien mieux rencontré, quand il dit que ces sortes de goûts naissent du sentiment de notre sécurité, qui redouble à la vue du danger dont nous sommes à couvert. Nous aimons, dit-il, à voir des tempêtes du rivage. C'est sans doute par ce retour sur lui-même, que le peuple aime à raconter, dans les soirées d'hiver, auprès du feu, en famille, des histoires effrayantes de revenans, d'hommes égarés la nuit dans les bois, de voleurs de grand chemin. C'est aussi par le même sentiment, que les honnêtes gens aiment à voir des tragédies, & à lire des descriptions de batailles, de naufrages & de ruines d'empires. La sécurité du bourgeois redouble par les dangers du guerrier, du marin & du courtisan. Ce genre de plaisir naît du sentiment de notre misère, qui est, comme nous l'avons dit,

un des instincts de notre mélancolie. Mais nous avons encore en nous un sentiment plus sublime qui nous fait aimer les ruines, indépendamment de tout effet pittoresque, & de toute idée de sécurité; c'est celui de la Divinité, qui se mêle toujours à nos affections mélancoliques, & qui en fait le plus grand charme. Nous en allons déterminer quelques caractères, en suivant les impressions que nous font les ruines de différens genres. Ce sujet est très-neuf & très-riche; mais le tems & mes forces ne me permettent pas de l'approfondir. J'en dirai toutefois deux mots en passant, pour disculper & relever de mon mieux la nature humaine.

Le cœur humain est si naturellement porté à la bienveillance, que le spectacle d'une ruine, qui ne nous rappelle que le malheur des hommes, nous inspire l'horreur, quelque effet pittoresque qu'elle nous présente. Je me trouvai à Dresde, en 1765, plusieurs années après son bombardement. Cette ville petite, mais très-commerçante & très-jolie, formée plus d'à-moitié de petits palais bien alignés, dont les façades étoient ornées, en dehors, de peintures, de colonnades, de balcons & de sculptures, étoit alors plus d'à-moitié ruinée. L'ennemi y avoit dirigé la plupart de ses bombes sur l'église luthérienne de S. Pierre, bâtie en rotonde, & si solidement voutée, qu'un grand nombre de ces bombes frappèrent la coupole, sans pouvoir l'endommager, &

rebondirent sur les palais voisins, qu'elles embrâsèrent & firent écrouler en partie. Les choses y étoient encore au même état qu'à la fin de la guerre, quand j'y arrivai. On avoit seulement relevé, le long de quelques rues, les pierres qui les encombroient; ce qui formoit de chaque côté, de longs parapets de pierres noircies. Il y avoit des moitiés de palais encore debout, fendus depuis le toit jusqu'aux caves. On y distinguoit des bouts d'escaliers, des plats-fonds peints, de petits cabinets tapissés de papiers de la Chine, des fragmens de glaces de miroir, des cheminées de marbre; des dorures enfumées. Il n'étoit resté à d'autres, que les massifs des cheminées qui s'élevoient, au milieu des décombres, comme de longues pyramides noires & blanches. Plus du tiers de la ville étoit réduit dans ce déplorable état. On y voyoit aller & venir tristement les habitans, qui étoient auparavant si gais, qu'on les appeloit les François de l'Allemagne. Ces ruines, qui présentoient une multitude d'accidens très-singuliers par leurs formes, leurs couleurs & leurs groupes, jetoient dans une noire mélancolie; car on ne voyoit là, que des traces de la colère d'un roi, qui n'étoit pas tombée sur les gros remparts d'une ville de guerre, mais sur les demeures agréables d'un peuple industrieux. J'ai vu même plus d'un Prussien en être touché. Je ne sentis point du tout, quoique étranger, ce retour de sécurité qui s'élève en nous à la vue d'un

danger dont on eſt à couvert ; mais au contraire une voix affligeante ſe fit entendre dans mon cœur, qui me diſoit, *ſi c'étoit-là ta patrie ?*

Il n'en eſt pas ainſi des ruines occaſionnées par le tems. Celles-là nous plaiſent, en nous jetant dans l'infini ; elles nous portent à pluſieurs ſiècles en arrière, & nous intéreſſent à proportion de leur antiquité. Voilà pourquoi les ruines de l'Italie nous affectent plus que les nôtres ; celles de la Grèce, plus que celles de l'Italie ; & celles de l'Egypte, plus que celles de la Grèce. La première fois que je vis un monument antique, ce fut auprès d'Orange. C'étoit l'arc de triomphe que Marius éleva après la défaite des Cimbres. Il eſt à quelque diſtance de la ville, au milieu des champs. C'eſt un maſſif oblong à trois arcades, à-peu-près comme la porte Saint-Denis. Quand j'en fus près, je n'avois pas aſſez d'yeux pour le regarder. Je m'écriai d'abord : Quoi ! voilà un ouvrage des Romains ! Et mon imagination me porta d'une traite à Rome, & au tems de Marius. Il me ſeroit difficile de décrire tous les ſentimens qui s'élevèrent ſucceſſivement en moi. D'abord, ce monument, quoique élevé par le malheur des hommes, comme tous les arcs de triomphe en Europe, ne me fit aucune peine, parce que je me rappelai que les Cimbres étoient venus pour envahir l'Italie, comme des brigands. Je remarquai que ſi cet arc de triomphe étoit un monument des vic-

toires des Romains ſur les Cimbres, il en étoit un auſſi du pouvoir du tems ſur les Romains. J'y diſtinguai, dans le bas-relief de la friſe, qui repréſente un combat, une enſeigne où on liſoit diſtinctement ces lettres, S. P. Q. R. *Senatus Populus Que Romanus*; & une autre où il y avoit M. O... dont je ne pus pas interprêter le ſens. Pour les guerriers, ils étoient ſi uſés, qu'on ne leur voyoit plus ni armes, ni phyſionomies. Il y en avoit même qui n'avoient plus de jambes. Le maſſif de ce monument étoit, d'ailleurs, bien conſervé, à l'exception d'un des pieds-droits d'une arcade; qu'un curé du voiſinage avoit fait démolir pour réparer ſon presbytère. Cette ruine moderne me fit naître d'autres réflexions ſur l'excellence de la conſtruction des anciens, dans les monumens publics; car, quoique le pied-droit, qui ſupportoit un côté d'une des arcades, eût été démoli comme je l'ai dit, cependant la partie de la voûte qui en étoit ſoutenue, étoit reſtée en l'air ſans appui, comme ſi ſes vouſſoirs avoient été collés les uns aux autres. Il me vint auſſi dans l'idée, que le curé démoliſſeur étoit peut-être deſcendu de ces anciens Cimbres, comme nous autres François deſcendons des anciens peuples du nord, qui ont envahi l'Italie. Ainſi, la démolition exceptée, que je n'approuvois pas, par reſpect pour l'antiquité, je penſois aux viciſſitudes des choſes humaines, qui mettent les vainqueurs à la place des vaincus, & les vaincus à celle des vainqueurs.

Je me figurois donc, que comme Marius avoit vengé l'honneur des Romains, & détruit la gloire des Cimbres, un des descendans des Cimbres détruisoit à son tour celle de Marius; & que les jeunes filles du voisinage venoient peut-être, les jours de fête, danser à l'ombre de cet arc de triomphe, sans se soucier ni de celui qui l'avoit bâti, ni de celui qui le démolissoit.

Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes, inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, & la perpétuité des siens. Comme elle édifie toujours lors même qu'elle détruit, elle fait sortir des fentes de nos monumens, des géroflées jaunes, des chænopodium, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisières de mousses, & toutes les plantes saxatiles qui forment par leurs fleurs & leurs attitudes les contrastes les plus agréables avec les rochers. Je me suis arrêté autrefois avec plaisir dans le jardin du Luxembourg, à l'extrêmité de l'allée des Carmes, pour y considérer un morceau d'architecture qui avoit été destiné, dans son origine, à faire une fontaine. D'un côté du fronton qui le couronne, est couché un vieux Fleuve sur le visage duquel le tems a imprimé des rides plus vénérables que celles qu'y a tracées le ciseau du sculpteur : il en a fait tomber une cuisse, à la place de laquelle il a planté un érable. Il ne reste de la Nayade qui étoit vi-à-vis, de l'autre côté du fron-

ton, que la partie inférieure du corps. Sa tête, ses épaules & ses bras ont disparu. Ses mains tiennent encore l'urne d'où sortent, au lieu de plantes fluviatiles, celles qui se plaisent dans les lieux les plus secs, des touffes de géroflées jaunes, des pissenlits & de longues gerbes de graminées saxatiles.

Une belle architecture donne toujours de belles ruines. Les plans de l'art s'allient alors avec la majesté de ceux de la nature. Je ne trouve rien qui ait un aspect plus imposant que les tours antiques & bien élevées que nos ancêtres bâtissoient sur le sommet des montagnes, pour découvrir de loin leurs ennemis, & du couronnement desquelles sortent aujourd'hui de grands arbres dont les vents agitent les cimes. J'en ai vu d'autres dont les machicoulis & les créneaux, jadis meurtriers, étoient tout fleuris de lilas, dont les nuances d'un violet brillant & tendre, formoient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuses & rembrunies.

L'intérêt d'une ruine augmente quand il s'y joint quelque sentiment moral, par exemple, quand ces tours dégradées ont été les asyles du brigandage. Tel a été, dans le pays de Caux, un ancien château appelé le château de Lillebonne. Les hauts murs qui forment son enceinte, sont écornés aux angles, & sont si couverts de lierre, qu'il y a peu d'endroits où l'on apperçoive leurs assises. Du milieu de leurs cours où je ne

crois pas qu'il ſoit facile de pénétrer, s'élèvent de hautes tours crénelées, du ſommet deſquelles ſortent de grands arbres qui paroiſſent dans les airs comme une épaiſſe chevelure. On apperçoit çà & là, à travers les tapis de lierre qui en couvrent les flancs, des fenêtres gothiques, des embraſures & des brêches qui en font appercevoir les eſcaliers, & qui reſſemblent à des entrées de cavernes. On ne voit voler autour de cette habitation déſolée que des buzes qui planent en ſilence; & ſi l'on y entend quelquefois la voix d'un oiſeau, c'eſt celle de quelque hibou qui y fait ſon nid. Ce château eſt ſitué ſur un tertre, au milieu d'une vallée étroite, formée par des montagnes couvertes de forêts. Quand je me rappelai, à la vue de ce manoir, qu'il étoit autrefois habité par de petits tyrans qui, avant que l'autorité royale fût ſuffiſamment établie dans le royaume, exerçoient de là leur brigandage ſur leurs malheureux vaſſaux & même ſur les paſſans, il me ſembloit voir la carcaſſe & les oſſemens de quelque grande bête féroce.

Plaiſir des Tombeaux.

Mais il n'y a point de monumens plus intéreſſans que les tombeaux des hommes, & ſur-tout ceux de nos parens. Il eſt remarquable que tous les peuples naturels, & même la plupart des peuples civiliſés, ont fait des tombeaux de leurs ancêtres le

centre de leurs dévotions & une partie essentielle de leur religion. Il en faut excepter ceux dont les pères se font haïr des enfans par une éducation triste & cruelle, c'est-à-dire, les peuples occidentaux & méridionaux de l'Europe. Par-tout ailleurs, cette religieuse mélancolie est répandue. Les tombeaux des ancêtres sont, à la Chine, un des principaux embellissemens des fauxbourgs des villes & des collines des campagnes. Ils sont les plus forts liens de la patrie chez les peuples sauvages. Quand les Européens ont quelquefois proposé à ceux-ci de changer de territoire, ils leur ont répondu : « Dirons-nous aux os de nos pè-
» res, levez-vous, & suivez-nous dans
» une terre étrangère ? » Ils ont toujours regardé cette objection sans solution. Les tombeaux ont fourni aux poésies d'Young & de Gesner des images pleines de charmes. Nos voluptueux qui reviennent quelquefois aux sentimens de la nature, en font construire de factice dans leurs jardins. A la vérité, ce ne sont pas ceux de leurs parens. D'où peut leur venir ce sentiment de mélancolie funèbre au milieu des plaisirs? N'est-ce pas de ce que quelque chose subsiste encore après nous ? Si un tombeau ne leur faisoit naître que l'idée de ce qu'il doit renfermer, c'est-à-dire, d'un cadavre, sa vue révolteroit leur imagination. La plupart d'entre eux craignent tant de mourir! Il faut donc qu'à cette idée physique il se joigne quelque sentiment moral. La mélan-

colie voluptueuſe qui en réſulte naît, comme toutes les ſenſations attrayantes, de l'harmonie de deux principes oppoſés, du ſentiment de notre exiſtence rapide & de celui de notre immortalité, qui ſe réuniſſent à la vue de la dernière habitation des hommes. Un tombeau eſt un monument placé ſur les limites des deux mondes.

Il nous préſente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie & l'image d'un éternel repos; enſuite il élève en nous le ſentiment confus d'une immortalité heureuſe dont les probabilités augmentent à meſure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'eſt là où ſe fixe notre vénération. Et cela eſt ſi vrai, que quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate & celle de Néron, perſonne ne voudroit avoir dans ſes boſquets celle de l'empereur romain, quand même elle ſeroit renfermée dans une urne d'argent; & qu'il n'y a perſonne qui ne mît celle du philoſophe dans le lieu le plus honorable de ſon appartement, quand elle ne ſeroit que dans un vaſe d'argile.

C'eſt donc par cet inſtinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inſpirent une vénération ſi touchante. C'eſt par le même ſentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables, nous donnent tant de regrets; car, comme nous le verrons bientôt, les attraits de l'amour ne naiſſent que des ap-

parences de la vertu. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe, sous laquelle repose une jeune femme, l'amour & l'espérance de sa famille, par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monumens, des marbres, des bronzes, des dorures. Plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance. C'est sur-tout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir. Une simple fosse y a fait souvent verser plus de larmes que les catafalques des cathédrales (1). C'est là que la douleur prend de la su-

(1) Nos artistes font verser des larmes à des statues de marbre auprès des tombeaux des grands. Il faut bien y faire pleurer des statues, quand les hommes n'y pleurent pas. J'ai vu plusieurs enterremens de gens riches; j'y ai vu bien rarement quelqu'un verser des larmes, si ce n'est par fois quelque vieux domestique qui se trouvoit, peut-être, sans ressource. Il y a quelque temps que, passant par une rue assez déserte du fauxbourg Saint-Marceau, je vis un cercueil à l'entrée d'une petite maison. Il y avoit auprès de ce cercueil une femme à genoux qui prioit Dieu, & qui paroissoit absorbée dans le chagrin. Cette femme ayant ap-

blimité ; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières ; elle s'étend avec les plaines & les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, les murmures des vents, le coucher du soleil & les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes & les destinées les plus humiliantes, n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables. » Pendant l'espace de deux ans, dit le » Père du Tertre, notre nègre Dominique, » après la mort de sa femme ; ne manquoit » pas un seul jour, sitôt qu'il étoit revenu » de la place, de prendre le garçon & la » petite fille qu'il en avoit eus, & de les » porter sur la fosse de la défunte, où il » pleuroit devant eux une bonne demi » heure, ce que ses petits enfans faisoient » souvent à son imitation. » (*Hist. des Ant. tr. 8. ch. 1. §. 4.*) Quelle oraison funèbre pour

---

perçu au bout de la rue les prêtres qui venoient faire la levée du corps, se leva & s'enfuit, en se mettant les deux mains sur les yeux, & en jetant des cris lamentables. Des voisins voulurent l'arrêter pour la consoler, mais ce fut en vain. Comme elle passa auprès de moi, je lui demandai si elle regrettoit sa fille ou sa mère. " Hélas ! Monsieur, „ me dit-elle toute en pleurs, je regrette une „ dame qui me faisoit gagner ma pauvre vie ; elle „ me faisoit aller en journée." Je m'informai des voisins quelle étoit cette dame bienfaisante : c'étoit la femme d'un petit menuisier. Gens riches, quel usage faites-vous donc des richesses pendant votre vie, puisque personne ne pleure à votre mort ?

pour une épouse & pour une mère ! ce n'étoit cependant qu'une pauvre esclave.

Il résulte encore de la vue des ruines, un autre sentiment, indépendant de toute réflexion ; c'est celui de l'héroïsme. De grands généraux ont employé plus d'une fois leur effet sublime, pour exalter le courage de leurs soldats. Alexandre engage son armée, chargée des dépouilles de la Perse, à brûler ses bagages ; & dès qu'elle y a mis le feu, elle est prête à le suivre au bout du monde. Guillaume, duc de Normandie, en débarquant en Angleterre, incendie ses propres vaisseaux ; & ses troupes font la conquête de ce royaume. Mais il n'y a point de ruines qui élèvent en nous de si grands sentimens, que celles de la nature. Elles nous montrent cette grande prison de la terre, où nous sommes renfermés, sujette elle-même à la destruction, & nous détachent subitement de nos préjugés & de nos passions, comme d'une représentation théatrale, momentanée & frivole. Lorsque Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre, ses habitans, en s'échappant de leurs maisons, s'embrassoient les uns & les autres, grands & petits, amis & ennemis, inquisiteurs & juifs, connus & inconnus ; chacun partageoit ses habits & ses vivres avec ceux qui n'avoient rien. J'ai vu arriver quelque chose de semblable dans des tempêtes, sur des vaisseaux prêts à périr. Le premier effet du malheur, dit un écrivain célèbre, est de roidir l'ame ; & le second,

de la briſer. C'eſt que le premier mouvement de l'homme, dans le malheur, eſt de s'élever vers la Divinité ; & le ſecond, de le ramener aux beſoins phyſiques. Ce dernier effet eſt celui de la réflexion ; mais le ſentiment moral & ſublime s'empare preſque toujours du cœur à l'aſpect d'une grande deſtruction.

Ruines de la Nature.

Lorſque les bruits de la fin du monde ſe répandirent en Europe, il y a quelques ſiècles, une infinité de perſonnes ſe dépouillèrent de leurs biens ; & il ne faut pas douter qu'on ne vît encore arriver la même choſe de nos jours, ſi de pareilles opinions s'accréditoient. Mais ces ruines totales & ſubites ne ſont point à craindre dans les plans infiniment ſages de la nature : rien ne s'y détruit, qui n'y ſoit réparé.

Les ruines apparentes de la terre, comme les rochers qui en hériſſent la ſurface en tant d'endroits, ont leur utilité. Les rochers ne nous paroiſſent des ruines que parce qu'ils ne ſont ni équarris ni polis, comme les pierres de nos monumens ; mais leurs anfractuoſités ſont néceſſaires aux végétaux & aux animaux, qui doivent y trouver de la nourriture & des abris. Ce n'eſt que pour les êtres végétatifs & ſenſitifs que la nature a créé le règne foſſile ; & dès que l'homme en élève des maſſes inutiles à ces objets ſur la ſurface de la terre, elle ſe

hâte d'y imprimer ſon ciſeau, afin de les employer à l'harmonie générale.

Si nous conſidérions la fin & l'origine de ſes ouvrages, ceux des peuples les plus célèbres nous paroîtroient bien frivoles. Il n'étoit pas beſoin que les nations élevaſſent de ſi grands aſſemblages de pierres, pour m'inſpirer un jour du reſpect par leur antiquité. Un petit caillou de nos rivières eſt plus ancien que les pyramides de l'Egypte. Une multitude de villes ont été détruites depuis qu'il a été créé. Si je veux ajouter quelque ſentiment moral aux monumens de la nature, je peux me dire, à la vue d'un rocher : C'eſt peut-être ici que ſe repoſoit le bon Fénelon, en méditant ſon divin Télémaque ; on y gravera peut-être un jour qu'il a fait une révolution en Europe, en apprennant à ſes rois que leur gloire conſiſtoit dans le bonheur des hommes, & le bonheur des hommes dans les travaux de l'agriculture : la poſtérité arrêtera ſes regards ſur la même pierre où je fixe aujourd'hui les miens. C'eſt ainſi que j'embraſſe le paſſé & l'avenir à la vue d'un rocher tout brute, & que le conſacrant à la vertu, par une ſimple inſcription, je le rends plus vénérable qu'en le décorant des cinq ordres de l'architecture.

Du Plaiſir de la Solitude.

C'eſt encore la mélancolie qui rend la ſolitude ſi attrayante. La ſolitude flatte

notre inſtinct animal, en nous offrant des abris d'autant plus tranquilles, que les agitations de notre vie ont été plus grandes ; & elle étend notre inſtinct divin, en nous donnant des perſpectives où les beautés naturelles & morales ſe préſentent avec tous les attraits du ſentiment. C'eſt par l'effet de ces contraſtes & de cette double harmonie qu'il n'y a point de ſolitude plus douce que celle qui eſt voiſine d'une grande ville, ni de fête populaire plus agréable que celle qui eſt donnée près d'une ſolitude.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Si l'amour n'étoit qu'une ſenſation phyſique, je ne voudrois que laiſſer raiſonner & agir deux amans, conſéquemment aux loix phyſiques du mouvement du ſang, de la filtration du chyle & des autres humeurs du corps, pour en dégoûter le plus vil libertin ; ſon acte principal même eſt accompagné du ſentiment de la honte, dans les hommes de tous les pays. Il n'y a point de peuple qui ſe proſtitue publiquement ; & quoique des voyageurs éclairés aient avancé que les habitans de l'île de Taïti avoient cet infâme uſage, des obſervateurs plus attentifs ont vérifié depuis, qu'il n'étoit particulier dans cette nation qu'aux filles du plus bas étage, & que les autres claſſes y conſervoient les apparences de modeſtie communes à tous les hommes.

Je ne ſaurois trouver dans la nature de

cause directe de la pudeur. Si l'on dit que l'homme a honte de l'acte vénérien, parce qu'il le rend semblable aux animaux, cette raison ne suffit pas; car le sommeil, le boire & le manger l'en rapprochent encore plus souvent, & toutefois il n'en a aucune honte. A la vérité, il y a une cause de la pudeur dans l'acte physique; mais d'où vient celle qui en occasionne le sentiment moral? Non-seulement on dérobe cet acte à la vue, mais même le souvenir. La femme le regarde comme un témoignage de sa foiblesse: elle apporte une longue résistance aux attaques de l'homme. D'où vient que la nature a mis dans son cœur cet obstacle, qui y triomphe souvent du plus doux des penchans & de la plus fougueuse des passions.

Indépendamment des causes particulières de la pudeur, qui me sont inconnues, je crois en trouver une dans les deux puissances dont l'homme est formé. Le sens de l'amour étant, pour ainsi dire, le centre auquel viennent aboutir toutes les sensations physiques, comme celles des parfums, de la musique, des couleurs & des formes agréables, du toucher, des douces températures & des saveurs; il en résulte une opposition très-forte avec cette autre puissance intellectuelle, d'où dérivent les sentimens de la divinité & de l'immortalité. Leur contraste est d'autant plus tranché, que l'acte du premier est en lui-même brute & aveugle, & que le sentiment moral

qui accompagne d'ordinaire l'amour est plus développé & plus sublime. Aussi les amans, pour subjuguer leur maîtresse, ne manquent jamais de faire précéder celui-ci, & d'employer tous leurs efforts pour l'amalgamer avec l'autre sensation. Ainsi, la pudeur vient à mon avis du combat de ces deux puissances ; & voilà pourquoi les enfans n'en ont point naturellement, parce que le sens de l'amour n'est pas encore développé en eux ; que les jeunes gens en ont beaucoup, parce que ces deux puissances ont en eux toute leur énergie ; & que la plupart de nos vieillards n'en ont plus du tout, parce qu'ils ont perdu le sens de l'amour, par la défaillance de la nature en eux, ou le sentiment moral, par la corruption de la société ; ou, ce qui arrive souvent, tous les deux ensemble, par le concours de ces deux causes.

Comme la nature a fait ressortir à cette passion qui devoit reperpétuer la vie humaine, toutes les sensations animales, elle y a réuni aussi tous les sentimens de l'âme ; ensorte que l'amour présente à deux amans, non-seulement les sentimens qui se lient avec nos besoins & à l'instinct de notre misère, comme ceux de protection, de secours, de confiance, de support, de repos, mais encore tous les instincts sublimes qui élèvent l'homme au-dessus de l'humanité. C'est dans ce sens que Platon définissoit l'amour, une entre-

mise des dieux envers les jeunes gens (1).

Qui voudroit connoître la nature humaine, n'auroit qu'à étudier celle de l'amour; il y verroit naître tous les senti-

(1) C'est par l'influence sublime de cette passion, que les Thébains formèrent un bataillon de héros appelé la bande sacrée; ils périrent tous ensemble à la bataille de Chéronée. On les trouva couchés tous sur la même ligne, l'estomac percé de grands coups de piques, & le visage tourné vers l'ennemi. Ce spectacle tira des larmes des yeux de Philippe même, leur vainqueur. Lycurgue avoit employé aussi le pouvoir de l'amour dans l'éducation des Spartiates, & il en fit un des grands soutiens de sa république. Mais, comme le contre-poids animal de ce sentiment céleste ne se trouvoit plus dans l'objet aimé, il jetta quelquefois les Grecs dans des désordres qu'on leur a justement reprochés. Leurs législateurs ne jugèrent les femmes que propres à donner des enfans; ils ne virent pas qu'en favorisant l'amour entre les hommes, ils affoiblissoient celui qui devoit réunir les sexes, & que pour resserrer les liens de leur politique, ils rompoient ceux de la nature.

La république de Lycurgue avoit encore d'autres défaut naturels, entre autres, l'esclavage des ilotes. Ces deux points exceptés, je le regarde comme le plus sublime génie qui ait existé; encore peut-on l'excuser, par les obstacles de toute espèce qu'il rencontra dans l'établissement de ses lois.

Il y a dans les harmonies des différens âges de la vie humaine de si doux rapports, de la foiblesse des enfans à la force de leurs parens, du courage & de l'amour entre les jeunes gens des deux sexes à la vertu & à la religion des vieillards sans passions, que je m'étonne qu'on n'ait pas présenté au moins un tableau d'une société humaine, concordante ainsi avec tous les besoins de la vie & les lois de la nature. Il y en a quelques essais

mens dont j'ai parlé, & une foule d'autres que je n'ai ni le tems, ni le talent de développer. Nous remarquons d'abord que cette affection naturelle développe dans chaque être son caractère principal, en lui donnant toute son extension. Ainsi, par exemple, c'est dans la saison où chaque plante se reperpétue par ses fleurs & ses fruits, qu'elle acquiert toute sa perfection & les caractères qui la déterminent invariablement. C'est dans la saison des amours que les oiseaux qui chantent redoublent leur mélodie, & que ceux qui excellent par leurs couleurs ont leurs beaux plumages, dont ils prennent plaisir à faire éclater les nuances, en se rengorgeant, en faisant la roue avec leur queue, ou en étendant les aîles à terre. C'est alors que

---

dans le Télémaque, entre autres dans les mœurs des peuples de la Bœtique; mais ils ne sont qu'indiqués. Je crois qu'une pareille société, ainsi liée dans toutes ses parties, atteindroit au plus grand degré de bonheur social où puisse parvenir la nature humaine sur la terre, & seroit inébranlable à tous les orages de la politique. Loin de craindre ses voisins, elle en feroit la conquête sans armes, comme l'ancienne Chine, par le seul spectacle de sa félicité & par l'influence de ses vertus. J'avois eu dessein d'étendre cette idée à l'instigation de J. J. Rousseau, en faisant l'histoire d'un peuple de la Grèce, bien connu des poètes, parce qu'il a vécu suivant la nature, & par cette raison, presque ignoré de nos écrivains politiques; mais le temps ne m'a permis que d'en ébaucher le plan, & d'en achever tout au plus le premier livre.

le fort taureau présente sa tête & menace de la corne, que le coursier léger s'exerce à la course dans les plaines, que les bêtes féroces remplissent les forêts de rugissemens, & que la femelle du tigre, exhalant l'odeur du carnage, fait retentir les solitudes de l'Afrique de ses miaulemens affreux, & paroît remplie d'attraits à ses cruels amans.

C'est aussi dans l'âge d'aimer, que se développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'est alors que l'innocence, la candeur, la sincérité, la pudeur, la générosité, l'héroïsme, la foi sainte, la piété s'expriment en graces ineffables dans l'attitude & les traits de deux jeunes amans. L'amour prend dans leurs âmes pures tous les caractères de la religion & de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, & cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit, reçoivent tour à tour leurs sermens. Souvent égarés dans une ivresse religieuse, ils se prennent l'un & l'autre pour une divinité. Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre. L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent leur paroissent consacrés par leur atmosphère. Ils ne voient dans l'univers d'autre bonheur que de vivre &

de mourir enſemble, ou plutôt ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans des ſiècles infinis, & la mort ne leur paroît que le moyen d'une éternelle réunion. Mais ſi quelque obſtacle vient à les ſéparer, ni les eſpérances de la fortune, ni les amitiés des douces compagnes, ne peuvent les conſoler. Ils ont touché au ciel, ils languiſſent ſur la terre; ils vont, dans leur déſeſpoir, ſe retirer dans des cloîtres, & redemander à Dieu toute leur vie le bonheur qu'ils n'ont entrevu qu'un inſtant. Long-temps même après leur ſéparation, quand la froide vieilleſſe a glacé leurs ſens, quand ils ont été diſtraits par mille & mille ſoucis étrangers qui leur ont fait oublier tant de fois qu'ils étoient des hommes, leur cœur palpite encore à la vue du tombeau qui renferme l'objet qu'ils ont aimé. Ils l'avoient quitté dans le monde, ils eſpèrent le revoir dans les cieux. Infortunée Héloïſe! quels ſentimens ſublimes éleva dans votre âme la cendre d'Abailard?

Ces émotions céleſtes ne peuvent être les effets d'un acte animal. L'amour n'eſt point une petite convulſion, comme l'appelle le divin Marc-Aurèle. C'eſt aux charmes de la vertu & au ſentiment de ſes attributs divins, qu'il doit tant d'énergie. Le vice même eſt obligé, pour plaire, d'en emprunter les traits & le langage. Si les femmes de théâtre captivent tant d'amans, c'eſt qu'elles les ſéduiſent par

ses illusions de l'innocence, de la bienveillance & de la grandeur d'âme, dans les rôles de bergères, d'héroïnes & de déesses qu'elles ont coutume de représenter. Leurs graces si vantées ne sont que les apparences des vertus. Si quelquefois au contraire la vertu déplaît, c'est qu'elle se montre sous les apparences de la dureté, de l'humeur, de l'ennui, ou de quelqu'autre vice qui nous rebute.

Ainsi la beauté naît de la vertu, & la laideur du vice, & ces caractères s'impriment souvent dès la plus tendre enfance par l'éducation. On peut m'objecter qu'il y a des hommes beaux & vicieux, & qu'il y en a de laids & vertueux. Socrate & Alcibiade en ont été de fameux exemples dans l'antiquité. Mais ces exemples mêmes prouvent pour moi. Socrate fut malheureux & vicieux dans l'âge où la physionomie prend ses principaux caractères, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Il étoit né pauvre; son père voulut le contraindre d'apprendre le métier de sculpteur, malgré sa répugnance. Il fallut qu'un oracle s'opposât à la tyrannie paternelle. Socrate avoua, d'après le jugement d'un physionomiste, qu'il étoit sujet aux femmes & au vin, qui sont les vices où le malheur jette ordinairement les hommes: il se réforma à la fin lui-même, & rien n'étoit plus beau que ce philosophe quand il parloit de la divinité. Pour l'heureux Alcibiade, né au sein de la fortune,

les leçons de Socrate, & l'amour de ses parens & de ses concitoyens, développèrent à-la-fois en lui la beauté de son corps & de son âme; mais, ayant été à la fin entraîné dans le désordre par de mauvaises sociétés, il ne lui resta que la physionomie de la vertu. Quelque séduisant que soit son premier aspect, on y démêle bientôt la laideur du vice sur le visage des beaux hommes devenus méchans. On y découvre, malgré leur sourire, je ne sais quoi de faux & de perfide. Cette dissonnance se fait sentir jusques dans leur voix. Tout est masqué en eux, comme leur visage. Nous observerons encore que toutes les formes des êtres organisés expriment des sentimens intellectuels, non-seulement aux yeux de l'homme qui étudie la nature, mais à ceux des animaux, qui sont d'abord éclairés par leur instinct sur ces connoissances, dont la plupart sont si obscures pour nous. Ainsi, par exemple, chaque espèce d'animal a des traits qui expriment son caractère. Aux yeux étincelans & inquiets du tigre, on distingue sa férocité & sa perfidie. La gourmandise du porc s'annonce par la bassesse de son attitude, & l'inclinaison de sa tête vers la terre. Tous les animaux connoissent très-bien ces caractères, car les lois de la nature sont universelles. Par exemple, quoiqu'il y ait aux yeux d'un homme peu attentif une différence extérieure assez légère entre un renard & une espèce de chien qui lui ressemble, une

poule ne s'y méprendra pas. Elle verra celui-ci sans frayeur auprès d'elle, & elle prendra l'épouvante à la vue de l'autre. Nous remarquerons encore que chaque animal exprime dans ses traits quelque passion dominante, telles que la cruauté, la volupté, la ruse, la stupidité. Mais l'homme seul, quand il n'a point été altéré par les vices de la société, porte sur son visage l'empreinte d'une origine céleste. Il n'y a point de trait de beauté qu'on ne puisse rapporter à quelque vertu: celui-ci à l'innocence, cet autre à la candeur, ceux-là à la générosité, à la pudeur, à l'héroïsme. C'est à leur influence que l'homme doit le respect & la confiance que lui portent les animaux dans tous les pays où ils n'ont point été dénaturés par de fréquentes persécutions. Quelques charmes qu'il y ait dans l'harmonie des couleurs & des formes de la figure humaine, on ne voit pas que son effet physique dût influer sur les animaux, s'il n'y joignoit l'empreinte de quelque puissance morale. L'embonpoint des formes ou la fraîcheur des couleurs devroit plutôt exciter l'appétit des bêtes féroces, que leur respect ou leur amour. Enfin, comme nous distinguons leur caractère passionné, elles distinguent pareillement le nôtre, & savent très-bien juger si nous sommes cruels ou pacifiques. Le gibier qui fuit les sanguinaires chasseurs, se rassemble autour des paisibles bergers.

On a avancé que la beauté étoit arbi-

traire chez tous les peuples, mais nous avons réfuté ailleurs cette opinion par des preuves de fait. Les mutilations des nègres, leurs découpures de peau, leurs nez écrasés, leurs fronts comprimés; les têtes plates, longues, rondes & pointues des sauvages du nord de l'Amérique; les lèvres percées des Brésiliens; les grandes oreilles des peuples de Laos, en Asie, & de quelques nations de la Guianne, sont des effets de la superstition ou d'une mauvaise éducation. Les animaux féroces sont frappés même de ces difformités. Tous les voyageurs rapportent unanimement, que quand les lions ou les tigres affamés, ce qui est fort rare, attaquent de nuit quelque caravanes, ils se jettent d'abord sur les animaux, & ensuite sur les Indiens ou les noirs. La figure européenne, avec sa simplicité, leur en impose beaucoup plus, que défigurée par les caractères africains ou asiatiques.

Quand elle n'a point été altérée par les vices de la société, son expression est sublime. Un Napolitain, appelé Jean-Baptiste Porta, s'est avisé d'y trouver des rapports avec les figures des bêtes. Il a fait, à cette occasion, un livre dont les gravures représentent des têtes d'hommes, ressemblantes à des têtes de chien, de cheval, de mouton, de porc & de bœuf. Son systême favorise nos opinions modernes, & s'allie assez bien avec les altérations que les passions apportent à la figure humaine. Mais je

voudrois bien ſavoir d'après quel animal Pigalle a fait ce charmant Mercure que j'ai vu à Berlin ; & d'après les paſſions de quelles bêtes les ſculpteurs Grecs firent le Jupiter du Capitole, la Vénus pudique, & l'Apollon du Vatican ? Dans quels animaux ont-ils étudié ces expreſſions divines ?

Je ſuis perſuadé, comme je l'ai dit, qu'il n'y a pas un beau trait dans une figure, qu'on ne puiſſe rapporter à quelque ſentiment moral, relatif à la vertu & à la Divinité. On pourroit rapporter de même les traits de la laideur, à quelque affection vicieuſe, comme à la jalouſie, à l'avarice, à la gourmandiſe & à la colère. Pour démontrer à nos philoſophes, combien ils s'égarent lorſqu'ils veulent faire les paſſions les ſeuls mobiles de la vie humaine, je voudrois qu'on leur préſentât les expreſſions de toutes les paſſions réunies dans une ſeule tête ; par exemple, l'air lubrique & obſcène d'une courtiſane, avec l'air fourbe & féroce d'un ambitieux ; & qu'on y joignît encore quelques traits de la haine & de l'envie, qui ſont des ambitions négatives. Une tête qui les réuniroit toutes, ſeroit plus hideuſe que celle de Méduſe ; elle reſſembleroit à celle de Néron.

Chaque paſſion a un caractère animal, comme l'a très-bien trouvé Jean-Baptiſte Porta. Mais chaque vertu a auſſi le ſien ; & une phyſionomie n'eſt jamais plus intéreſſante, que quand on y diſtingue une affection céleſte combattant contre une paſ-

ſion. Je ne ſais même s'il eſt poſſible d'exprimer une vertu, autrement que par un triomphe de cette eſpèce. C'eſt ainſi que la pudeur paroît ſi aimable ſur le viſage d'une jeune perſonne, parce que c'eſt le combat de la plus forte des paſſions animales, avec un ſentiment ſublime. L'expreſſion de la ſenſibilité, rend auſſi un viſage très-touchant, parce que l'âme s'y montre dans un état de ſouffrance, & que cette vue excite en nous une vertu, qui eſt le ſentiment de la pitié. Si la ſenſibilité de cette figure eſt active, c'eſt-à-dire, ſi elle naît elle-même de la vue du malheur d'autrui, elle nous frappe encore davantage, parce qu'elle y devient l'expreſſion divine de la généroſité.

Je crois que les tableaux & les ſtatues les plus célèbres de l'antiquité, n'ont dû leur grande réputation qu'à l'expreſſion de ce double caractère, c'eſt-à-dire, à l'harmonie qui naît des deux ſentimens oppoſés de la paſſion & de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les chefs-d'œuvre de la ſculpture & de la peinture des anciens, les plus vantés, comportoient tous ce genre de contraſte. On en voit aſſez d'exemple dans leurs ſtatues, comme dans Vénus pudique, & dans le Gladiateur mourant, qui conſerve encore dans ſa chûte, le reſpect de ſa gloire, au moment où la mort le ſaiſit. Tel étoit encore l'Amour lançant la foudre, d'après Alcibiade enfant, que Pline attribue à Praxitèle ou à Scopas. Un enfant aimable lançant de ſes petites mains, la foudre de

Jupiter, devoit faire naître à la fois le sentiment de l'innocence, & celui de la terreur. Au caractère du dieu, se joignoit celui d'un homme également attrayant & redoutable. Je crois que les tableaux des anciens exprimoient encore mieux ces harmonies de sentimens opposés. Pline qui nous a conservé la mémoire des plus fameux, cite, entre autres, un tableau d'Athénion de Maronée, représentant Ulysse cauteleux & fin qui reconnoît Achille déguisé en fille, en lui présentant des hardes de femme, parmi lesquelles il y avoit une épée. Le mouvement brusque avec lequel Achille se saisit de cette épée, devoit faire un contraste charmant avec ses habits & son maintien composé de nymphe; & il en devoit résulter un autre qui ne devoit pas être moins intéressant, avec l'air *cauteleux* d'Ulysse, & l'expression de la joie de celui-ci, contenue par sa prudence, de peur qu'en découvrant Achille il ne vînt à se découvrir lui-même. Un autre plus touchant d'Aristides de Thèbes, représentoit Biblis mourante de l'amour qu'elle portoit à son frère. On y devoit distinguer le sentiment de la vertu, qui repoussoit loin d'elle un amour criminel, & celui de l'amitié fraternelle qui rappeloit l'amour sous les apparences même de la vertu. Ces cruelles consonnances, le désespoir d'être trahie par son propre cœur, le desir de mourir pour cacher sa honte, le désir de vivre pour revoir l'objet aimé, la santé flétrie par de si douleureux combats; devoient exprimer,

au milieu des langueurs de la mort & de la vie, les contrastes les plus intéressans sur le visage de cette fille infortunée. Dans un autre tableau du même Aristides, on admiroit une mère blessée à la mamelle, au siège d'une ville, & qui donnoit à téter à son enfant. Elle sembloit craindre, dit Pline, qu'il ne suçât son sang avec son lait. Alexandre en faisoit tant de cas, qu'il le fit transporter à Pella, lieu de sa naissance. Ce devoit être une noble victoire que celle où l'amour maternel triomphoit d'une douleur corporelle. Nous avons vu que le Poussin avoit fait de cette vertu, l'expression principable de son tableau du déluge. Rubens l'a mise d'une manière admirable dans le visage de sa Médicis, où l'on distingue à-la-fois la douleur & la joie de l'enfantement. Il relève encore la violence de la passion physique, par l'attitude nonchalante où est jetée la reine dans un fauteuil, & par son pied nu sorti de sa pantoufle; & de l'autre, la sublimité du sentiment moral qu'elle éprouve, par les hautes destinées de son enfant qui lui est présenté par un Dieu, & qui est couché dans un berceau de grappes de raisin & d'épis de bled, symboles de la félicité de son règne. C'est ainsi que les grands maîtres ne se contentoient pas d'opposer, mécaniquement, des groupes & des vides, des ombres & des lumières, des enfans & des vieillards, des pieds & des mains; mais ils recherchoient, avec le plus grand soin, ces contrastes de nos puissances

intérieures, qui s'expriment ſur le viſage de l'homme en traits ineffables, & qui devoient faire le charme éternel de leurs tableaux. Les ouvrages de le Sueur ſont pleins de ces contraſtes de ſentiment, & il y fait ſi bien accorder ceux de la nature élémentaire, qu'il en réſulte la plus douce & la plus profonde mélancolie. Mais il a été plus aiſé à ſon pinceau de les rendre, qu'il ne l'eſt à ma plume de les exprimer. Je n'en citerai plus qu'un exemple, tiré du Pouſſin, admirable par ſes compoſitions, mais dont le temps a bien maltraité les couleurs. C'eſt dans ſon tableau de l'enlèvement des Sabines. Pendant que les ſoldats Romains emportent, à braſſe-corps, les filles effrayées des Sabins, il y a un officier Romain qui en veut enlever une jeune & jolie, qui s'eſt réfugiée dans les bras de ſa mère. Il n'oſe uſer de violence envers elle, & il parle à la mère avec tout l'empreſſement de l'amour & du reſpect. Il ſemble lui dire : « Elle
» ſera heureuſe avec moi ! Que je la doive
» à l'amour, & non pas à la crainte ! Je
» veux moins vous ôter une fille, que vous
» donner un fils. » C'eſt ainſi qu'en ſe conformant, dans les habillemens de ſes perſonnages, à la ſimplicité de leur ſiècle, qui les rendoit à-peu-près ſemblables dans toutes les conditions ; il n'a pas diſtingué l'officier du ſoldat, par les habits, mais par les mœurs. Il a ſaiſi, à ſon ordinaire, le caractère moral de ſon ſujet, qui eſt d'un bien autre effet que celui de coſtume. J'aurois bien

voulu voir de la main de cet homme de génie, les mêmes Sabines, devenues épouses & mères, entre les deux armées des Sabins & des Romains, « Accourant, » comme dit Plutarque, les unes d'un côté, » les autres d'un autre, avec pleurs, cris » & clameurs, se jetant à travers les armes » & les morts gisans sur la terre, de ma- » nière qu'il sembloit qu'elle fussent force- » nées ou possédées de quelque esprit, les » unes portant leurs petits enfans de ma- » melle entre leurs bras, les autres déche- » velées, & toutes appelant ores les Sabins, » & ores les Romains, par les plus doux » noms qui soient entre les hommes (1). »

Les plus grands effets de l'amour naissent, comme nous l'avons dit, des sentimens contraires, qui viennent à se confondre, comme ceux de la haine naissent souvent des sentimens semblables qui viennent à se choquer. Voilà pourquoi il n'y a point de sentiment plus agréable, que de rencontrer un ami dans un homme que nous estimions notre ennemi, ni de peine plus sensible que de reconnoître pour ennemi celui que nous croyons être notre ami. Ce sont ces effets harmoniques, qui rendent souvent un service passager plus recommandable que de longs bons offices, & l'offense d'un moment plus odieuse que l'inimitié de toute une vie, parce que, dans le pre-

---

(1) Plutarque, vie de Romulus.

mier cas, des ſentimens très-oppoſés viennent à ſe réunir; & dans le ſecond, des ſentimens très-unis viennent à ſe heurter. De-là vient encore qu'un ſeul défaut, au milieu des bonnes qualités d'un homme de bien, nous paroît ſouvent plus déplaiſant que tous les vices d'un libertin, où il apparoît une vertu, parce que, par l'effet des contraſtes, ces deux qualités ſortent davantage, & dominent ſur les autres dans les deux caractères. C'eſt auſſi par la foibleſſe de notre eſprit, qui, s'attachant toujours à un point unique dans toutes ſes conſidérations, s'arrête à la qualité la plus ſaillante, pour déterminer ſon jugement. On ne ſauroit dire dans combien d'erreurs nous tombons, faute d'étudier ces principes élémentaires de la nature. On pourroit, ſans doute, les étendre bien plus loin; mais il me ſuffit d'en dire aſſez pour démontrer leur exiſtence, & pour donner à d'autres le deſir d'en faire l'application.

Ces harmonies acquièrent plus d'énergie par les contraſtes voiſins qui les détachent, par les conſonnances qui les répètent, & par les autres lois élémentaires dont nous avons parlé; mais quand il s'y joint quelqu'un des ſentimens moraux dont nous donnons ici une foible eſquiſſe, alors il en réſulte un effet raviſſant. Ainſi, par exemple, une harmonie devient, en quelque ſorte, céleſte, quand elle renferme un myſtère qui ſuppoſe toujours quelque choſe de merveilleux & de divin. J'en éprouvai un

jour un effet très-agréable, en parcourant un recueil d'estampes anciennes, qui représentoient l'histoire d'Adonis. Vénus avoit enlevé Adonis enfant à Diane, & l'élevoit avec l'Amour. Diane voulut le ravoir, parce qu'il étoit fils d'une de ses nymphes. Un jour donc que Vénus, descendue de son char attelé de colombes, se promenoit, avec ces deux enfans, dans une vallée de Cythère, Diane à la tête de ses nymphes armées, se mit en embuscade dans une forêt où Vénus devoit passer. Vénus, appercevant son ennemie qui venoit à elle, & ne pouvant ni s'enfuir, ni s'opposer à ce qu'elle lui enlevât Adonis, s'avisa, sur-le-champ, de lui faire venir des aîles, & le présentant, avec l'Amour, à Diane, elle lui dit de prendre celui des deux enfans qu'elle croyoit lui appartenir. Tous deux étant également beaux, tous deux de même âge, tous deux aîlés, la chaste Déesse des bois n'osa choisir ni l'un, ni l'autre, & renonça à Adonis, de peur de prendre l'Amour.

Il y a plusieurs beautés sentimentales dans cette fable. Je la racontai un jour à J. J. Rousseau, à qui elle fit le plus grand plaisir. « Rien ne me plaît tant, dit-il, qu'une » image agréable qui renferme un sentiment » moral. » Nous étions alors dans la plaine de Neuilly, près d'un parc où l'on voyoit un groupe de l'Amour & de l'Amitié, sous les formes d'un jeune homme & d'une jeune fille de quinze à seize ans, qui s'embrassoient sur la bouche. A cette vue il me dit:

« On a fait une image obſcène, d'après une
» idée charmante. Rien n'eût été plus agréa-
» ble que de repréſenter l'un & l'autre dans
» leur état naturel; l'Amitié, comme une
» grande fille qui careſſe l'Amour enfant. »
Comme nous étions ſur ce ſujet intéreſſant, je lui citai la fin de cette fable touchante de Philomèle & Progné :

Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auſſi bien, en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

Quelle ſérie d'idées, s'écria-t-il ! que cela eſt touchant ! Sa voix s'étouffa, & les larmes lui vinrent aux yeux. Je ſentis qu'il étoit encore ému par des convenances ſecrettes entre les talens & les deſtinées de cet oiſeau, avec ſa propre ſituation.

On peut donc voir dans les deux ſujets allégoriques de Diane & d'Adonis, & de l'Amour & de l'Amitié, qu'il y a réellement en nous deux puiſſances diſtinctes dont les harmonies exaltent l'âme, quand l'image phyſique nous jette dans un ſentiment moral, comme dans le premier exemple; &

la rabaissent au contraire, quand un sentiment moral nous ramène à une sensation physique, comme dans l'exemple de l'Amour & de l'Amitié.

Le sous-entendus ajoutent encore aux expressions morales, parce qu'ils sont conformes à la nature expansive de l'âme. Ils lui font parcourir un vaste champ d'idées. Ce sont ces sous-entendus qui donnent tant d'effet à la fable du Rossignol. Joignez-y encore une multitude d'oppositions que je n'ai pas le loisir d'analyser.

Plus l'image physique est éloignée de nous, plus le sentiment moral a d'étendue; & plus la première est circonscrite, plus le sentiment a d'énergie. Voilà, sans doute, ce qui rend nos affections si profondes, lorsque nous regrettons la mort de nos amis. Notre douleur alors se porte d'un monde à l'autre, & d'un objet plein de charmes à un tombeau. Voilà pourquoi ce passage de Jérémie renferme une mélancolie sublime: *Vox in ramâ audita est, ploratus & ululatus multus: Rachel plorans filios suos & noluit consolari, quia non sunt* (1). Toutes les consolations qu'on peut donner sur la terre viennent se briser contre ce mot de la douleur maternelle, *non sunt*.

Le jet unique de Saint-Cloud me plaît plus que toutes ses cascades. Cependant,

(1) Jérémie, 31, 15.

quoi-

quoique l'image physique n'aille pas se perdre dans l'infini, elle peut y porter la douleur quand elle réfléchit le même sentiment. Je trouve dans Plutarque un grand effet de cette consonnance progressive. « Brutus, dit-il, désespérant que ses affaires se pussent bien porter, délibéra de sortir de l'Italie, & s'en alla à pied par le pays de Lucanie, en la ville d'Elée qui est assise sur le bord de la mer, là où Porcie, étant sur le point de se départir d'avec lui pour s'en aller à Rome, tâchoit, le plus qu'elle pouvoit, à dissimuler la douleur qu'elle en portoit en son cœur. Mais un tableau la découvrit à la fin, quoiqu'elle se fût, au demeurant, jusques-là toujours constamment & vertueusement portée. Le sujet de la peinture étoit pris des narrations grecques; comment Andromaque accompagnoit son mari Hector, ainsi qu'il sortoit de la ville de Troye, pour aller à la guerre, & comment Hector lui rebailloit son petit enfant; mais elle avoit les yeux & le regard toujours fichés sur lui. La conformité de cette peinture avec sa passion, la fit fondre en larmes, & retournant plusieurs fois le jour à revoir cette peinture, elle se prenoit toujours à pleurer; ce que voyant Acilius l'un des amis de Brutus, récita les vers qu'Andromaque dit à ce propos à Homere :

» Hector, tu tiens lieu de père & de mère
» En mon endroit; de mari & de frère.

» Adonc Brutus, en se souriant: Voire
» mais, dit-il, je ne puis de ma part dire
» à Porcie ce que Hector répondit à An-
» dromaque au même lieu du Poëte.

» Il ne te faut d'autre chose mêler
» Que d'enseigner tes femmes à filer.

» Car il est bien vrai que la naturelle foi-
» blesse de son corps ne lui permet pas de
» pouvoir faire les mêmes actes de prouesse
» que nous pourrions faire, mais de cou-
» rage elle se porta aussi vertueusement
» en la défense du pays comme l'un de
» nous. »

Cette peinture étoit sans doute sous le péristile de quelque temple bâti sur le bord de la mer. Brutus étoit au moment de s'embarquer sans faste & sans suite. Sa femme, fille de Caton, l'avoit accompagné, peut-être à pied. Prête de le quitter, elle jette, pour se consoler, ses regards sur cette peinture consacrée aux Dieux. Elle y voit les adieux d'Hector & d'Andromaque, qui devoient être éternels. Elle se trouble; &, pour se rassurer, elle ramène ses yeux sur son époux. La comparaison s'achève, son courage l'abandonne, ses larmes débordent, l'amour conjugal l'emporte sur l'amour de la patrie. Deux vertus en opposition. Joignez-y les caractères d'une nature sauvage,

qui s'allient si bien avec la douleur humaine ; une profonde solitude ; les colonnes & la coupole de ce temple antique, rongées de l'air marin, & marbrées de mousses, qui les rendent semblables à du bronze vert ; un soleil couchant qui en dore le faîte ; une mer qui brise au loin, le long des côtes de la Lucanie ; les tours d'Elée qu'on apperçoit dans la gorge d'un vallon entre deux montagnes escarpées, & cette douleur de Porcie qui nous élance au siècle d'Andromaque ! Quel tableau à faire à l'occasion d'un tableau ! Artistes, si vous osez l'entreprendre, Porcie, à son tour, fera verser des larmes.

Je pourrois multiplier à l'infini les preuves des deux puissances qui nous gouvernent. J'en ai dit assez sur une passion dont l'instinct est si aveugle, pour faire voir que nous y sommes régis & attirés par d'autres lois que celles de la digestion. Nos affections prouvent que notre âme est immortelle, puisqu'elles s'étendent dans toutes les circonstances où elles sentent les attributs de la Divinité, tel que celui de l'infini, & qu'elles ne s'arrêtent avec délices sur la terre, que sur les attraits de la vertu & de l'innocence.

DE QUELQUES AUTRES SENTIMENS DE LA DIVINITÉ, ET ENTRE AUTRES DE CELUI DE LA VERTU.

Il y a encore un grand nombre de lois

ſentimentales, dont je n'ai pu m'occuper ici : telles ſont celles d'où dérivent les preſſentimens, les augures, les ſonges, les retours d'événemens heureux & malheureux, aux mêmes époques, &c. Leurs effets ſont atteſtés chez les peuples policés & ſauvages, par les écrivains profanes & ſacrés, & par tout homme attentif aux lois de la nature. Ces communications de l'âme, avec un ordre de choſes inviſibles, ſont rejettées de nos ſavans modernes, parce qu'elles ne ſont pas du reſſort de leurs ſyſtêmes & de leurs almanachs; mais que de choſes exiſtent qui ne ſont pas dans les convenances de notre raiſon, & qui n'en ont pas été même apperçues !

Il y a des lois particulières qui prouvent l'action immédiate de la Providence ſur le genre humain, & qui ſont oppoſées aux lois générales de la phyſique. Par exemple, les principes de la raiſon, des paſſions & du ſentiment, ainſi que les organes de la paroles & de l'ouïe, ſont les mêmes chez tous les hommes; cependant les langues des nations diffèrent par toute la terre. Pourquoi l'art de la parole eſt-il ſi différent parmi des êtres qui ont les mêmes beſoins, & pourquoi varie-t-il ſans ceſſe des pères aux enfans, enſorte que nous autres François n'entendons plus la langue des Gaulois, & qu'un jour nos deſcendans n'entendront plus la nôtre ? Le bœuf du Bengale mugit comme celui de l'Ukraine, & le roſſignol fait entendre encore dans nos climats les mêmes

harmonies que celles qui ravirent le poëte de Mantoue, ſur le rivage du Pô.

On ne ſauroit dire, avec de célèbres écrivains, que les langues ſont caractériſées par les climats; car, ſi elles en éprouvoient les influences, elles ne changeroient pas dans chaque pays, où chaque climat eſt invariable. La langue des Romains a été d'abord barbare, enſuite majeſtueuſe, & eſt devenue à-la-fois molle & efféminée. Elles ne ſont pas rudes au nord & douces au midi, comme l'a prétendu J. J. Rouſſeau, qui a donné ſur ce point trop d'extenſion aux lois phyſiques. La langue des Ruſſes, dans le nord de l'Europe, eſt fort douce, étant un dialecte du grec; & le jargon des provinces méridionnales de la France eſt rude & groſſier. Les Lapons, qui habitent les bords de la mer Glaciale, ont un langage qui flatte l'oreille; & les Hottentots, qui habitent le climat très-tempéré du cap de Bonne-Eſpérance, glouſſent comme des coqs-d'inde. La langue des Indiens du Pérou eſt pleine de fortes aſpirations & de conſonnes qui ſe choquent. On peut, ſans ſortir de ſon cabinet, reconnoître les divers caractères des langues de chaque peuple, aux noms que préſentent les cartes géographiques de leur territoire, & ſe convaincre que leur rudeſſe ou leur douceur n'a aucune relation avec celles de leurs latitudes.

D'autres obſervateurs ont prétendu que c'étoient les grands écrivains d'une nation

qui en déterminoient & en fixoient la langue ; mais les grands écrivains du siècle d'Auguste n'empêchèrent pas que la langue latine ne se corrompît avant le règne de Marc-Aurèle. Ceux du siècle de Louis XIV commencent déjà à vieillir parmi nous. Si la postérité fixe le caractère d'une langue au siècle où ont paru de grands écrivains, ce n'est point, comme on le prétend, parce qu'elle est alors plus pure, car on y trouve autant de ces inversions de phrases, de ces décompositions de mots, & de ces syntaxes embarrassées qui rendent l'étude métaphysique de toute grammaire ennuyeuse & barbare, mais c'est parce que les écrits de ces grands hommes étincellent des maximes de la vertu, & nous présentent mille perspectives de la Divinité. Je ne doute pas que les sentimens sublimes qui les inspirent, ne les éclairent encore dans l'ordre & la disposition de leurs ouvrages, puisqu'ils sont les sources de toute harmonie. Voilà, à mon avis, d'où résulte le charme inaltérable qui en fait aimer la lecture, dans tous les tems, aux hommes de toutes les nations; voilà pourquoi Plutarque a effacé la plupart des écrivains de la Grèce, quoiqu'il ne fût ni du siècle de Périclès, ni de celui d'Alexandre; & que sa traduction gauloise, faite par le bon Amyot, ira plus loin dans la postérité que la plupart des ouvrages originaux, écrits même sous le siècle de Louis XIV. C'est la bonté morale d'une génération qui caractérise une langue & la fait

passer sans altération à celle qui la suit: voilà pourquoi les langues, les coutumes & les formes des habits passent, en Asie, inviolablement de génération en génération, parce que les pères s'y font aimer de leurs enfans. Mais ces raisons n'expliquent pas la diversité de langue qui existe d'une nation à l'autre. Il me paroîtra toujours surnaturel que des hommes qui jouissent des mêmes élémens, & qui sont assujettis aux mêmes besoins, ne se servent pas des mêmes mots pour les exprimer. Le soleil éclaire toute la terre, & il porte différens noms chez différens peuples.

Voici encore l'effet d'une loi peu observée; c'est qu'il ne s'élève aucun homme célèbre, dans quelque genre que ce soit, qu'il ne paroisse en même tems, ou dans sa nation, ou dans la nation voisine, un antagoniste, avec des talens & une réputation tout-à-fait opposés: tels ont été Démocrite & Héraclite, Alexandre & Diogène, Descartes & Newton, Corneille & Racine, Bossuet & Fénélon, Voltaire & J. J. Rousseau. J'avois rassemblé sur ces deux derniers hommes célèbres, contemporains & morts dans la même année, une multitude de traits, qui prouvoient qu'ils ont contrasté toute leur vie en talens, en mœurs & en fortune; mais j'ai abandonné leur parallèle, pour m'occuper de ce travail que j'ai cru plus utile.

Cette balance dans les hommes illustres, ne paroîtra pas extraordinaire, si on consi-

dère qu'elle eſt une ſuite de la loi générale des contraires, qui gouverne le monde, & d'où réſultent toutes les harmonies de la nature : elle doit donc ſe manifeſter particuliérement dans le genre humain qui en eſt le centre, & elle ſe montre en effet dans l'équilibre admirable avec lequel les deux ſexes naiſſent en nombre égal. Elle ne ſe fixe pas ſur les individus en particulier, car on voit des familles qui ſont toutes de filles, & d'autres toutes de garçons ; mais elle embraſſe l'agrégation d'une ville entière, & d'un peuple, dont les enfans mâles & femelles naiſſent toujours en nombre à-peu-près égal. Quelque inégalité de ſexe qu'il y ait dans les variétés des naiſſances dans les familles, l'égalité ſe retrouve dans l'enſemble du peuple.

Mais voici une autre balance auſſi merveilleuſe, & à laquelle je ne crois pas qu'on ait fait attention. Comme il y a beaucoup d'hommes qui périſſent par les guerres, les voyages maritimes & les travaux pénibles & dangereux, il s'enſuivroit, à la longue, que le nombre des femmes devroit aller tous les jours en augmentant. En ſuppoſant qu'il ne pérît chaque année que la dixième partie des hommes de plus que de femmes, la balance des ſexes devroit devenir de plus en plus inégale. La ruine ſociale devroit augmenter par la régularité même de l'ordre naturel. Cependant la choſe n'arrive pas ; les deux ſexes ſont toujours à-peu-près auſſi nombreux : leurs occupations ſont différen-

tes; mais leurs deſtins ſont les mêmes. Les femmes, qui pouſſent ſouvent les hommes à des entrepriſes haſardeuſes pour entretenir leur luxe, ou qui fomentent parmi eux des haines, & même des guerres, pour ſatisfaire leur vanité, ſont emportées, dans la ſécurité de leurs plaiſirs, par des maladies auxquelles les hommes ne ſont pas ſujets, mais qui réſultent ſouvent des peines morales, phyſiques & politiques que ceux-ci ont éprouvées à leur occaſion. Ainſi, l'équilibre de la naiſſance entre les ſexes, eſt rétabli par l'équilibre de la mort.

La nature a multiplié ces contraſtes harmoniques dans tous ſes ouvrages, par rapport à l'homme; car les fruits qui ſervent à ſes beſoins ont ſouvent, en eux mêmes, des qualités oppoſées, qui ſe compenſent mutuellement.

Ces effets, comme nous l'avons vu ailleurs, ne ſont point des réſultats mécaniques des climats, aux qualités deſquels ils ſont ſouvent oppoſés. Tous les ouvrages de la nature ont les beſoins de l'homme pour fin, comme tous les ſentimens de l'homme ont la Divinité pour principe. Ce ſont les intentions finales de la nature qui ont donné à l'homme l'intelligence de tous ſes ouvrages, comme c'eſt l'inſtinct de la Divinité qui a rendu l'homme ſupérieur aux lois de la nature. C'eſt cet inſtinct qui, diverſement modifié par les paſſions, porte les peuples de la Ruſſie à ſe baigner dans les glaces de la Néva au plus fort de l'hiver;

ainſi que les peuples du Bengale dans les eaux du Gange ; qui a rendu, ſous les mêmes latitudes, les femmes eſclaves aux Philippines, & deſpotiques à l'île Formoſe ; les hommes efféminés aux Moluques, & intrépides à Macaſſar ; & qui forme, dans les habitans d'une même ville, des tyrans, des citoyens & des eſclaves.

Le ſentiment de la Divinité eſt le premier mobile du cœur humain. Examinez un homme dans ces momens imprévus, où les plans ſecrets d'attaque & de défenſe, dont s'environne ſans ceſſe l'homme ſocial, ſont ſupprimés, non pas à la vue d'une grande ruine qui les renverſe totalement, mais ſeulement à la vue d'un animal ou d'une plante extraordinaire : Ah, mon Dieu! s'écrie-t-il, que voilà qui eſt admirable ? & il appelle les premiers paſſans pour partager ſon étonnement. Son premier mouvement eſt d'élever ſa joie à Dieu, & le ſecond, de l'étendre aux hommes ; mais bientôt la raiſon ſociale le rappelle à l'intérêt perſonnel. Lorſqu'il voit un certain nombre de ſpectateurs raſſemblés autour de l'objet de ſa curioſité ; c'eſt moi, dit-il, qui l'ai vu le premier. Puis, s'il eſt ſavant, il ne manque pas d'y appliquer ſon ſyſtême. Bientôt il calcule ce que cette découverte lui rapportera ; il y ajoute quelques circonſtances pour la faire paroître plus merveilleuſe, & il emploie tout le crédit de ſa cotterie pour la vanter, & pour perſécuter ceux qui ne ſont pas de ſon opinion. Ainſi, tout ſenti-

ment naturel nous élève à Dieu, jusqu'à-ce que le poids de nos passions & des institutions humaines nous ramène à nous seuls. Voilà pourquoi J. J. Rousseau avoit raison de dire que l'homme étoit bon, mais que les hommes étoient méchans.

Ce fut l'instinct de la Divinité qui rassembla d'abord les hommes, & qui devint la base de la religion & des lois qui devoient cimenter leur réunion. Ce fut sur lui que s'appuya la vertu, quand elle se proposa d'imiter la Divinité, non-seulement par l'exercice des arts & des sciences que les anciens Grecs appeloient, pour cet effet, de petites vertus; mais dans le résultat de l'intelligence & de la puissance divine, qui est la bienfaisance. Elle consista dans les efforts faits sur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul. Elle donna à l'homme le sentiment de son excellence, en lui inspirant le mépris des biens terrestres & passagers, & le desir des choses célestes & immortelles. Ce fut cet attrait sublime qui fit du courage une vertu, & qui fit marcher l'homme vers la mort parmi tant de soins de conserver la vie. Brave d'Assas, qu'espériez-vous sur la terre, en versant votre sang la nuit, sans témoin, aux champs de Kloiterkam, pour le salut de l'armée françoise? Et vous, généreux Eustache de Saint-Pierre, quelle récompense attendiez-vous de votre patrie, lorsque vous parûtes devant ses tyrans la corde au cou, prêt à périr d'une mort in-

ſâme pour ſauver vos citoyens ? Qu'importoient à vos cendres inſenſibles, les ſtatues & les éloges que la poſtérité devoit y offrir un jour ? Pouviez-vous même eſpérer ce prix de vos ſacrifices ou inconnus, ou couverts d'opprobre ? Pouviez-vous être flattés, dans l'avenir, des vains hommages d'un monde ſéparé de vous par des barrières éternelles ? Et vous, plus glorieux encore, à la vue de Dieu, citoyens obſcurs, qui ſuccombez ſans gloire, à qui vos vertus attirent la honte, la calomnie, les perſécutions, la pauvreté, le mépris, de la part même de ceux qui diſpenſent les honneurs parmi les hommes, marcheriez-vous dans des routes ſi âpres & ſi rudes, ſi une lueur divine ne luiſoit à vos yeux (1) ?

---

(1) Il eſt impoſſible d'avoir de la vertu ſans religion. Je ne parle pas des vertus de théâtre qui nous attirent les approbations du public, par des moyens ſouvent ſi mépriſables, qu'on peut bien les regarder comme des vices. Les payens eux-mêmes les ont tournées en ridicule. Voyez ce qu'en dit Marc-Aurèle. J'entends par vertu le bien qu'on fait aux hommes ſans eſpoir de récompenſe de leur part, & ſouvent aux dépens de ſa fortune, & même de ſa réputation. Analyſez tous ceux dont les traits vous ont paru frappans ; il n'y en a aucun qui ne vous montre la Divinité, éloignée ou préſente. J'en citerai un peu connu, & par ſon obſcurité même, bien loyal.

Dans la dernière guerre d'Allemagne, un capitaine de cavalerie eſt commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de ſa compagnie, & ſe rend dans le quartier qui lui étoit aſſigné. C'étoit un vallon ſolitaire, où on ne voyoit guères que des

C'est ce respect de la vertu, qui est la source de celui que nous portons à l'antique noblesse, & qui a mis, à la longue, des différences injustes & odieuses parmi les

---

bois. Il y apperçoit une pauvre cabanne; il y frappe; il en sort un vieux hernouten à barbe blanche. « Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un » champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers? » Tout-à-l'heure, reprit l'hernouten. Ce bon homme se met à leur tête, & remonte avec eux le vallon. Après un quart-d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge: « Voilà ce qu'il nous faut, » dit le capitaine ---- Attendez un moment, lui dit » son conducteur, & vous serez content ». Ils continuent à marcher, & ils arrivent, à un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse & remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide: « Mon père, » vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité, » le premier champ valoit mieux que celui-ci.— » Cela est vrai, Monsieur, reprit le bon vieillard, » mais il n'étoit pas à moi ».

Ce trait va au cœur. Je défie un athée d'en faire un semblable. J'observerai que les hernoutens sont une espèce de quakers, répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Quelques théologiens ont écrit que les hérétiques n'étoient pas capables de vertu, & que leur vertu étoit sans mérite. Comme je ne suis pas théologien, je ne m'engagerai point dans cette discussion métaphysique, quoique j'eusse à opposer à leur opinion le sentiment de S. Jérôme, & même celui de S. Pierre, par rapport aux payens, lorsque celui-ci dit au centenier Corneille: « En vérité, je vois bien que Dieu n'a » point d'égard aux diverses conditions des per- » sonnes, mais qu'en toute nation, celui qui le » craint, & dont les œuvres sont justes; lui est agréable ». [*Actes des Apôtres*, cap. 10, ℣. 34 & 35.] Mais je voudrois bien savoir ce que ces

hommes, tandis que dans l'origine il ne devoit apporter, parmi eux, que des distinctions respectables. Les Asiatiques, plus équitables, n'ont attaché la noblesse qu'aux lieux illustrés par la vertu. Un vieux arbre, un puits, un rocher, des objets stables,

---

théologiens pensent de la charité du samaritain qui étoit un schismatique. Il me semble qu'ils n'ont rien à objecter au jugement de Jesus-Christ. Comme la simplicité & la profondeur de ses réponses divines, sont un contraste admirable avec la mauvaise foi & les subtilités des docteurs de ce temps-là, je vais rapporter ce trait de l'Evangile tout entier :

« Alors un docteur de la loi se levant, lui dit » pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse » pour posséder la vie éternelle ? Jesus lui répondit : Qu'y a t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lisez-» vous ? Il lui répondit : Vous aimerez le Seigneur » votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre » âme, de toutes vos forces & de tout votre esprit, » & votre prochain comme vous-même. Jesus lui » dit. Vous avez fort bien répondu ; faites cela & » vous vivrez. Mais cet homme voulant faire » paroître qu'il étoit juste, dit à Jesus : Et qui » est mon prochain ? Et Jesus prenant la parole, » lui dit : Un homme qui descendoit de Jérusalem » à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs » qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies & » s'en allèrent, le laissant à demi mort. Il arriva » ensuite qu'un prêtre descendit par le même » chemin, lequel l'ayant apperçu, passa outre. » Un lévite qui vint aussi au même lieu, l'ayant » considéré, passa outre encore. Mais un samari-» tain passant son chemin, vint à l'endroit où » étoit cet homme, & l'ayant vu, il en fut touché » de compassion. Il s'approcha donc de lui, il » versa de l'huile & du vin dans ses plaies & les » banda ; & l'ayant mis sur son cheval, il l'amena

leur ont paru seuls capables de leur en perpétuer le souvenir. Il n'y a pas, en Asie, un arpent de terre qui ne soit illustre. Les Grecs & les Romains qui en sont sortis, comme tous les peuples du monde, & qui ne s'en éloignèrent pas beaucoup, imitèrent, en partie, les coutumes de nos premiers pères. Mais les autres nations qui se

---

„ dans l'hôtellerie & eut soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, & lui dit : Ayez bien soin de cet homme ; & tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur lui répondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jesus, & faites de même ".

Je me garderai bien d'ajouter ici aucune réflexion. J'observerai seulement que l'action du samaritain est bien supérieure à celle de l'hernouten ; car, quoique le second fasse un plus grand sacrifice, il y est en quelque sorte déterminé par la force : il falloit qu'il y eût un champ fourragé. Mais le samaritain obéit entièrement aux impulsions de l'humanité. Son action est libre & sa charité gratuite. Ce trait, comme tous ceux de l'Evangile, renferme en peu de mots une foule d'instructions lumineuses sur le second de nos devoirs. Il seroit impossible de les remplacer par d'autres, imaginés même à plaisir. Pesez toutes les circonstances de la charité inquiète du samaritain. Il panse les plaies d'un malheureux ; il le met sur son propre cheval ; il expose sa vie en s'arrêtant & en allant à pied dans un lieu fréquenté par les voleurs. Il pourvoit ensuite dans l'hôtellerie, aux besoins tant présens que futurs de cet infortuné, & il continue sa route sans rien attendre de sa reconnoissance.

répandirent dans le reſte de l'Europe, où elles furent longtems errantes, & qui s'écartèrent de ces anciens monumens de la vertu, aimèrent mieux les chercher dans la poſtérité de leurs grands hommes, & en voir des images vivantes parmi leurs enfans. Voilà, ce me ſemble, pourquoi les Aſiatiques n'ont point de nobleſſe, & pourquoi les Européens n'ont point de monumens.

Cet inſtinct de la Divinité fait le charme de nos lectures les plus agréables. Les écrivains auxquels on revient toujours, ne ſont pas les plus ſpirituels, c'eſt-à-dire, ceux qui abondent dans cette raiſon ſociale qui ne dure qu'un moment; mais ceux qui nous rendent l'action de la Providence toujours préſente. Voilà pourquoi Homère, Virgile, Xénophon, Plutarque, Fénelon, & la plupart des écrivains anciens, ſont immortels, & plaiſent à toutes les nations. C'eſt par cette même raiſon que les livres de voyages, quoique la plupart écrits ſans art, & quoique décriés par une multitude d'états de notre ſociété, qui y trouvent indirectement leur cenſure, ſont cependant les plus intéreſſans de notre littérature moderne, non-ſeulement parce qu'ils nous font connoître de nouveaux bienfaits de la nature, en nous parlant des fruits & des animaux des pays étrangers, mais à cauſe des dangers de terre & de mer auxquels leurs auteurs échappent ſouvent contre toute eſpérance humaine. Enfin, c'eſt parce que

la plupart de nos livres ſavans s'écartent de ce ſentiment naturel, que leur lecture eſt ſi ſèche & ſi rebutante, & que la poſtérité préférera Hérodote à David Hume, & la mythologie des Grecs à tous nos traités de phyſique, parce qu'on aime encore mieux entendre raconter des fables de la Divinité dans l'hiſtoire des hommes, que de voir la raiſon des hommes dans l'hiſtoire de la Divinité.

Ce ſentiment ſublime inſpire le goût du merveilleux à l'homme, qui, par ſa foibleſſe naturelle, devroit toujours ramper ſur la terre dont il eſt formé. Il balance en lui le ſentiment de ſa miſère, qui l'attache aux plaiſirs de l'habitude, & il exalte ſon âme en lui donnant ſans ceſſe le deſir de la nouveauté. Il eſt l'harmonie de la vie humaine, & la ſource de tout ce que nous y trouvons de délicieux & de raviſſant. C'eſt de lui que ſe couvrent les illuſions de l'amour, qui croit toujours voir un objet divin dans l'objet aimé. C'eſt lui qui préſente à l'ambition des perſpectives ſans fin. Un payſan ne ſemble deſirer rien au monde que de devenir marguillier de ſon village. Ne vous y trompez pas! ouvrez-lui une carrière ſans obſtacle : il eſt palfrenier, il devient brigand, chef de voleurs, général d'armées, roi, il finira par ſe faire adorer. Ce ſera Tamerlan, ou Mahomet. Un vieux & riche bourgeois, cloué par la goutte, dans ſon fauteuil, n'a plus, dit-il, d'autre ambition que de mourir en paix. Mais il

se voit revivre éternellement dans sa postérité. Il s'applaudit, en secret, de la voir monter, à l'aide de son argent, par tous les échelons des dignités & de l'honneur. Lui-même ne pense pas que bientôt il n'aura plus rien de commun avec elle, & que pendant qu'il se félicite d'être le principe de sa gloire future, elle met déja la sienne à cacher la honte de son origine. L'athée même, avec sa sagesse négative, est entraîné par cette impulsion. En vain il se démontre le néant & la révolution de toutes choses: son cœur combat sa raison. Il se flatte intérieurement que son livre ou son tombeau lui attirera un jour les hommages de la postérité, ou, peut-être, que le livre & le tombeau de son ennemi cesseront de les recevoir. Il ne méconnoît la Divinité, que parce qu'il se met à sa place.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, tout est foible, déplaisant, & amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte & à Rome, en montrant à leurs habitans vertueux & pauvres, les dieux pour protecteurs & pour concitoyens. Ce fut lui qui les livra riches & vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers, que l'or & les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune; dès que ce sentiment disparoît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite

dans une noire mélancolie, & enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes & ses délices, cesse de lui paroître une vie quand elle cesse de lui paroître immortelle & divine (1).

---

(1) Plutarque remarque qu'Alexandre ne se livra au désordre qui souilla la fin de son auguste carrière, que parce qu'il se crut abandonné des Dieux. Non-seulement ce sentiment cause nos maux quand il disparoît de nos plaisirs; mais quand, par l'effet de nos passions ou de nos institutions qui pervertissent les lois naturelles, il se porte sur nos maux mêmes. Ainsi, par exemple, quand après avoir donné des loix mécaniques aux opérations de notre âme, nous venons à porter sur nos maux physiques & passagers le sentiment de l'infini; c'est alors que, par une juste réaction, notre misère devient insupportable. Je n'ai esquissé que foiblement l'action des deux principes de l'homme; mais, à quelque sensation de douleur ou de plaisir qu'on veuille les appliquer, on sentira la différence de leur nature & leur réaction perpétuelle.

A propos d'Alexandre abandonné des dieux, je serois surpris que l'expression de cette situation n'eût pas inspiré le génie de quelque artiste de la Grèce. Voici ce que je trouve à ce sujet dans Addisson: « Il y a dans la même galerie, [à Florence] un » beau buste d'Alexandre le Grand, le visage » tourné vers le ciel, avec un certain air noble » de chagrin & de déplaisir. J'ai vu deux ou trois » anciens bustes d'Alexandre, du même air & de » la même posture; & je suis porté à croire que » le sculpteur avoit dans l'esprit, ou le conqué» rant pleurant pour de nouveaux mondes, ou quel» ques autres circonstances semblables de son his» toire ». [*Addisson, voyage d'Italie, tome 4 de Mis-*

Quel que ſoit le déſordre de nos ſociétés, cet inſtinct céleſte ſe plaît toujours avec les enfans des hommes. Il inſpire les hommes de génie, en ſe montrant à eux ſous les attributs éternels. Il préſente au géomètre les progreſſions ineffables de l'infini, au muſicien des harmonies raviſſantes, à l'hiſtorien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnaſſe au poète, & un Olympe aux héros. Il luit ſur les jours infortunés du peuple. Il fait ſoupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les ſaints couverts de neiges de ſes montagnes. Il erre ſur les vaſtes mers, & rappelle des doux climats de l'Inde, le matelot européen aux rivages orageux de l'occident. Il donne des regrets à ceux qui n'ont rien à perdre, & une patrie à des malheureux. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, & les tombeaux de nos pères des eſpérances de la vertu. Il ſe repoſe au milieu des villes tumultueuſes ſur les palais des grands rois, & ſur les temples auguſtes de la religion. Souvent il ſe fixe dans des déſerts, & attire ſur des rochers les reſpects de l'Univers. C'eſt ainſi qu'il vous a couvertes de majeſté, ruines de la Grèce &

ſon, page 294.] Je penſe que la circonſtance de l'hiſtoire d'Alexandre, à laquelle il faut rapporter ces buſtes, eſt celle où il ſe plaint aux dieux de l'avoir abandonné. Je ne doute pas qu'elle n'eût fixé l'excellent jugement d'Addiſſon, s'il ſe fût rappellé l'obſervation de Plutarque.

de Rome ; & vous aussi, mystérieuse pyramides de l'Egypte ! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes ; mais dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événemens qu'on appelle des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très-vif, & le second, de nous faire verser des larmes. Notre âme frappée de cette lueur divine, se réjouit, à-la-fois, d'entrevoir la céleste patrie, & s'afflige d'en être exilée.

. . . . Oculis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuit que repertâ.

Æneid. lib. IV.



ÉTUDE TREIZIÈME.

Application des Lois de la Nature aux maux de la Société.

J'AI exposé, dans cet Ouvrage, les erreurs de nos opinions, les maux qui en sont résultés pour les mœurs, & pour le bonheur social ; j'ai réfuté ces opinions & jusqu'aux méthodes de nos sciences ; j'ai recherché quelques lois de la nature, j'en ai fait une application, j'ose dire heureuse, à l'ordre végétal ; mais tout ce grand travail seroit vain, à mon avis, si je ne l'employois à trouver quelques remèdes aux maux de la société.

Un Prussien, qui a beaucoup écrit de nos jours, s'est abstenu de rien dire sur l'administration de son pays, parce qu'étant passager, dit-il, sur le vaisseau de l'Etat, ce n'est pas à lui à se mêler de sa manœuvre. Cette pensée, comme tant d'autres qu'il a prises dans nos livres, est une phrase de bel-esprit. Elle ressemble à celle de cet homme, qui, voyant le feu prendre dans une maison, s'en fut sans l'éteindre, parce que, disoit-il, la maison n'étoit pas à lui. Pour moi, je me crois d'autant plus obligé de parler du vaisseau de

l'Etat, que j'y suis passager, & que je dois m'intéresser à la prospérité de sa navigation. Je dois employer le loisir où me met mon passage même, à avertir les pilotes des désordres que j'y apperçois. Il me semble que ce sont-là les exemples que nous ont donnés les Montesquieu, les Fénelon, & tant d'hommes à jamais illustres, qui ont consacré, dans chaque pays, leurs veilles au bonheur de leurs compatriotes. Tout ce qu'on peut m'objecter avec fondement, c'est une propre insuffisance. Mais j'ai vu beaucoup d'injustices; j'en ai été moi-même la victime. Les images du désordre m'ont fait naître des idées d'ordre. D'ailleurs mes erreurs peuvent servir à faire paroître la sagesse de ceux qui les relèveront. Quand je ne présenterois qu'une idée utile à mon prince, dont les bienfaits m'ont soutenu jusqu'ici, quoique mes services soient restés sans récompense, j'aurai obtenu la plus précieuse de toutes, si je peux me flatter d'avoir essuyé les larmes de quelque infortuné: ce souvenir effacera les miennes au dernier moment.

Les hommes qui profitent des maux de la patrie, me reprocheront d'en être l'ennemi, avec leur phrase ordinaire, que les choses ont toujours été ainsi, & que tout va bien, parce que tout va bien pour eux. Mais ce ne sont pas ceux qui découvrent les maux de leur patrie qui en sont les ennemis, ce sont ceux qui la flattent. Certainement les écrivains comme Horace &

Juvénal, qui présagèrent à Rome sa destruction, au milieu même de sa grandeur, étoient plus attachés à son bonheur que ceux qui en flattèrent les tyrans & qui profitoient de ses désordres. Combien l'empire Romain a-t-il survécu à la prédiction des premiers? Les bons Princes même qui en prirent dans la suite le gouvernement, ne purent le rétablir, parce qu'ils furent trompés par les écrivains contemporains, qui n'osèrent jamais attaquer les causes morales & politiques de la corruption. Ils se contentèrent de porter leur réforme sur eux-mêmes, & n'eurent pas même le courage de l'étendre à leur famille. Ainsi ont régné les Titus & les Marc-Aurèles. Ils ne fûrent que de grands philosophes sur le trône. Pour moi je croirois avoir déjà bien mérité de ma patrie, quand je ne lui aurois dit que cette terrible vérité: qu'elle renferme, dans son sein, plus de sept millions de pauvres, & que leur nombre va en croissant chaque année, depuis le siècle de Louis XIV.

A Dieu ne plaise que je souhaite la destruction des différens ordres de l'Etat. Je ne desire que de les ramener à l'esprit de leur institution naturelle. Plût à Dieu que le clergé méritât, par ses vertus, la première place accordée à la sainteté de ses fonctions; que la noblesse protégeât les citoyens & ne se rendît redoutable qu'aux ennemis du peuple; que la finance, faisant couler ses trésors dans les canaux de l'agricul-

l'agriculture & du commerce, laissât au mérite les chemins ouverts à tous les emplois; que chaque femme, exemptée, par la foiblesse de sa constitution, de la plupart des fardeaux de la société, s'occupât à remplir ses douces destinées d'épouse & de mère, en faisant le bonheur d'une seule famille; que revêtue de graces & de beauté, elle se considérât comme une fleur de cette chaîne de plaisirs dont la nature a attaché l'homme à la vie; & tandis qu'elle feroit la couronne & la joie de son époux en particulier, la chaîne entière de son sexe resserrât les nœuds du bonheur national!

Je ne cherche point à mériter les applaudissemens du peuple, il ne me lira point; d'ailleurs, il est vendu aux riches & aux puissans : à la vérité, il en médit sans cesse, & il applaudit même ceux qui agissent envers eux avec quelque fermeté; mais il les abandonne dès qu'il les voit les objets de la haine des riches; il tremble aux menaces de ceux-ci, ou il rampe à leurs pieds à la moindre marque de bienveillance. J'entends par peuple, non-seulement la dernière classe de la société, mais un grand nombre d'autres, qui se croient bien au-dessus.

Le peuple n'est point mon idole. Si les puissances qui le gouvernent sont corrompues, il en est lui-même la cause. On se récrie contre les règnes de Néron & de Caligula; mais ces Princes méchans furent

les fruits de leur siècle, comme de mauvais fruits sont produits par de mauvais arbres : ils n'auroient point été des tyrans, s'ils n'avoient trouvé parmi les Romains des délateurs, des espions, des satellites, des empoisonneurs, des filles prostituées, des bourreaux, & des flatteurs qui leur disoient que tout alloit bien. Je ne crois point la vertu le partage du peuple, mais je la crois répartie dans toutes les conditions, rare chez les petits, chez les médiocres & chez les grands, & si nécessaire au maintien de tous les ordres de la société, que, si elle y étoit entiérement détruite, la patrie s'écouleroit comme un temple dont on auroit sappé les colonnes.

Mais, si ce ne sont ni les louanges ni les vertus du peuple qui m'intéressent particuliérement, ce sont ses travaux. C'est du peuple que sortent la plupart de mes plaisirs & de mes maux ; c'est lui qui me nourrit, qui m'habille, qui me loge, & qui s'occupe souvent de mon superflu, tandis qu'il manque quelquefois du nécessaire ; c'est de lui aussi que sortent les épidémies, les vols, les séditions ; & n'y eût-il pour moi que le simple spectacle de son bonheur ou de son malheur, il ne sauroit m'être indifférent. Sa joie me donne involontairement de la joie, & sa misère m'attriste. Je ne suis pas quitte envers lui, en payant ses services avec de l'argent ; c'est une maxime d'homme riche & dur, « Je suis quitte envers » cet ouvrier, dit-il, je l'ai payé. » L'argent

que je donne au peuple pour ses services, ne crée rien de nouveau pour son usage; cet argent circuleroit également, & peut-être plus utilement pour lui, quand je n'existerois pas. Le peuple donc porte, sans aucun retour de ma part, le poids de mon existence: c'est bien pis quand il est encore chargé de celui de mes désordres. Je lui suis comptable de mes vices & de mes vertus plus qu'aux magistrats. Si je lui enlève une portion de sa subsistance, je forcerai celui à qui elle manquera de devenir un mendiant ou un voleur; si j'y corromps une fille, je lui enlève une mère de famille; si je manque de religion à ses yeux, j'affoiblis les espérances qui le soutiennent dans ses travaux. D'ailleurs, la religion me fait un commandement formel de l'aimer. Quand elle m'ordonne d'aimer les hommes, c'est le peuple qu'elle me désigne, & non pas les grands; c'est à lui qu'elle attache toutes les puissances de la société, qui n'existent que par lui & pour lui. Bien éloignée de notre politique moderne, qui présente les peuples aux rois comme leurs domaines, elle présente les rois aux peuples comme leurs défenseurs & leurs pères. Les peuples ne sont point faits pour les rois, mais les rois pour les peuples. Je dois donc, moi qui ne suis rien & qui ne peut rien, tendre au moins de tous mes vœux vers sa félicité.

D'ailleurs, je dois rendre cette justice au nôtre, que je n'en connois point, en Europe, de plus généreux, quoique ce

ſoit le plus miſérable que j'y connoiſſe, à la liberté près. Je pourrois citer une multitude de traits de ſa bienfaiſance, ſi le temps me le permettoit. Nos beaux eſprits tirent ſouvent des caricatures de nos poiſſardes & de nos payſans, parce qu'ils n'ont d'autre but que d'amuſer les riches ; mais ils leur donneroient de grandes leçons de vertu, s'ils ſavoient étudier celles du peuple: pour moi, j'y ai trouvé plus d'une fois des lingots d'or ſur du fumier.

J'ai remarqué, par exemple, que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandiſes à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un riche; & quand je leur en ai demandé la raiſon, ils m'ont répondu : « Il faut, Monſieur, que tout le mon» de vive ». J'ai obſervé auſſi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais lorſqu'ils achètent à des pauvres comme eux : « Il faut, diſent-ils, » qu'ils gagnent leur vie ». Un jour, je vis un petit enfant acheter des herbes à une fruitière : elle lui en rempli ſon tablier pour deux ſous ; & comme je m'étonnois de la quantité qu'elle lui en donnoit, elle me dit : « Monſieur, je n'en donnerois » pas tant à une grande perſonne ; mais » je me ferois un grand ſcrupule de trom» per un enfant ». J'avois, dans la rue de la Magdeleine, un porteur d'eau Auvergnac, appellé Chriſtal, qui a nourri pendant cinq mois, *gratis*, un tapiſſier qui lui étoit inconnu, & qui étoit venu à Paris pour

un procès, parce que, me dit-il, ce tapiſſier, le long de la route, dans la voiture publique, avoit donné, de temps en temps, le bras à ſa femme malade. Ce même homme avoit un fils de dix-huit ans, né paralytique & imbécille, qu'il nourriſſoit avec le plus tendre attachement, ſans jamais avoir voulu le mettre aux Incurables, quoique des perſonnes, qui en avoient le crédit, le lui euſſent offert: « Dieu, me » diſoit-il, me l'a donné, c'eſt à moi à en » prendre ſoin ». Je ne doute pas qu'il ne le nourriſſe encore, quoiqu'il ſoit obligé de le faire manger lui-même, & que ſa femme ſoit ſouvent malade. Je me ſuis arrêté une fois, avec admiration, à contempler un pauvre honteux, aſſis ſur une borne, dans la rue Bergère, près des Boulevards. Il paſſoit près de lui des Meſſieurs bien vêtus, qui ne lui donnoient jamais rien; mais il y avoit peu de ſervantes, ou de femmes chargées de hottes, qui ne s'arrêtaſſent pour lui faire la charité. Il étoit en perruque bien poudrée, le chapeau ſous le bras, en redingotte, en linge blanc, & proprement arrangé, qu'on eût dit, quand ces pauvres gens lui faiſoient l'aumône, que c'étoit lui qui la leur donnoit. On ne peut certainement pas rapporter ce ſentiment de générosité dans le peuple à aucun retour ſecret d'intérêt ſur lui-même, ainſi que le prétendent les ennemis du genre humain, qui ont voulu nous expliquer les cauſes de la pitié. Aucune de ces pauvres

bienfaitrices ne se mettoit à la place de cet infortuné, qui, disoit-on, avoit été horloger, & avoit perdu la vue; mais elles étoient émues par cet instinct sublime, qui nous intéresse plus aux malheurs des grands qu'à ceux des autres hommes, parce que nous mesurons la grandeur de leurs maux sur celle de leur élévation & de leur chûte. Un horloger aveugle, étoit un Bélisaire pour des servantes.

Je ne finirois pas sur ces traits : ils seroient dignes de l'admiration des riches, s'ils étoient tirés de l'Histoire des Sauvages ou de celle des Empereurs Romains; s'ils étoient à deux mille ans ou à deux mille lieues de nous, ils amuseroient leur imagination & tranquilliseroient leur avarice. Certainement notre peuple mérite d'être aimé. Je pourrois prouver que sa bonté morale est le plus ferme soutien du Gouvernement, & que, malgré ses besoins, c'est lui qui subvient à la mauvaise paye de nos soldats, & qui sustante de son nécessaire le nombre prodigieux de pauvres dont le royaume est plein.

Salus populi suprema lex esto, disoient les anciens : le bonheur du peuple est la loi suprême, parce que son malheur est le malheur général. Cet axiome doit être d'autant plus sacré aux législateurs & aux réformateurs, qu'aucune loi ne peut être durable, & qu'aucun plan de réforme ne peut avoir lieu, que préalablement le bonheur du peuple ne soit établi. Ce sont ses

malheurs qui font naître les abus, qui les entretiennent & qui les renouvellent. C'eft pour n'avoir pas bâti fur cette bafe fondamentale, que tant d'illuftres réformateurs ont vu s'écrouler l'édifice de leur politique. Si Agis & Cléomènes échouèrent dans la réforme de Sparte, c'eft parce que les ilotes malheureux virent avec indifférence un fyftême de bonheur où ils n'étoient pas compris. Si la Chine a été conquife par les Tartares, c'eft que les Chinois mécontens gémiffoient fous la tyrannie de leurs mandarins, fans que leur prince en fût rien. Si la Pologne a été partagée de nos jours par fes voifins, c'eft que fes payfans efclaves & fes gentilshommes domeftiques ne l'ont pas défendue. Si tant de réformes au fujet du clergé, du militaire, de la finance, de la juftice, du commerce & du concubinage, ont été tentées chez nous inutilement, c'eft que le malheur du peuple reproduit fans ceffe les mêmes abus.

Je n'ai point vu, dans tous mes voyages, de pays plus floriffant que la Hollande. On compte au moins cent quatre-vingt mille habitans dans fa capitale. Un commerce immenfe offre dans cette ville mille objets de tentation, cependant on n'y entend point parler de vols. On ne s'y fert pas même de foldats pour y monter la garde. Lorfque j'y étois en 1762, il y avoit onze ans qu'on n'y avoit exécuté perfonne à mort. Les lois y font cependant févères; mais le peuple, qui trouve aifé-

ment à gagner sa vie, n'est point tenté de les enfreindre. Il est même digne de remarque, que quoiqu'il ait gagné des millions à imprimer toutes nos extravagances en morale, en politique & en religion, ses opinions ni ses mœurs n'en ont point été altérées, parce qu'il est content de son sort. Les crimes ne naissent que de l'indigence & de l'extrême opulence. Lorsque j'étois à Moscou, un vieillard Genevois qui étoit dans cette ville dès le temps de Pierre I, me dit que depuis qu'on avoit ouvert au peuple différens moyens de subsister, par l'établissement des fabriques & du commerce, les séditions, les assassinats, les vols & les incendies y étoient bien plus rares qu'autrefois. S'il n'y avoit pas eu à Rome des foules de misérables, il ne s'y seroit pas élevé des Catilinas. La police, à la vérité, prévient à Paris les désordres d'éclat. On peut dire même qu'il se commet moins de crimes dans cette capitale que dans les autres villes du royaume, à proportion de leur population; mais la tranquillité du peuple à Paris, vient de ce qu'il y trouve plus de moyens de subsistance que dans les autres villes du royaume, parce que les riches de toutes les provinces viennent y demeurer. Après tout, les frais de police en gardes, en espions, en maisons de force & en prisons, sont à la charge de ce même peuple, & se tournent en frais de châtimens, lorsqu'ils pourroient se tourner en bienfaits. D'ailleurs,

ces moyens ne ſont que des répercuſſions qui jettent le peuple dans des déſordres obſcurs qui ne ſont pas les moins dangereux.

Le premier moyen de diminuer l'indigence du peuple, eſt d'affoiblir l'opulence extrême des riches. Ce n'eſt point elle qui fait vivre le peuple, comme le prétendent les politiques modernes. Ils ont beau calculer les richeſſes d'un état, la maſſe en eſt certainement limitée; & ſi elle ſe trouve toute entière dans les mains d'une petite portion de citoyens, elle n'eſt plus au ſervice de la multitude. Comme ils voient toujours en détail les hommes dont ils ſe ſoucient fort peu, & en gros capitaux l'argent qu'ils aiment beaucoup, ils trouvent qu'il eſt plus avantageux pour le royaume que cent mille écus de rente ſoient réunis ſur la même tête que répartis entre cent familles, parce que, diſent-ils, les grands capitaliſtes font de grandes entrepriſes; mais ils ſont en cela dans une pernicieuſe erreur. Le financier qui les poſſède ne fait vivre que quelques laquais de plus, & étend le reſte de ſon ſuperflu à des objets de luxe & de corruption: encore faut-il qu'il en jouiſſe à ſa maniere; car s'il eſt avare, cet argent eſt tout-à-fait perdu pour la ſociété. Mais cent familles de bons citoyens vont vivre à l'aiſe avec un pareil revenu. Elles éléveront un grand nombre d'enfans, & elles feront vivre une multitude d'autres familles du peuple, par des arts utiles & amis des bonnes mœurs.

Il faudroit donc pour affoiblir l'opulence, sans toutefois faire d'injustice aux riches, détruire la vénalité des emplois, qui les donne tous à la portion de la société qui peut s'en passer le plus aisément pour vivre, puisqu'elle les donne à ceux qui ont de l'argent. Il faudroit détruire la duplicité, la triplicité & la quadruplicité, qui les accumulent sur une seule tête, ainsi que les survivances qui les perpetuent dans les mêmes familles. Par cette abolition, on détruiroit sans doute cette aristocratie de l'or qui s'étend de plus en plus au sein de la monarchie, & qui, mettant une barrière impénétrable entre le prince & ses sujets, devient à la longue le plus dangereux de tous les gouvernemens. Par-là, on relèveroit la dignité des emplois, qui seront plus dignes d'estime lorsqu'ils seront la récompense du mérite & non le prix de l'argent : on affoibliroit le respect de l'or qui a corrompu nos mœurs, & on relèveroit celui qui est dû à la vertu ; on rouvriroit à tous les ordres de l'état la carrière publique, qui est depuis un siècle le patrimoine de quatre à cinq mille familles qui se passent tous les emplois de main en main, sans en faire part aux autres citoyens qu'à proportion qu'ils cessent de l'être, c'est-à-dire, qu'ils leur vendent leur liberté, leur honneur & leur conscience.

On a persuadé à nos rois, qu'il étoit plus sûr pour eux de se fier à la bourse de leurs sujets qu'à leur probité. Voilà l'o-

rigine de la vénalité dans l'état civil; mais ce sophisme tombe lorsqu'on considère qu'elle ne subsiste ni dans l'état ecclésiastique, ni dans l'état militaire; & que ces grands corps sont, quant à leurs individus, ce qu'il y a encore de mieux ordonné dans l'état, du moins par rapport à leur police & à leurs intérêts particuliers.

La cour emploie fréquemment les variétés des modes, pour faire vivre le peuple du superflu des riches. Ce palliatif est bon, quoiqu'il ait de dangereux inconvéniens; mais au moins il faut qu'il tourne au profit des pauvres, & qu'on interdise en France toute fabrique de luxe étranger; car il seroit bien inhumain que les riches qui tirent tout l'argent de la nation, en fissent passer tous les ans une partie considérable aux Indes & à la Chine, pour se procurer des mousselines, des soies & des porcelaines qu'ils peuvent trouver dans le royaume. Le commerce des Indes & de la Chine ne convient qu'à des peuples qui n'ont, comme les Hollandois & les Anglois, ni mûriers, ni vers à soie. C'est à ceux-là aussi qu'il convient d'acheter du thé & d'en boire, parce qu'ils n'ont pas de vin dans leur pays. Mais toutes les fois que nous achetons au Bengale une pièce de coton, nous empêchons un habitant dans nos îles de cultiver les plantes qui en auroient produit la matière, & une famille en France de la filer & de l'ourdir. C'est encore une obligation morale de rendre aux

femmes les métiers qui leur appartiennent, comme ceux d'accoucheuſes, de coëffeuſes, de couturières, de marchandes de linge & de modes, & tous ceux qui ne demandent que de l'adreſſe & une vie ſédentaire, afin d'en retirer un grand nombre de l'oiſiveté & de la proſtitution, où la plupart d'entre elles cherchent les moyens de ſoutenir une vie miſérable.

On rouvrira encore un grand canal de ſubſiſtance au peuple, en ſupprimant les privilèges de compagnies de commerce & de manufactures. Ces compagnies, dit-on, font vivre tout un pays. Leurs établiſſemens, en effet, en impoſent au premier coup-d'œil, ſur-tout dans une campagne. Ils préſentent de grandes avenues d'arbres, de vaſtes bâtimens, des cours multipliées, des palais; mais ils font aller les entrepreneurs en caroſſe, & le reſte du village en ſabots. Je n'ai pas vu de payſans plus miſérables que dans les villages, où il y a des manufactures privilégiées. Les privilèges contribuent plus qu'on ne penſe à arrêter l'induſtrie d'un pays. Je citerai à cette occaſion ce que dit un anonyme anglois, très-eſtimable par ſon jugement ſain & par ſon impartialité. « J'ai paſſé, dit-il, par Montreuil, Abbeville, Péquigny..... La ſeconde de ces villes a auſſi ſon château: ſes habitans indigens exaltent beaucoup leur manufacture de drap, mais elle eſt moins conſidérable que celles de bien des villa-

» ges du pays d'Yorck ». (1) Je pourrois aussi opposer aux manufactures de draps des villages du pays d'Yorck, celles de mouchoirs, de toiles de coton, d'étoffes de laine des villages du pays de Caux, qui y sont très-florissantes, & dont les paysans sont fort riches, parce qu'il n'y a point parmi eux de privilèges. Les entrepreneurs privilégiés se trouvent sans concurrence dans un pays, en taxent les ouvriers à volonté. D'ailleurs, ils ont mille ruses pour les réduire à la plus petite paye possible. Ils leur donnent, par exemple, de l'argent d'avance; & quand ils en ont fait des débiteurs insolvables, ce qui est l'affaire de quelques écus, alors ils les ont à leur discrétion. Je connois une branche considérable de pêche maritime, presque totalement perdue dans un de nos ports, par ce genre sourd de monopoles. Les bourgeois de cette ville achetèrent d'abord le poisson des pêcheurs, pour le saler & le vendre. Ensuite ils firent construire des bateaux de pêche; après cela, ils avancèrent de l'argent aux femmes des pêcheurs pendant l'absence de leurs maris. Ceux-ci étant de retour, furent obligés, pour s'acquitter envers les bourgeois, de se mettre à leurs gages. Quand les bourgeois ont été les maîtres des bateaux, des pêcheurs & de leurs poissons, ils ont ré-

(1) Voyage en France, en Italie & aux îles de l'Archipel, en 1750, quatre petits vol. in-12.

glé à leur gré les conditions de la pêche. La plupart des pêcheurs se sont dégoûtés alors de la modicité de leurs profits ; & la pêche, qui rendoit autrefois cette ville très-florissante, y est aujourd'hui réduite presque à rien.

D'un autre côté, si je désire qu'on ne s'empare point des moyens de subsistance que la nature donne à chaque état de la société & à chaque sexe, je voudrois encore moins que des monopoleurs s'emparent de ceux qu'elle donne à chaque homme en particulier. Par exemple, l'auteur d'un livre, d'une machine ou de quelque invention utile ou agréable, dans laquelle un homme a mis son tems, ses peines, son génie enfin, devroit être pour le moins aussi bien fondé à tirer à perpétuité un droit sur ceux qui vendent son livre, ou se servent de son invention, qu'un seigneur l'est à percevoir des droits de lods & ventes sur ceux qui bâtissent sur son terrain, & sur ceux même qui y revendent leurs maisons. Ce droit me paroîtroit encore plus fondé sur le droit naturel que celui des lods & ventes. Si le public s'empare tout d'un coup d'une invention utile, c'est à l'état à en dédommager l'auteur, afin que la gloire de celui-ci ne tourne pas à sa ruine. Si cette loi équitable existoit, on ne verroit pas vingt libraires vivre fort à l'aise aux dépens d'un auteur, qui n'a quelquefois pas de pain. On n'auroit pas vu de nos jours la postérité de Corneille & de Lafontaine réduite à l'au-

mône, tandis que des libraires à Paris ont acquis des châteaux en vendant leurs ouvrages.

Les grandes propriétés en terres sont encore plus nuisibles que celles en argent & en emplois, parce qu'elles ôtent à la fois aux autres citoyens, le patriotisme social & le naturel. D'ailleurs, elles deviennent à la longue le partage de ceux qui ont les emplois & l'argent; elles mettent à leur discrétion tous les sujets de l'état, & elles ne donnent à ceux-ci d'autre ressource pour subsister, que de se corrompre en flattant les passions de ceux qui ont entre les mains la richesse & la puissance, ou de s'expatrier. Ces trois causes combinées, & sur-tout la dernière, ont entraîné la ruine de l'empire Romain, comme le remarquoit fort bien Pline, dès le règne de Trajan. Elles ont déjà fait sortir de la France plus de sujets que la révocation de l'Edit de Nantes. Lorsque j'étois en Prusse, en 1765, on y comptoit dans les cent cinquante mille hommes de troupes réglées qu'entretenoit alors le roi, cinquante mille déserteurs François. Je ne crois point qu'on m'en ait exagéré le nombre, car j'ai remarqué que toutes les grandes gardes où j'ai passé étoient composées d'un tiers de François, & on trouve de ces grandes gardes aux portes de toutes les villes, & dans tous les villages qui sont sur les grandes routes, sur-tout vers la frontière. Pendant que j'étois au service de Russie, on comptoit à Moscou près de trois

mille maîtres de langue de ma nation, parmi lesquels j'ai connu beaucoup de personnes de famille honorable, des avocats, de jeunes ecclésiastiques, des gentilshommes & même des officiers. L'Allemagne est pleine de nos malheureux compatriotes. On ne voit dans les cours du midi & du nord, que des danseurs & des Comédiens François. C'est ce que nous avons de commun aujourd'hui avec les Italiens, & qui nous l'a été avec les Grecs du bas-empire. Nous cherchons pour subsister, une autre patrie que celle qui nous a vu naître. On ne voit point errer ainsi les autres nations de l'Europe, si ce ne sont des Suisses qui commercent, mais qui reviennent chez eux après avoir fait fortune. Nos compatriotes ne reviennent point, parce que les états précaires qu'ils exercent, ne leur permettent pas d'amasser de quoi vivre un jour dans la patrie. Nos gens de lettres qui n'ont pas sorti, ou qui réfléchissent peu, crient de temps en temps contre la révocation de l'Edit de Nantes. Mais s'ils croient rappeler en France les enfans des réfugiés François, ils se trompent beaucoup. Certainement ceux qui sont riches & qui sont bien établis dans les pays étrangers, ne quitteront pas leurs établissemens pour retourner en France : il n'y reviendroit donc que les protestans pauvres. Mais qu'y feroient-ils ; lorsque tant de catholiques nationaux sont obligés de s'expatrier faute de subsistance ? Je me suis étonné plus d'une fois de ce que nos prétendus po-

litiques redemandent tant de citoyens à la religion, & de ce qu'ils en abandonnent, par leur silence, un si grand nombre à l'avidité de nos grands propriétaires. Il faut dire la vérité : ils ont écrit plus par haine pour les prêtres, que par amour pour les hommes. L'esprit de tolérance qu'ils veulent établir est un vain prétexte dont ils se couvrent ; car les protestans qu'ils veulent rappeler sont tout aussi intolérans qu'ils accusent les catholiques de l'être, comme l'ont fait voir il y a quelques années, dans le pays même de la liberté, en Angleterre, ceux qui ont mis le feu à la chapelle de l'ambassadeur d'Espagne. L'intolérance est un vice de l'éducation européenne, & qui se manifeste en littérature, en systêmes, & en pantins. Il y a encore une autre raison de ces clameurs : c'est la même raison qui les fait parler pour l'anoblissement du commerce, & garder le silence sur celui de l'agriculture, le plus noble de tous les états par sa nature même. C'est, puisqu'il faut le dire, parce que les riches commerçans & les grands propriétaires donnent de bons soupers, où se trouvent de jolies femmes qui font & défont les réputations en tout genre, & que les laboureurs & les gens qui s'expatrient n'en donnent point. La table est aujourd'hui le grand ressort de l'aristocratie des riches. C'est par son moyen qu'une opinion, d'où dépend quelquefois la ruine d'un état, prend de la pondération. C'est encore là que l'honneur d'un homme de

guerre, d'un évêque, d'un magistrat, d'un homme de lettres, dépend souvent d'une femme qui a perdu le sien.

La politique moderne a avancé encore une très-grande erreur, en disant que les richesses se mettent toujours de niveau dans un état. Quand une fois les indigens s'y sont multipliés à un certain point, c'est à qui d'entre ces malheureux se donnera à meilleur marché. Tandis que d'une part, l'homme riche, tourmenté par ses compatriotes affamés qui lui demandent de l'occupation, hausse le prix de son argent; ceux-ci, pour être préférés, baissent le prix de leur travail, tant qu'à la fin ils ne trouvent plus à subsister. Alors on voit tomber dans les meilleurs pays, l'agriculture, les manufactures & le commerce. Consultez à ce sujet les relations des diverses contrées de l'Italie, & entr'autres ce que M. Brydone dit dans un voyage très-bien écrit (1), malgré

(1) Je cite beaucoup de livres de voyages, parce que ce sont ceux que j'aime & que j'estime le plus de toute la littérature. J'ai beaucoup voyagé, & je puis assurer que je les ai trouvés presque toujours d'accord sur les productions & les mœurs de chaque pays, quand ils n'y portent pas l'esprit de leur nation ou de leur parti. Il en faut excepter un nombre dont le ton romancier frappe d'abord. Tout le monde les décrie, & tout le monde les consulte. C'est chez eux que puisent sans cesse, les géographes, les physiciens, les écrivains politiques, les philosophes, les compilateurs en tout genre, les historiens des nations étrangères, & même ceux de notre pays, quand ils veulent connoître la vérité.

les réclamations d'un chanoine de Palerme, du luxe & des prodigieuſes richeſſes de la nobleſſe & du clergé de la Sicile, & de la miſère extrême de ſes payſans; vous verrez ſi l'argent s'y met de niveau. J'ai été à Malte, qui n'eſt en aucune façon comparable en fertilité de ſol à la Sicile; car ce n'eſt qu'un rocher tout blanc; mais ce rocher eſt fort riche des richeſſes étrangères, par le revenu perpétuel des commanderies de l'ordre de Saint-Jean, dont les fonds ſont ſitués dans tous les états catholiques de l'Europe, & par les reſponſions ou dépouilles des chevaliers qui meurent dans les pays étrangers & qu'on y apporte tous les ans. Il pourroit l'être bien davantage par la commodité de ſon port, le plus avantageuſement ſitué de tous ceux de la Méditerranée; cependant le payſan y eſt très-miſérable. Il n'eſt vêtu, pour tout habit, que d'un caleçon qui lui vient aux genoux, & d'une chemiſe ſans manche. Quelquefois il ſe tient ſur la place publique, la poitrine, les jambes & les bras nus, à demi brûlé du ſoleil, pour ſe louer, moyennant vingt-quatre ſous par jour, avec une voiture à quatre places attelée d'un cheval, depuis le point du jour juſqu'à minuit; & pour parcourir tel endroit de l'île qu'il plaît aux voyageurs, ſans qu'ils ſoient tenus de donner un verre d'eau, ni à lui, ni à ſa bête. Il conduit ſa cariole courant toujours pieds nus dans les roches devant ſon cheval qu'il tient par la bride, & devant l'oiſif chevalier, qui ne lui parle

bien souvent qu'en le traitant de faquin ; tandis que son conducteur ne lui répond que le bonnet à la main, en l'appelant votre seigneurie illustrissime. Le trésor de la république est plein d'or & d'argent, & on n'y paie le peuple que d'une monnoie de cuivre, appelée pièce de quatre tarins, qui vaut, de valeur idéale, seize de nos sous, & de valeur intrinsèque, environ deux de nos liards. Elle a pour timbre cette devise, *non æs sed fides* ; « ce n'est pas le cuivre, » c'est la confiance. » Quelle distance les propriétés exclusives & l'or mettent entre les hommes ! Un grave porte-faix, en Hollande, vous demande en *gout gueldt*, c'est-à-dire, en bon argent, pour porter votre malle du bout d'une rue à l'autre, autant que ce que reçoit l'humble Bastaze de Malte, pour vous voiturer tout un jour avec trois de vos amis. Le Hollandois est bien vêtu, & a sa poche pleine de pièces d'or & d'argent. Sa monnoie est timbrée d'une devise bien différente de celles de Malte : on y lit *concordiâ res parvæ crescunt*, « les petites » choses croissent par la concorde. » Il y a en effet autant de différence de puissance & de félicité d'un état à l'autre, qu'entre les devises & les matières de leur monnoie.

C'est dans la nature qu'il faut chercher la subsistance d'un peuple, & dans sa liberté le canal par où elle doit couler. L'esprit de monopole en a détruit parmi nous beaucoup de branches qui comblent nos voisins de richesses, telles sont, entre autres, les pê-

ches de la baleine, de la morue, du hareng. Je conviens cependant à cette occasion, qu'il y a des entreprises qui demandent le concours d'un grand nombre de mains, tant pour leur conservation & leur protection, que pour accélérer leurs opérations, telles sont les pêches maritimes; mais c'est à l'état à se charger de leur administration. Aucunes compagnies n'ont eu chez nous l'esprit patriotique; elles ne s'établissent, pour ainsi dire, que pour former de petits états particuliers. Il n'en est pas de même chez les Hollandois. Par exemple, comme ils vont pêcher le hareng au-delà de l'Ecosse, car ce poisson est d'autant meilleur qu'on le pêche plus avant dans le nord, ils ont des vaisseaux de guerre pour en protéger la pêche. Ils en ont d'autres à large ventre, appelés buzes, qui le prennent nuit & jour avec des filets, & des vaisseaux de course très-fins voiliers qui le chargent & l'emportent tout frais en Hollande. Il y a, de plus, des prix proposés pour le premier vaisseau qui en apporte à Amsterdam avant les autres. Le poisson du premier baril y est payé à l'hôtel-de-ville: à raison d'un ducat d'or ou onze livres cinq sous la pièce, & celui du reste de la cargaison, à raison d'un florin ou de quarante-cinq sous. Ces encouragemens engagent les pêcheurs à s'avancer le plus qu'ils peuvent au nord, pour aller au devant de ce poisson, qui y est & d'une grandeur & d'une délicatesse bien supérieures à ceux que nous prenons dans le

voisinage de nos côtes. Les Hollandois ont élevé une statue à celui qui, le premier, a trouvé l'invention de fumer ces poissons & d'en faire ce qu'on appelle des harengs sors. Ils ont cru, avec raison, que le citoyen qui procure à sa patrie un nouveau moyen de subsistance & une nouvelle branche de commerce, mérite d'être mis sur la même ligne que ceux qui l'éclairent ou qui la défendent. On voit, par ces attentions, avec quelle vigilance ils veillent sur tout ce qui peut contribuer à l'abondance publique. Il est inconcevable quel parti ils ont tiré d'une infinité de productions que nous laissons perdre, & de leur pays sablonneux, marécageux, & naturellement pauvre & ingrat. Je n'en ai point vu où il y ait une si grande abondance de toutes choses. Ils n'ont point de vignes, & il y a plus de vins dans leurs caves que dans celles de Bordeaux ; ils n'ont point de forêts, & il y a plus de bois de construction dans leurs chantiers qu'il n'y en a aux sources de la Meuse & du Rhin, d'où ils tirent leurs chênes ; ils ont fort peu de terres labourées, & il y a plus de bleds de la Pologne dans leurs greniers que ce royaume n'en réserve pour la nourriture de ses habitans. Il en est de même des choses de luxe ; car, quoiqu'ils soient fort simplement vêtus & logés, il y a peut-être plus de marbre à vendre dans leurs magasins, qu'il n'y en a de taillé dans les carrières de l'Italie & de l'Archipel ; plus de diamans & de perles dans leurs cassettes, que dans

celles des bijoutiers du Portugal ; & plus de bois de rose, d'Acajou, de Sandal & de Cannes d'Inde, qu'il n'y en a dans tout le reste de l'Europe, quoique leur pays ne produise que des saules & des tilleuls. Le bonheur des habitans présente un spectacle encore plus intéressant. Je n'y ai pas vu un seul mendiant, ni une maison à laquelle il manquât une brique ou un carreau de vitre. Mais c'est le coup d'œil de la Bourse d'Amsterdam qui est digne d'admiration. C'est un grand bâtiment d'une architecture assez simple, dont la cour quadrangulaire est entourée d'une colonnade. Chacune de ses colonnes, qui sont en grand nombre, porte au-dessus de son chapiteau le nom de quelqu'une des principales villes du monde, comme Constantinople, Livourne, Canton, Pétersbourg, Batavia, &c., & est, pour ainsi dire, le centre de son commerce en Europe. Il y en a peu où il ne se traite chaque jour pour des millions d'affaires. La plupart des gens qui s'y rassemblent, sont habillés de brun & sans manchettes. Ce contraste me parut d'autant plus frappant, que cinq jours auparavant je m'étois trouvé à la même heure au palais Royal, rempli de gens vêtus d'habits de couleurs brillantes, galonnés d'or & d'argent, qui ne parloient que d'opéras, de littérature, de filles entretenues ou de telles autres bagatelles, & qui n'avoient pas, pour la plupart, un écu à eux dans leur poche. Il y avoit avec nous un jeune négociant de Nantes, dont les

affaires étoient dérangées, & qui étoit venu se réfugier en Hollande où il ne connoissoit personne. Il s'étoit ouvert sur sa position à mon compagnon de voyage, appelé M. le Breton. Ce M. le Breton étoit un officier Suisse au service de Hollande, moitié militaire, moitié négociant, le meilleur homme du monde, qui le rassura d'abord & le recommanda dès son arrivée à son frère aîné, négociant, qui logeoit dans la même pension ou nous fûmes nous établir. M. le Breton l'aîné mena cet infortuné voyageur à la Bourse, & le recommanda sans compliment & sans humiliation à un agent du commerce, qui demanda seulement au jeune négociant François une feuille de son écriture; ensuite il crayonna son nom sur un porte-feuille, & lui dit de revenir le lendemain au même lieu & à la même heure. Je ne manquai pas de m'y trouver avec lui & M. le Breton. L'agent parut, & présenta à mon compatriote une liste de sept ou huit places de commis à choisir chez des négocians, dont les unes valoient huit cents livres de notre argent avec la nourriture; d'autres, quatorze cents livres sans la pension. Il fut ainsi placé sur le champ sans aucune sollicitation. Je demandai à M. le Breton l'aîné, d'où venoit l'active vigilance de cet agent, à l'égard d'un étranger & d'un inconnu. Il me répondit : « C'est son » métier ; il a pour revenu le premier mois » des appointemens de ceux qu'il place. » Ne vous en étonnez pas, ajouta-t-il ; on fait

» fait ici commerce de tout, depuis un
» soulier dépareillé jusqu'à des escadres. »

Il ne faut pas cependant se laisser éblouir par les illusions d'un grand commerce, & c'est en quoi notre politique nous a souvent égarés.! Les fabriques & les manufactures font, dit-on, entrer des millions dans un état; mais les laines fines, les teintures, l'or & l'argent & les autres apprêts qu'on tire des étrangers, sont des tributs qu'il faut leur rendre. Le peuple n'en eût pas moins fabriqué pour son compte les laines du pays; & si ses draps eussent été de moindre qualité, ils eussent au moins tourné à son usage. Le commerce illimité d'un pays ne convient qu'à un peuple qui a un territoire ingrat & borné, comme aux Hollandois; ils exportent, non leur superflu, mais celui des autres nations; & ils ne courent pas risque de manquer du nécessaire, comme il arrive fréquemment à plusieurs puissances territoriales. A quoi sert à un peuple d'habiller toute l'Europe de ses laines, s'il va tout nu; de recueillir les meilleurs vins, s'il ne boit que de l'eau; & d'exporter les plus belles farines, s'il ne mange que du pain de son? On pourroit trouver des exemples très-communs de ces abus, en Pologne, en Espagne, & dans des pays qui passent pour être mieux gouvernés.

C'est dans l'agriculture principalement que la France doit chercher les principaux moyens de subsistance pour son peuple. D'ailleurs, l'agriculture conserve les mœurs

& la religion. Elle rend les mariages faciles, néceſſaires & heureux. Elle fait naître beaucoup d'enfans qu'elle emploie, dès qu'ils ſavent à peine marcher, à recueillir les biens de la terre, ou à garder les troupeaux; mais elle ne produit tous ces avantages que dans les petites propriétés. Nous l'avons dit, & nous ne ſaurions trop le répéter, les petites propriétés doublent & quadruplent dans un pays les récoltes & les cultivateurs. Au contraire, les grandes propriétés changent un pays en vaſtes ſolitudes. Elles font naître chez les riches laboureurs l'amour du faſte des villes, & le dégoût des occupations champêtres. Ceux-ci mettent leurs filles dans des couvens, pour les façonner en demoiſelles, & font étudier leurs enfans, pour en faire des avocats ou des abbés. Ils ôtent aux enfans des bourgeois leurs reſſources; car ſi les gens de campagne tendent toujours à s'établir dans les villes, ceux des villes ne reviennent jamais aux campagnes, parce qu'elles ſont flétries par les tailles & les corvées.

Les grandes propriétés expoſent l'état à un autre inconvénient dangereux, auquel je ne crois pas qu'on ait fait encore attention. Les terres qu'elles cultivent repoſent au moins une fois tous les trois ans, & ſouvent tous les deux ans. Il doit donc arriver, comme dans toutes les choſes qui ſe font au haſard, que tantôt il y a un grand nombre de ces terres qui repoſent à la fois, & que tantôt il n'y en a qu'un petit nombre,

Certainement, dans les années où la plus grande partie de ces terres est en jachère, ont doit recueillir beaucoup moins de bled dans le royaume qu'à l'ordinaire. Cet inconvénient dont je ne sache pas que le commerce se soit jamais occupé, est la cause des disettes ou des chertés imprévues qui arrivent de temps en temps, non-seulement en France, mais dans les diverses contrées de l'Europe. La nature a partagé avec l'homme l'administration de l'agriculture. Elle s'est réservé les vents, les pluies, le soleil, le développement des plantes, & elle est bien exacte à ordonner les élémens suivant les saisons; mais elle a laissé à l'homme les convenances des végétaux avec les terrains, les proportions que leur culture doivent avoir avec la société qui s'en nourrit, & tous les autres soins que demandent leur conservation, leur distribution & leur police. Je crois cette remarque assez importante pour établir parmi nous la nécessité d'un ministre particulier de l'agriculture (1). S'il ne pou-

(1) Il y a bien d'autres raisons qui motiveroient la nécessité d'un ministre de l'agriculture. Les canaux d'arrosage absorbés par le luxe des seigneurs, ou par le commerce des villes; les mares & les voieries qui empoisonnent les villages, & entretiennent des foyers perpétuels d'épidémies; la sûreté des grands chemins; la police de leurs auberges; les milices & les corvées des paysans; les injustices qu'ils éprouvent, sans qu'ils osent quelquefois se plaindre, lui offriroient une multitude d'établissemens utiles à faire, ou d'abus à

voit empêcher les combinaiſons du haſard dans les terres qui peuvent ſe rencontrer en jachère toutes à la fois, il empêcheroit du moins que dans les années où elles ſont dans leur plus grand rapport, on ne tranſportât les grains du pays, puiſque c'eſt une preuve quaſi ſûre que l'année ſuivante elles rapporteront d'autant moins, qu'elles seront alors en repos pour la plupart.

Les petites propriétés ne ſont point ſujettes à ces viciſſitudes; elles rapportent tous les ans & preſque en toute ſaiſon. Comparez, comme je l'ai déjà dit, la quantité de fruits, de racines, de légumes, d'herbes & de graines qu'on recueille toute l'année & en toute ſaiſon, ſur le terrain des environs de Paris, appelé le Pré Saint-Gervais, dont le fonds d'ailleurs médiocre eſt ſitué à mi-côte, & expoſé au nord, avec les productions d'une égale portion de terrain, priſe dans les plaines du voiſinage, & cultivée par la grande culture; vous en verrez la prodigieuſe différence. Il y en a encore une auſſi grande dans le nombre & le caractère moral de leurs cultivateurs. J'ai ouï dire à un eccléſiaſtique reſpectable, que les premiers alloient régulièrement à confeſſe tous les mois, & que bien ſouvent il n'y avoit pas, dans leurs confeſſions, ma-

---

réformer. Je ſais que la plupart de ces fonctions ſont réparties dans divers départemens; mais elles ne peuvent avoir d'harmonie & d'enſemble, que lorſqu'elles ſeront réunies ſur une même tête.

tière à absolution. Je ne parle pas de l'agrément infini qui résulte de leurs travaux, de leurs champs d'œillets, de violette, de bled, de petits pois, de pied d'alouette, des bordures de lilas & de vigne, qui divisent leurs petites possessions, des quartiers de prairies qui y font voir çà & là des clarières, des bocages de saules & de peupliers qui laissent appercevoir sous leurs ombrages, à plusieurs lieues de distance, ou des montagnes qui se perdent à l'horison, ou des châteaux inçonnus, ou les clochers des villages de la plaine, dont on entend par fois les carrillons champêtres. On y trouve çà & là des fontaines d'une eau limpide, dont la source est couverte d'une voûte close de toutes parts, de grandes dalles de pierre, qui la font ressembler à un monument antique. J'y ai quelquefois lu ces mots crayonnés avec du charbon :

COLIN ET COLETTE, *ce 8 mars.*

ANTOINETTE ET BASTIEN, *ce 6 mai.*

Ces inscriptions m'ont fait plus de plaisir que celles de l'académie. Quand les familles qui cultivent ce lieu enchanté sont dispersées avec leurs enfans dans ses fonds aux ou sur ses croupes, & que l'on entend au loin la voix d'une jeune fille qui chante sans qu'on l'apperçoive, ou qu'on voit un jeune homme monté sur un pommier, avec son panier & son échelle, qui regarde çà & là & prête l'oreille, comme un autre Ver-

tumne ; il n'y a point de parc avec ses statues, ses marbres & ses bronzes, qui lui soit comparable.

O riches! qui voulez vous entourer de parcs délicieux, enfermez dans vos murs des villages heureux. Combien de terres abandonnées dans le royaume pourroient offrir le même spectacle! J'ai vu la Bretagne & d'autres provinces couvertes à perte de vue de landes, où il ne croît que du jan, espèce de genet épineux, noir & jaunâtre. Nos compagnies d'agriculture, qui y ont employé en vain leurs grandes charrues, les ont jugées frappées d'une perpétuelle stérilité; mais ces landes montrent, par d'anciennes divisions de champs, & par des ruines de mazures & d'anciens fossés, qu'elles ont été autrefois cultivées. Elles sont encore entourées de métairies qui prospèrent sur le même sol. Combien d'autres seroient encore plus fécondes, telles que celles de Bordeaux, qui sont couvertes de grands pins! Une terre qui produit un grand arbre, peut certainement nourrir un épi de bled. Nous avons donné, en parlant de l'ordre végétal, les moyens de reconnoître les analogies naturelles des plantes, avec chaque latitude & chaque territoire. Il n'y a point de terrain, fût-il de sable tout pur, ou de vase, où, par un bienfait particulier de la Providence, quelqu'une de nos plantes domestiques ne puisse réussir. Mais avant tout, il faudroit ressemer les bois qui abritoient jadis ces

lieux, exposés maintenant à l'action des vents qui mangent les germes de tout ce qu'on y sème. Mais ces moyens, & plusieurs autres, ne peuvent être du ressort des compagnies avides, ni de leurs grands alignemens, ni des corvées de la province, mais de l'assiduité locale & patiente de familles libres qui soient propriétaires pour elles-mêmes, qui ne soient point soumises à des tyrans, & qui ne dépendent que du prince. C'est par ces moyens patriotiques que les Hollandois ont réussi à faire venir à Schéveling, village auprès de la Haye, des chênes dans du sable marin tout pur, comme je l'ai vu moi-même. Nous le répétons, ce n'est point dans les grands domaines, mais dans les paniers des vendangeurs & dans les tabliers des moissonneuses, que Dieu verse du ciel les fruits de la terre.

Ces grands espaces de terre perdue dans le royaume, ont attiré l'attention de la cupidité; mais il y en a une bien plus grande quantité qui lui est échappée, parce qu'on n'a pû en faire ni des marquisats, ni des vicomtés; & que d'ailleurs les grandes charues y sont tout à fait inutiles. Ce sont, entr'autres, les lisières des chemins, qui sont en nombre infini. Nos grandes routes, à la vérité, sont fécondes pour la plupart puisqu'elles sont bordées d'ormes. L'orme est sans doute utile : il sert au charonnage. Mais nous avons un arbre qui lui est bien préférable, parce que l'insecte n'attaque

jamais ſon bois, qu'il eſt excellent pour la charpente, & qu'il donne en abondance des fruits nourriſſans : c'eſt le châtaignier. On pouvoit juger de la durée & de la beauté de ſon bois, par l'ancienne charpente de la foire Saint-Germain, avant qu'elle fût brûlée : les ſolives en étoient d'une groſſeur & d'une longueur prodigieuſe, & parfaitement ſaines, quoiqu'elles euſſent plus de quatre cents ans d'antiquité. On peut encore voir la durée de ce bois dans la charpente de l'ancien château de Marcouſſi, qui a été bâti ſous Charles VI, à cinq lieues de Paris. Nous avons tout-à-fait négligé cet arbre, qu'on ne laiſſe plus croître qu'en taillis dans nos forêts. Cependant ſon port eſt très-majeſtueux, ſon feuillage eſt beau, & il porte une ſi grande abondance de fruits, en étages multipliés les uns ſur les autres, qu'il n'y a point de terrain de la même étendue ſemé en froment, qui puiſſe rapporter une ſubſiſtance auſſi abondante. A la vérité, comme nous l'avons vu en parlant des caractères des végétaux, cet arbre ne ſe plaît que ſur les lieux ſecs & élevés ; mais nous en avons un autre pour les vallées & les lieux humides, qui n'eſt guères moins utile par ſon bois & ſes fruits, & dont le port eſt auſſi majeſtueux ; c'eſt le noyer. Ces beaux arbres pareroient magnifiquement nos grandes routes. On y en pourroit auſſi mettre d'autres qui ſont propres à chaque territoire. Ils annonceroient aux voyageurs les provinces du royaume ; la vigne, la Bourgogne ; le

pommier, la Normandie; le mûrier, le Dauphiné; l'olivier, la Provence. Leurs tiges chargées de fruits détermineroient bien mieux, que les poteaux ſurmontés de carcans, & que les affreux gibets des juſtices criminelles, les limites de chaque province, & les douces & diverſes ſeigneuries de la nature.

On peut m'objecter que les paſſans en recueilleroient les productions; mais ils ne touchent guères aux raiſins des vignobles, qui bordent quelquefois les chemins. D'ailleurs, quand ils les recueilleroient, quel grand inconvénient y auroit-il? Quand le roi de Pruſſe fit planter pluſieurs grandes routes de la Poméranie, d'arbres fruitiers, on lui repréſenta que les fruits en ſeroient volés: « Les hommes au moins en profite» ront, » répondit-il. Nos chemins de traverſe préſentent peut-être encore plus de terrain perdu que nos grandes routes. Si vous ſongez que c'eſt par eux que communiquent les petites villes, les bourgs, les villages, les hameaux, les abbayes, les châteaux, & même de ſimples maiſons de campagne; que pluſieurs d'entr'eux aboutiſſent au même lieu, & que chacun d'eux a au moins de largeur celle d'un chariot; vous trouverez que l'eſpace qu'ils emploient doit être très-conſidérable. Il faudroit d'abord commencer par les aligner, car la plupart vont en ſerpentant, ce qui leur donne quelquefois un tiers plus de longueur qu'ils n'en devroient avoir. J'avoue cepen-

dant que je trouve leurs ſinuoſités agréables, ſur-tout ſur la croupe des collines, ſur la pente des montagnes, dans les lieux agreſtes & au milieu des forêts. Mais on les rendroit ſuſceptibles d'un autre genre de beauté, en les bordant d'arbres fruitiers qui s'élèvent peu, & qui, fuyant en perſpective, augmenteroient à la vue l'étendue du pays. Ces arbres donneroient encore de l'ombre aux voyageurs. A la vérité, les laboureurs diſent que ces ombres, ſi agréables aux paſſans, nuiſent à leurs grains. Ils ont ſans doute raiſon, pour pluſieurs eſpèces de grains; mais il y en a qui réuſſiſſent mieux dans les lieux un peu ombragés, que par-tout ailleurs, comme on peut le voir au Pré Saint-Gervais. De plus, les laboureurs ſeroient dédommagés avec uſure par le bois des arbres fruitiers, & par la récolte des fruits. On pourroit même encore concilier les intérêts des laboureurs & des voyageurs, en plantant ſeulement les chemins qui vont du nord au ſud, & le côté méridional de ceux qui vont de l'eſt à l'oueſt, de ſorte que l'ombre de leurs arbres ne tomberoit preſque point ſur les terres labourées.

Il faudroit encore, pour augmenter les ſubſiſtances nationales, remettre en terres à bled beaucoup de terres qui ſont en pâturages. Il n'y a preſque point de prairies dans la Chine qui eſt ſi peuplée. Les Chinois ſement du bled & du riz par-tout, & ils nourriſſent leurs beſtiaux de la paille qui en provient. Ils diſent qu'il vaut mieux que

les bêtes vivent avec l'homme, que l'homme avec les bêtes. Leurs troupeaux n'en sont pas moins gras. Les chevaux Allemands, si vigoureux, ne sont nourris que de paille hachée, où l'on mêle un peu d'orge ou d'avoine. Nos paysans adoptent de jour en jour des usages tout-à-fait contraires à cette économie. Ils mettent, comme je l'ai observé en plusieurs provinces, beaucoup de terres qui jadis produisoient du bled, en médiocres pâturages, pour éviter les frais de culture, & sur-tout ceux de la dixme, parce que leurs curés ne la perçoivent point sur les prairies. J'ai vu, en Basse-Normandie, beaucoup de terres qui ont été ainsi dénaturées, au grand détriment du bien public. Voici ce qu'on me raconta à la vue d'un ancien champ de bled qui avoit subi une pareille métamorphose. Le curé, fâché de perdre une partie de son revenu, sans pouvoir s'en plaindre, dit au maître de ce champ, en forme de conseil : « Maître » Pierre, il me semble que si vous ôtiez les » cailloux de ce terrain-là, que vous le » fumiez bien, que vous le labouriez bien » & que vous y semiez du bled, vous » pourriez encore y faire de bonnes moissons. » Le laboureur fin & rusé, qui pressentit l'intention de son décimateur, lui répondit : « Vous avez raison, M. le curé; » si vous voulez faire à ce champ toutes les » façons que vous dites-là, je ne vous en » demande que la dixme. »

On ne donnera à notre agriculture toute

l'activité dont elle est capable, qu'en lui rendant sa dignité naturelle. Il faut donc engager une multitude de bourgeois aisés & oisifs qui végètent dans nos petites villes, à aller vivre à la campagne. Pour les y déterminer, il faut exempter les cultivateurs des droits humilians de taille, de corvée, & même de ceux de la milice, auxquels ils sont assujettis. L'état sans doute doit être servi dans ses besoins, mais pourquoi a-t-on attaché à ses services des caractères d'humiliation ? Ne peut-on pas les faire remplir avec de l'argent ? Il en faudroit beaucoup, disent nos politiques. Oui, sans doute. Mais nos bourgeois ne paient-ils pas aussi beaucoup d'impositions dans nos villes, pour suppléer à ces mêmes services ? D'ailleurs, plus la campagne auroit d'habitans, moins ses contribuables seroient chargés. Un homme bien élevé aime encore mieux qu'il en coûte à sa bourse, qu'à son amour-propre.

Par quelle fatale contradiction avons nous rendu la plus grande partie des terres de la France roturières, tandis que nous avons ennobli celles du nouveau monde ? Le même cultivateur, qui paieroit la taille en France, & iroit, la pioche à la main, travailler sur les grandes routes, peut faire entrer ses enfans dans la Maison du Roi, s'il est habitant d'une des îles de l'Amérique. Ce genre d'ennoblissement n'a pas été moins funeste à ces terres étrangères, où il a introduit l'esclavage, qu'aux terres de la patrie, aux

cultivateurs desquelles il a enlevé une multitude de ressources. La nature appeloit, dans l'Amérique déserte, la surabondance des peuples de l'Europe : elle y avoit tout disposé, avec des attentions maternelles, pour dédommager les Européens de l'éloignement de leur patrie. Il n'est pas besoin là de se brûler au soleil pour moissonner les grains, ou de se morfondre à la gelée pour faire paître les troupeaux, ou de fendre la terre avec de lourdes charues pour lui faire produire des alimens, ou de fouiller ses entrailles pour en tirer le fer, la pierre, l'argile, & les matières premières de nos meubles & de nos maisons. La nature, facile, y a placé sur des arbres, à l'ombre, & à la portée de la main, tout ce qui est nécessaire & agréable à la vie humaine. Elle y a mis le laitage & le beure dans les noix du cocotier, des crêmes parfumées dans les pommes de l'atte, du linge de table & des mets dans les grandes feuilles satinées & dans les figues du bananier, des pains tout prêts à cuire dans les patates & les racines du manioc, du duvet plus fin que la laine des brebis dans les gousses du cotonnier, de la vaisselle de toutes les formes dans les courges du calebassier. Elle y avoit ménagé des habitations impénétrables à la pluie & aux rayons du soleil, sous les rameaux épais du figuier d'inde, qui, s'élevant vers les cieux, & descendant ensuite vers la terre, où ils prennent racine, forment, par leurs nombreuses arcades, des palais de verdure.

Elle avoit dispersé, pour les délices & le commerce, le long des fleuves, au sein des rochers & dans le lit des torrens, le maïs, la canne de sucre, le cacao, le tabac, avec une multitude d'autres végétaux utiles ; &, par la ressemblance des latitudes de ce nouveau-monde avec celle de diverses contrées de l'ancien, elle promettoit à ses futurs habitans d'adopter, en leur faveur, le café, l'indigo & les productions végétales les plus précieuses de l'Afrique & de l'Asie. Pourquoi l'ambition de l'Europe a-t-elle fait couler le sang & les larmes des hommes, dans ces heureux climats ? Ah ! si la liberté & la vertu en avoient rassemblé les premiers cultivateurs, que de charmes l'industrie françoise eût ajoutés à la fécondité du sol & à l'heureuse températature des tropiques !

Il n'y a là ni frimats ni chaleurs excessives à craindre ; & quoique le soleil y passe deux fois l'année au zénith, chaque jour, lorsqu'il s'élève sur l'horizon, il amène avec lui, de dessus la mer, un vent frais qui rafraîchit, jusqu'au soir, les forêts, les montagnes & les vallons. Que de retraites heureuses eussent trouvées, dans ces îles fortunées, nos pauvres soldats & nos paysans sans possession ! que de frais de garnison y eussent été épargnés ! que de petites seigneuries y fussent devenues les récompenses ou de braves officiers, ou de bons citoyens ! que d'habiles marins s'y seroient formés par la pêche des tortues dont les écueils voisins sont couverts, ou par celle des morues du

banc de Terre-Neuve, encore plus abondante! Il n'en eût guères coûté à l'Etat que les frais d'établissement des premières familles. Avec quelle facilité on eût pu les étendre au loin successivement, en les formant, à la manière même des Caraïbes, de proche en proche, & aux frais de la communauté! Certainement, si on eût suivi cette marche naturelle, notre puissance s'étendroit aujourd'hui jusqu'au centre du continent de l'Amérique, & y seroit inexpugnable.

On a persuadé à la cour, que, de la prospérité de nos colonies, naîtroit leur indépendance; & on cite en preuve les colonies Anglo-Américaines. Mais ce n'est pas pour les avoir rendues trop heureuses que l'Angleterre les a perdues, c'est, au contraire, pour les avoir opprimées. De plus, l'Angleterre a fait une grande faute, en y introduisant trop d'étrangers. Il y a d'ailleurs beaucoup de différence du génie de l'Anglois au nôtre. L'Anglois porte par-tout sa patrie avec lui; s'il fait fortune dans un pays, il en embellit le séjour, il y introduit les manufactures de sa nation, il y vit & il y meurt; ou s'il revient dans sa patrie, il retourne habiter le lieu de sa naissance. Les François ne sentent pas ainsi; tous ceux que j'ai vus aux îles, s'y regardent toujours comme des étrangers. Pendant vingt ans de séjour dans une habitation, ils ne planteront pas un arbre devant la porte de leur maison, pour s'y procurer de l'ombre; à les entendre, ils s'en vont tous l'année prochaine.

S'ils font en effet fortune, ils partent & même souvent sans la faire, & ils s'en retournent, non pas dans leur province ou dans leur village, mais à Paris. Ce n'est pas ici le lieu de développer la cause de cette haine nationale pour le lieu de la naissance, & de cette prédilection pour la capitale; elle est une suite de plusieurs causes morales, & entre autres de l'éducation. Quoi qu'il en soit, ce tour d'esprit suffiroit seul pour empêcher nos colonies d'être jamais indépendantes. Les frais énormes que nous coûtent leur conservation, & la facilité avec laquelle on les prend, auroit dû nous faire revenir de ce préjugé. Elles sont toutes dans un tel état de foiblesse, que si leur commerce cessoit quelques années avec la métropole, elles manqueroient bientôt des choses de première nécessité; il est même très-digne de remarque qu'on n'y manufacture pas une seule denrée du pays. Il y croît de très-beau coton, mais on n'en fait point de toile comme en Europe; on n'y sait pas même le filer comme les Sauvages, ni tirer, comme eux, parti des fils de pitte, de ceux du bananier ou des feuilles de palmiste. Il y croît des cocotiers, qui font la richesse des Indes orientales, & on n'y fait presque aucun usage de son fruit ou de son caire. On y recueille de l'indigo, mais on ne l'y emploie à aucune teinture. Il n'y a donc que le sucre auquel on donne les dernières façons, parce qu'il ne peut entrer dans le commerce sans être fabriqué; encore est-

en obligé de le raffiner en Europe, pour lui donner ſa perfection.

Il y a eu, à la vérité, quelques ſéditions dans nos colonies; mais elles ont été bien plus fréquentes dans leur état de foibleſſe, que dans celui de leur opulence. C'eſt le mauvais choix des ſujets qu'on y a fait paſſer, qui les a remplies, en tous temps, de diſcorde. Comment peut-on eſpérer que des citoyens, qui ont troublé une ſociété ancienne, puiſſent concourir à en faire proſpérer une nouvelle? Les Romains & les Grecs employoient la fleur de leur jeuneſſe, & leurs meilleurs citoyens, pour fonder leurs colonies: elles ſont devenues des royaumes & des empires. Ce ſont les célibataires marins, de robe & de tout état; ce ſont les états majors, ſi nombreux & ſi inutiles, qui rempliſſent les nôtres des paſſions de l'Europe, du goût des modes, d'un vain luxe, d'opinions corrompues, & de mauvaiſes mœurs. On n'eût craint rien de ſemblable de la part de nos ſimples cultivateurs. Le travail du corps charme les ſoucis de l'âme, il en fixe l'inquiétude naturelle; il fait fleurir parmi les peuples, la ſanté, le patriotiſme, la religion & le bonheur. Mais je veux qu'à la longue ces colonies ſe fuſſent ſéparées de la France. La Grèce verſa-t-elle des larmes, quand les colonies floriſſantes portèrent ſa gloire & ſes lois ſur les côtes de l'Aſie, & ſur les bords du Pont-Euxin & de la Méditerrannée? Fut-elle dans les alarmes, quand elles devinrent les tiges

d'où ſortirent de puiſſans royaumes & d'illuſtres républiques? Pour s'en être ſéparées, devinrent-elles ſes ennemies, & n'en fut-elle pas, au contraire ſouvent protégée? Quel grand inconvénient y eût-il eu, que des rejetons de l'arbre de la France euſſent porté des lis en Amérique, & ombragé le nouveau monde de leurs majeſtueux rameaux?

Avouons la vérité, peu d'hommes, dans les conſeils des rois, s'occupent du bonheur des hommes. Quand on perd de vue ce grand objet, on perd bientôt de vue le bonheur national & la gloire du prince. Nos politiques, en tenant nos colonies dans un état perpétuel de dépendance, d'agitation & de pénurie, ont méconnu le caractère de l'homme, qui ne s'attache au lieu qu'il habite que par le bonheur. En y introduiſant l'eſclavage des Noirs, ils leur ont donné des liens avec l'Afrique, & ont rompu ceux qui devoient les attacher à leurs pauvres concitoyens: ils ont, de plus, méconnu le caractère européen, qui criant ſans ceſſe, ſous un climat chaud, de voir ſon ſang ſe dénaturer comme celui de ſes eſclaves, & qui ſoupire toujours après de nouvelles alliances avec ſes compatriotes, pour faire circuler, dans les veines de ſes petits-enfans, les couleurs vives & fraîches du ſang européen, & les ſentimens de la patrie, encore plus intéreſſans. En leur donnant perpétuellement de nouveaux chefs militaires & civils, des magiſtrats qui leur ſont

étrangers, qui les tiennent ſous un joug dur, des hommes enfin avides de fortune, ils ont méconnu le caractère françois, qui n'avoit pas beſoin de ces barrières pour le retenir dans l'amour de la patrie, puiſqu'il en regrette par-tout les productions, les honneurs, & juſqu'aux déſordres. Ils n'ont donc réuſſi à en faire ni des colons pour l'Amérique, ni des patriotes pour la France; & ils ont méconnu à-la-fois les intérêts de leur nation & de leurs rois, qu'ils vouloient ſervir.

Je me ſuis étendu un peu ſur ces abus, parce qu'ils ne ſont pas ſans remède à pluſieurs égards, & qu'il y a encore des terres dans le nouveau monde où on peut changer la nature de nos établiſſemens; mais ce n'eſt-pas ici le temps ni le lieu d'en développer les moyens. Après avoir propoſé quelques remèdes ſur le mal phyſique de la nation, paſſons à ſon mal moral, qui en eſt la ſource. La principale cauſe eſt l'eſprit de diviſion qui règne entre les différens ordres de l'Etat. Il y a deux moyens d'y remédier; le premier eſt de détruire les motifs de diviſion; le ſecond eſt d'augmenter les motifs de réunion.

La plupart de nos écrivains vantent l'eſprit de ſociété de notre nation; & les étrangers, en effet, la regardent comme celle qui eſt la plus ſociable de l'Europe. Les étrangers ont raiſon, parce qu'en effet nous les accueillons & les recherchons avec empreſſement; mais nos écrivains ont tort.

Oserai-je le dire? c'est parce que nous n'aimons point nos compatriotes, que nous caressons tant les étrangers. Pour moi, je n'ai vu cet esprit d'union, ni dans les familles, ni dans les corps, ni dans les gens de la même province; je n'en excepte que les habitans d'une seule province, que je ne veux pas nommer; dès qu'ils en sont sortis, ils se recherchent avec le plus grand empressement. Mais, puisqu'il faut le dire, c'est plutôt par antipatie pour les autres habitans du royaume, que pour amour pour les compatriotes; car, de tous temps, leur province a été célèbre par ses divisions intestines. En général, le véritable esprit patriotique, qui est le premier sentiment de l'humanité, est fort rare en Europe, & principalement chez nous.

Sans pousser plus loin ce raisonnement, cherchons-en des preuves qui soient à la portée de tout le monde. Lorsque vous lisez quelque relation des coutumes & des mœurs des peuples de l'Asie, vous êtes touché du sentiment d'humanité qui rapproche parmi eux les hommes les uns des autres, malgré le flegme silentieux qui règne dans leurs assemblées. Si, par exemple, un Asiatique en voyage prend son repas, ses valets & son chamelier viennent se ranger autour de lui, & se mettre à la table. Si un étranger vient à passer, il s'y met aussi; & après avoir fait une inclinaison de tête au chef de famille, & loué Dieu, il continue sa route, sans

que personne lui demande qui il est, d'où il vient, & où il va. Cette coutume hospitalière est commune aux Arméniens, aux Géorgiens, aux Turcs, aux Persans, aux Siamois, aux noirs de Madagascar, & aux diverses nations de l'Afrique & de l'Amérique. Dans ces pays, l'homme est encore cher à l'homme. Si vous entrez au contraire à Paris, dans une salle d'auberge où il y ait une douzaine de tables, & qu'il y vienne successivement une douzaine de personnes, vous voyez chacune d'elles prendre sa place en particulier, à une table séparée, sans dire un mot. S'il n'arrivoit pas successivement de nouveaux convives, chacun des douze premiers mangeroit seul, comme un chartreux. D'abord, il règne entr'eux un profond silence, jusqu'à-ce que quelque étourdi mis de bonne humeur par son dîner, & pressé du besoin de se communiquer, s'avise d'ouvrir la conversation. Alors toute la société lève les yeux sur l'orateur, & l'examine, d'un coup-d'œil, de la tête aux pieds. S'il a l'air de ce qu'on appelle un homme comme il faut, c'est-à-dire riche, on lui laisse le dé. Il trouve même des flatteurs qui confirment sa nouvelle, & qui applaudissent à son opinion littéraire, ou à son propos libertin. Mais s'il n'a rien qui le distingue, eût-il mis en avant une sentence de Socrate, à peine est-il au commencement de sa thèse, qu'on l'interrompt pour le contredire. Ses critiques sont con-

tredits à leur tour, par d'autres beaux-esprits qui entrent dans la lice; alors la conversation devient générale & tumultueuse. Les sarcasmes, les mots durs, les sous-entendus perfides, les injures grossières, mettent fin pour l'ordinaire à la séance; & chacun des convives se retire, fort content de soi, & fort mécontent des autres. Vous retrouverez les mêmes scènes dans nos cafés & dans nos promenades. On s'y rend pour tâcher de se faire admirer, & pour critiquer les autres. Ce n'est point l'esprit de société qui nous rassemble, c'est l'esprit de division. Chez ce qu'on appelle la bonne compagnie, c'est encore pis. Si on veut y être bien reçu, il faut payer son dîner aux dépens de la maison où l'on a soupé la veille. Heureux encore si vous vous tirez d'affaire avec quelques anecdotes scandaleuses, & si, pour plaire au mari, vous n'êtes pas obligé de le tromper en faisant l'amour à sa femme!

La première source de ces divisions vient de notre éducation: elle nous enseigne dès l'enfance à nous préférer à autrui, en nous excitant à être les premiers parmi nos compagnons d'étude. Comme cette vaine émulation ne présente à la plupart des citoyens aucune carrière à parcourir dans le monde, chacun d'eux s'y préfère par sa province, par sa naissance, par son état, par sa figure, par son habit, par le saint de sa paroisse. Delà viennent nos haines sociales; & tant de sobriquets

injurieux, du Normand au Gascon, du Parisien au Champenois, du noble au vilain, de l'homme de robe à l'ecclésiastique, du jansénifte au molinifte, &c..... On se préfère sur-tout en opposant ses bonnes qualités aux défauts d'autrui. Voilà pourquoi la médisance est si facile, si agréable, & qu'elle est en général le mobile de toutes nos conversations.

Un homme de grande qualité me disoit un jour, qu'il n'y avoit point d'homme, quelque misérable qu'il fût, qu'on ne trouvât supérieur à soi-même, par quelque avantage où il nous surpasse, soit en jeunesse, en santé, en talens, en figure, en quelque bonne qualité, quelles que fussent d'ailleurs nos perfections. Cela est vrai, à la lettre; mais cette manière d'envisager les membres d'une société, est celle de la vertu, & ce n'est pas la nôtre. Comme la maxime contraire est également vraie, notre orgueil s'arrête à celle-là; & il s'y trouve déterminé par les mœurs du monde & par notre éducation même, qui nous inspire dès l'enfance le besoin de cette préférence personnelle.

Nos spectacles concourent encore à augmenter parmi nous l'esprit de division. Nos comédies les plus vantées représentent, pour l'ordinaire, des tuteurs trompés par leurs pupiles, des pères par leurs enfans, des maris par leurs femmes, des maîtres par leurs valets. Les parades du peuple lui offrent à peu près les mêmes

tableaux; &, comme s'il n'étoit pas assez porté au désordre, elles y ajoutent des scènes d'ivresse, d'obscénités, de vols & de commissaires battus: elles lui apprennent à mépriser à la fois les mœurs & les magistrats. Les spectacles réunissent les corps des citoyens, & aliènent leurs esprits.

La comédie, dit-on, guérit les vices par le ridicule, *castigat ridendo mores*. Cet adage est aussi faux que tant d'autres qui sont la base de notre morale. La comédie nous apprend à nous moquer d'autrui, & rien de plus. Personne n'y dit, le portrait de cet avare me ressemble, mais on y reconnoît fort bien celui de son voisin. Horace a fait il y a long-temps cette remarque. Mais, quand on viendroit à s'y reconnoître, je ne vois pas que la réformation du vice s'ensuivît. Est-ce qu'un médecin pourroit guérir un malade en lui présentant un miroir & en se moquant de lui? Si on se moque de mon vice, le rire d'autrui, loin de m'en tirer, m'y enfonce; je deviens hypocrite; sans compter que le ridicule s'adresse bien plus souvent à la vertu qu'au vice. Ce n'est pas de la femme infidèle ou du fils libertin dont on se moque, c'est de l'époux facile ou du père indulgent. Pour justifier notre goût, nous citons celui des Grecs; mais nous oublions que leurs vains spectacles portèrent l'attention publique sur des objets frivoles, qu'on y tourna souvent en ridicule la vertu des plus illustres citoyens, & qu'ils augmentèrent

rent parmi eux les haines & les jalousies qui accélérèrent leur ruine.

Ce n'est pas que je blâme le rire, & que je croie avec Locke qu'il vienne d'orgueil. Les enfans rient, & certainement ce n'est pas d'orgueil. Ils rient à la vue d'une fleur, au son d'un grelot. On rit de joie, de contentement, de bien-être. Mais le ridicule est bien différent du ris naturel. Il n'est pas, comme celui-ci, l'effet de quelque harmonie agréable dans nos sensations, ou dans nos sentimens. Mais il naît d'un contraste heurté entre deux objets, dont l'un est grand & l'autre est petit, dont l'un est fort & l'autre est foible. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est produit par les mêmes oppositions qui produisent la terreur, avec cette différence, que dans le ridicule, l'âme passe d'un objet redoutable à un objet frivole; & dans la terreur, d'un objet frivole à un objet redoutable. L'aspic de Cléopâtre dans un panier de fruits, les doigts qui écrivirent au milieu d'un festin le jugement de Baltazar; le son de la cloche qui annonce la mort de Clarisse; le pied d'un sauvage imprimé dans une île déserte sur le sable, effrayent plus l'imagination que tout l'appareil des combats, des supplices, des brigands & de la mort. Ainsi, pour imprimer une profonde terreur, il faut d'abord présenter un objet frivole & de peu d'apparence; & pour exciter un grand ridicule, il faut débuter par une idée imposante. On y peut joindre

encore quelque autre contraſte, comme celui de la ſurpriſe, & quelqu'un de ces ſentimens qui nous jettent dans l'infini, comme celui du myſtère; alors l'âme ayant perdu ſon équilibre, ſe précipite dans l'effroi ou dans le rire, ſuivant la pente qu'on lui a dreſſée. Nous voyons fréquemment ces effets contraires produits par les mêmes moyens. Par exemple, ſi une nourrice veut faire rire ſon enfant, elle ſe maſque la tête de ſon tablier, auſſitôt l'enfant devient ſérieux; puis elle ſe découvre tout d'un coup, & il ſe met à rire. Veut-elle lui faire peur, ce qui n'arrive que trop ſouvent, elle lui ſourit d'abord, & l'enfant pareillement à elle; puis, tout-à-coup, elle prend un air ſérieux, ou ſe maſque le viſage, & l'enfant ſe met à pleurer. Je n'en dirai pas davantage ſur ces oppoſitions violentes; j'en tirerai ſeulement cette conſéquence, que ce ſont les peuples les plus malheureux qui ont le plus de penchant pour le ridicule. Effrayés par des phantômes politiques & moraux, ils cherchent d'abord à en perdre le reſpect; & ils n'ont pas de peine à en venir à bout, puiſque la nature, pour venir au ſecours de l'homme opprimé, a mis dans la plupart des choſes d'inſtitution humaine, les ſources du ridicule à côté de celles de la terreur. Ils n'ont rien à faire qu'à renverſer les objets de leur comparaiſon. C'eſt ainſi qu'Ariſtophane renverſa la religion de ſon pays, par ſa comédie des Nuées. Voyez

les écoliers ; ils tremblent d'abord devant leur régent : la première chose qu'ils font pour se familiariser avec son idée, est de le tourner en ridicule, & c'est à quoi ils réussissent ordinairement fort bien. L'amour du ridicule n'est donc point un signe de bonheur dans un peuple, mais il est une preuve de son malheur. Voilà pourquoi les anciens Romains étoient si graves, lorsqu'ils étoient heureux ; & que leurs descendans, qui sont aujourd'hui misérables, sont renommés par leurs pasquinades, & fournissent l'Europe d'arlequins & de comédiens.

Je ne disconviens pas que les spectacles, tels que les tragédies, ne puissent contribuer à rapprocher les citoyens. Les Grecs les ont souvent employées à cet usage. Mais, en adoptant leurs drames, nous nous écartons de leur intention. Ce n'étoient pas les malheurs des autres nations qu'ils représentoient sur leurs théâtres ; c'étoient ceux qu'ils avoient éprouvés, & des événemens tirés de leurs propres histoires. Nos tragédies nous remplissent d'une pitié étrangère. Nous pleurons sur les malheurs de la famille d'Agamemnon, & nous voyons d'un œil sec celles qui sont misérables à notre porte. Nous n'appercevons pas même leurs maux, attendu qu'elles ne sont pas sur le théâtre. Cependant nos héros, bien présentés sur la scène, suffiroient pour porter jusqu'à l'enthousiasme le patriotisme du peuple. Quels concours & quels applaudissemens ont attiré l'héroïsme d'Eustache de Saint-Pierre dans le Siège

de Calais! La mort de Jeanne d'Arck, produiroit encore de plus grands effets, si un homme de génie osoit effacer le ridicule dont on a couvert parmi nous cette fille respectable & infortunée, à qui la Grèce eût élevé des autels.

J'en dirai ici ma pensée en deux mots, pour en faire naître le desir à quelque homme vertueux. Je voudrois donc que sans s'écarter de l'histoire, on la représentât honorée de la faveur de son roi, des applaudissemens de l'armée, & au comble de la gloire, délibérant de retourner dans son hameau, pour y vivre en simple bergère, inconnue & ignorée. Sollicitée ensuite par Dunois, elle se détermine à s'exposer à de nouveaux dangers, pour l'amour de sa patrie. Enfin, prisonnière dans un combat, elle tombe entre les mains des Anglois. Interrogée par des juges inhumains, parmi lesquels sont des évêques de sa propre nation, la simplicité & l'innocence de ses réponses la rendent victorieuse des questions insidieuses de ses ennemis. Elle est condamnée par eux à une prison perpétuelle. Je voudrois qu'on vît le souterrain où elle doit passer le reste de ses malheureux jours, avec ses longs soupiraux, ses grilles de fer, ses voûtes épaisses, le misérable grabat destiné à son repos, la cruche d'eau & le pain noir qui doivent lui servir de nourriture; qu'on entendît ses réflexions touchantes sur le néant des grandeurs, ses regrets naïfs sur le bonheur de la vie champêtre, ensuite des retours

d'eſpérance ſur le ſecours de ſon prince, & de déſeſpoir à la vue de l'abyme affreux qui s'eſt fermé ſur elle. On verroit enſuite le piège que ſes ennemis perfides lui dreſſent pendant ſon ſommeil, en mettant auprès d'elle les armes dont elle les avoit combattus. Elle apperçoit à ſon réveil ces monumens de ſa gloire. Entraînée par un amour de femme, & en même temps de héros, elle couvre ſa tête du caſque, dont le panache avoit montré ſi long-temps à l'armée Françoiſe le chemin de la victoire; elle prend cette épée ſi formidable aux Anglois dans ſes foibles mains; & dans le temps que le ſentiment de ſa gloire fait couler de ſes yeux des larmes de joie; ſes lâches ennemis ſe préſentent à elle tout-à-coup, & d'une voix unanime la condamne à la plus horrible des morts. C'eſt alors qu'on verroit, ce qui eſt digne de l'attention même du ciel, la vertu aux priſes avec le malheur extrême; on entendroit ſes plaintes douloureuſes ſur l'indifférence de ſon prince, qu'elle a ſi noblement ſervi; on la verroit ſe troubler à l'idée du ſupplice affreux qui lui eſt préparé, & encore plus par la crainte de la calomnie qui doit flétrir à jamais ſa mémoire; on l'entendroit, dans ſes terribles combats, douter s'il exiſte une Providence protectrice des innocens. Cependant il faut marcher à la mort: c'eſt dans ce moment que je voudrois voir tout ſon courage ſe ranimer. Je voudrois qu'on la repréſentât ſur le bûcher, où elle finit ſes jours, mépriſant les vaines eſpérances que

le monde présente à ceux qui le servent, se représentant à elle-même l'opprobre éternel dont sa mort couvrira ses ennemis, la gloire immortelle qui illustrera à jamais le lieu de sa naissance, & celui même de son supplice. Je voudrois que ses dernières paroles, animées par la religion, fussent plus sublimes que celles de Didon, lorsqu'elle s'écrie sur le bûcher : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.*

Je voudrois enfin que ce sujet, traité par un homme de génie, à la manière de Shakespéar, qui ne l'eût certainement pas manqué si Jeanne d'Arck eût été Angloise, produisît une pièce patriotique ; que cette illustre bergère devînt, parmi nous, la patrone de la guerre, comme sainte Geneviève l'est de la paix ; que son drame fût réservé pour les circonstances périlleuses où l'état peut se rencontrer ; qu'on en donnât alors la représentation au peuple, comme on montre à celui de Constantinople, en pareil cas, l'étendart de Mahomet ; & je ne doute pas qu'à la vue de son innocence, de ses services, de ses malheurs, de la cruauté de ses ennemis, & de l'horreur de de son supplice, notre peuple hors de lui ne s'écriât, « la guerre, la guerre contre les » Anglois ! »

Ces moyens, quoique plus puissans que les milices, & les engagemens par force & par ruse, qui servent à nous donner des soldats, sont encore insuffisans pour faire de vrais citoyens. Ils nous accoutument à

n'aimer la patrie & la vertu, que quand leurs héros sont applaudis sur le théâtre. C'est de-là qu'il arrive que la plupart même des gens bien élevés, ne sauroit apprécier une action, s'ils ne la voient rapportée dans quelque journal, ou mise en drame. Il ne la jugent point d'après leur propre cœur, mais d'après l'opinion d'autrui; non réelle & dans son lieu, mais en image & dans un cadre. Ils aiment les héros quand ils sont applaudis, poudrés & parfumés, mais s'ils en rencontrent versant leur sang dans quelque lieu obscur, & périssant dans l'ignominie, ils ne les reconnoissent plus. Tout le monde voudroit être l'Alexandre de l'Opéra, & personne celui du Granique.

Le patriotisme ne doit pas être mis trop souvent en représentation. Il faut qu'il y ait des héros qui se fassent tuer, & dont personne ne parle. Pour remettre donc le peuple à cet égard, sur le chemin de la nature & de la vertu, il faut qu'il se serve de spectacle à lui-même. Il faut lui montrer des réalités, & non des fictions, qu'il voie des soldats, & non des comédiens; & si on ne peut pas lui offrir le terrible spectacle d'une bataille, qu'il en voie au moins la manœuvre & les apprêts, dans des fêtes militaires.

Il faut lier davantage les soldats avec la nation, & rendre leur condition plus heureuse. Ils ne sont que trop souvent des sujets de querelle dans les provinces qu'ils parcourent. L'esprit de corps les anime à tel point,

que lorſque deux régimens ſe rencontrent dans la même ville, il en réſulte preſque toujours une infinité de duels. Ces haines féroces ſont entièrement inconnues des régimens Pruſſiens & Ruſſes, que je regarde, à pluſieurs égards, comme les meilleures troupes de l'Europe. Le roi de Pruſſe a inſpiré à ſes ſoldats, au lieu de l'eſprit de corps qui les diviſe, l'eſprit de patrie qui les réunit. Il en eſt venu à bout, en leur donnant la plupart des emplois civils de ſon royaume, comme récompenſes du ſervice militaire. Tels ſont les liens politiques dont il les attache à la patrie. Les Ruſſes n'en emploient qu'un, mais il eſt encore plus fort; c'eſt celui de la religion. Un ſoldat Ruſſe croit que ſervir ſon prince, c'eſt ſervir Dieu. Il marche au combat comme un néophyte au martyre, & il eſt perſuadé que s'il vient à y être tué, il va tout droit en paradis.

J'ai ouï dire à M. de Villebois, grand maître d'artillerie de Ruſſie, que les ſoldats de ſon corps qui ſervoient une batterie à l'affaire de Zornedorff, y ayant été tués pour la plupart, ceux qui y reſtoient, voyant arriver les Pruſſiens la bayonnette au bout du fuſil, ne pouvant plus ſe défendre, & ne voulant pas s'enfuir, embraſsèrent les canons & s'y firent tous maſſacrer, afin d'être fidèles au ſerment qu'on exige d'eux en les recevant dans l'artillerie, qui eſt, qu'ils n'abandonneront jamais leurs canons. Une réſiſtance ſi opiniâtre ôta aux

Prussiens la victoire qu'ils avoient gagnée, & fit dire au roi de Prusse, qu'il étoit plus aisé de vaincre les Russes que de les tuer. Cette constance héroïque vient de la religion. Il seroit bien difficile de rétablir ce ressort parmi les troupes Françoises, formées en partie de la jeunesse débordée de nos villes. Les soldats Prussiens & Russes sont tirés de la classe des paysans, & ils s'honorent de leur état. Chez nous, au contraire, un paysan craint que son fils tombe à la milice. L'administration contribue, de son côté, à lui en donner de la frayeur. S'il y a un mauvais sujet dans un village, le subdélégué lui fait tomber le billet noir, comme si un régiment étoit une galère. J'avois fait, à cette occasion, un mémoire pour remédier à ces inconvéniens, & pour empêcher la désertion parmi nos soldats; mais il m'est resté inutile, comme tant d'autres. Les principaux moyens de réforme que j'y présentois, étoient d'améliorer l'état de nos soldats, comme en Prusse, par l'espoir des emplois civils, qui sont chez nous en nombre infini; & pour empêcher les désordres où les jette leur vie célibataire, je proposois de leur permettre de se marier, comme les soldats Prussiens & Russes qui le sont la plupart (1). Ce moyen, si propre à réformer

(1) Je voudrois aussi qu'on embarquât les femmes des marins avec leurs maris; elles empêcheroient sur les vaisseaux des désordres de plus d'un genre. D'ailleurs, elles y trouveroient beaucoup d'occu-

les mœurs, contribueroit encore à rapprocher nos provinces les unes des autres, par les mariages qu'y contracteroient nos régimens qui les parcourent continuellement. Ils resserreroient du Nord au Midi les liens de la nation, & nos paysans cesseroient de les craindre, s'ils les voyoient passer au milieu d'eux en pères de familles. Si nos soldats commettent quelquefois des désordres, c'est à nos institutions militaires qu'il faut s'en prendre. J'en ai vu de mieux disciplinés, mais je n'en connois point de plus généreux. J'ai été témoin d'un acte d'humanité de leur part, dont je doute que beaucoup de soldats étrangers fussent susceptibles. C'étoit en 1760, à notre armée qui pour lors étoit en Allemagne, dans le pays ennemi, campée auprès d'une petite ville appelée Stadberg. J'étois logé dans un misérable village, oc-

pations convenables à leur sexe; telles que de préparer à manger, de laver le linge, de raccommoder les voiles, &c... Elles suppléeroient souvent aux travaux de l'équipage. Elles résistent mieux que les hommes au scorbut & à plusieurs maladies. Le projet d'embarquer des femmes paroîtra sans doute extraordinaire à ceux qui ne savent pas qu'il y a au moins dix mille femmes qui naviguent sur les vaisseaux caboteurs des Hollandois, qui travaillent en bas à la manœuvre, & tiennent le gouvernail aussi bien que des hommes. Une jolie femme feroit sans doute naître des désordres dans un vaisseau François; mais des femmes de cette nature, robustes & laborieuses, sont propres, au contraire, à y détruire ceux qui n'y sont que trop fréquens.

coupé par le quartier général. Il y avoit dans la pauvre maison de paysan où je logeois, avec deux de mes camarades, cinq ou six femmes & autant d'enfans, qui s'y étoient réfugiés, & qui n'avoient rien à manger, car notre armée avoit fourragé leurs bleds & coupé leurs arbres fruitiers. Nous leur donnions bien quelques vivres, mais c'étoit peu de chose pour leur nombre & pour leurs besoins. Il y avoit parmi elle une jeune femme grosse qui avoit trois ou quatre enfans. Je la voyois sortir tous les matins & revenir au bout de quelques heures, avec son tablier tout plein de tranche de pain bis. Elle les passoit dans des ficelles, & les faisoit sécher à la cheminée comme des champignons. Je lui fis demander un jour, par un de nos gens qui parloit allemand & françois, où elle trouvoit ces provisions, & pourquoi elle leur donnoit cet apprêt. Elle me répondit qu'elle alloit dans le camp demander l'aumône parmi nos soldats, que chacun d'eux lui donnoit des tranches de son pain de munition, & qu'elle les faisoit sécher pour les conserver; car elle ne savoit où elle pourroit recouvrer d'autres vivres après notre départ, tout le pays ayant été désolé.

L'état de soldat est un perpétuel exercice de la vertu, par la nécessité où il met l'homme d'éprouver un grand nombre de privations, & d'exposer fréquemment sa vie. Il a donc la religion pour principal appui. Les Russes en conservent l'esprit dans leurs troupes nationales, en y admettant aucun

ſoldat étranger. Le roi de Pruſſe, au contraire, eſt parvenu au même but, en recevant dans les ſiennes des ſoldats de toutes les religions; mais il oblige chacun d'eux de ſuivre exactement celle qu'il a adoptée. J'ai vu à Berlin & à Potsdam, tous les dimanches, les officiers raſſembler les ſoldats à la parade, ſur les onze heures du matin, & les conduire en ordre par détachemens particuliers, Calviniſtes, Luthériens, Catholiques, chacun à leur égliſe, pour y aſſiſter au ſervice divin.

Je voudrois qu'on ôtât parmi nous les autres cauſes de diviſion, qui obligent un citoyen à ſouhaiter, pour vivre, le malheur ou la mort d'autrui. Nos politiques ont multiplié ces moyens de haine à l'infini, & ils ont rendu même l'Etat complice de ces ſentimens cruels, par l'établiſſement des loteries, des tontines & des rentes viagères. « Il eſt mort tant de perſonnes cette année, » l'état a gagné tant, diſent-ils. » S'il venoit une peſte qui emportât la moitié des citoyens, l'état ſeroit bien riche. L'homme n'eſt rien pour eux, l'or eſt tout. Leur art conſiſte à réformer les vices de la ſociété, par des injures faites à la nature : ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent agir à ſon exemple. « Elle a voulu, diſent-ils, que » chaque eſpèce d'être ne ſubſiſtât que par » la ruine des autres eſpèces. Le malheur » particulier fait le bonheur général. » C'eſt avec ces barbares & fauſſes maximes qu'on égare les princes. Ces lois n'exiſtent dans

la nature qu'entre les espèces contraires & ennemies. Elles n'existent point dans les mêmes espèces d'animaux qui vivent en société. Certainement la mort d'une abeille n'a jamais tourné au profit de sa ruche. Bien moins encore, le malheur & la mort d'un homme, peut profiter à sa nation & au genre humain, dont le parfait bonheur consisteroit dans une parfaite harmonie entre ses membres. Nous avons prouvé ailleurs, qu'il ne peut arriver le plus petit mal à un simple particulier, que tous le corps politique ne s'en ressente. Nos riches ne doutent pas que les biens des petits ne parviennent à eux, puisqu'ils jouissent des productions de leurs arts ; mais ils participent également à leurs maux, malgré qu'ils en aient. Non-seulement ils sont les victimes de leurs maladies épidémiques & de leurs brigandages, mais de leurs opinions morales qui se dépravent dans le sein des malheureux. Elles s'élèvent, comme les maux qui sortirent de la boîte de Pandore, & traversant, malgré les gardes armées, les forteresses & les châteaux, elles viennent se loger dans le cœur des tyrans. Quelque précaution qu'ils prennent pour s'en garantir, elles gagnent leurs voisins, leurs serviteurs, leurs enfans, leurs épouses, & les forcent de s'abstenir de tout, au milieu de leurs jouissances.

Mais lorsque, dans une société, des corps tournent constamment à leur profit les malheurs d'autrui, ils perpétuent ces mêmes malheurs, & les multiplient à l'infini. C'est

une chose aisée à remarquer, que par-tout où il y a beaucoup d'avocats & de médecins, les procès & les maladies sont en plus grand nombre que par-tout ailleurs. Quoiqu'il y ait parmi eux des hommes dont les lumières sont saines, ils ne s'opposent point à des désordres qui tournent au profit de leur corps.

Ces inconvéniens ne sont pas sans remède; j'ai à citer à cet égard des exemples sans réplique. Lorsque j'entrai au service de Russie, on me retint le premier mois de mes appointemens pour les frais de toute espèce de maladie que je pourrois avoir, moi, mes serviteurs & ma famille, si j'étois venu à me marier. On comprenoit dans ces frais ceux du médecin, du chirurgien & de l'apothicaire. On me retint encore l'année suivante, pour le même objet, une petite somme montante à un ou à un & demi pour cent de mes appointemens: je l'aurois payée chaque année; & chaque fois que je serois monté en grade, j'aurois donné en sus le premier mois des appointemens de ce grade. Voilà la taxe des officiers, au moyen de laquelle ils sont traités eux & leur famille, de quelque espèce de maladie qu'ils puissent avoir. Les médecins & les chirurgiens de chaque corps sont très-bien appointés sur ces revenus. Je me rappelle que le médecin du corps où je servois avoit mille roubles ou cinq mille livres d'appointemens, & fort peu d'occupation; car nos maladies ne lui rapportant rien, elles étoient de peu de

durée. Quant aux soldats, ils sont traités, je pense, sans qu'on fasse aucune retenue sur leur paye. L'apothicairerie appartient à l'empereur. Elle est à Moscou dans un superbe bâtiment. Les remèdes sont dans des vases de porcelaine, & toujours choisis d'une bonne qualité. On les distribue delà dans le reste de l'empire à un prix modique, au profit de la Couronne. Il n'y a jamais de qui-pro-quo à craindre à leur occasion. Les employés qui les préparent & les distribuent sont des hommes habiles, qui n'ont aucun intérêt à les falsifier, & qui, montant en grades & en appointemens, sont remplis d'émulation pour bien faire leurs devoirs (1).

---

(1) On pourroit affoiblir dans la plupart des citoyens la soif de l'or & du luxe, en leur présentant un grand nombre de ces perspectives politiques. Elles font le charme des petites conditions en leur présentant les attraits de l'infini, dont le sentiment est naturel au cœur humain, comme nous l'avons vu. C'est par elles que les artisans & les petits marchands sont attachés avec beaucoup plus de force, par de modiques profits, à leurs petits états remplis d'espérances, que les riches & les grands ne le sont à des conditions dont ils voient le terme. Il se passe dans la tête des petits, ce qui se passoit dans la tête de la laitière de la fable. Avec ce lait, j'aurai des œufs; avec ces œufs, des poussins; avec ces poussins, des poulets; avec des poulets, un agneau, &c... Le plaisir qu'ils éprouvent dans ces progressions sans fin, est le charme qui les soutient dans leurs travaux; & il est si réel, que, lorsqu'ils viennent à faire fortune & à vivre en bourgeois aisés, alors leur santé s'altère, & la plupart d'entre eux finissent

On pourroit imiter chez nous Pierre le Grand, & étendre non-seulement à tout le royaume l'ordre qu'il a établi dans ses troupes à l'égard des médecins & des apothicaires, ce qui rapporteroit un revenu considérable à l'état; mais l'établir encore parmi les gens de loi. Il seroit à souhaiter que les procureurs, les avocats & les juges fussent payés par l'état & répartis dans tout le royaume, non pas pour plaider les procès, mais pour les appointer. On pourroit étendre ces consonnances à toutes les conditions qui vivent du malheur public : alors tous les citoyens trouvant leur repos & leur fortune dans le bonheur de l'état, contribueroient de toutes leurs forces à le maintenir.

Ces causes & beaucoup d'autres, divisent parmi nous toutes les classes de la nation. Il n'y a point de province, de ville & de village, qui ne distingue la province, la ville & le village qui l'avoisine par quelque injurieux sobriquet. Il en est de même d'une condition à l'autre. *Divide & impera*, disent nos politiques modernes. Cette maxime a perdu l'Italie, d'où elle est venue. La maxime contraire est bien plus véritable. Plus les citoyens ont d'ensemble, plus la nation qu'ils composent est puissante & heureuse.

---

par mourir de mélancolie & d'ennui. Politiques modernes, rapprochez-vous donc de la nature : ce n'est point des flûtes d'or & d'argent que se tirent les plus douces harmonies, mais de celles qui se font avec des roseaux.

A Rome, à Sparte, à Athènes, un citoyen étoit à la fois avocat, sénateur, pontife, édile, agriculteur, homme de guerre, & même homme de mer. Voyez à quel degré de puissances ces républiques sont parvenues. Leurs citoyens étoient cependant bien inférieurs à nous du côté des lumières, mais on leur apprenoit deux grandes sciences que nous ignorons, à aimer les dieux & la patrie. Avec ces sentimens sublimes, ils étoient propres à tout. Quand on ne les a pas, on n'est propre à rien. Malgré nos connoissances encyclopédiques, un grand homme parmi nous ne seroit, même en talens, que le quart d'un Grec ou d'un Romain. Il se distingueroit beaucoup pour son corps, mais peu pour la patrie. C'est notre mauvaise constitution politique qui produit dans l'état tant de centres différens. Il a été un temps où nous parlions d'être républicains. Certes, si nous n'avions pas un roi, nous vivrions dans une perpétuelle discorde. Combien de rois même ne nous faisons-nous pas, sous un seul & légitime monarque! Chaque corps a le sien, qui n'est pas celui de la nation. Que de projets se font & se défont au nom du roi! Le roi des eaux & des forêts s'oppose au roi des ponts & chaussées. Le roi des colonies fait des projets, celui des finances ne veut point donner d'argent. Parmi tous ces conflits de la même autorité, rien ne s'exécute. Le véritable roi, le roi du peuple n'est point servi. Le même esprit de division règne dans la religion des Euro-

péens. Que de maux se sont faits par eux au nom de Dieu ! Tous reconnoissent bien au fond le même Dieu, qui a créé le ciel, la terre & les hommes ; mais chaque royaume a le sien, qu'il faut honorer suivant certain rite. C'est ce Dieu-là que chaque nation particulière remercie à chaque bataille. C'est au nom de celui-là qu'on a détruit les pauvres Américains. Le Dieu de l'Europe est un Dieu bien terrible & bien honoré. Mais où sont les autels du Dieu de la paix, du père des hommes, de celui qu'annonce l'Evangile ? Que nos politiques modernes s'applaudissent des fruits de ces divisions & de nos éducations ambitieuses. La vie humaine, si courte & si misérable, se passe dans ces troubles perpétuels ; pendant que les historiens de chaque nation, bien payés, élèvent au ciel les victoires de leurs rois & de leurs pontifes, les peuples s'adressent, en pleurant au Dieu du genre humain, & lui demandent, où est la voie qu'ils doivent suivre pour se diriger vers lui, & pour vivre heureux & vertueux sur la terre.

Je le répète, la cause de nos maux vient de notre éducation pleine de vanité ; & du malheur du peuple, qui donne une grande influence à toutes les opinions nouvelles, parce qu'il attend toujours de la nouveauté, quelque soulagement à l'ancienneté de ses maux. Mais lorsqu'il s'apperçoit que ces opinions deviennent tyranniques à leur tour, ils les abandonne aussitôt ; & voilà l'origine de son inconstance. Lorsqu'il trouvera faci-

lement & abondamment à vivre, il ne sera point sujet à ces vicissitudes, comme nous l'avons vu par l'exemple des Hollandois, qui vendent & impriment les disputes théologiques, politiques & littéraires de toute l'Europe, sans qu'elles influent en rien sur leurs opinions civiles & religieuses; & lorsque l'éducation publique sera réformée, il jouira de l'heureuse & constante tranquillité des peuples de l'Asie.

En attendant que nous hasardions quelque idée à ce sujet, nous allons proposer encore quelques moyens de réunion. Je serai suffisamment payé de mes recherches, s'il s'en trouve une seule qui soit adoptée.

De Paris.

Nous avons déja observé que peu de François aiment le lieu de leur naissance. La plupart de ceux qui font fortune dans les pays étrangers, viennent demeurer à Paris. Au fond, ce n'est pas un mal pour l'état. Moins ils sont attachés à leurs pays, plus il est aisé de les fixer à Paris. Il faut dans un grand peuple un seul point de réunion. Tous les peuples fameux par leur patriotisme, en ont fixé le centre à leur capitale, & souvent à quelque monument de cette même capitale; les Juifs, à Jérusalem & à son Temple; les Romains, à Rome & au Capitole; les Lacédémoniens, à Sparte & à ses citoyens.

J'aime Paris; après la campagne, & une campagne à ma guise, je préfere Paris à

tout ce que j'ai vu dans le monde. J'aime cette ville, non-ſeulement par ſon heureuſe ſituation, parce que toutes les commodités de la vie y ſont raſſemblées, parce qu'elle eſt le centre de toutes les puiſſances du royaume, & par les autres raiſons qui la faiſoient chérir de Michel Montaigne, mais parce qn'elle eſt l'aſyle & le refuge des malheureux. C'eſt-là que les ambitions, les préjugés, les haines, & les tyrannies des provinces, viennent ſe perdre & s'anéantir. Là, il eſt permis de vivre obſcur & libre. Là, il eſt permis d'être pauvre, ſans être mépriſé. L'homme affligé y eſt diſtrait par la gaieté publique, & le foible s'y ſent fortifié des forces de la multitude. Il a été un temps où, ſur la foi de nos écrivains politiques, je trouvois cette ville trop grande. Mais il s'en faut beaucoup que je la trouve aſſez étendue & aſſez majeſtueuſe pour être la capitale d'un auſſi floriſſant royaume. Je voudrois que, nos ports de mer exceptés, il n'y eût pas d'autre ville en France; que nos provinces ne fuſſent couvertes que de hamaux & de villages à petite culture; & que, comme il n'y a qu'un centre dans le royaume, il n'y eût auſſi qu'une capitale. Plût à Dieu qu'elle le fût de l'Europe entière & de toute la terre; & que, comme des hommes de toutes les nations y apportent leur induſtrie, leurs paſſions, leurs beſoins & leurs malheurs, elle leur rendît en fortune, en jouiſſances, en vertus & en con-

ſolations ſublimes, la récompenſe de l'aſyle qu'ils y viennent chercher.

Certes, notre eſprit, éclairé aujourd'hui de tant de lumières, n'a point autant de grandeur que celui de nos ancêtres. Au milieu de leurs mœurs ſimples & gothiques, ils penſoient, je crois, à en faire la capitale de l'Europe. Voyez les traces de ce projet, aux noms que portent la plupart de leurs établiſſemens : collège des Ecoſſois, des Irlandois, des quatre Nations ; & aux noms étrangers des compagnies de la Gendarmerie. Voyez ce grand monument de Notre-Dame, bâti il y a plus de ſix cents ans, dans un temps où Paris n'avoit pas la quatrième partie des habitans qui y ſont aujourd'hui : il eſt plus vaſte & plus majeſtueux que tous ceux de ce genre, qu'on y a élevés depuis. Je voudrois que cet eſprit de Philippe Auguſte, prince trop peu connu dans notre ſiècle frivole, préſidât encore à ſes établiſſemens, & en étendît l'uſage à toutes les nations. Ce n'eſt pas que les hommes de tous les pays n'y ſoient bien venus pour leur argent ; nos ennemis mêmes peuvent y vivre tranquillement au milieu de la guerre, pourvu qu'ils ſoient riches ; mais avant tout, je la voudrois rendre bonne & heureuſe à ſes propres enfans. Je ne ſache pas qu'il ſerve en rien à un François d'être né dans ſes murs, ſi ce n'eſt, quand il eſt pauvre, de pouvoir mourir dans quelqu'un de ſes hôpitaux. Rome donnoit bien d'autres privilèges à ſes citoyens ;

le plus malheureux d'entre eux y jouiſſoit de plus de droits & d'honneurs, que les rois mêmes alliés de la République.

Ce ſont les plaiſirs qui attirent la plupart des étrangers à Paris ; & ces vains plaiſirs, ſi nous en examinons la ſource, viennent de la miſère du peuple, & du bon marché auquel s'y donnent les filles du monde, les ſpectacles, les ouvrages de mode, & les autres productions du luxe. Ces moyens ont été bien vantés par les politiques modernes. Je ne diſconviens pas qu'ils n'attirent beaucoup d'argent dans un pays ; mais, à la longue, les peuples voiſins les imitent ; l'argent des étrangers s'en va, & leurs mauvaiſes mœurs reſtent. Voyez ce qu'eſt devenue Veniſe, avec ſes glaces, ſes pommades, ſes courtiſannes, ſes maſcarades & ſon carnaval. Les arts frivoles, dont nous nous glorifions, ont été enlevés à l'Italie, & ils font aujourd'hui ſa foibleſſe & ſon malheur.

Le plus beau ſpectacle qu'un gouvernement puiſſe offrir, eſt celui d'un peuple laborieux, induſtrieux & content. On nous apprend à lire dans des livres, dans des tableaux, dans l'algèbre, dans le blazon, & point dans les hommes. Des amateurs admirent une tête de Savoyard, peinte par Greuze : mais le Savoyard lui-même eſt au coin de la rue, parlant, marchant, à moitié gelé de froid, & perſonne ne le regarde. Cette mère de famille, avec ſes petits enfans, forme un groupe charmant ; le tableau en eſt impayable : l'original en eſt

dans le grenier voiſin, & n'a pas un ſou pour vivre. Philoſophes! vous êtes ravis, avec raiſon, en contemplant les nombreuſes familles d'oiſeaux, de poiſſons & de quadrupèdes dont les inſtincts ſont ſi variés, & auxquelles un même ſoleil donne la vie. Examinez les familles d'hommes qui compoſent les habitans de la capitale, & vous diriez que chacune d'elles a emprunté ſes mœurs & ſon induſtrie de quelque eſpèce d'animal, tant leurs occupations ſont différentes. Conſidérez dans ces plaines, à l'entrée de la ville, cet officier général, monté ſur un ſuperbe courſier; il commande un exercice : voyez les têtes, les épaules & les pieds de ſes ſoldats poſés ſur la même ligne; ils n'ont, tous enſemble, qu'un regard & qu'un mouvement. Il fait un ſigne, & à l'inſtant mille bayonnettes ſe hériſſent; il en fait un autre, & mille feux ſortent de ce rempart de fer. Vous croiriez, à leur préciſion, qu'un ſeul feu eſt ſorti d'une ſeule arme. Il galoppe autour de ces régimens couverts de fumée, au bruit des tambours & des fifres, & vous diriez de l'aigle de Jupiter, qui porte la foudre, & qui plane autour de l'Etna. A cent pas de là un inſecte parmi les hommes. Regardez ce petit ramoneur, de couleur de fumée, avec ſa lanterne, ſa vielle & ſes genouillères de cuir; il reſſemble à un ſcarabée. Comme celui qui s'appelle, à Surinam, le porte-lanterne, il luit dans la nuit, & fait entendre le ſon d'une vielle. Cet en-

fant, ces ſoldats & ce général ſont les mêmes hommes; & pendant que la naiſſance, l'orgueil & les beſoins établiſſent entre eux des différences infinies, la religion les met de niveau : elle abaiſſe la tête des grands, en leur montrant la vanité de leur puiſſance, & elle relève celle des infortunés, en leur préſentant des eſpérances immortelles : elle ramène ainſi tous les hommes à l'égalité où la nature les avoit fait naître, & que la ſociété avoit rompue.

Nos ſybarites croient avoir épuiſé toutes les manières de jouir. Nos triſtes vieillards ſe regardent comme inutiles au monde; ils ne voient plus devant eux d'autres perſpectives que la mort. Ah! le paradis & la vie ſont encore ſur la terre, pour qui peut y faire du bien.

Si j'avois été tant ſoit peu riche, j'aurois voulu me donner mille jouiſſances nouvelles; Paris ſeroit devenu pour moi une autre Memphis. Son peuple immenſe nous eſt inconnu. J'aurois eu une petite chambre dans un de ſes fauxbourg, ſur les carrières; une autre à l'extrêmité oppoſée, ſur les bords de la Seine, dans une maiſon ombragée de ſaules & de peupliers; une autre dans une de ſes rues les plus fréquentées; une quatrième chez un jardinier, dans une maiſon entourée d'abricotiers, de figuiers, de choux & de laitues; une cinquième dans les avenues de la ville, chez un vigneron, &c.

Il eſt, ſans doute, facile de trouver partout des logemens de cette eſpèce à *bon*

compte;

compte; mais il n'eſt pas ſi aiſé d'y trouver des hôtes & des voiſins qui ſoient des honnêtes gens. Il y a beaucoup de corruption dans le petit peuple; mais il y a pluſieurs moyens d'y reconnoître les gens de bien: c'eſt par eux que je commence les recherches de mes plaiſirs. Nouveau Diogène, je m'en vais à la quête des hommes. Comme je ne cherche que des malheureux, je n'ai pas beſoin de lanterne. Je me lève au petit point du jour, & je vais à une première meſſe, dans une égliſe encore à demi obſcure; j'y trouve de pauvres ouvriers, qui viennent prier Dieu de bénir leur journée. La piété, ſans reſpect humain, eſt une preuve aſſurée de probité: l'amour du travail en eſt une autre. J'apperçois, par un temps de pluie & de froidure, une famille entière couchée ſur la terre, & ſarclant les herbes d'un jardin (1): voilà encore des gens de bien. La nuit même ne peut celer la vertu. Vers le minuit, la lueur d'une

(1) En général, les cultivateurs ſont d'honêtes gens. Les plantes portent avec elles leur théologie. J'ai cependant rencontré un jour un moiſſonneur athée. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas pris ſes opinions dans les campagnes, mais dans des livres. Il paroiſſoit fort content de ſes lumières. Je lui dis en le quittant: Vous voilà bien avancé d'avoir employé les recherches de votre raiſon à vous rendre miſérable!

Dans les exemples hypothétiques que je rapporte ci-deſſous, il n'y a guère de mon invention que le bien que je n'ai pas fait.

lampe m'annonce, par les lucarnes d'un grenier, quelque pauvre veuve qui prolonge ses veilles, afin d'élever, par son travail, ses petits enfans qui dorment auprès d'elle. Ce seront là mes voisins & mes hôtes. Je m'annonce auprès d'eux comme un passant, comme un étranger qui cherche un pied-à-terre dans le quartier. Je les prie de me céder une portion de leur logement, ou de m'en trouver un dans leur voisinage. J'offre un bon prix, & m'y voila installé.

Je me garde bien, pour m'attacher ces honnêtes gens, de leur donner de l'argent & de leur faire l'aumône; j'ai des moyens plus honnêtes de gagner leur amitié. Je les charge de me faire des provisions superflues, dont ils profitent; je donne des récompenses à leurs enfans, pour de petits services qu'ils m'ont rendus; je mène, un jour de fête, toute la famille à la campagne dîner sur l'herbe; le père & la mère retournent le soir à la ville, bien restaurés, & chargés de vivres pour le reste de la semaine. A l'entrée de l'hiver, je couvre leurs enfans d'étoffes de laine, & leurs petits membres réchauffés me bénissent, parce que mes bienfaits superbes n'ont point glacé leur cœur. C'est le parrain de leur petit frère qui leur a fait présent de leurs habits. Moins on étreint les liens de la reconnoissance, plus ils se resserrent.

Je n'ai pas seulement le plaisir de faire du bien, & de le faire à propos; j'ai encore celui de m'amuser & de m'instruire. Nous

admirons dans nos livres les travaux des artisans, mais nos livres nous enlèvent la moitié de notre plaisir & de la reconnoissance que nous leur devons. Ils nous séparent du peuple, & ils nous trompent en nous montrant les arts avec un grand appareil & de fausses lumières, comme des sujets de théâtre & de lanterne magique. D'ailleurs, il y a plus de savoir dans la tête d'un artisan que dans son art, & plus d'intelligence dans ses mains, que dans le langage de l'écrivain qui le traduit. Les objets portent avec eux leur expression : *Rem verba sequuntur*. L'homme du peuple a de plus une manière d'observer & de sentir, qui n'est pas indifférente. Tandis que le philosophe s'élève tant qu'il peut dans les nues, il se tient lui au fond de la vallée, & il voit bien d'autres perspectives dans le monde. Le malheur le forme à la longue, tout comme un autre. Son langage s'épure avec les années; & j'ai remarqué souvent qu'il y avoit fort peu de différence en justesse, en clarté & en simplicité, des expressions d'un vieux paysan à celles d'un vieux courtisan. Le temps efface de leurs langages & de leurs mœurs, la rusticité & la finesse que la société y avoit introduites. La vieillesse, comme l'enfance, met tous les hommes de niveau, & les rend à la nature.

Dans un de mes campemens, j'ai un hôte qui a fait le tour du monde. Il a été matelot, soldat, flibustier. Il est circonspect comme Ulysse, mais il est plus sincère.

Quand je le fais asseoir à table avec moi ; & qu'il a goûté de mon vin, il me raconte ses aventures. Il sait une multitude d'anecdotes. Combien de fois n'a-t-il pas manqué sa fortune ! C'est un autre Fernand Mendè Pinto. Enfin, il a une bonne femme, & il vit content.

Dans un autre logement, j'ai un hôte dont la vie a été toute différente ; il n'est presque jamais sorti de Paris, & bien rarement de sa boutique. Quoiqu'il n'ait pas couru le monde, il n'en a pas été moins misérable. Il étoit fort à son aise ; il avoit amassé de son travail cinquante doubles louis, lorsqu'une nuit sa femme & sa fille s'en allèrent avec son trésor. Il en a pensé mourir de chagrin ; mais il a fait dire des neuvaines, je ne sais à quel endroit, ce qui l'a tiré d'affaire. Il n'y pense plus, dit-il, & il pleure encore en m'en parlant. Je le calme par de bonnes paroles ; je lui donne de l'occupation ; il cherche à dissiper son chagrin par le travail. Son industrie m'amuse : je passe quelquefois des heures entières à le voir forer & tourner des pièces de chênes dures comme l'ivoire.

Je m'arrête quelquefois au milieu de la ville, devant la boutique d'un maréchal ; me voilà comme le Lacedemonien Lichès à Tégée, regardant forger & battre le fer. Dès que cet homme me verra attentif à son ouvrage, j'aurai bientôt sa confiance. Je ne cherche pas, comme Lichès, le tombeau

d'Oreste (1); mais j'ai besoin de l'art d'un maréchal : si ce n'est pour moi, c'est pour d'autres. Je commande à celui-ci quelques pièces solides de ménage, dont je veux faire un monument pour conserver ma mémoire dans quelque pauvre famille. Je veux encore m'acquérir l'amitié d'un ouvrier; je suis bien sûr que l'attention que je donne à son travail l'engagera à y mettre tout son savoir-faire. Je ferai ainsi d'une pierre deux coups. Un riche en pareil cas feroit l'aumône, & n'obligeroit personne. « Un jour, » me disoit à ce sujet J. J. Rousseau, je » me trouvai à une fête de village, dans un » château aux environs de Paris. Après dî- » ner, la compagnie fut se promener dans » la foire, & s'amusa à jeter aux paysans » des pièces de monnoie, pour le plaisir de » les voir se battre en les ramassant. Pour » moi, suivant mon humeur solitaire, je » m'en fus promener tout seul de mon » côté. J'apperçus une petite fille qui ven- » doit des pommes sur un inventaire qu'elle » portoit devant elle. Elle avoit beau van- » ter sa marchandise, elle ne trouvoit plus » de chalands. Combien toutes vos pom- » mes, lui dis-je? — Toutes mes pommes? » reprit-elle; & la voilà en même temps à » calculer en elle-même. — Six sous, Mon- » sieur, me dit-elle. — Je les prends, lui » dis-je, pour ce prix, à condition que

(1) Voyez Hérodote, liv. I.

» vous les irez distribuer à ces Savoyards
» que vous voyez là-bas ; ce qu'elle fit aussi-
» tôt. Ces enfans furent au comble de la
» joie de se voir régalés, ainsi que la petite
» fille de s'être défaite de sa marchandise.
» Je leur aurois fait beaucoup moins de
» plaisir, si je leur avois donné de l'argent.
» Tout le monde fut content, & personne
» ne fut humilié. » C'est un grand art de bien faire le bien. La religion nous en apprend le secret, en nous ordonnant de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît.

Je m'en vais quelquefois sur le grand chemin, faire, comme les anciens patriarches, les honneurs de la ville aux étrangers qui y arrivent. Je me rappelle le temps où j'ai été moi-même voyageur hors de mon pays, & la bonne réception que j'ai éprouvée chez les étrangers. J'ai entendu plusieurs fois des seigneurs de Pologne & d'Allemagne, se plaindre de nos grands ; ils disent qu'ils les reçoivent dans leurs pays en leur donnant beaucoup de fêtes ; & que, quand ils viennent en France à leur tour, ils en sont tout-à-fait négligés. Ils en reçoivent un dîner à leur arrivée & un autre à leur départ : voilà à quoi se termine leur hospitalité. Pour moi, qui ne peux pas leur rendre le bon accueil qu'ils m'ont fait, je m'acquitte envers leur peuple. J'apperçois un Allemand qui chemine à pied, je l'engage à venir se reposer chez moi. Un bon souper & de bon

vin le dispose à me raconter le sujet de son voyage. Il est officier ; il a servi en Prusse & en Russie ; il a vu le partage de la Pologne. Je l'interromps pour lui demander des nouvelles du maréchal Munich, des généraux de Villebois & du Bosquet, du comte de Munchio, de mon ami M. de Taubenheim, du prince Xatorinski, ancien maréchal de la confédération de Pologne, dont j'ai été le prisonnier. La plupart sont morts, me dit-il ; les autres ont vieilli & se sont retirés des affaires. Oh ! qu'il est triste, m'écrié-je, de voyager hors de son pays, & d'y connoître des hommes estimables qu'on ne doit revoir jamais ! Oh ! que la vie est une carrière rapide ! Heureux qui peut l'employer à faire du bien ! Mon hôte me raconte une partie de ses aventures ; j'y prête la plus grande attention, par leur ressemblance avec les miennes. Il n'a cherché qu'à bien mériter des hommes, & il en a été calomnié & persécuté. Il est malheureux ; il vient se mettre en France sous la protection de la reine ; il espère beaucoup de ses bontés. Je fortifie ses espérances par l'idée que l'opinion publique m'a donnée du caractère de cette princesse, & par celui que la nature a imprimé dans ses traits. Je rouvre, me dit-il, son cœur à la consolation. Plein d'émotion, il me serre la main. Ma réception lui est d'un favorable augure ; il n'en eût pas trouvé une semblable dans son propre pays. Oh ! que de

douleurs profondes peuvent être calmées par une ſimple parole, & par une foible marque de bienveillance !

Je me rappelle qu'un jour je trouvai, vers la grille de Chaillot, à l'entrée des Champs Elyſées, une jeune femme aſſiſe avec un enfant ſur ſes genoux, ſur le bord d'un foſſé. Elle étoit jolie, ſi on peut donner ce nom à une femme accablée de mélancolie. Je paſſai dans l'allée écartée où elle étoit, & dès qu'elle m'eut apperçu, elle détourna les yeux de moi; ſa timidité & ſa modeſtie fixèrent les miens ſur elle. Je remarquai qu'elle étoit vêtue fort décemment & en linge très-blanc; mais ſa robe & ſon fichu étoient ſi remplis de rentreitures, qu'on eût dit que des araignées en avoient filé les toiles. Je m'approchai d'elle avec le reſpect qu'on doit aux malheureux; je la ſaluai d'abord, & elle me rendit mon ſalut avec honnêteté, mais avec froideur. Je tâchai enſuite de lier converſation, en lui parlant de la pluie & du beau temps: elle ne me répondit que par des monoſyllabes. Enfin, m'étant aviſé de lui demander ſi elle venoit de ſe promener à la campagne, elle ſe mit à ſanglotter & à pleurer ſans me dire un ſeul mot. Je m'aſſis auprès d'elle, & j'inſiſtai, avec toute la circonſpection poſſible, pour ſavoir le ſujet de ſes peines. Elle me dit: « Monſieur, mon mari vient d'eſſuyer à » Paris une banqueroute de cinq mille » livres; je viens de le reconduire juſqu'à

» Neuilly ; il est allé à pied à soixante
» lieues d'ici, chercher quelque peu d'ar-
» gent qu'on nous doit. Je lui ai donné
» mes bagues & tout celui que j'avois
» pour faire son voyage ; il ne me reste
» plus que vingt-quatre sous pour me
» nourrir moi & mon enfant. — De quelle
» paroisse êtes-vous, lui dis-je, Madame ?
» — De Saint-Eustache, reprit-elle. —
» Le Curé, lui repartis-je, passe pour
» être fort charitable. — Oui, Monsieur,
» me dit-elle ; mais apprenez qu'il n'y a
» pas de charité dans les paroisses pour
» nous autres misérables Juifs ". A ces mots elle redoubla ses larmes, & se leva pour continuer sa route. Je lui offris un foible secours, que je la suppliai de recevoir, au moins comme une marque de ma bonne volonté. Elle l'accepta, & elle me fit plus de révérences, de remercîmens, & elle me combla de plus de bénédictions que si j'avois rétabli sa fortune. Que de jouissances délicieuses auroit un homme qui dépenseroit ainsi dix mille livres de rentes !

Mais différens établissemens dispersés dans la capitale & dans ses environs, répandent beaucoup de variété & d'agrément sur ma vie. L'hiver je me loge dans celui qui est exposé au plein soleil du midi ; l'été j'occupe celui qui est au nord sur le bord de l'eau ; je suis une autre fois campé dans les environs de la rue d'Artois, parmi les pierres de taille, voyant s'élever autour

de moi, des palais, des frontons avec des sphynx, des dômes, des kiosques. Je me garde bien de m'informer quels en sont les maîtres. L'ignorance est la mère du plaisir & de l'admiration. Je suis en Egypte, à Babylone, à la Chine. Aujourd'hui je soupe sous un acacia, & je suis en Amérique : demain je dînerai au milieu des jardins potagers, sous une treille & à l'ombre des lilas; je serai en France.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il rien à craindre dans ce genre de vie ? Puissé-je trouver le terme de mes jours dans l'exercice de la vertu ! J'ai bien ouï dire que des gens ont péri dans des parties de chasse & de plaisir, & dans des voyages ; mais jamais dans des actes de bienfaisance. L'or est pour le peuple un puissant porte-respect. Je lui paroîtrai assez riche pour lui inspirer des égards, mais pas assez pour lui donner la tentation de me voler. D'ailleurs, la police de Paris est dans le meilleur ordre. J'apporte la plus grande attention au choix de mes hôtes; & si je m'apperçois que je me suis trompé sur leur compte, le terme de mon logement est payé d'avance, je n'y reviens plus.

Je n'ai besoin dans ce plan de vie, ni d'attirail de ménage, ni de domestiques. Avec quelle tendre inquiétude je suis attendu dans chacun de mes logemens ! Quelle joie y inspire mon arrivée ! Que d'attention & de zèle dans mes hôtes pour prévenir mes besoins ! J'y jouis des plus doux biens

de la société, sans en éprouver les inconvéniens. Nul ne se met à ma table pour dire du mal d'autrui, & nul n'en sort pour en dire de moi. Je n'ai point d'enfans; mais ceux de mon hôtesse sont plus empressés de me plaire qu'à leurs parens. Je n'ai point de femme : le plus grand charme de l'amour est de faire le bonheur d'autrui. J'aide à faire des mariages heureux, ou à maintenir dans le bonheur ceux qui sont faits. Je charme ainsi mes propres ennuis; je donne le change à mes passions, en leur proposant sur la terre le plus noble but où elles puissent atteindre. Je me suis approché des malheureux pour les consoler, & ce seront peut-être eux qui me consoleront moi-même.

C'est ainsi que vous pourriez vivre, ô grands! & multiplier vos jours rapides sur cette terre où vous n'êtes que des voyageurs. C'est ainsi que vous apprendriez à connoître les hommes; que vous ne formeriez plus, avec votre nation, un peuple étranger, un peuple conquérant qui vit de ses dépouilles. C'est ainsi que lorsque vous sortiriez de vos palais, entourés d'une foule de cliens qui vous combleroient de bénédictions, vous nous rappelleriez le souvenir des anciens patrices, si chers aux Romains. Vous cherchez tous les jours quelque spectacle nouveau : il n'y en a point de plus nouveau que le bonheur des hommes. Vous en voulez d'intéressant : il n'y en a point de plus intéressant que celui

de voir des familles de pauvres paysans répandre la fécondité dans vos vastes & solitaires domaines, ou de vieux soldats qui ont bien mérité de la patrie y trouver d'heureux asyles. Vos compatriotes valent encore mieux que des héros de tragédie, & que des bergers d'opéra comique.

L'indigence du peuple est la cause première des maladies physiques & morales des riches. C'est à l'administration à y pourvoir. Quant aux maux de l'âme, qui en résultent, je desirerois bien y trouver quelques palliatifs. Pour cet effet, je souhaiterois qu'il se formât à Paris, quelque établissement semblable à ceux que de charitables médecins & de sages jurisconsultes y ont formés pour remédier aux maux du corps & de la fortune; je veux dire, des conseils de consolation, où un infortuné, sûr du secret & même de l'*incognito*, pût porter le sujet de ses peines. Nous avons, à la vérité, des confesseurs & des prédicateurs, à qui la sublime fonction de consoler les malheureux, semble réservée. Mais les confesseurs ne sont pas toujours à la disposition de leurs pénitens, sur-tout quand ceux-ci sont pauvres, & qu'ils ne leur sont pas connus. Il y a même beaucoup de confesseurs qui n'ont ni les talens ni l'expérience nécessaires pour consoler les malheureux. Il ne s'agit pas d'absoudre un homme qui s'accuse de ses péchés, mais de lui aider à supporter ceux d'autrui,

qui lui pèsent bien davantage. Quant aux prédicateurs, leurs sermons sont ordinairement trop vagues & trop mal appliqués aux différens besoins de leur auditoire. Il vaudroit bien mieux qu'ils en annonçassent les sujets au public, que les titres de leurs dignités. Ils déclameront contre l'avarice, à un prodigue; ou contre la prodigalité, à un avare. Ils parleront des dangers de l'ambition, à un jeune homme amoureux; & de ceux de l'amour, à une vieille dévote. Ils insisteront sur le précepte de faire l'aumône, à ceux qui la reçoivent; & sur l'humilité, à un porteur d'eau. Il y en a qui prêchent la pénitence à des infortunés, qui promettent le paradis à des cours voluptueuses, & qui menacent de l'enfer de pauvres villages. J'ai vu à la campagne une misérable paysanne devenue folle par l'un de ces sermons. Elle se croyoit damnée, & restoit toujours couchée sans parler & sans se remuer. On ne prêche point contre l'ennui, la tristesse, les scrupules, la mélancolie, le chagrin, & tant d'autres maladies qui affectent l'âme. D'ailleurs, que de circonstances changent, pour chaque auditeur, la nature de la peine qu'il éprouve, & rendent inutile pour lui tout l'échafaudage d'un beau discours! Il n'est pas aisé de trouver dans une âme navrée & timide le point précis de sa douleur, & de mettre sur sa blessure le baume & la main du Samaritain. C'est un art qui n'est connu que des âmes

sensibles qui ont elles-mêmes beaucoup souffert, & qui n'est pas toujours le partage de celles qui ne sont que vertueuses.

Le peuple sent ce besoin de consolation; & ne trouvant point d'homme à qui il puisse en demander, il s'adresse à des pierres. J'ai lu quelquefois, avec attendrissement, dans nos églises, des billets affichés par des malheureux, au coin de quelques pilliers, dans une chapelle obscure. C'étoient des femmes maltraitées de leurs maris, des jeunes gens dans l'embarras; ils ne demandoient point d'argent, ils desiroient des prières. Ils étoient près de tomber dans le désespoir. Leurs peines étoient inénarrables. Ah! si des hommes qui ont la science de la douleur se réunissoient de tous les états, & présentoient aux malheureux leur expérience & leur sensibilité, plus d'un illustre infortuné viendroit chercher auprès d'eux des consolations que les prédicateurs, les livres & toute la philosophie du monde ne sauroit donner. Souvent, pour soulager les peines de l'homme du peuple, il lui suffiroit de trouver à qui s'en plaindre.

Une société formée d'hommes tels que je me les imagine, s'occuperoit du soin de déraciner les vices & les préjugés du peuple. Elle tâcheroit, par exemple, d'apporter quelque remède à la barbarie avec laquelle il surcharge ses misérables chevaux, & les maltraite, en faisant retentir la ville de juremens horribles. Elle engageroit aussi

les riches à avoir pitié des hommes à leur tour. Vous voyez, dans les grandes chaleurs, des tailleurs de pierres exposés au plein soleil, & à la réverbération brûlante de leurs pierres blanches. Ces pauvres gens y attrapent souvent des fièvres ardentes & des maux d'yeux qui les rendent aveugles. D'autres fois ils essuient de longues pluies d'hiver ou de rudes froids qui leur causent des fluxions de poitrine. En coûteroit-il beaucoup à un entrepreneur qui a de l'humanité, d'établir sur ses ateliers quelque toît volant de natte ou de paille, porté sur des piquets, pour mettre ses ouvriers à l'abri ? On leur sauveroit à-la-fois, par ces précautions, plusieurs maladies du corps & de l'esprit; car la plupart d'entre eux, comme je l'ai vu, se piquent à cet égard d'un faux point d'honneur, & n'osent chercher des abris contre les ardeurs du soleil ou contre le mauvais temps, de peur que leurs compagnons ne se moquent d'eux.

On peut encore faire goûter la morale au peuple, sans y ajouter beaucoup d'apprêt. Le déguisement même lui rend la vérité suspecte. J'ai vu plusieurs fois de simples ouvriers verser des larmes à la lecture de nos meilleurs romans, ou à la représentation de quelques tragédies. Ils demandoient ensuite si le sujet qui les avoit fait pleurer, étoit bien vrai; & quand on leur répondoit qu'il étoit imaginé, ils n'en faisoient plus de compte: ils étoient fâchés

de s'être attendris en vain. Il faut des fables aux riches pour leur faire goûter la morale, & la morale ne peut faire goûter la fable au pauvre, parce que le pauvre attend encore son bonheur de la vérité, & que le riche ne l'espère plus que de l'illusion.

Les riches cependant n'ont pas moins besoin que le peuple, d'affections morales. Elles sont, comme nous l'avons vu, les mobiles de toutes les passions humaines. Ils ont beau rapporter le plan de leur bonheur à des objets physiques ; ils sont bientôt dégoûtés de leurs châteaux, de leurs tableaux & de leurs parcs, quand, au lieu de sentimens, ils n'en éprouvent plus que des sensations. Cela est si vrai, que si au milieu de leur ennui, un étranger vient admirer leur luxe, toutes leurs jouissances sont renouvelées. Ils semblent avoir consacré leur vie à une volupté obscure ; mais présentez-leur un rayon de gloire, au sein même de la mort, ils vont y voler. Offrez-leur des régimens, ils courent à l'immortalité. C'est donc le sentiment moral qu'il faut épurer & diriger dans les hommes. Ce n'est donc pas en vain que la religion nous ordonne la vertu, qui est le sentiment moral par excellence, puisqu'il est la route de notre bonheur dans ce monde & dans l'autre.

Cette société porteroit encore ses attentions jusques dans les asyles mêmes de la vertu. J'ai remarqué qu'il se fait, vers

l'âge de quarante-cinq ans, une grande révolution dans la plupart des hommes, & pour dire la vérité, que c'eſt alors qu'ils s'empirent & deviennent ſans principes. C'eſt alors que les femmes ſe font hommes, ſuivant l'expreſſion d'un écrivain célèbre, c'eſt-à-dire, qu'elles ſe dépravent tout-à-fait. Cette révolution fatale eſt une ſuite des vices de notre éducation & de notre ſociété. L'une & l'autre ne nous préſentent le bonheur de l'homme, que vers le milieu de la vie, dans la fortune & les honneurs. Quand nous avons gravi cette pénible montagne, & que nous ſommes parvenus au ſommet, vers le milieu de notre âge, nous la redeſcendons les yeux tournés vers la jeuneſſe, parce que nous n'avons plus devant nous d'autre perſpective que la mort. Ainſi la carrière de notre vie ſe trouve partagée en deux parties, l'une en eſpérances, l'autre en reſſouvenirs; & nous n'avons ſaiſi, dans notre route, que des illuſions. Les premières, au moins, nous ſoutiennent en nous donnant des deſirs; mais les autres nous accablent en ne nous laiſſant que des regrets. Voilà pourquoi nos vieillards ſont bien moins ſuſceptibles de vertu que nos jeunes gens, quoiqu'ils en parlent beaucoup plus; & qu'ils ſont bien plus triſtes parmi nous que chez les peuples ſauvages. S'ils avoient été dirigés par la religion & par la nature, ils devroient ſe réjouir des approches de leur fin, comme des vaiſſeaux qui ſont

près d'aborder au port. Combien plus malheureux sont ceux qui, ayant donné leur jeunesse à la vertu, séduits par cette voie trompeuse du monde, regardent en arrière, & regrettent les plaisirs de la jeunesse qu'ils n'ont pas connus ! Le vain éclat qui environne les méchans, les éblouit ; ils sentent leur foi s'ébranler, & ils sont prêts à s'écrier, comme Brutus : « Ô vertu ! tu n'es qu'un vain nom. » Où trouvera-t-on les livres & les prédicateurs qui les raffermissent dans ces orages, qui ont troublé même les saints ? Ils blessent l'âme de plaies secrettes & d'ulcères rongeurs que l'on n'ose découvrir. Il n'y a qu'une société d'hommes vertueux & éprouvés par toutes les combinaisons du malheur, & qui, au défaut des vains argumens de la raison, les rappellent au sentiment de la vertu, au moins, par celui de leur amitié.

Il me semble qu'il y a, à la Chine, un établissement semblable à celui que je propose. Du moins quelques voyageurs, & entre autres, Fernand Nendès Pinto, parlent d'une maison de la miséricorde, qui plaide les causes des pauvres & des opprimés, & qui va, dans une infinité de circonstances, au-devant des besoins des malheureux, bien plus loin que nos dames de charité. L'empire a accordé les plus nobles privilèges à ses membres, & les tribunaux de justice ont la plus grande déférence pour leurs requêtes. Une pareille société, occupée à bien agir, mériteroit au moins, parmi nous, autant de

prérogatives que celles qui n'ont d'autre souci que celui de bien parler ; & en mettant en évidence les vertus de nos citoyens obscurs, elle mériteroit, de la patrie, autant pour le moins, que celles qui ne l'entretiennent que des sentences des sages, & souvent des forfaits brillans de l'antiquité.

Il faudroit bien se garder de donner à cette association, la forme d'une académie ou d'une confrairie. Graces à notre éducation & à nos mœurs, tout ce qui forme parmi nous, corps, congrégation, secte, parti, est communément ambitieux & intolérant. Si les hommes qui les composent s'approchent d'une lumière qu'ils n'ont pas allumée, c'est pour l'éteindre ; de la vertu d'autrui, c'est pour la flétrir. Ce n'est pas que la plupart des membres de ces corps, n'aient en particulier d'excellentes qualités ; mais leur ensemble ne vaut rien, par cela seul qu'il leur présente des centres différens du centre commun de la patrie. Qu'est-ce qui a rendu le mot si doux d'humanité, théatral & vain ? Quel sens attache-t-on aujourd'hui à celui de charité, dont le nom grec χάρις signifie attrait, grace, amour ? Y a-t-il rien de plus humiliant que nos charités de paroisse, & que l'humanité de nos philosophes ?

Je laisse ce projet à développer à quelque homme de bien, qui aime Dieu & les hommes, & qui fasse les bonnes actions comme la religion l'ordonne, sans que la main gauche sache ce qu'a fait la main droi-

té. Le bien eſt-il donc ſi difficile à faire? Prenons le contre-pied de ce que font les ambitieux & les méchans. Ils ont des eſpions qui leur rapportent toutes les anecdotes ſcandaleuſes; ayons-en pour épier les bonnes œuvres ſecrettes. Ils vont au-devant des hommes qui s'élèvent, pour les ranger ſous leurs drapeaux ou pour les abattre; allons à la recherche des hommes vertueux qui ſont dans l'oubli, pour en faire nos modèles. Ils ont des trompettes pour prôner leurs propres actions, & pour décrier celles des autres; cachons les nôtres, & ſoyons les hérauts de celles d'autrui. Les vices ſe raffinent; perfectionnons nos vertus.

Je ſens que mes écarts me mènent loin. Mais quand je n'aurois fait naître qu'une bonne idée à quelqu'un de plus éclairé que moi; quand je ne contribuerois qu'à empêcher un jour à venir, un homme au déſeſpoir de s'aller noyer, ou dans une vengeance d'aſſommer ſon ennemi, ou dans la léthargie de l'ennui, d'aller perdre ſon argent & ſa ſanté chez des filles du monde, je n'aurois pas barbouillé du papier inutilement.

Paris offre aux malheureux beaucoup d'aſyles connus ſous le nom d'hôpitaux. Que Dieu récompenſe la charité de ceux qui les ont fondés, & les vertus encore plus grandes de ceux & de celles qui les deſſervent? mais d'abord, ſans adopter les exagérations du peuple qui croit que ces maiſons ont des revenus immenſes, il eſt certain qu'une per-

ſonne bien connue & bien inſtruite des finances publiques, ayant entrepris d'établir un hoſpice pour des malades, trouva que la dépenſe de chacun d'eux n'y revenoit qu'à dix-ſept ſous par jour; qu'ils étoient beaucoup mieux entretenus à ce prix & à meilleur marché que dans les hôpitaux. Pour moi je penſe que ces mêmes dix-ſept ſous diſtribués chaque jour dans la maiſon d'un pauvre malade, y produiroient encore une plus grande économie, en faiſant vivre ſa femme & ſes enfans. Un malade du peuple n'a guère beſoin que de bon bouillon; ſa famille profiteroit de la viande qui ſerviroit à le faire. Mais les hôpitaux ſont ſujets à bien d'autres inconvéniens. Il s'y forme des maladies d'un caractère particulier, ſouvent plus dangereuſes que celles que les malades y apportent. Elles ſont aſſez connues, particulièrement celles qu'on appelle fièvres d'hôpital. Il en réſulte encore de plus grands maux pour le moral. Une perſonne qui a de l'expérience, m'a aſſuré que la plupart des criminels qui finiſſent leurs jours au gibet ou aux galères, ſortoient des hôpitaux. Ceci revient à ce que j'ai déjà dit, que tous les corps ſont dépravés; mais ſurtout, un corps de gueux. Je voudrois donc que loin de raſſembler les malheureux, on les défrayât chez leurs propres parens, ou qu'on les confiât à de pauvres familles qui en prendoient ſoin. Il faut des priſons publiques. Mais je déſirerois que les hommes qui y ſont enfermés y fuſſent moins miſérables.

Sans doute, la justice, en les privant de leur liberté, se propose non-seulement de punir leur caractère moral, mais de le réformer. L'excès de la misère & la mauvaise société ne peuvent que l'altérer de plus en plus. L'expérience prouve encore que c'est-là où les méchans achèvent de se dépraver. Tel y est entré foible & coupable, qui en sort scélérat. Comme ce sujet a été traité à fond par une plume célèbre, je n'en dirai pas d'avantage. J'observerai seulement, qu'on ne peut réformer les hommes qu'en les rendant plus heureux. Combien d'hommes qui vivoient dans le crime en Europe, sont devenus gens de bien dans les îles de l'Amérique, où on les a fait passer! Ils y sont devenus honnêtes gens, parce qu'ils y ont trouvé plus de liberté & plus de bonheur que dans leur patrie. Il y a une autre classe d'hommes encore plus dignes de pitié, parce qu'ils sont innocens; ce sont les fous. On les enferme, & ils ne manquent guère de devenir encore plus fous qu'ils n'étoient. Je remarquerai à cette occasion, que je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'Asie un seul lieu où on les enferme, excepté cependant à la Chine. Les Turcs les respectent singulièrement, soit parce que Mahomet étoit sujet lui-même à des absences d'esprit, soit à cause de l'opinion religieuse où ils sont, que lorsqu'un fou met le pied dans une maison, la bénédiction de Dieu y entre avec lui. Ils s'empressent de lui présenter à manger, & ils lui font toutes sortes de ca-

rosses. On n'entend jamais dire qu'ils aient offensé personne. Nos fous au contraire, sont dangereux, parce qu'ils sont misérables. Dès qu'il en paroît un dans les rues, les enfans déja rendus malheureux par l'éducation, & ravis de trouver un être humain sur lequel ils puissent impunément exercer leur haine, les poursuivent à coups de pierres & se plaisent à les mettre en fureur. J'observerai encore que chez les sauvages il n'y a point de fous; & je ne voudrois pas d'autre preuve que leur constitution politique qui les rend plus heureux que les peuples policés, puisque le dérangement de l'esprit ne vient que de l'excès des chagrins.

Parmi nous, le nombre des fous enfermés est très-grand. Il n'y a point de ville de province un peu considérable, qui n'ait une maison destinée à cet objet. Leur traitement y est certainement digne de pitié & mériteroit l'attention du gouvernement, puisqu'enfin si ce ne sont plus des citoyens ce sont encore des hommes, & des hommes innocens. Lorsque je faisois mes études à Caen, je me rappelle en avoir vu dans la tour aux fous, qui étoient renfermés dans des cachots où ils n'avoient pas vu la lumière depuis quinze ans. J'accompagnai un soir dans une de ces horribles cavernes, le bon curé de S. Martin, chez lequel j'étois en pension, & qui fut appelé pour administrer les derniers sacremens à un de ces malheureux qui étoit près d'expirer. Il fut obligé, ainsi que moi, de se boucher le

nez pendant tout le temps qu'il fut auprès de lui; mais la vapeur qui s'exhaloit de son fumier étoit si infecte, que mon habit en conserva l'odeur plus de deux mois & même mon linge, après avoir été plusieurs fois au blanchissage. Je pourrois citer des traits qui feroient horreur sur la manière dont ces malheureux sont traités. Mais je n'en rapporterai qu'un qui est encore tout frais à ma mémoire.

Il y a quelques années que, passant à l'Aigle, petite ville de Normandie, je fus me promener hors de la ville, vers le coucher du soleil. J'apperçus sur une petite colline un couvert situé dans une position charmante. Un religieux qui se tenoit sur la porte, m'invita à entrer pour voir la maison. Il me promena dans de vastes enclos où le premier objet que j'apperçus fut un homme d'environ quarante ans, la tête couverte de la moitié d'un chapeau, qui s'en vint droit à moi, en me disant: « Donne-moi de ton couteau » de chasse dans le cœur, donne moi de ton » couteau de chasse dans le cœur ». Le moine qui m'accompagnoit; me dit: « Monsieur, ne soyez pas étonné; c'est un pau» vre Capitaine qui a perdu l'esprit à cause » d'un passe-droit qu'on lui a fait dans son » régiment ».

» Cette maison, lui dis je, sert donc à ren» fermer des fous? Oui, me dit-il, j'en suis » le supérieur ». Il me promena d'enclos en enclos, & me conduisit dans une petite enceinte où il y avoit plusieurs cellules de maçonnerie

çonnerie, & où nous entendions parler avec beaucoup d'action. Nous y trouvâmes un chanoine en chemise & les épaules découvertes qui converſoit avec un homme d'une belle figure, aſſis près d'une petite table devant une de ces cellules. Le moine s'approche du malheureux chanoine, & lui donne de toutes ſes forces un coup ſur l'épaule nue, en lui diſant de ſortir. Sur le champ ſon camarade prend la parole & dit au moine, en propres termes : « Homme » de ſang, vous faites un acte bien cruel. » ne voyez vous pas que ce pauvre miſérable a perdu la raiſon ? » Le moine aſſez interdit ſe mord les lèvres & le menace des yeux. Mais l'autre ſans s'étonner, lui dit : « Je ſuis votre victime, vous pouvez faire » de moi ce que vous voulez ». Alors s'adreſſant à moi, il me montre ſes deux poignets entamés juſqu'au vif, par des menottes de fer qui les attachoient.

« Vous voyez, Monſieur, me dit-il, com» me je ſuis traité ! » Je me tourne vers ce religieux & lui témoigne mon indignation d'un traitement auſſi cruel. Il me répond : « Oh ! je le ferai déraiſonner quand je vou» drai ». Cependant j'adreſſe quelque parole de conſolation à cet infortuné, qui, me regardant avec confiance, ſe mit à me dire : « Je crois, Monſieur, vous avoir vu à la S. » Hubert, chez M. le maréchal de Broglie. » Vous vous trompez, Monſieur, lui répon» dis-je, je n'ai jamais été chez M. le maré» chal de Broglie ». Là-deſſus le voilà cher-

chant à se rappeler les différens lieux où il croit m'avoir vu, avec des circonstances si bien détaillées & si vraisemblables, que le moine piqué de ses reproches & de son bon sens, jugea à propos d'interrompre sa conversation en lui parlant de mariage, d'achats de chevaux, &c. Dès qu'il eut touché la corde de sa folie, il lui fit perdre la tête. Ce religieux, en sortant, me dit que ce pauvre fou étoit un homme très-bien né. J'appris, à quelque temps de-là, qu'il avoit trouvé le moyen de s'enfuir de sa prison, & que la raison lui étoit revenue.

On se sert beaucoup de remèdes physiques pour guérir la folie; & elle naît souvent d'une cause morale, puisqu'elle vient de chagrin. Ne pourroit-on pas employer, pour rendre la raison à ces malheureux, des moyens opposés à ceux qui la leur ont fait perdre, je veux dire la joie, les plaisirs, & sur-tout ceux de la musique? Nous voyons par l'exemple de Saül & par beaucoup d'autres, combien la musique a de pouvoir pour rétablir l'âme dans son harmonie. Il faudroit y joindre les traitemens les plus doux, & mettre ces infortunés lorsqu'ils sont dans des crises de fureur, non pas dans les chaînes, mais dans des lieux matelassés où ils ne pourroient faire aucun mal, ni à eux, ni aux autres. Je crois qu'en prenant ces précautions humaines, on en rétabliroit beaucoup, sur-tout lorsque ceux qui en seroient chargés, n'auroient aucun intérêt à perpétuer leur folie, comme il n'arrive que

trop souvent aux familles qui jouissent de leurs biens, & aux maisons qui reçoivent leurs pensions. Il faudroit aussi, ce me semble, confier le soin des hommes dont l'esprit est égaré à des femmes, & celui des femmes aux hommes, à cause de la pitié mutuelle des deux sexes l'un pour l'autre.

Je ne voudrois pas qu'il y eût dans le royaume un art, ni un métier, dont les retraites & les récompenses ne fussent à Paris. Parmi les diverses classes de citoyens qui les exercent, & dont la plupart sont peu connus dans la capitale, il y en a une très-nombreuse qui ne l'est point du tout, quoiqu'elle soit fort misérable, & que ce soit celle à laquelle les riches ont le plus d'obligations: ce sont les matelots. Ce sont ces gens rudes & grossiers qui vont leur chercher des voluptés jusqu'aux extrémités de l'Asie, & qui exposent sans cesse leur vie sur nos côtes pour fournir à la délicatesse de leurs tables. Leurs conversations sont au moins aussi naïves que celles de nos paysans, & incomparablement plus intéressantes par leur manière de voir, & par la singularité des pays où ils ont voyagé. Au récit de leurs misères de toutes espèces, & des tempêtes où ils s'exposent pour vous apporter des objets de jouissances de toute les parties de la terre, heureux du siècle, vous en aimeriez mieux votre repos! Votre bonheur augmenteroit par ces contrastes.

Je ne sais si ce fut pour se procurer un plaisir semblable, ou pour donner au parc

de Verſailles un air de marine très-piquant ; que Louis XIV établit ſur le grand canal qui eſt en face du château, des gondoliers Vénitiens. Leurs deſcendans y ſubſiſtent encore. Cet établiſſement mieux dirigé eût donné des retraites plus convenables à nos propres matelots. Mais ce grand roi ſouvent mal conſeillé, porta preſque toujours le ſentiment de ſa gloire au-dehors de ſon peuple. Quel contraſte ces hommes à demi couverts de goudron, avec des viſages battus des vents, & ſemblables à des vaux marins, les uns venant du Groenland, les autres des côtes de Guinée, euſſent préſenté au milieu des ſtatues de marbre & des berceaux de verdure du parc de Verſailles ! Louis XIV eût puiſé plus d'une fois parmi ces hommes francs, des vérités & des connoiſſances que ni les livres, ni même les officiers généraux de ſa marine, ne lui ont jamais données ; & d'un autre côté, la nouveauté de leur coſtume, & celle de leurs réflexions ſur ſa propre grandeur, lui euſſent préparé des ſpectacles plus amuſans que ceux qu'imaginoient à grands frais les beaux eſprits de ſa cour. D'ailleurs, quelle émulation de ſemblables poſtes n'euſſent pas excitée parmi nos matelots ? J'attribue une partie de la perfection de la marine des Anglois, à la ſimple influence de leur capitale, & à ce qu'elle eſt ſans ceſſe ſous les yeux de leur cour. Si Paris étoit comme Londres un port de mer, que d'inventions ingénieuſes perdues dans nos modes & dans

nos opéras, se dirigeroient au profit de la navigation ? Si on y voyoit seulement des matelots comme on y voit des soldats, le goût de la marine s'y répandroit davantage. Le sort de nos matelots devenus plus intéressans à la nation & à ses chefs, s'amélioreroit ; & en même-temps s'affoibliroit le despotisme brutal de ceux qui ne les gouvernent souvent qu'à force de jurer après eux & de les frapper. C'est une bonne & facile politique, d'affoiblir les vices des hommes en les rapprochant les uns des autres & en les rendant plus heureux. Nos gentilshommes de province n'ont cessé de battre leurs paysans que lorsqu'ils ont vu que ces hommes utiles devenoient des objets intéressans, dans nos livres & sur nos théâtres.

Ce n'est pas que je desire, pour nos matelots, un établissement semblable à celui de l'hotel des Invalides. L'architecture de ce mouvement me plaît beaucoup, mais je plains le sort de ceux qui l'habitent. La plupart sont mécontens & murmurent toujours, comme on peut s'en convaincre en conversant avec eux : je ne crois pas que ce soit avec fondement ; mais l'expérience prouve que les hommes, rassemblés en corps, se dépravent tôt ou tard, & sont toujours malheureux. Il faut suivre les lois de la nature, & les réunir par familles. Je voudrois, comme font les Anglois chez eux, établir nos matelots invalides aux bacs des rivières, sur tous ces petits batelets qui traversent Paris, & les répandre le long de

la Seine comme des tritons dans nos campagnes : on les verroit remonter en chaloupe & en voiles latines le cours de nos rivières, en louvoyant ; & ils y introduiroient des moyens de navigation plus prompte & plus commode, qui y sont encore inconnus. Quant à ceux que l'âge ou les blessures mettroient tout-à-fait hors de service, ils seroient défrayés convenablement, dans une maison semblable à celle que les Anglois ont établie à Gréenvich, pour leurs matelots invalides. Mais, pour dire la vérité, je suis persuadé que l'Etat trouveroit plus d'économie à leur faire des pensions, & que ces mêmes matelots seroient beaucoup mieux dans le sein de leurs familles : cela n'empêcheroit pas qu'on ne bâtît, dans Paris, un monument majestueux & commode, qui serviroit de retraite à ces braves gens. La capitale en fait peu de compte, parce qu'elle ne les connoît pas ; mais il y a tel d'entre eux qui, en passant chez l'ennemi, est capable de faire réussir une descente dans nos colonies, & même sur nos côtes. Nos matelots désertent en aussi grand nombre que nos soldats ; & leur désertion est bien plus coûteuse à l'Etat, parce qu'il faut plus de temps pour les former, & que leurs connoissances locales sont plus importantes à nos ennemis que celles de nos cavaliers ou de nos fantassins.

Ce que je viens de dire sur nos matelots peut s'étendre à tous les autres états du royaume, sans exception. Je souhaiterois

qu'il n'y en eût aucun qui n'eût son centre à Paris, & qui n'y trouvât un lieu d'asyle, une retraite, une petite chapelle. Tous ces monumens des diverses classes de citoyens qui donnent la vie au corps politique, décorés avec les attributs particuliers à chaque industrie, y figureroient parfaitement bien.

Après avoir rendu la capitale très-heureuse & très-bonne pour les hommes de la nation, j'y inviterois les peuples étrangers de toutes les parties du monde. O! femmes, qui réglez nos destins, combien devez-vous contribuer à réunir les hommes dans la ville où vous régnez! Ils s'occupent de vos plaisirs par toute la terre. Pendant que vous n'êtes occupées qu'à jouir, un Lapon va, au milieu des tempêtes, harponner la baleine, dont les barbes serviront à faire bouffer vos robes: un Chinois met au four la porcelaine où vous prendrez le café, qu'un Arabe de Moka est occupé à cueillir pour vous: une fille du Bengale file votre mousseline sur les bords du Gange; tandis qu'un Russe abat, au milieu des sapins de la Finlande, le mât du vaisseau qui vous l'apportera. La gloire d'une grande capitale est de réunir dans ses murs des hommes de toutes les nations, qui concourent à ses plaisirs. Je voudrois voir à Paris des Samoyèdes, avec leurs habits de peau de veau marin, & leurs bottes de peau d'esturgeon; & des nègres Jolofs, avec leurs pagnes bordées de rouge & de bleu;

voudrois voir des Indiens imberbes du Pérou, vêtus de plumes de la tête aux pieds, se promener, sans crainte, dans nos places publiques, autour de la statue de nos rois, auprès des fiers Espagnols en manteau & en moustaches. J'aurois du plaisir à y voir des Hollandois s'établir sur les croupes sèches de Montmartre; &, se livrant à leur inclination hydraulique, comme les castors, trouver le moyen de s'y procurer des canaux pleins d'eau; tandis que des habitans de l'Orénoque vivroient à sec au-dessus des terrains inondés de la Seine, dans le feuillage des saules & des aunes. Je souhaiterois que Paris fût aussi grand, & d'une population aussi diversifiée que ces anciennes villes de l'Asie, telles que Ninive & Suze, où il falloit employer trois jours pour en faire le tour; & où Assuerus voyoit deux cents nations s'incliner devant son trône. Je voudrois que tous les peuples de la terre correspondissent à cette ville, comme les membres au cœur dans le corps humain. Quels secrets avoient les Asiatiques, pour faire des cités si vastes & si populeuses? Ils sont, en tout genre, nos aînés; ils permettoient à toutes les nations de s'y établir. Présentez aux hommes la liberté & le bonheur, vous les attirerez de toutes les parties du monde.

Il seroit bien digne de l'humanité de quelque grand prince de proposer cette question à l'Europe: Si le bonheur d'un peuple ne dépend pas de celui de ses voi-

ſins? L'affirmative bien prouvée feroit tomber la maxime contraire de Machiavel, qui gouverne depuis long-temps notre politique européenne. Il ſeroit fort aiſé d'abord de démontrer que la ſimple bonne intelligence avec ſes voiſins, feroit licentier ces armées de terre & de mer, qui ſont ſi à charge à chaque peuple. En ſecond lieu, on feroit voir que chaque peuple a partagé les biens & les maux de ſes voiſins, par l'exemple des Eſpagnols, qui ont découvert l'Amérique, & qui en ont diſperſé les biens & les maux dans le reſte de l'Europe. On prouveroit encore cette vérité, par la proſpérité & la grandeur où ſont parvenus les peuples qui ont eu ſoin de ſe concilier leurs voiſins, comme les Romains, qui leur accordoient le droit de bourgeoiſie de proche en proche, & vinrent, par ce moyen, à ne faire qu'une ſeule nation de toutes celles de l'Italie. Ils n'auroient, ſans doute, fait qu'un ſeul peuple de tout le genre humain, ſi leur coutume barbare, de ſe faire ſervir par des eſclaves étrangers, n'avoit mis des reſtrictions à une politique auſſi humaine. On démontreroit enſuite le malheur des gouvernemens qui, étant d'ailleurs bien ordonnés au dedans, ont vécu dans un état d'anxiété perpétuelle, toujours foibles & diviſés, parce qu'ils n'étendoient pas l'humanité au-delà de leur territoire. Tels ont été les Grecs: telle eſt, de nos jours, la Perſe, qui eſt tombée dans un état de foibleſſe extrême immédiatement après le règne brillant de Scha Abbas,

dont la maxime politique étoit de s'entourer de déserts; son pays, à la fin, en est devenu un comme ceux de ses voisins. On en trouveroit encore d'autres exemples chez les puissances de l'Asie, auxquelles des poignées d'Européens font la loi.

Henri IV avoit formé le projet céleste de faire vivre toute l'Europe en paix; mais son projet n'étoit pas assez étendu pour se maintenir: la guerre y seroit venue des autres parties du monde. Nos destins sont liés avec ceux du genre humain. C'est un hommage qu'il faut rendre à notre religion, & qu'elle mérite seule: la nature nous dit, aimez-vous vous seul; l'éducation domestique, aimez votre famille; la nation, aimez la patrie; mais la religion nous ordonne d'aimer tous les hommes, sans exception. Elle connoît mieux nos intérêts, que notre instinct naturel, nos parens & notre politique. Les sociétés humaines ne sont pas partielles, comme celles des animaux. Il importe fort peu aux abeilles de la France, qu'on détruise des ruches en Amérique. Mais les larmes des hommes dans le nouveau monde, font couler leur sang dans l'ancien; & le cri de guerre d'un Sauvage, sur le bord d'un lac, a retenti plus d'une fois en Europe, & y a troublé le repos des rois. La religion, qui nous défend de nous aimer nous-mêmes, & qui nous ordonne d'aimer tous les hommes, ne se contredit donc point, comme l'ont prétendu quelques sophistes; elle n'exige le sacrifice

de nos passions que pour les diriger vers le bonheur général ; & en nous ordonnant d'aimer tous les hommes, elle nous donne le seul moyen véritable de nous aimer nous-mêmes.

Je souhaiterois donc que nos relations politiques avec toutes les nations du monde, aboutîssent à bien recevoir leurs sujets dans la capitale du royaume. Quand nous n'y emploierions qu'une partie de nos dépenses en affaires étrangères, nous ne nous en trouverions pas plus mal. Les peuples de l'Asie n'envoient ni consuls, ni ministres, ni ambassadeurs au dehors, si ce n'est dans des cas extraordinaires ; & tous les peuples de la terre viennent aborder chez eux. Ce n'est point en envoyant à grands frais des ambassadeurs chez nos voisins, que nous nous concilierons leur amitié. Bien souvent notre faste devient une source secrette de haine & de jalousie parmi leurs grands. C'est en accueillant chez nous leurs propres sujets, foibles, persécutés, malheureux. Ce furent nos réfugiés François qui donnèrent une partie de notre industrie & de notre puissance à la Prusse & à la Hollande. Que de relations secrettes de commerce & de bienveillance nationale se sont formées par de pareilles réceptions ! Un bon Allemand, qui se retire en Autriche après avoir fait une petite fortune en France, fait passer chez nous cent de ses compatriotes, & dispose tout le canton où il s'établit à nous vouloir du bien. C'est par

de semblables liens que les amitiés nationales se forment bien mieux que par des traités diplomatiques; car l'opinion d'un peuple détermine toujours celle de son prince.

Après avoir rendu la ville des hommes très-heureuse, je m'occuperois à embellir & à rendre commode la ville de pierre. J'y éléverois une multitude de monumens utiles : j'y voudrois, le long des maisons, des arcades comme à Turin, & des trotoirs comme à Londres, pour la commodité des gens de pied; dans les rues, des arbres & des canaux, s'il étoit possible, comme en Hollande, pour la facilité des transports; dans les fauxbourgs, des caravanserais, comme dans les villes de l'Orient, pour loger, à peu de frais, les voyageurs étrangers; vers le centre de la ville, des marchés vastes, & entourés de maisons de six à sept étages, pour le petit peuple, qui ne sait bientôt plus où se loger. Je mettrois beaucoup de variété dans leur plan & leur décoration. On verroit, dans leur pourtour, des temples, des palais de justice, des fontaines publiques; les principales rues viendroient y aboutir. Ces marchés, ombragés d'arbres, & divisés par grands compartimens, présenteroient dans le plus grand ordre, tous les dons de Flore, de Cérès & de Pomone. J'éléverois au centre la statue d'un bon roi; car on ne sauroit la placer dans un lieu plus honorable à sa mémoire, qu'au milieu de l'abondance de ses sujets.

Je ne connois rien qui me donne une idée plus précise de la police d'une ville & du bonheur de son peuple, que la vue de ses marchés. A Pétersbourg, chaque marché est distribué par quartiers destinés à la vente d'une seule espèce de marchandise. Cet ordre plaît au premier coup-d'œil, mais il fatigue bientôt par son uniformité. Pierre premier aimoit les formes régulières, parce qu'elles sont favorables au despotisme. Pour moi, je desirerois y voir la plus grande concorde parmi nos marchands, & les plus grand contrastes dans leurs marchandises. En ôtant les rivalités qui naissent du commerce des mêmes objets, on banniroit d'entre eux les jalousies qui y font naître tant de querelles. Je voudrois que l'Abondance y versât toutes ses cornes, pêle-mêle; on y verroit des faisans, des morues fraîches, des coqs de bruyère, des turbots, des verdures, des oranges, des canards sauvages, des fleurs, &c.... Il seroit permis d'y exposer en vente toutes les espèces de marchandises; & ce seul privilège suffiroit pour détruire bien des monopoles.

J'éléverois dans la ville, des temples en petit nombre, mais augustes, immenses, avec des galeries au dedans & au dehors, & capables de contenir, les jours de fête, le tiers de la population de Paris. Plus les temples se multiplient dans un état, plus la religion s'y affoiblit. Ceci paroît un paradoxe; mais voyez la Grèce & l'Italie, couvertes de clochers, tandis que Cons-

tantinople eſt remplie de renégats Grecs & Italiens. Indépendamment des cauſes politiques, & même religieuſes, qui occaſionnent ces dépravations nationales, il y en a une naturelle, dont nous avons déja reconnus les effets dans la foibleſſe de l'eſprit humain. C'eſt que notre affection diminue, lorſqu'elle eſt partagée entre trop d'objets. Les Juifs, ſi étonnans par leur attachement pour leur religion, n'avoient qu'un ſeul temple dont le ſouvenir excite encore leurs regrets.

Je conſtruirois dans Paris des amphithéâtres comme à Rome, pour y raſſembler le peuple, & lui donner de temps en temps des fêtes. Quel ſuperbe local offroit pour cet objet la colline qui eſt à l'entrée des Champs-Elyſées! Qu'il eût été facile de la creuſer juſqu'au niveau de la campagne en forme d'amphithéâtre, diſpoſé par gradins revêtus de ſimple gazon, & couronné de grands arbres à ſon ſommet, qui ſe fût trouvé à plus de quatre-vingt pieds d'élévation! Quel coup-d'œil magnifique, c'eût été de voir là un peuple immenſe, rangé tout autour en famille, buvant, mangeant, & jouiſſant du ſpectacle de ſon propre bonheur!

Tous ces édifices ſeroient conſtruits de pierre, non pas à petites aſſiſes comme les nôtres, mais par grands blocs, comme les employoient les anciens (1), & comme ils

(1) Et comme les emploient les Sauvages. Les

convient à la ville éternelle. Les rues & les places publiques feroient plantées de grands arbres de différentes efpèces. Les arbres font les véritables monumens des nations. Les

voyageurs font fort étonnés lorfqu'ils voient au Pérou les monumens des anciens Incas, formés de grandes pierres irrégulières qui fe joignent parfaitement. Leur conftruction préfente d'abord deux grandes difficultés. Comment les Indiens ont-ils tranfporté ces grandes pierres, & comment font-ils venus à bout de les faire accorder d'une manière fi parfaite, malgré leur irrégularité ? Nos favans ont d'abord fuppofé des machines pour les tranfporter, comme s'il falloit des machines plus puiffantes que les bras de tout un peuple qui travaille de concert. Ils ont dit enfuite que les Indiens leur donnoient ces formes irrégulières à force de travail & d'attention. C'eft fe moquer du monde. Ne leur étoit-il pas beaucoup plus aifé de les tailler régulièrement, qu'irrégulièrement ? J'ai été moi-même long-temps embarraffé à me réfoudre ce problême. Enfin, ayant lu dans les mémoires de Dom Ulloa, & auffi dans quelques autres voyageurs, qu'on trouve en plufieurs endroits du Pérou, des lits de pierre à la furface de la terre, qui font remplis de fentes & de crevaffes, j'ai compris auffitôt l'induftrie des anciens Péruviens. Ils ne faifoient autre chofe que d'enlever par pièces ces lits horizontaux des carrières, & de les placer perpendiculairement, en en rapprochant les morceaux les uns des autres. Ils avoient ainfi un mur tout fait, qui ne leur coûtoit rien à tailler. L'efprit naturel a des reffources très-fimples & fort fupérieures à celles de nos arts. Par exemple, les Sauvages du Canada n'avoient point de marmites de fer avant l'arrivée des Européens. Ils étoient venus à bout d'y fuppléer, en creufant avec le feu le tronc d'un arbre. Mais comment s'y prenoient-ils pour y faire bouillir des bœufs entiers, comme ils faifoient? Je l'ai

temps qui altère bientôt les ouvrages de l'homme, ne fait qu'accroître la beauté de ceux de la nature. C'est aux arbres que nos boulevards, dont la promenade est si recherchée, doivent leurs plus grands charmes. Ils réjouissent la vue par leur verdure; ils élèvent notre âme vers le ciel par la hauteur de leurs tiges; ils ajoutent au respect des monumens près desquels ils sont plantés, par la majesté de leurs formes. Ils contribuent plus qu'on ne pense à nous attacher aux lieux que nous avons habités. Notre mémoire s'y fixe, comme à des points de réunion, qui ont avec notre âme des harmonies secrettes. Ils dominent sur les événemens de notre vie, comme ceux qui s'élèvent sur les bords de la mer, & qui servent de renseignement aux pilotes. Je ne vois point de tilleuls, que je ne me rappelle aussitôt la Hollande, ni de sapins, que je ne me représente les forêts de la Russie. Souvent ils nous attachent à la patrie, lorsque les autres liens en ont été rompus. Je sais plus d'un homme expatrié,

---

donné à deviner à plus d'un homme, soi-disant de génie, qui ne l'a su trouver. Pour moi, j'avoue que je ne pouvois pas imaginer qu'il fût possible de faire bouillir de l'eau dans des marmites de bois, qui contenoient souvent plusieurs muids. Il n'y avoit cependant rien de si aisé pour les Sauvages; ils faisoient rougir des cailloux, & ils les jettoient dans l'eau de la marmite, jusqu'à-ce qu'elle fût bouillante. *Voyez* Champlain.

qui, dans sa vieillesse, a été ramené dans son village par le souvenir de l'ormeau à l'ombre du quel il avoit dansé dans sa jeunesse. J'ai entendu à l'île de France, plus d'un habitant soupirer après sa patrie, à l'ombre des bananiers; & me dire: « Je » serois tranquille ici, si j'y voyois seule» ment de la violette ». Les arbres de la patrie ont encore de plus grands attraits, quand ils se lient, comme chez les anciens, avec quelque idée religieuse, ou avec le souvenir de quelque grand homme. Des peuples entiers y ont attaché leur patriotisme. Avec quelle vénération les Grecs voyoient à Athènes l'olivier que Minerve y fit naître, & au mont Olympe l'olivier sauvage dont Hercule avoit été couronné! Plutarque rapporte que, lorsque à Rome le figuier, sous lequel Rémus & Romulus avoient été allaités par une louve, venoit à se flétrir, le premier qui s'en appercevoit, crioit, à l'eau! à l'eau! & tout le peuple effrayé, accouroit avec des chauderons & des marmites pleins d'eau pour l'arroser. Pour moi, je pense que, quoique nous soyons déja bien éloignés de la nature, nous ne verrions point sans émotion le cerisier de la forêt où notre bon Henri IV étoit grimpé, quand il apperçut défiler au fond du vallon voisin l'armée du duc ne Mayenne.

Une ville, fût-elle de marbre, me paroîtroit triste, si je n'y voyois des arbres &

de la verdure (1) : d'un autre côté, un paysage, fusse l'Arcadie, fussent les rivages de l'Alphée, ou les croupes du mont Lycée, me sembleroient sauvages, si je n'y voyois au moins une petite cabane. Les ouvrages de la nature & ceux de l'homme se prêtent des graces mutuelles. L'esprit d'intérêt a détruit parmi nous le goût de la nature. Nos paysans ne voient de beautés dans nos campagnes, que là où ils voient leur revenu. Je rencontrai un jour dans le voisinage de l'abbaye de la Trappe, sur le chemin caillouteux de Notre-Dame d'Apre, une paysanne qui cheminoit avec deux gros pains sous son bras. C'étoit au mois de mai; il faisoit le plus beau temps du monde. « Voilà, dis-» je à cette bonne femme, une charmante » saison. Que ces pommiers en fleur sont » beaux! Comme ces rossignols chantent » dans ces bois! — Ah, me repondit-elle,

(1) Les arbres sont par leur durée les vrais monumens des nations, & ils en sont encore le calendrier par des différens temps où ils poussent leurs feuilles, leurs fleurs & leurs fruits. Les Sauvages n'en ont point d'autre, & nos paysans même s'en servent fréquemment. Je rencontrai un jour, vers la fin de l'automne, une jeune paysanne qui pleuroit en cherchant un mouchoir qu'elle avoit perdu sur le grand chemin. « Etoit-il beau votre mouchoir, lui demandai-je? Monsieur, me dit-elle, „ il étoit tout neuf; je l'avois acheté aux fèves". J'ai pensé plus d'une fois que, si nos époques historiques, si vantées, étoient datées de celles de la nature, il n'en faudroit pas davantage pour les couvrir d'injustice & de ridicule. Si on lisoit, par

» je me soucie bien des bouquets & de ces » petits piauleux ? C'est du pain qu'il nous » faut ». L'indigence serre le cœur de nos paysans, & ferme leurs yeux. Mais nos bourgeois ne font pas plus de compte de la nature, parce que l'amour de l'or dirige tous leurs goûts. Si quelques-uns d'entre eux estiment les arts libéraux, ce n'est pas parce que ces arts imitent les objets naturels; c'est par le prix qu'attache à leurs productions la main des grands maîtres. Tel donne mille écus d'un tableau de la campagne, peint par le Lorrain, qui ne mettroit pas la tête à la fenêtre pour en regarder le paysage; & tel met précieusement sur son secrétaire le buste de Socrate, qui ne recevroit pas ce philosophe dans sa maison s'il étoit en vie, & qui contribueroit, peut-être, à sa mort s'il étoit persécuté.

Le goût de nos artistes a été égaré par celui de nos bourgeois. Comme ils savent que c'est moins la nature que leur travail

---

exemple, dans nos histoires, qu'un prince fit massacrer une partie de ses sujets, pour se rendre le ciel favorable, précisément dans la saison où son royaume étoit couvert de moissons; qu'on y datât nos batailles sanglantes & nos bombardemens de ville, de la floraison des violettes, des premiers laitages, de la tonte des brebis; il ne faudroit pas d'autre contraste pour en rendre la lecture abominable. D'un autre côté, ces dates ajouteroient des graces immortelles aux actions des bons princes, & confondroient leurs bienfaits avec ceux du ciel.

qu'on estime, ils ne cherchent qu'à se montrer eux-mêmes. De là vient qu'ils mettent quantité de riches accessoires dans la plupart de nos monumens, & qu'ils y oublient souvent l'objet principal. Ils font, par exemple, pour les jardins, des vases de marbre, où on ne peut mettre aucun végétal; pour les appartemens, des urnes & des amphores où l'on ne peut verser aucune espèce de liqueur; pour nos villes, des colonnades sans palais, des portes dans des lieux où il n'y a point de murs, des places publiques divisées de barrières pour empêcher le peuple de s'y rassembler. C'est, dit-on, afin que l'herbe y pousse. Voilà un beau projet! Une des plus grandes malédictions que les anciens faisoient contre leurs ennemis, c'étoit qu'ils pussent voir l'herbe pousser dans leurs places publiques. Si on veut voir de la verdure dans les nôtres, que n'y plante-t-on des arbres qui donneront à la fois, au peuple, de l'ombre & de l'abri? Il y en a qui mettent dans les trophées qui couronnent les hôtels de nos princes, des arcs, des flèches, des catapultes, & qui ont poussé la simplicité jusqu'à y planter des enseignes romaines, où l'on lit S. P. Q. R. C'est ce qu'on peut voir au palais de Bourbon. La postérité croira que les Romains étoient, dans le dix-huitième siècle, les maîtres de notre pays. Et comment, nous qui sommes si vains, prétendons-nous l'occuper de notre mémoire, si nos monumens, nos médailles, nos trophées, nos drames, nos inscriptions,

lui parlent sans cesse des étrangers & de l'antiquité ?

Les Grecs & les Romains étoient bien plus conséquens. Jamais il ne se sont avisés de faire des monumens inutiles. Leurs beaux vases d'albâtre & de calcédoine, servoient dans les festins à mettre du vin ou des parfums. Leurs péristiles annonçoient toujours un palais ; leurs places publiques étoient uniquement destinées à rassembler les citoyens. Ils y plaçoient les statues de leurs grands hommes, sans être entourées de grilles, afin que leurs images fussent encore à la portée des malheureux ; & qu'ils en fussent invoqués après la mort, comme ils l'avoient été pendant leur vie. Juvenal parle d'une statue de bronze à Rome, dont le peuple avoit usé les mains à force de les baiser. Quelle gloire pour la mémoire du citoyen qu'elle représentoit ! Si elle existoit encore, sa mutilation la rendroit plus précieuse que la Vénus de Médicis avec ses proportions.

Notre peuple est, dit on, sans patriotisme. Je le crois bien, car on fait tout ce qu'on peut pour le lui faire perdre. Par exemple, sur le fronton de ce beau temple qu'on élève à Sainte Geneviève, qui est trop petit, comme tous nos monumens modernes, on a représenté une adoration de croix. On voit, à la vérité, la patronne de Paris dans des bas-reliefs, sous le péristile, au milieu des cardinaux ; mais n'eût-il pas été plus convenable de montrer au peuple son

humble patronne en habit de bergère, en petit juſtaucorps & en cornette, avec ſa pannetière, ſa houlette, ſon chien, ſes brebis, ſes formes à faire des fromages, & tout le coſtume de ſon ſiècle & de ſon état, au milieu du fronton de l'égliſe qui lui eſt dédiée ? On eût pu y joindre une vue de Paris, tel qu'il étoit de ſon temps. Il en eût réſulté des contraſtes & des objets de comparaiſon très agréables. Le peuple, à la vue de ce tableau champêtre, ſe fût rappelé les temps anciens. Il eût conçu de l'eſtime pour les vertus obſcures qui lui ſont néceſſaires, & il eût été tenté de marcher dans les rudes ſentiers de la gloire où s'eſt élevée ſon humble patronne, qu'il lui eſt impoſſible maintenant de reconnoître avec ſes habits à la grecque, & au milieu des prélats.

Nos artiſtes s'écartent quelquefois de l'objet principal, juſqu'à l'omettre tout-à-fait. On montroit, il y a quelques années, dans un des ateliers du Louvre, le tombeau du Dauphin & de la Dauphine, deſtiné pour la cathédrale de la ville de Sens. Tout le monde y couroit, & en revenoit extaſié d'admiration. J'y fus comme les autres; & la première choſe que je cherchai à y reconnoître, fut la reſſemblance du Dauphin & de la Dauphine à la mémoire deſquels ce monument étoit élevé. Il n'y en avoit pas ſeulement les médaillons. On y voyoit le Temps avec ſa faux, l'Hymen avec des urnes, & toutes les idées rebattues de

l'allégorie, qui est souvent, pour le dire en passant, le génie de ceux qui n'en ont point. Pour achever d'en éclaircir le sujet, il y avoit sur les panneaux d'une espèce d'autel placé au milieu de ce groupe de figures symboliques, de longues inscriptions latines assez étrangères à la mémoire du grand prince qui en étoit l'objet. Voilà, me dis-je en moi-même, un beau monument national! Des inscriptions latines pour un peuple François, & des symboles payens pour une cathédrale! Si l'artiste, dont j'admirai d'ailleurs le ciseau, n'y vouloit montrer que ses propres talens, il falloit qu'il recommandât à son successeur, de laisser imparfaite une petite partie de la base de ce monument, que la mort l'avoit empêché lui-même d'achever, & d'y graver ces mots: *Coustou moriens faciebat.* Cette consonnance de fortune l'eût lié à ce monument royal, & eût donné une grande profondeur aux réflexions sur la vanité des choses humaines, que doit faire naître la vue d'un tombeau.

Peu d'artistes saisissent l'objet moral; ils ne cherchent que le pitoresque. « Oh le » beau sujet à mettre en Bélisaire! » disent-ils, quand ils entendent parler d'un de nos grands hommes malheureux. Ils contribueroient, je crois, à en faire des saints Sébastiens, pour avoir des sujets pittoresques. Cependant, les arts libéraux ne sont destinés qu'à rappeler le souvenir de la vertu, & non pas la vertu pour donner de l'occupation aux arts libéraux. J'avoue que la célé-

brité qu'ils procurent, est un puissant moyen pour porter la plupart des hommes aux grandes actions, quoiqu'au fond ce ne soit pas le véritable; mais s'il n'en donne pas le sentiment, il en fait faire quelquefois les actes. Aujourd'hui, nous allons bien au-delà. Ce n'est plus la gloire de la vertu, que les corps & les particuliers cherchent à mériter; c'est l'honneur de la distribuer aux autres. Dieu sait l'étrange confusion qui en résulte! Des femmes de vertu très-suspecte, & des filles entretenues, établissent des Rosières: elles donnent des prix à la virginité. Des filles d'Opéra couronnent nos généraux victorieux. Le maréchal de Saxe, disent nos historiens, fut couronné de l'auriers sur le théâtre de la nation: comme si la nation étoit composée de comédiens & que son sénat fût un théâtre! Pour moi je crois la vertu si respectable, qu'il ne faudroit qu'un seul sujet où elle fût bien loyale, pour couvrir de ridicule ceux qui osent lui distribuer ces vains & méprisables honneurs. Quelle danseuse, par exemple, eût eu l'imprudence de couronner le front auguste de Turenne, ou celui de Fénelon?

L'académie Françoise seroit bien plus propre à fixer, par les charmes de l'éloquence, les regards de la nation sur nos grands hommes, si elle cherchoit moins par ses éloges à faire le panégyrique des morts, que la satyre des vivans. D'ailleurs, la postérité se méfiera autant des éloges

que

que des ſatyres. D'abord, le mot d'éloge eſt ſuſpect de flatterie : de plus, ce genre d'éloquence ne caractériſe rien. Pour peindre la vertu, il faut mettre en évidence des défauts & des vices, afin d'en faire réſulter des combats & des victoires. Le ſtyle qu'on y emploie eſt plein de pompe & de luxe. Il eſt rempli de réflexions & de tableaux ſouvent étrangers à l'objet principal. Il reſſemble à un cheval d'Eſpagne ; il fait dans ſa marche beaucoup de mouvemens, & il n'avance point. Ce genre d'éloquence indécis & vague, ne convient à aucun grand homme en particulier, parce qu'on peut l'appliquer, en général, à tous ceux qui ont couru dans la même carrière. Si vous changez ſeulement quelques noms propres dans l'éloge d'un général, vous pouvez y faire entrer tous les généraux paſſés & à venir. D'ailleurs, ſon ton ampoulé eſt ſi peu convenable au langage ſimple de la vérité & de la vertu, que lorſqu'un écrivain veut y introduire des traits de caractère de ſon héros, afin qu'on ſache au moins de qui il veut parler, il eſt obligé de les reléguer dans des notes, de peur de déranger ſon ordre académique.

Certainement ſi Plutarque n'eût écrit que les éloges des hommes illuſtres, on ne les liroit pas plus aujourd'hui que le Panégyrique de Trajan, qui coûta tant d'années à Pline le jeune. Vous ne trouverez jamais entre les mains du peuple, un éloge d'a-

cadémie. On y verroit peut-être ceux de Fontenelle, & quelques autres encore, si les hommes qui y sont loués s'étoient occupés eux-mêmes du peuple pendant leur vie. Mais la nation lit volontiers l'histoire. Il y a quelque temps que me promenant du côté de l'Ecole Militaire, j'apperçus au loin, près d'une sablonnière, une grosse colonne de fumée. Je dirigeai ma promenade de ce côté-là, pour voir d'où elle provenoit. Je trouvai dans un lieu fort solitaire, & assez ressemblant à celui où Shakespéar met la scène des trois sorcières qui apparurent à Machbet, une pauvre & vieille femme assise sur une pierre. Elle s'occupoit à lire dans un vieux livre, auprès d'un gros tas d'herbes où elle avoit mis le feu. Je lui demandai d'abord pour quel usage elle brûloit ces herbes? Elle me répondit que c'étoit pour en recueillir les cendres & les vendre aux blanchisseuses; qu'elle achetoit à cette fin les mauvaises herbes des jardiniers, & qu'elle attendoit qu'elles fussent entièrement consumées pour en emporter les cendres, parce qu'on les lui voloit dans son absence. Après avoir satisfait ainsi ma curiosité, elle continua sa lecture avec beaucoup d'attention. Comme j'avois grande envie de savoir quel étoit le livre dont elle charmoit ses peines, je la priai de m'en dire le titre. « C'est la vie de M. de Tu- » renne, me répondit-elle. » Et qu'en pensez-vous, lui dis-je. « Ah! reprit-elle » avec émotion, c'étoit un bien brave hom-

» me, à qui un miniſtre a donné bien de
» la peine pendant ſa vie! » Je me retirai, redoublant de vénération pour la mémoire de M. de Turenne, qui ſervoit à conſoler une femme miſérable. C'eſt ainſi que la vertu des petits s'appuie ſur celle des grands hommes, comme ces plantes foibles qui, pour n'être pas foulées aux pieds, s'accrochent au tronc des chênes.

DE LA NOBLESSE.

Les anciens peuples de l'Europe imaginèrent, pour porter les hommes à la vertu, d'annoblir les deſcendans de leurs citoyens vertueux. Ils ſont tombés dans de grands inconvéniens, en rendant la nobleſſe héréditaire; car ils ont interdit par-là, aux autres citoyens, les routes de l'illuſtration. Comme elle eſt l'apanage perpétuel d'un certain nombre de familles, elle ceſſe d'être une récompenſe nationale, ſans quoi toute une nation deviendroit noble à la fin; ce qui y produiroit une léthargie fatale aux arts & aux métiers, comme il eſt arrivé en Eſpagne & à une partie de l'Italie Il en réſulte encore bien d'autres maux, dont le principal eſt de former dans un Etat deux nations qui n'ont à la fin plus rien de commun; le patriotiſme s'y détruit, & elles ne tardent pas à être ſubjuguées. Tel a été de nos jours le ſort de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, & d'une partie même des provinces de notre royaume, telle que la Bretagne,

où la noblesse trop nombreuse & trop altière formoit une classe absolument distincte du reste des citoyens. Il est digne de remarque que ces pays, quoique républicains, quoique si puissans au jugement de nos écrivains politiques, par la liberté de leur constitution, ont été subjugués fort aisément par des princes despotiques, qui ne commandent, dit-on, qu'à des esclaves. C'est que le peuple par tout pays, aime mieux avoir un souverain que mille tyrans, & que son sort décide toujours celui de ses maîtres. Les Romains affoiblirent les distinctions injustes & odieuses qui se trouvoient entre les Praticiens & les Plébéiens, en accordant à ces derniers, des privilèges & des charges de la plus haute considération.

Il y avoit encore parmi eux des moyens, à mon gré plus puissans, d'y rapprocher les deux classes de citoyens; c'étoient les adoptions. Que de grands hommes se formèrent dans le peuple, pour mériter ces sortes de récompenses, aussi illustres & plus touchantes que celles de la patrie! C'est ainsi que s'élevèrent les Catons & les Scipions, pour être greffés dans des familles partriciennes. C'est ainsi que le plébéien Agricola obtint en mariage la fille d'Auguste. Je ne sache pas, & c'est peut-être un effet de mon ignorance, que les adoptions aient jamais été en usage parmi nous, si ce n'est entre quelques grands seigneurs, qui, faute d'héritiers, ne savoient, en mourant, à qui laisser leurs domaines. Je crois les adoptions

bien préférables aux annobliſſemens fait par l'état. Elles feroient revivre des familles illuſtres, dont les deſcendans languiſſent aujourd'hui dans la plus étroite pauvreté. Elle rendroient la nobleſſe chère au peuple, & le peuple cher à la nobleſſe. Il faudroit que le privilège de les conférer, devînt un genre de récompenſe pour les nobles eux-mêmes. Ainſi, par exemple, un pauvre gentilhomme qui ſe ſeroit illuſtré, pourroit adopter un homme de la bourgeoiſie qui ſe diſtingueroit. Un gentilhomme ſeroit en quête de la vertu parmi le peuple; & un homme de bien pour patron parmi les nobles. Ces liens politiques me paroiſſent plus puiſſans & plus honorables que ceux des mariages de finance, qui, en rapprochant deux citoyens de claſſes différentes, aliènent ſouvent leurs familles. La nobleſſe acquiſe ainſi, me paroîtroit bien préférable à celle qui donnent les charges publiques, qui, ne s'obtenant que par la vénalité, perd par cela même de ſon reſpect.

Avec tout cela, il reſteroit toujours l'inconvénient de l'hérédité, qui multiplie trop à la longue la claſſe des nobles. On a cru y remédier parmi nous en déclarant pluſieurs états nobles, tel que le commerce maritime. D'abord c'eſt une queſtion de ſavoir ſi l'eſprit du commerce peut bien s'accorder avec la loyauté du gentilhomme. D'ailleurs, quel commerce fera celui qui n'a rien? Ne faut-il pas payer des penſions chez un négociant pour en apprendre les élémens? Et

comment en viendront à bout tant de pauvres gentilshommes qui n'ont pas ſeulement de quoi vêtir leurs enfans ? J'en ai vu en Bretagne, qui deſcendoient des plus anciennes maiſons de la province, & qui étoient obligés pour vivre d'aller en journées faucher les foins des payſans. Plût à Dieu que tous les états fuſſent nobles, & ſur tout l'agriculture ! car c'eſt celui-là particulièrement dont toutes les fonctions conviennent à la vertu. Pour être laboureur, il n'eſt pas beſoin de tromper, de flatter, de s'avilir, de faire violence à perſonne. On ne doit point ſes profits au vice ou au luxe de ſon ſiècle ; mais aux bienfaits du ciel. On tient au moins à la patrie par le coin de terre qu'on y cultive. Si l'état de laboureur étoit annobli, il en réſulteroit une multitude d'avantages pour les habitans du royaume. Il ſuffiroit même qu'il ne fût pas roturier. Mais voici une reſſource que l'état peut employer au ſoulagement de la pauvre nobleſſe. La plupart des anciennes ſeigneuries s'achètent aujourd'hui par des gens qui n'ont d'autre mérite que d'avoir de l'argent, de ſorte que les honneurs de ces illuſtres maiſons ſont tombés en partage à des hommes qui, en vérité n'en ſont guères dignes. Le roi devroit acheter ces ſeigneuries lorſqu'elles ſont à vendre, s'en réſerver les droits ſeigneuriaux, avec une portion de terre, & former de ces petits domaines des bénéfices civils & militaires, qui ſeroient les récompenſes des bons officiers, des citoyens

utiles & des familles nobles & pauvres, à-peu-près comme ſont en Turquie les Timariots.

D'UN ÉLYSÉE.

Les annobliſſemens ont encore cet inconvénient ; c'eſt que tel commence par les vertus de Marius, qui finit par avoir ſes vices. J'ai à propoſer un moyen d'illuſtration qui n'entraine point les dangers de l'hérédité & de l'inconſtance des hommes : c'eſt de n'accorder qu'à la mort les récompenſes de la vertu.

La mort met le dernier ſceau à la mémoire des hommes. On ſait de quel poids étoient les jugemens que les Egyptiens prononçoient ſur les citoyens après leur mort. C'étoit alors que les Romains en faiſoient quelquefois des demi-dieux, ou quelquefois les jetoient dans le Tibre. Le peuple, au défaut des prêtres & des magiſtrats, exerce encore parmi nous une partie de ce ſacerdoce. Je me ſuis arrêté plus d'une fois le ſoir à la vue d'un ſuperbe convoi, moins pour en voir la pompe, que pour écouter les jugemens portés par le peuple, ſur le très-haut & très-puiſſant ſeigneur qui en étoit l'objet. J'ai entendu ſouvent demander : étoit-il bon maître ? aimoit-il ſa femme & ſes enfans ? étoit-il bon aux pauvres ? Le peuple inſiſte beaucoup ſur cette dernière queſtion ; parce qu'étant ſans ceſſe mené par ſon principal beſoin ; il ne con-

noît guères dans les riches d'autre vertu que la bienfaiſance. J'ai entendu ſouvent répondre : « Oh ! il ne faiſoit de bien à » perſonne ; il étoit dur à ſa famille & à » ſes domeſtiques ». J'en ai entendu dire, à l'enterrement d'un fermier-général qui a laiſſé plus de douze millions de bien : « Il » pourſuivoit les pauvres de la campagne » à coups de fourches, quand ils ſe pré- » ſentoient à la grille de ſon château ». Vous entendez là-deſſus les ſpectateurs jurer & maudire la mémoire du défunt. Tels ſont ordinairement les oraiſons funèbres des riches dans la bouche du peuple. Il ne faut pas douter que ſes jugemens n'euſſent des ſuites, ſi la police de Paris n'étoit pas auſſi bien tenue.

Il n'y a que la mort qui aſſure les réputations, & il n'y a que la religion qui puiſſe les conſacrer. Nos grands le ſavent fort bien. C'eſt de là que vient le faſte de leurs monumens dans nos égliſes. Ce ne ſont pas les prêtres qui les obligent de s'y faire enterrer, comme bien des gens ſe l'imaginent. Les prêtres n'en recevroient pas moins leurs droits ſi on les enterroit à la campagne ; ils ſe feroient, comme de raiſon, fort bien payer de leurs voyages, & ils ne reſpireroient pas toute l'année dans leurs ſtales l'odeur infecte des cadavres. Le principal obſtacle à cette police néceſſaire, vient des grands & des riches, qui n'allant guères à l'égliſe pendant leur vie, veulent y être après leur mort, afin que le peuple admire

leurs mausolées, & leurs vertus de marbre & de bronze. Mais, graces aux allégories de nos artistes, & aux inscriptions latines de nos savans, le peuple n'y entend rien & ne fait d'autre réflexion à leur vue, si ce n'est que tout cela coûte beaucoup d'argent, & que tout le cuivre qu'on y a employé serviroit bien mieux à leur faire des chauderons.

Il n'y a que la religion qui puisse consacrer d'une manière durable la mémoire de la vertu. Le roi de Prusse, qui connoît si bien les grands ressorts de la politique, n'a pas oublié celui-là. Comme la religion protestante, qui est la dominante dans son pays, bannit les statues & les images des saints des temples, il y a fait mettre les portraits des officiers qui ont péri en se distinguant à son service. La première fois que j'entrai dans les temples de Berlin, je fus fort étonné d'y voir plusieurs portraits d'officiers en uniforme. On lisoit au bas leur âge, leurs noms, celui du lieu de leur naissance, & de la bataille où ils avoient été tués. Il y a aussi, je crois, une ligne ou deux d'éloges à la fin de ces inscriptions. On ne sauroit croire quel enthousiasme militaire cette vue inspire à ses sujets. Chez nous, il n'y a si petit ordre de moine qui n'expose dans ses cloîtres & dans ses églises les tableaux de ses grands hommes, sans contredit plus fêtés & plus connus que ceux de l'état. Ces sujets, toujours accompagnés de circonstances pittoresques &

intéressantes, sont les plus puissans moyens qu'ils emploient pour s'attirer des novices. Les chartreux s'apperçoivent déjà qu'ils ont moins de novices, depuis qu'ils n'ont plus dans leur cloître la mélancolique histoire de S. Bruno, si supérieurement peinte par le Sueur. Aucun ordre de citoyens ne se soucie des portraits des hommes qui n'ont été utiles qu'à la nation & au genre humain; il n'y a que les marchands d'estampes qui en étalent quelquefois sur des ficelles les images enluminées de bleu & de rouge. C'est là où le peuple cherche à les démêler parmi celles des Jeannots & des filles de théâtre. Nous aurons, dit-on, bientôt la vue d'un Muséum aux Tuileries; mais ce monument royal est plus consacré aux talens qu'au patriotisme, &, comme tant d'autres, il sera sans doute interdit au peuple.

Je voudrois d'abord qu'aucun citoyen ne fût enterré dans les églises. Xénophon rapporte que Cyrus, maître de la plus grande partie de l'Asie, ordonna en mourant qu'on l'enterrât en pleine campagne sous des arbres, afin, disoit ce grand prince, que les élémens de son corps se réunissent promptement à ceux de la nature, & contribuassent de nouveau à la formation de ses beaux ouvrages. Ce sentiment étoit digne de l'âme sublime de Cyrus; mais par tout pays les tombeaux, sur-tout ceux des grands rois, sont les monumens les plus chers aux nations. Les sauvages regardent ceux de leurs ancêtres comme des titres de possession de

la terre qu'ils habitent. « Ce pays est à nous, » disent-ils ; les os de nos pères y reposent ». Quand ils sont forcés d'en sortir, ils les déterrent en pleurant, & les emportent avec le plus grand respect. Les Turcs les mettent sur le bord des grands chemins, comme faisoient les Romains. Les Chinois en font des lieux enchantés. Ils les placent aux environs des villes, dans des grottes creusées dans le flanc des collines ; ils en décorent l'entrée d'architecture, & ils plantent devant & autour, des bocages de cyprès & de sapins, mêlés d'arbres qui portent des fleurs & des fruits. Ces lieux inspirent une profonde & douce mélancolie, non-seulement par l'effet naturel de leur décoration, mais par le sentiment moral qu'élèvent en nous les tombeaux, qui sont, comme nous l'avons dit ailleurs, des monumens posés sur les frontières des deux mondes.

Nos grands ne perdroient donc rien du respect qu'ils veulent attacher à leur mémoire, si on les enterroit dans des cimetières publics aux environs de la capitale. On y bâtiroit une grande chapelle sépulchrale, constamment destinée aux pompes funèbres, dont les apprêts dérangent souvent le service divin dans les églises de paroisse. Les artistes pourroient se donner carrière dans la décoration de ses mausolée : & les temples de l'humilité & de la vérité ne seroient plus profanés par la vanité & le mensonge des épitaphes.

Pendant que chaque citoyen auroit la liberté de se loger à sa fantaisie dans cette dernière & éternelle hôtellerie, je voudrois qu'on choisît auprès de Paris un lieu que consacreroit la religion, pour y recueillir les cendres des hommes qui auroient bien mérité de la patrie.

Les services qu'on peut lui rendre sont en grand nombre & de nature bien différente. Nous n'en connoissons guères que d'une sorte, qui dérivent de qualités redoutables, telles que la valeur. Nous ne révérons que ce qui nous fait peur. Les marques de notre estime sont souvent des témoignages de notre foiblesse. On ne nous élève qu'à la crainte, & point à la reconnoissance. Il n'y a si petite nation moderne qui n'ait ses Alexandres & ses Cesars, & aucune ses Bacchus & ses Cérès. Les anciens, au moins aussi valeureux que nous, pensoient, sans contredit, bien mieux. Plutarque observe quelque part, que Cérès & Bacchus qui étoient des mortels, furent élevés au rang des dieux, à cause des biens purs, universels & durables qu'ils avoient procurés aux hommes; mais qu'Hercules, Thésée & les autres héros ne furent mis qu'au rang des demi-dieux; parce que les services qu'ils rendirent aux hommes furent passagers, circonscrits & mêlés de beaucoup de maux.

Je me suis étonné souvent de notre indifférence pour la mémoire de ceux de nos ancêtres qui nous ont apporté des arbres uti-

les, dont les fruits & les ombrages sont aujourd'hui nos délices. Les noms de ces bienfaiteurs sont, pour la plupart, totalement inconnus; cependant, leurs bienfaits se perpétuent pour nous d'âge en âge. Les Romains n'en agissoient pas ainsi. Pline se glorifie de ce que, dans les huit espèces de cerises connues à Rome de son temps, il y en avoit une appelée Plinienne, du nom d'un de ses parens à qui l'Italie en étoit redevable. Les autres espèces de ce même fruit portoient à Rome les noms des plus illustres familles, & s'appeloient Aproniennes, Actiennes, Cœciliennes, Juliennes. Il dit que ce fut Lucullus qui, après la défaite de Mithridate, apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers en Italie, d'où ils se répandirent en moins de cent vingt ans dans toute l'Europe, & jusques en Angleterre, qui étoit alors peuplée de barbares. Ils furent, peut-être, les premiers moyens de civilisation de cette île, car les premières lois naissent toujours de l'agriculture; & c'est pour cela que les Grecs appeloient Cérès législatrice. Pline félicite ailleurs Pompée & Vespasien, d'avoir fait paroître à Rome l'arbre d'ébène & celui de baume de la Judée au milieu de leurs triomphes, comme s'ils n'eussent pas alors triomphé seulement des nations, mais de la nature même. Certainement, si j'avois quelque souhait à faire pour perpétuer mon nom, j'aimerois mieux le voir porté par un fruit dans mon pays, que par une île en Amérique.

Le peuple, dans la saison de ce fruit, se rappelleroit ma mémoire. Mon nom dans les paniers des paysans, dureroit plus que gravé sur des colonnes de marbre. Je ne connois point dans la maison de Montmorenci de monument plus durable & plus cher au peuple, que la cérise qui en porte le nom. Le bon-henri, autrement *lapathum*, qui croît sans culture au milieu des champs, conservera plus long-temps la mémoire de Henri IV, que la statue de bronze placée sur le Pont-Neuf, malgré sa grille de fer & son corps-de-garde. Si les graines & les génisses que Louis XV a envoyées, par un mouvement naturel d'humanité, dans l'île de Taïti, viennent à s'y multiplier, elles conserveront plus long-temps & plus chèrement sa mémoire parmi les peuples de la mer du Sud, que la petite pyramide que des académiciens flatteurs tentèrent de lui élever à Quito, & peut-être que les statues qu'on lui a élevées dans son propre royaume.

Le bienfait d'une plante utile est, à mon gré, un des services les plus importans qu'un citoyen puisse rendre à son pays. Les plantes étrangères nous lient avec les nations d'où elles viennent; elles transportent parmi nous quelque chose de leur bonheur & de leurs soleils. Un olivier me représente l'heureux pays de la Grèce mieux que le livre de Pausanias, & j'y trouve les dons de Minerve bien mieux exprimés que sur des médaillons. Sous un marronier en fleur, je me repose sous les riches ombrages de l'A-

mérique ; le parfum d'un citron me transporte en Arabie, & je ſuis au voluptueux Pérou en flairant l'héliotrope.

Je commencerois donc à ériger les premiers monumens de la reconnoiſſance publique à ceux qui nous ont apporté des plantes utiles ; pour cet effet, je choiſirois une des îles de la Seine, dans les environs de Paris, afin d'en faire un élyſée. Par exemple, je prendrois celle qui eſt au-deſſous du hardi pont de Neuilly, & qui ne tardera pas, avant quelques années, de ſe trouver dans les fauxbourgs de Paris ; j'y ajouterois le bras de la Seine qui ne ſert point à la navigation, & une grande portion du continent qui l'avoiſine ; je planterois autour de ce vaſte terrain, & le long de ſes rivages, les arbres, les arbriſſeaux & les herbes dont la France a été enrichie depuis pluſieurs ſiècles. On y verroit des marroniers d'inde, des tulipiers, des mûriers, des acacias de l'Amérique & de l'Aſie, des pins de la Virginie & de la Sibérie, des oreilles-d'ours des Alpes, des tulipes de Calcédoine, &c. Le ſorbier du Canada, avec ſes grappes écarlates ; le *magnolia grandiflora* de l'Amérique, qui produit la plus grande & la plus odorante des fleurs ; & le thuia de la Chine, toujours vert, qui n'en porte point d'apparentes, entrelaceroient leurs rameaux, & formeroient, çà & là, des bocages enchantés. On placeroit ſous leurs ombrages, & au milieu des tapis de plantes de differentes verdures, les monumens de ceux qui les ont apportés en

France. On verroit croître autour du magnifique tombeau de Nicot, ambaſſadeur de France en Portugal, qui eſt à préſent dans l'égliſe de Saint-Paul, la fameuſe plante du tabac, appelée d'abord de ſon nom Nicotiane, parce que ce fut lui qui, le premier, la fit connoître dans toute l'Europe. Il n'y a point de prince Européen qui ne lui doive une ſtatue pour ce ſervice, car il n'y a point de végétal au monde qui ait donné tant d'argent à leurs tréſors, & tant d'illuſions agréables à leurs ſujets; le nepenthé d'Homère n'en approche pas. On pourroit graver dans le voiſinage, ſur un ſocle de marbre, le nom du flamand Auger de Buſbeck, ambaſſadeur de Ferdinand premier, roi des Romains, à la Porte, d'ailleurs ſi recommandable par l'agrément de ſes lettres; & placer ce petit monument à l'ombre du lilas qu'il apporta de Conſtantinople, & dont il fit préſent à l'Europe (1) en 1562. La luzerne de la Médie y entoureroit de ſes rameaux le monument dédié à la mémoire du laboureur inconnu qui, le premier, la ſema ſur nos collines caillouteuſes, & qui nous fit préſent, dans des lieux arides, de pâturages qui ſe renouvellent juſqu'à quatre fois par an. A la vue du ſolanum de l'Amérique, qui produit à ſa racine la pomme de terre, le petit peuple béniroit le nom de celui qui lui aſſura un

(1) Voyez Mathiole ſur Dioſcoride.

aliment qui ne craint pas, comme le bled, l'inconſtance des élémens, & les greniers des monopoleurs. Il n'y verroit pas même, ſans intérêt, l'urne du voyageur ignoré qui orna, à perpétuité, les humbles fenêtres de ſes demeures obſcures, des couleurs brillantes de l'aurore, en lui apportant du Pérou la fleur de capucine (1).

En avançant dans ce lieu agréable, on verroit ſous des dômes & ſous des portiques, les cendres & les buſtes de ceux qui, par l'invention des arts, nous apprirent à tirer parti des productions de la nature, & qui, par leur génie, nous épargnèrent de longs & de rudes travaux. Il n'y faudroit point d'épitaphes. Les figures du métier à faire des bas, de celui qui ſert à organſiner la ſoie & du moulin à vent, ſeroient des inſcriptions auſſi auguſtes & auſſi expreſſives, ſur les tombeaux de leurs inventeurs, que la ſphère inſcrite au cylindre ſur celui d'Archimède. On y pourroit tracer un jour le globe aéroſtatique ſur le tombeau de Montgolfier ; mais il faut ſavoir auparavant ſi

(1) Pour moi, je verrois le monument de cet homme-là, ne fût-ce qu'une tuile, avec plus de reſpect que les ſuperbes mauſolées qu'on a élevés en pluſieurs endroits de l'Europe & de l'Amérique, à la gloire des cruels conquérans du Mexique & du Pérou. Plus d'un hiſtorien a fait leur éloge, mais la Providence divine en a fait juſtice. Ils ont tous péri de mort violente, & la plupart par la main du bourreau.

cette étrange machine, qui transporte des hommes dans les airs au moyen du feu, servira au bonheur des peuples; car le nom de l'inventeur même de la poudre à canon, s'il étoit connu, ne seroit point admis dans l'asyle des bienfaiteurs de l'humanité.

En approchant du centre de cet élysée, on rencontreroit les monumens encore plus vénérables de ceux qui, par leur vertu, ont laissé à la postérité des fruits plus doux que ceux des végétaux de l'Asie, & ont exercé le plus sublime de tous les talens. Là, seroient les tombeaux & les statues du généreux Duquesne, qui arma lui-même une escadre à ses dépens, pour la défense de la patrie; du sage Catinat, également tranquille dans les montagnes de la Savoie & dans l'humble retraite de Saint-Gratien; & de l'héroïque chevalier d'Assas, se sacrifiant la nuit pour le salut de l'armée françoise, dans les bois de Closterkam. Là, seroient les illustres écrivains qui enflammèrent leurs compatriotes de l'amour des grandes actions: on y verroit Amyot, appuyé sur le buste de Plutarque; & vous, qui avez donné à-la-fois le précepte & l'exemple de la vertu, divin auteur du Télémaque! nous révérerions vos cendres & votre image, dans une image de ces champs élysées que vous avez si bien décrits.

Il y auroit aussi des monumens de femmes vertueuses, car il n'y a point de sexe pour la vertu: on y verroit les statues de celles qui, avec de la beauté, préférèrent

une vie laborieuſe & cachée, aux vaines joies du monde ; des mères de famille qui rétablirent l'ordre dans une maiſon dérangée, qui, fidelles à la mémoire d'un époux, ſouvent infidèle, gardèrent encore la foi conjugale après ſa mort, & ſacrifièrent leur jeuneſſe à l'éducation de leurs chers enfans; & enfin les effigies vénérables de celles qui atteignirent au plus haut degré de l'illuſtration, par l'obſcurité même de leurs vertus. On y tranſporteroit le tombeau d'une dame de Lamoignon, de la pauvre égliſe de Saint-Gilles, où il eſt ignoré ; ſa touchante épithaphe l'en rendroit encore plus digne, que le ciſeau de Girardon dont il eſt le chef-d'œuvre : on y lit qu'on avoit deſſein d'enterrer ſon corps dans un autre endroit, mais les pauvres de la paroiſſe, à qui elle avoit fait beaucoup de bien pendant ſa vie, l'enlevèrent par force, & le dépoſèrent dans leur égliſe : ſans doute ils tranſporteroient eux-mêmes les reſtes de leur bienfaitrice, & viendroient les expoſer dans ce lieu, à la vénération publique.

Hic manes ob patriam pugnando vulnera paſſi,
Quique ſacerdotes caſti dum vita manebat,
Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Quique ſui memores alios fecere merendo.

Æneid. lib. 6.

« Là, ſeroient les guerriers qui prodi-
» guèrent leur ſang pour la défenſe de la

» patrie; les prêtres qui furent chaſtes pen-
» dant tout le cours de leur vie; les poètes
» pleins de piété, qui chantèrent des vers
» dignes d'Apollon; ceux qui contribuèrent
» au bonheur de la vie par l'invention des
» arts; & tous ceux qui méritèrent, par
» leurs bienfaits, de vivre dans la mémoi-
» re des hommes».

Il y auroit là des monumens de toute eſpèce, diſtribués ſuivant les différens mérites: des obéliſques, des colonnes, des pyramides, des urnes, des bas-reliefs, des médaillons, des ſtatues, des ſocles, des périſtiles, des dômes; ils n'y ſeroient pas entaſſés comme dans un magaſin, mais diſperſés avec goût; ils ne ſeroient pas tous de marbre blanc, comme s'ils ſortoient de la même carrière, mais de marbres & de pierres de toutes couleurs. Ils ne faudroit dans ce vaſte terrain, auquel je ſuppoſe au moins un mille & demi de diamètre, ni alignement, ni terre bêchée, ni boulingrins, ni arbres taillés & émondés, ni rien qui reſſemblât à nos jardins: il n'y auroit de même ni inſcriptions latines, ni expreſſions mythologiques, ni rien qui ſentît ſon académie: il y auroit encore moins des titres de dignités ou d'honneurs qui rappellent les vaines idées du monde; on en retrancheroit toutes les qualités que la mort détruit; on n'y tiendroit compte que des bonnes actions qui ſurvivent aux citoyens, & qui ſont les ſeuls titres dont la poſtérité ſe ſoucie & que Dieu récompenſe. Les inſcrip-

tions en seroient simples, & naîtroient de chaque sujet. Ce ne seroit pas les vivans qui y parleroient inutilement aux morts & aux objets inanimés, comme dans les nôtres, mais les morts & les objets inanimés qui parleroient aux vivans pour leur instruction, comme chez les anciens. Ces correspondances d'une nature invisible à la nature visible, d'un temps éloigné au temps présent, donnent à l'âme l'extension céleste de l'infini, & sont les sources du charme que nous font éprouver les inscriptions antiques.

Ainsi, par exemple, sur un rocher planté au milieu d'une touffe de fraisiers du Chily, on liroit ces mots :

J'ÉTOIS INCONNUE A L'EUROPE ; MAIS, EN TELLE ANNÉE, UN TEL, NÉ EN TEL LIEU, M'A TRANSPLANTÉ DES HAUTES MONTAGNES DU CHILY, ET MAINTENANT JE PORTE DES FLEURS ET DES FRUITS DANS L'HEUREUX CLIMAT DE LA FRANCE.

Au-dessous d'un bas-relief de marbre de couleur, qui représenteroit des petits enfans buvant, mangeant & se réjouissant, on liroit cette inscription :

NOUS ÉTIONS EXPOSÉS DANS LES RUES, AUX CHIENS, A LA FAIM ET AU FROID : UNE TELLE, DE TEL LIEU, NOUS A LOGÉS, NOUS A VÊTUS, ET NOUS A RENDU LE LAIT REFUSÉ PAR NOS MÈRES.

Au pied de la ſtatue de marbre blanc d'une jeune & belle femme, aſſiſe, & s'eſſuyant les yeux, avec les ſymptômes de la douleur & de la joie :

J'ÉTOIS ODIEUSE AU CIEL ET AUX HOMMES; MAIS TOUCHÉE DE REPENTIR, J'AI APPAISÉ LE CIEL PAR MES LARMES, ET J'AI RÉPARÉ LE MAL QUE J'AI FAIT AUX HOMMES, EN SERVANT LES MALHEUREUX.

Près de là on liroit, ſous celle d'une jeune fille mal vêtue, filant au fuſeau, & regardant le ciel avec raviſſement :

J'AI MÉPRISÉ LES VAINES JOIES DU MONDE, ET MAINTENANT JE SUIS HEUREUSE.

Il y auroit de ces monumens qui n'auroient, pour tout éloge, qu'un ſeul nom : tel ſeroit, par exemple, le tombeau qui renfermeroit les cendres de l'auteur de Télémaque, à moins qu'on n'y gravât ces mots, ſi convenables, à ſon caractère aimant & ſublime :

IL A ACCOMPLI LES DEUX PRÉCEPTES DE LA LOI; IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

Je n'ai pas beſoin de dire qu'on pourroit faire ces inſcriptions d'un ſtyle plus précis que celui que je viens de rapporter; mais j'inſiſterois ſur ce que, dans ces figures,

il n'y eût point d'air insolent ; point de cheveux jetés au vent, comme ceux de l'ange trompette de la résurrection ; point de douleur théâtrale, & de grands mouvemens de robe, comme à la Magdeleine des Carmélites ; point d'attributs mythologiques, où le peuple n'entend rien. Chaque personne y seroit avec son costume : on y verroit des toques de matelots, des cornettes de bonnes sœurs, des sellettes de savoyard, des pots au lait, & des pots au bouillon. Ces statues de citoyens vertueux seroient aussi respectables que celles des dieux du paganisme, & certainement plus intéressantes que celles du rémouleur ou du gladiateur antique : mais il faudroit que nos artistes s'étudiassent à rendre, comme les anciens, les caractères de l'âme dans l'attitude du corps & dans les traits du visage, tels que le repentir, l'espérance, la joie, la sensibilité, la naïveté. Voilà les costumes de la nature, qui ne varient jamais, & qui plaisent toujours sous quelque habit qu'on les mette. Plus même les occupations & les vêtemens de ces personnages seront méprisables, plus l'expression de la charité, de l'humanité, de l'innocence & de toutes leurs vertus y paroîtra sublime. Une jeune & belle fille travaillant comme Pénélope à une toile, & vêtue modestement d'une robe grecque à longs plis, y plairoit sans doute à tous les yeux : mais je la trouverois mille fois plus touchante que celle de Pé-

nélope même, occupée du même travail, sous les lambeaux de l'infortune & de la misère.

Il n'y auroit sur ces tombeaux, ni squelettes, ni aîles de chauves-souris, ni faux du Temps, ni aucun de ces attributs effrayans, avec lesquels nos éducations d'esclaves cherchent à nous faire peur de la mort, ce dernier bienfait de la nature; mais on y verroit les symboles qui annoncent une vie heureuse & immortelle; des vaisseaux battus de la tempête qui arrivent au port, des colombes qui prennent leur vol vers les cieux, &c.

Les statues saintes des citoyens vertueux, couronnées de fleurs, avec les caractères de la félicité, de la paix & de la consolation dans leurs traits, seroient rangées vers le centre de l'île, autour d'une vaste pelouse, sous les arbres de la patrie, tels que de grands hêtres, de majestueux sapins, des châtaigniers chargés de fruits. On y verroit aussi la vigne mariée aux ormes, & le pommier de la Normandie couvert de ses fruits colorés comme des fleurs. Du milieu de cette pelouse, s'éléveroit un grand temple en forme de rotonde. Il seroit entouré d'un péristile de colonnes majestueuses, comme étoit jadis à Rome le *Moles Adriani*. Mais je le voudrois plus spacieux. Sur sa frise, on liroit ces mots:

A L'AMOUR DU GENRE HUMAIN.

Au

Au centre, il y auroit un autel simple & sans ornemens, sur lequel, à certains jours de l'année, on célébreroit le service divin. Ni la sculpture, ni la peinture, ni l'or, ni les pierreries, ne seroient dignes de décorer l'intérieur de ce temple; mais des inscriptions sacrées y annonceroient le genre de mérite qu'on y couronne. Sans doute tous ceux qui reposeroient aux environs, ne seroient pas des saints. Mais au-dessus de la principale porte, on liroit sur une table de marbre blanc, ces paroles divines:

ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ.

Sur une autre partie de la frise, on graveroit celle-ci qui nous éclaire sur la nature de nos devoirs:

LA VERTU EST UN EFFORT FAIT SUR NOUS-MÊME, POUR LE BIEN DES HOMMES, DANS L'INTENTION DE PLAIRE À DIEU SEUL.

On y pourroit joindre la suivante, propre à réprimer nos ambitieuses émulations:

LE PLUS PETIT ACTE DE VERTU VAUT MIEUX QUE L'EXERCICE DES PLUS GRANDS TALENS.

Sur d'autres tables on pourroit écrire des

maximes d'espérance dans la Providence divine, tirées des philosophes de toutes les nations; telle que celle-ci qui vient des Perses modernes:

QUAND ON EST LE PLUS AFFLIGÉ, C'EST ALORS QU'IL FAUT ESPÉRER LE PLUS DE CONSOLATION. LE PLUS ÉTROIT DU DÉFILÉ EST A L'ENTRÉE DE LA PLAINE (1).

Et cette autre du même pays:

QUICONQUE A ATTACHÉ FORTEMENT SON CŒUR A DIEU, S'EST DÉLIVRÉ HEUREUSEMENT DE TOUTES LES AFFLICTIONS QUI LUI PEUVENT ARRIVER EN CE MONDE ET EN L'AUTRE.

On y en pourroit mettre de philosophiques sur la vanité des choses de ce monde, telles que celle-ci:

COMPTEZ CHACUN DE VOS JOURS PAR DES PLAISIRS, PAR DES AMOURS, PAR DES TRÉSORS ET PAR DES GRANDEURS; LE DERNIER LES ACCUSERA TOUS DE VANITÉ.

Ou cette autre qui nous ouvre une perspective dans l'autre vie:

---

(1) Chardin, palais d'Ispahan.

CELUI QUI A DONNÉ LA LUMIÈRE AUX YEUX DE L'HOMME, DES SONS A SON OUÏE, DES PARFUMS A SON ODORAT, ET DES FRUITS A SON GOUT, SAURA BIEN REMPLIR UN JOUR SON CŒUR, QUI RIEN NE PEUT SATISFAIRE ICI-BAS.

Et cette autre qui nous porte à la charité envers les hommes par notre propre intérêt :

QUAND ON ÉTUDIE LE MONDE, ON NE FAIT CAS QUE DES HOMMES QUI ONT DE LA SAGACITÉ ; MAIS QUAND ON S'ÉTUDIE SOI-MÊME, ON N'ESTIME QUE CEUX QUI ONT DE L'INDULGENCE.

Celle-ci seroit inscrite, en lettres de bronze antique, autour de la coupole :

MANDATUM NOVUM DO VOBIS, UT DILICATIS INVICEM SICUT DILEXI VOS, UT ET VOS DILICATIS INVICEM. Joan. cap. 13, ℣. 34. JE VOUS DONNE UN DERNIER COMMANDEMENT, QUE VOUS VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES, COMME JE VOUS AI AIMÉS MOI-MÊME.

Pour décorer ce temple au dehors, avec une dignité convenable, il ne faudroit d'autre ornement que ceux de la nature. Les premiers rayons du soleil levant & les derniers du soleil couchant, doreroient sa coupole élevée au-dessus des forêts ; pen-

dant le jour, les feux du midi, & pendant la nuit, la clarté de la lune, traceroient sur la pelouse son ombre majestueuse; la Seine en répéteroit les reflets dans ses eaux: les tempêtes frémiroient en vain contre son énorme voûte; & lorsque le temps l'auroit bronzée de mousse, les chênes de la patrie sortiroient de ses antiques claveaux, & les aigles du ciel planant autour, viendroient y faire leurs nids.

Ni les talens, ni la naissance, ni l'or, ne seroient des titres pour avoir un monument dans cette terre patriotique & sainte. Mais, dira-t-on, qui décideroit du mérite de ceux dont on y déposeroit les cendres? Le roi seul en seroit le juge, & le peuple le rapporteur. Il ne suffiroit pas à un citoyen, pour obtenir ce genre d'illustration, de cultiver une plante dans une serre-chaude, ni même dans son jardin; mais il faudroit qu'elle fût naturalisée en plein champ, & qu'on en portât vendre les fruits au marché. Ce ne seroit pas assez que le modèle d'une machine ingénieuse fût dans le cabinet d'un artiste, & approuvé par l'académie des sciences; il faudroit que la machine même fût entre les mains du peuple, & à son usage. Il ne suffiroit pas, pour constater le succès d'un ouvrage littéraire, qu'il eût été couronné par l'académie Françoise; mais il faudroit qu'il fût lu de la classe d'hommes à laquelle il est destiné. Ainsi, par exemple, une ode à la patrie seroit réputée ne rien valoir, si

elle n'étoit chantée dans les rues par le peuple. Le mérite d'un homme de guerre ou de mer, ne se décideroit pas d'après les gazettes, mais d'après la voix des soldats ou des matelots. A la vérité, le peuple ne connoît guère, dans les citoyens, d'autre vertu que la bienfaisance : il ne consulte que son premier besoin ; mais son instinct, sur ce point, est conforme à la loi divine ; car toutes les vertus aboutissent à celle-là, même celles qui en paroissent les plus éloignées : & quand il y auroit des riches qui chercheroient à le captiver en lui faisant du bien, c'est précisément là ce que nous nous proposons de leur inspirer. Ils rempliroient leurs devoirs, & les grandes conditions se rapprocheroient des petites.

Il résulteroit d'une pareille institution, le rétablissement d'une des lois de la nature les plus importantes à une nation ; je veux dire une perspective inépuisable de l'infini, aussi nécessaire au bonheur d'un peuple, qu'à celui d'un particulier. Telle est, comme nous l'avons entrevu ailleurs, la nature de l'esprit humain ; s'il ne voit l'infini dans ses vues, il se reploie sur lui-même, & il se détruit par ses propres forces. Rome présenta au patriotisme de ses citoyens, la conquête du monde ; mais ce but étoit trop borné. La dernière de ses victoires eût été la première de ses ruines. L'établissement que je propose n'a point cet inconvénient. Il n'y a point pour l'homme d'objet plus étendu & plus profond que celui

de sa propre fin. Il n'y a point de monumens plus variés & plus agréables, que ceux de la vertu. Quand on n'éléveroit chaque année, dans cet élysée, qu'un socle de marbre de Bretagne ou de granite d'Auvergne, il y auroit de quoi tenir toujours le peuple en haleine par le spectacle de la nouveauté. Les provinces du royaume plaideroient contre la capitale, pour y faire placer leurs habitans vertueux. Quel auguste tribunal on pourroit former d'évêques illustres par leur piété, de magistrats intègres, de généraux d'armée célèbres, pour examiner leurs diverses prétentions! Que de mémoires paroîtroient au jour, propres à intéresser le peuple, qui ne voit, dans sa bibliothèque, que des arrêts de morts des fameux scélérats, ou la vie des saints, qui sont hors de sa portée! Que de sujets nouveaux pour nos gens de lettres, qui ne savent plus que rebattre éternellement le siècle de Louis XIV, ou être les facteurs de la réputation des Grecs & des Romains! Que d'anecdotes curieuses pour nos riches voluptueux! Ils paient fort chèrement l'histoire d'un insecte de l'Amérique, gravé de toutes les manières, & étudié au microscope, minute par minute, dans toutes les phases de sa vie. Ils n'auroient pas moins de plaisir à connoître les mœurs d'un pauvre charbonnier, élevant vertueusement sa famille dans les forêts, au milieu des contrebandiers & des brigands; ou celle d'un misérable pêcheur, qui, pour

fournir aux délices de leurs tables, vit, comme une mauve, au milieu des tempêtes.

Je ne doute pas que ces monumens, exécutés avec le goût dont nous sommes capables, n'attirassent à Paris une foule de riches étrangers. Ils y viennent aujourd'hui pour y vivre, ils y viendroient encore pour y mourir. Ils chercheroient à bien mériter d'une nation devenue l'arbitre des vertus de l'Europe, & à acquérir un dernier asyle dans la terre de cet élysée, où tous les hommes vertueux & bienfaisans seroient réputés citoyens. Cet établissement, qu'on peut sans doute former d'une manière supérieure à la foible esquisse que j'en présente, serviroit à rapprocher les grandes conditions des petites, bien mieux que nos églises mêmes, où l'avarice & l'ambition mettent souvent, entre les citoyens, des distinctions plus humiliantes qu'il n'y en a dans la société. Il attireroit les étrangers à la capitale, en leur offrant les droits d'une bourgeoisie illustre & immortelle. Il réuniroit enfin la religion à la patrie, & la patrie à la religion, dont les liens mutuels sont bientôt prêts à se rompre.

Je n'ai pas besoin de dire que cet établissement ne couteroit rien à l'état. On en feroit les frais, & on l'entretiendroit par le revenu de quelque riche abbaye, puisqu'il seroit consacré à la religion & aux récompenses de la vertu. Il ne faudroit pas qu'il devînt, comme les monumens de Rome

moderne, & même comme plusieurs de nos monumens royaux, un objet de lucre pour des particuliers, qui en vendent la vue aux curieux. On se garderoit bien d'en bannir le peuple quand il est mal vêtu, & d'en chasser, comme dans nos jardins publics, les pauvres & honnêtes ouvrières en casaquin, tandis que des courtisannes bien parées se promènent avec effronterie dans leurs grandes allées. Les plus petites gens du peuple pourroient y entrer en tout temps. C'est à vous, ô malheureux de toutes les conditions! qu'appartiendroit la vue des amis de l'humanité, & vos patrons ne sont désormais que parmi les statues des hommes vertueux. Là, un militaire, à la vue de Catinat, apprendroit à supporter la calomnie. Là, une fille du monde, lassée de son misérable métier, baisseroit les yeux en soupirant, en voyant la statue de la Pudeur honorée; mais à la vue de celle d'une femme de son état, retournée vers la vertu, elles les relèveroit vers celui qui préféra le repentir à l'innocence.

On pourra m'objecter que notre peuple ne tarderoit pas à porter la destruction dans tous ces monumens; c'est en effet ce qu'il ne manque guère de faire à l'égard de ceux qui ne l'intéressent point. Il y auroit sans doute une police dans ce lieu; mais le peuple respecte les monumens qui sont à son usage. Il ravage un parc, mais il ne détruit rien dans les campagnes. Il prendroit bientôt l'élysée de la patrie sous sa protection,

& il s'y surveilleroit lui-même bien mieux que les suisses & les gardes.

Il y auroit encore plus d'un moyen de lui rendre ce lieu respectable & cher. Il faudroit qu'il fût un asyle inviolable pour tous les infortunés ; par exemple, pour les pères endettés de mois de nourrice de leurs enfans, & pour ceux qui ont fait des fautes légères & inconsidérées ; il faudroit qu'on n'y pût arrêter un homme que par un ordre exprès du roi, signé de sa main. Ce seroit-là aussi où pourroient s'adresser des familles laborieuses qui manquent de travail. Il seroit défendu d'y faire l'aumône, mais permis d'y faire du bien. Des gens vertueux, qui savent connoître & employer les hommes, viendroient y chercher des sujets, en faveur desquels ils pussent employer leur crédit ; d'autres, pour honorer la mémoire de quelque homme illustre, donneroient des repas au pied de sa statue, à quelque famille de pauvres gens. L'état en donneroit l'exemple à certaines époques chères à la patrie, comme à la fête du roi. Il y feroit donner des vivres au petit peuple, non pas en lui jetant des pains de quatre livres à la tête ; comme dans nos réjouissances publiques ; mais on les lui distribueroit en le faisant asseoir sur l'herbe, par corps de métiers, autour des statues de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés. Ces repas ne ressembleroient point à ceux que nos gens riches donnent quelquefois aux misérables, par cérémonie,

où ils les servent respectueusement avec des serviettes sous le bras. Ceux qui les donneroient seroient obligés de se mettre à table & de manger avec eux. Ils ne s'occuperoient point du soin de leur laver les pieds; mais ils seroient tenus de leur rendre un service plus utile, en leur donnant des bas & des chaussures.

Là le riche apprendroit à pratiquer réellement la vertu & le peuple à la connoître. La nation s'y instruiroit de ses devoirs, & s'y formeroit une idée de la véritable grandeur. Elle verroit les offrandes présentées à la mémoire des hommes vertueux & offertes à la divinité, tourner enfin au profit des misérables.

Ces repas nous rappelleroient les agapes des premiers chrétiens & les saturnales de la mort où chaque jour nous entraîne, & qui, nous rendant bientôt tous égaux, ne mettront entre nous d'autre différence que celle du bien que nous aurons fait pendant la vie.

Autrefois, pour honorer la mémoire des hommes vertueux, les fidèles se rassembloient dans des lieux consacrés par leurs actions ou par leurs tombeaux, sur le bord d'une fontaine ou à l'ombre d'une forêt. Là, ils apportoient des vivres, & invitoient ceux qui n'en avoient pas à venir les partager avec eux. Les mêmes coutumes ont été communes à toutes les religions. Elles subsistent encore dans celles de l'Asie. Vous les retrouvez chez les anciens Grecs.

Lorsque Xénophon eut fait cette fameuse retraite où il sauva dix mille de ses compatriotes, en ravageant le territoire de la Perse, il destina une partie du butin qu'il y avoit gagné, à fonder dans la Grèce une chapelle à l'honneur de Diane. Il y attacha un revenu, des chasses & des repas pour ceux qui, chaque année, s'y rendroient à certain jour.

DU CLERGÉ.

Si nos pauvres participent quelquefois à quelque misérable distribution ecclésiastique, les secours qu'ils en reçoivent, loin de les tirer de la misère, ne font que les y entretenir. Que de fonds de terre, cependant ont été légués en leur faveur à l'église! Pourquoi n'en distribue-t-on pas les revenus, en sommes assez fortes pour tirer au moins chaque année de l'indigence, un certain nombre de familles! Les gens du clergé disent qu'ils sont les administrateurs des biens des pauvres, mais les pauvres ne sont ni des fous ni des imbécilles, pour avoir besoin d'administrateurs! d'ailleurs on ne pourroit prouver par aucun passage de l'ancien ou du nouveau testament que cette charge appartient aux prêtres: si ceux-ci sont les administrateurs des pauvres, ils ont donc actuellement dans le royaume sept millions d'hommes dans leur administration temporelle. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion; il faut rendre à chacun ce qu

lui est dû : les prêtres sont de droit divin les avocats des pauvres, mais c'est le roi seul qui est leur administrateur naturel.

Comme l'indigence est la principale cause des vices du peuple, l'opulence peut, comme elle, produire à son tour des désordres dans le clergé. Je ne m'appuierai pas ici des répréhensions de S. Jérôme, de S. Bernard, de S. Augustin & des autres pères de l'Eglise, au clergé de leur temps & de leurs pays, dans lesquelles ils leur prophétisoient la destruction totale de la religion, comme une suite nécessaire de leurs mœurs & de leurs richesses. La prophétie de plusieurs d'entr'eux n'a pas tardé à se vérifier en Afrique, en Asie, en Judée & dans l'empire de la Grèce, où non-seulement la religion a disparu, mais même les gouvernemens de ces nations. L'avidité de la plupart des ecclésiastiques rend bientôt les fonctions de l'église suspectes : c'est un argument qui frappe tous les hommes. Je crois, disoit Pascal, à des témoins qui se font égorger. Il y auroit cependant quelques objections à faire à ce raisonnement ; mais il n'y en a point à faire à celui-ci. Je me méfie des témoins qui s'enrichissent. A la vérité, la religion a des preuves naturelles & surnaturelles, bien supérieures à celles qui peuvent lui fournir les hommes. Elle ne dépend ni de notre ordre, ni de notre désordre ; mais la patrie en dépend.

Le monde regarde aujourd'hui avec en-

vie, & disons-le, avec haine, la plupart des prêtres. Mais ils sont les enfans de leur siécle, comme les autres hommes. Les vices qu'on leur reproche appartiennent en partie à leur nation, au temps où ils vivent, à la constitution politique de l'état, & à leur éducation. Les nôtres sont des François comme nous; ce sont nos parens, sacrifiés souvent à notre propre fortune, par l'ambition de nos pères. Si nous étions chargés de leurs devoirs, nous nous en acquitterions souvent plus mal. Je n'en connois point de si pénibles & de si dignes de respect, que ceux d'un bon ecclésiastique. Je ne parle pas de ceux d'un évêque qui veille sur son diocèse, qui forme de sages séminaires, qui entretient l'ordre & la paix dans les communautés, qui résiste aux méchans & supporte les foibles, qui est toujours prêt à secourir les malheureux, & qui, dans ce siècle d'erreur, réfute les objections des ennemis de la foi par ses propres vertus. Il est récompensé par l'estime publique. On peut acheter par de pénibles travaux la gloire d'être un Fénelon, ou un Juigné. Je ne dis rien de ceux d'un curé, qui attirent quelquefois par leur importance, l'attention des rois, ni de ceux d'un missionnaire qui va au martyre. Souvent les combats de celui-ci ne durent qu'un jour, & sa gloire est immortelle. Mais je parle de ceux d'un simple & obscur habitué de paroisse, auquel personne ne fait attention. Il est obligé d'abord de sacrifier les plaisirs &

la liberté de sa jeunesse, à d'ennuyeuses & pénibles études. Il faut qu'il supporte tous les jours de sa vie, la continence, comme une lourde cuirasse, dans mille occasions propres à la faire perdre. Le monde n'honore que des vertus de théâtre & des victoires d'un moment. Mais combattre chaque jour un ennemi au dedans de soi & qui s'approche en ami; repousser sans cesse, sans témoin, sans gloire, sans éloge, la plus forte des passions & le plus doux des penchans, voilà ce qui est difficile. Des combats d'une autre espèce l'attendent au dehors. Il est obligé d'exposer journellement sa vie dans des maladies épidémiques. Il faut qu'il confesse, la tête sur le même oreiller, des malades qui ont la petite vérole, la fièvre putride, le pourpre. Ce courage obscur me paroît fort supérieur au courage militaire. Le soldat combat à la vue des armées, au bruit du canon & des tambours; il se présente à la mort en héros. Mais le prêtre s'y dévoue en victime. Quelle fortune celui-ci se promet-il de ses travaux? une subsistance souvent précaire! D'ailleurs, quand il acquerroit des biens, il ne peut les faire passer à ses descendans. Il voit toutes ses espérances temporelles mourir avec lui. Quel dédommagement reçoit-il des hommes? Avoir à consoler souvent des gens qui n'ont plus de foi, être le refuge des pauvres & n'avoir rien à leur donner, être persécuté quelquefois pour ses vertus mêmes; voir tourner ses combats en mépris,

ses démarches en refus, ses vertus en vices, sa religion en ridicule : tels sont les devoirs & la récompense que le monde donne à la plupart de ces hommes, dont il envie le sort.

Voilà ce que j'ai osé proposer pour le bonheur du peuple & des principaux ordres de l'état ; & ce qu'il m'a été permis de mettre au jour. Assez de philosophes & de politiques ont déclamé contre les vices de la société, sans s'embarrasser d'en rechercher les causes, & encore moins les remèdes. Les plus habiles n'ont vu nos maux qu'en détail & n'y ont employé que des palliatifs. Les uns ont proscrit le luxe, d'autres, les célibataires, & ont voulu forcer à se charger d'une famille des gens qui n'ont pas de quoi subvenir à leurs propres besoins. D'autres ont voulu qu'on emprisonnât les mendians ; d'autres, ont défendu aux filles de joie de paroître dans les rues. Ils agissent comme ces médecins qui, pour guérir les boutons d'un corps malade, s'efforceroient de les répercuter au dedans. Politiques, vous appliquez le remède à la tête, parce que la douleur est au front ; mais le mal est dans les nerfs ; c'est au cœur qu'il faut pourvoir ; c'est le peuple qu'il faut guérir.

Si quelque grand ministre, jaloux de faire notre bonheur au dedans & d'étendre notre puissance au dehors, ose entreprendre de les rétablir, il faut qu'il suive dans ses procédés ceux de la nature. Elle n'agit que len-

tement & par réactions. Je le répète, la cause du pouvoir prodigieux de l'or, qui a ôté à la fois la morale & la subsistance au peuple, est dans la vénalité des charges. Celle de la mendicité qui s'étend aujourd'hui à sept millions de sujets, est dans les grands propriétaires des terres & des emplois. Celle de la prostitution des filles du monde vient d'une part de leur indigence, & de l'autre, du célibat de deux millions d'hommes. La sur-abondance inutile de bourgeois oisifs & médisans, dans nos petites villes, naît de la taille qui avilit les habitans de la campagne; les préjugés des nobles, viennent des ressentimens des roturiers; & tous ces maux & une infinité d'autres physiques & intellectuels, du malheur du peuple. C'est l'indigence du peuple qui produit des foules de comédiens, de filles du monde, de brigands, d'incendiaires, de gens de lettres licentieux, de calomniateurs, de flatteurs, de superstitieux, de mendians, de filles entretenues, de charlatans dans tous les états; & cette multitude infinie d'hommes corrompus; qui, ne pouvant parvenir à rien par leurs vertus, cherchent à se procurer du pain & de la considération par leurs vices. Vous aurez beau y opposer des plans financiers, des projets de dixme réelle, des ordonnances de police, des arrêts du parlement; tous vos travaux seront inutiles. L'indigence du peuple est un grand fleuve qui s'accroît chaque année,

qui ſurmonte toutes les digues & qui finira par les renverſer.

Il ſe joint encore à cette cauſe phyſique de nos maux, une cauſe morale, qui eſt notre éducation. Je haſarderai quelques réflexions à ce ſujet, quoiqu'il ſoit au-deſſus de mes forces; mais s'il eſt le plus important de nos abus, il me paroît d'un autre côté le plus aiſé à réformer; & cette réforme me ſemble ſi néceſſaire, que ſans elle toutes les autres ſont nulles.



ÉTUDE QUATORZIÈME.

De l'Éducation.

« A QUOI, dit Plutarque (1), devoit » Numa plutôt employer son étude qu'à » faire bien nourrir les enfans & à faire » exercer les jeunes gens, afin qu'ils ne » fussent différens de mœurs, ni turbulens » pour la diversité de leur nourriture; mais » fussent tous accordans ensemble pour » avoir été dans leur enfance acheminés » à une même trace, & moulés sur une » même forme de la vertu ? Cela, outre » les autres utilités, servit encore à main- » tenir les lois de Lycurgue; car la crainte » du serment que les Spartiates avoient » juré eût eu bien peu d'efficace, si, par » l'institution & la nourriture, il n'eût, » par manière de dire, *teint en laine* les » mœurs des enfans, & ne leur eût, avec » le lait de leurs nourrices, presque fait » sucer l'amour de ses lois & de sa police ».

Voilà un jugement qui condamne toutes nos éducations, en faisant l'éloge de celle de Sparte. Je ne balance pas à attribuer à nos éducations modernes, l'esprit inquiet,

(1) Plutarque, comparaison de Numa & de Lycurgue.

ambitieux, haineux, tracassier & intolérant de la plupart des Européens. On en peut voir des effets dans les malheurs des peuples. Il est remarquable que ceux qui ont été les plus agités au dedans & au dehors, sont précisément ceux où notre éducation si vantée a été la plus florissante. C'est ce qu'on peut vérifier pays par pays, & siècle par siècle. Les politiques ont cru voir la cause des malheurs publics, dans les différentes formes des gouvernemens. Mais la Turquie est tranquille, & l'Angleterre est souvent agitée. Toutes formes politiques sont indifférentes au bonheur d'un état, comme nous l'avons dit, pourvu que le peuple y soit heureux. Nous aurions pu ajouter, & pourvu que les enfans le soient aussi.

Le philosophe Laloubère, envoyé de Louis XIV à Siam, dit, dans la relation de son voyage, que les Asiatiques se moquent de nous, quand nous leur vantons l'excellence de la religion chrétienne pour le bonheur des états. Ils demandent, en lisant nos histoires, comment il est possible que notre religion soit si humaine, & que nous fassions la guerre dix fois plus souvent qu'eux? Que diroient-ils donc, s'ils voyoient parmi nous nos procès perpétuels, les médisances & les calomnies de nos sociétés, les jalousies des corps, les batteries du petit peuple, les duels des gens bien élevés, & nos haines de tout genre, auxquelles on ne voit rien de comparable en Asie, en Afrique, chez les Tartares ni chez les Sauvages,

au témoignage même des missionnaires ?
Pour moi, je trouve la cause de tous ces désordres particuliers & généraux dans notre éducation ambitieuse. Quand on a bu, dès l'enfance, dans la coupe de l'ambition, la soif en reste toute la vie, & elle dégénère en fièvre aux pieds des autels.

Certainement, ce n'est pas la religion qui en est la cause. Je ne sais pas comment des royaumes, soi-disant chrétiens, ont pu adopter l'ambition pour base de l'éducation publique. Indépendamment de leur constitution politique, qui l'interdit à tous ceux de leurs sujets qui n'ont pas d'argent, c'est-à-dire au plus grand nombre, il n'y a point de passion si constamment proscrite par la religion. Nous avons observé qu'il n'y avoit que deux passions dans le cœur humain, l'amour & l'ambition. Les lois civiles portent de grandes peines contre les excès de la première ; elles en répriment, tant qu'elles peuvent, les mouvemens. Il y a des peines infamantes contre la prostitution, & même, en quelques lieux, il y en a de mort contre l'adultère. Mais ces mêmes lois vont au devant de la seconde ; elles lui proposent par-tout des prix, des récompenses & des honneurs. Ces opinions règnent jusques dans les cloîtres. Il y a un grand scandale dans un couvent, si les intrigues amoureuses d'un moine viennent à y éclater ; mais que d'éloges y sont donnés à celles qui le font cardinal ! Que de rail-

leries, d'imprécations & de malédictions contre la foiblesse imprudente ! Que de termes doux & honorables pour la ruse audacieuse ! Noble émulation, amour de la gloire, esprit, intelligence, mérite récompensé, de combien de noms glorieux paillie-t-on l'intrigue, la flatterie, la simonie, la perfidie, & tous les vices qui marchent, dans tous les états, à la suite de l'ambitieux ?

Voilà comme juge le monde ; mais la religion, toujours conforme à la nature, porte, sur les caractères de ces deux passions, un jugement bien différent. Jésus appelle à lui la foible Samaritaine, il pardonne à la femme adultère, il absout la pécheresse, qui baigne ses pieds de larmes ; mais écoutez comme il sévit contre les ambitieux : « Malheur à vous, scribes & pharisiens, qui aimez les premières places » dans les festins, & les premières chaires » dans les synagogues ; qui aimez qu'on » vous salue dans les places publiques, & » que les hommes vous appellent maîtres ! » Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, » qui chargez les hommes de fardeaux » qu'ils ne sauroient porter, & qui ne » voudriez pas les avoir touchés du bout » du doigt ! Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes saisis de la » clef de la science, & qui, n'y étant » point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui vouloient y en-

» trer ! &c. (1) ». Il leur déclare que, malgré leurs vains honneurs dans ce monde, les prostituées les précéderont au royaume de Dieu. Il nous ordonne, en plusieurs endroits, de prendre garde à eux ; & il nous avertit que nous les reconnoîtrons à leurs fruits. Dans des jugemens si différens des nôtres, il juge nos passions suivant leurs convenances naturelles. Il pardonne à la prostitution, qui est en elle-même un vice, mais qui n'est, après tout, qu'une foiblesse, par rapport à l'ordre de la société ; & il condamne, sans indulgence, l'ambition, comme un crime qui est à-la-fois contre l'ordre de la société & celui de la nature. La première ne fait que le malheur de deux coupables ; mais la seconde fait celui du genre humain.

A cela, nos docteurs répondent qu'il ne s'agit, dans l'éducation de nos enfans, que de leur inspirer l'émulation de la vertu. Je ne crois pas qu'il soit question, dans nos collèges, d'exercices de vertu, si ce n'est pour faire, à ce sujet, quelques thêmes ou quelques amplifications. Mais on leur donne une véritable ambition, en leur apprenant à se disputer les premières places dans les classes, & en leur faisant adopter mille systêmes intolérans. Aussi, quand ils ont une fois la clef de la science dans leurs poches, ils sont bien déterminés, comme

(1) Matthieu, chap. 23 & suiv.

leurs maîtres, à n'y laisser entrer personne que par leur porte.

La vertu & l'ambition sont incompatibles. La gloire de l'ambition est de monter, & celle de la vertu de descendre. Voyez comme Jésus réprimande ses apôtres, lorsqu'ils lui demandent lequel d'entre eux doit être le premier. Il prend un enfant, & le met au milieu d'eux. Sans doute, ce n'étoit pas un enfant de nos écoles. Ah! lorsqu'il nous recommande l'humilité si convenable à notre foible & misérable nature, c'est qu'il n'a pas cru que la puissance, même suprême, pût faire notre bonheur dans ce monde; & il est digne de remarque, que ce ne fut pas au disciple qu'il aimoit le plus qu'il donna la primauté sur les autres; mais pour prix de son amour qui fut fidèle jusqu'à la mort, il lui légua en mourant sa propre mère.

Cette prétendue émulation inspirée aux enfans, les rend pour toute leur vie intolérans, vains, changeans au moindre blâme, ou au plus petit éloge d'un inconnu. On leur donne, dit-on, de l'ambition pour leur bonheur, afin qu'ils fassent fortune dans le monde; mais la cupidité naturelle suffit au-delà pour remplir cet objet. Est-ce que les marchands, les ouvriers & toutes les professions lucratives, c'est-à-dire, tous les états de la société, ont besoin d'un autre stimulant? Si on n'inspiroit d'ambition qu'à un seul enfant, destiné à rem-

plir un jour de grands emplois, cette éducation qui ne seroit pas sans inconvénient, seroit au moins convenable à la carrière qu'il doit parcourir. Mais en l'inspirant à tous, vous donnez à chacun d'eux autant d'ennemis qu'il a de compagnons; vous les rendez malheureux les uns par les autres. Ceux qui ne peuvent s'élever par leurs talens, cherchent à réussir auprès de leurs maîtres par des flatteries, & à faire tomber leurs égaux par leurs médisances. Si ces moyens ne leur réussissent pas, ils prennent en haine les objets de leur émulation, qui valent à leurs camarades des applaudissemens, & qui sont pour eux des sources perpétuelles d'ennui, de châtimens & de larmes. Voilà pourquoi tant d'hommes bannissent de leur mémoire les temps & les objets de leurs premières études, quoiqu'il soit naturel au cœur humain de se rappeler avec délices les époques de l'enfance. Combien voient encore avec une tendre émotion, les berceaux d'osiers & les poêlons rustiques qui ont servi à leurs premières couches & à leurs premières tables, & ne peuvent voir, sans aversion, un Turselin ou un Despautère! Je ne doute pas que ces dégoûts de l'éducation n'influent beaucoup sur l'amour que nous devons porter à la religion, parce qu'on ne nous en montre de même les élémens qu'avec tristesse, orgueil & inhumanité.

La politique de la plupart des maîtres consiste, sur-tout, à composer l'extérieur

de

de leurs élèves. Ils modèlent à la même forme une multitude de caractères que la nature a rendus différens. L'un, les veut graves & posés, comme si c'étoient de petits présidens ; les autres, en plus grand nombre, les veulent prompts & vifs. Un des grands refreins de leurs leçons, est de leur crier sans cesse : « Allons, dépêchez-vous, » ne soyez pas paresseux ! " J'attribue à cette seule impulsion, l'étourderie générale qui caractérise notre jeunesse, & qu'on reproche à notre nation. C'est l'impatience des maîtres, qui produit d'abord l'étourderie des écoliers. Elle s'accroît ensuite dans le monde par l'impatience des femmes. Mais, est-ce que dans le cours de la vie, la réflexion n'est pas plus utile que la promptitude ? Combien d'enfans sont destinés à y remplir des états graves ? La réflexion n'est-elle pas la base de la prudence, de la tempérance, de la sagesse & de la plupart des qualités morales ? Pour moi, j'ai toujours vu les honnêtes gens assez tranquilles, mais les fripons toujours alertes.

Il y a à cet égard une différence bien sensible entre deux enfans, dont l'un a été élevé dans la maison paternelle, & l'autre dans une école publique. Le premier est, sans contredit, plus poli, plus honnête, moins jaloux ; par cela seul qu'il a été élevé sans envie de surpasser personne, & encore moins de se surpasser lui-même, suivant notre grande phrase à la mode, vide de sens, comme tant d'autres. Un enfant

rempli d'émulation de collège, n'est-il pas obligé d'y renoncer dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, s'il veut être supportable à ses égaux & à lui-même? S'il ne s'y propose d'autre but que son avancement, n'y sera-t-il pas affligé de la prospérité d'autrui? Ne s'y remplira-t-il pas de haines, de jalousies & de desirs qui le dépraveront au physique & au moral? La philosophie & la religion ne le forcent-elles pas de travailler chaque jour de sa vie à détruire ces vices de l'éducation? Le monde même l'oblige d'en masquer l'aspect hideux. Voilà une belle perspective ouverte à la vie humaine, où il faut employer la moitié de nos jours à détruire avec mille efforts, ce qu'on a élevé dans l'autre avec tant de larmes & d'appareil.

Nous avons pris ces vices des Grecs, sans songer qu'ils avoient contribué à leurs divisions perpétuelles, & à leurs ruines finales. Au moins la plupart de leurs exercices avoient pour but l'utilité de la patrie. S'il y avoit chez les Grecs des prix pour la lutte, le pugilat, le disque, la course à pied & en chariot, c'est que ces exercices servoient à la guerre. S'ils en avoient établi pour l'éloquence, c'est qu'elle servoit à défendre les intérêts de la patrie, de ville à ville, ou dans les assemblées générales de la Grèce. Mais à quoi nous servent les longues études des langues mortes & des coutumes étrangères à notre pays? La plupart de nos institutions, par rapport aux anciens, ressemblent beau-

coup au paradis des Sauvages de l'Amérique. Ces bonnes gens disent, qu'après la mort, les âmes de leurs compatriotes vont dans un certain pays où elles chassent les âmes des castors avec les âmes des flèches, en marchant sur l'âme de la neige avec l'âme des raquettes, & qu'elles font cuire l'âme de leur gibier dans l'âme des marmites. Nous avons de même des images de colysée, où il ne se donne point de jeux; des images de péristiles & de places publiques, où l'on ne peut point se promener; des images de vases antiques, où l'on ne peut mettre aucune liqueur, mais qui servent beaucoup à nos images de grandeur & de patriotisme. Les vrais Grecs & les vrais Romains se croiroient chez nous dans le pays de leurs ombres. Heureux si nous n'avions emprunté d'eux que de vaines images, & si nous n'avions pas naturalisé chez nous les maux réels, en y transportant les jalousies, les haines & les vaines émulations qui les ont rendus malheureux!

C'est Charlemagne, dit-on, qui a institué nos études; quelques-uns disent, que ce fut pour diviser ses sujets & leur donner de l'occupation : il y a fort bien réussi. Sept années d'*humanités*, deux de *philosophie*, trois de *théologie*, douze ans d'ennui, d'ambition & de suffisance; sans compter les années que de bons parens font doubler à leurs enfans, pour les renforcer, disent-ils. Je demande si au sortir de-là, un écolier est, suivant la dénomination de ces mêmes

études, plus *humain*, plus *philoſophe* & *croit* plus en *Dieu* qu'un bon payſan qui ne ſait pas lire? A quoi donc tout cela ſert-il à la plupart dans le monde? Quelle utilité le plus grand nombre en tire-t-il pour la perfection de ſes propres lumières & pour la pureté de ſa diction? Nous avons vu que les auteurs claſſiques eux-mêmes n'ont puiſé leurs connoiſſances que dans la nature, & que ceux de notre nation qui ſe ſont le plus diſtingués dans les ſciences & dans les lettres, tels que Deſcartes, Michel Montaigne, J. J. Rouſſeau, &c. n'ont réuſſi qu'en s'écartant de la route de leurs modèles, & en en prenant ſouvent une oppoſée. C'eſt ainſi que Deſcartes attaqua & ruina la philoſophie d'Ariſtote : vous diriez que les ſciences & l'éloquence ſont préciſément hors des barrières de nos inſtitutions gothiques.

J'avoue cependant, qu'il eſt heureux pour beaucoup d'enfans qui ont de mauvais parens qu'il y ait des collèges : ils y ſont moins malheureux que dans la maiſon paternelle. Les défauts de leurs maîtres étant expoſés à la vue, ſont en partie réprimés par la crainte de la cenſure publique; mais il n'en eſt pas ainſi de ceux de leurs parens. Par exemple, l'orgueil d'un homme de lettres eſt babillard & quelquefois inſtructif; celui d'un eccléſiaſtique eſt diſſimulé, mais flatteur; celui d'un gentilhomme eſt altier, mais franc; celui d'un payſan eſt inſolent, mais naïf : mais l'or-

gueil d'un bourgeois eſt morne & ſtupide ; c'eſt l'orgueil à ſon aiſe, l'orgueil en robe de chambre. Comme un bourgeois n'eſt jamais contredit, ſi ce n'eſt par ſa femme, ils ſe réuniſſent l'un & l'autre pour rendre leurs enfans malheureux ſans même s'en douter. Peut-on croire que dans une ſociété où tous les moraliſtes conviennent que les hommes ſont corrompus, où les citoyens ne ſe maintiennent que par la crainte des lois, ou par la peur qu'ils ont les uns des autres, les enfans foibles & ſans défenſe ne ſoient pas abandonnés à la diſcrétion de la tyrannie ? Il n'y a rien de ſi borné & de ſi vain que la plupart des bourgeois ; c'eſt chez eux que la ſottiſe jette des racines profondes : vous en voyez beaucoup, hommes & femmes, mourir d'apoplexie pour mener une vie trop ſédentaire, pour manger du bœuf & prendre du bouillon de viande étant malades, ſans ce douter un moment que ce régime leur ſoit nuiſible. Il n'y a rien de ſi ſain, diſent-ils ; ils l'ont toujours vu obſerver à leurs tantes. C'eſt là qu'une foule de faux remèdes & de ſuperſtitions, conſervent les réputations qu'ils perdent dans le monde ; c'eſt dans leurs armoires que le caſſis, eſpèce de poiſon, paſſe encore pour une panacée univerſelle. Le régime de l'éducation de leurs malheureux enfans reſſemblent à celui de leur ſanté ; ils les forment à de triſtes uſages ; ils leur font apprendre, la verge à la main, juſqu'à l'évangile ; ils les tiennent ſédentaires tout

le long du jour, dans l'âge où la nature les force de se mouvoir pour se développer. Soyez sages, leur disent-ils sans cesse ; & cette sagesse consiste à ne pas remuer les jambes. Une femme d'esprit qui aimoit les enfans, vit un jour chez une marchande de la rue S. Denis, un petit garçon & une petite fille qui avoient l'air fort sérieux. « Vos enfans sont bien tristes, dit-elle à la » mère. — Ah ! madame, répondit la » bourgeoise, ce n'est pas manque que » nous ne les fouettions bien pour ça. »

Les enfans rendus misérables dans leurs jeux & dans leurs études, deviennent hypocrites & sournois devant leurs pères & leurs mères. Enfin ils grandissent. Un soir la fille met son mantelet sous prétexte d'aller au salut, & elle va voir son amant : bientôt sa grossesse se déclare ; elle s'enfuit de la maison paternelle & elle devient fille du monde. Un beau matin le fils s'engage. Le père & la mère sont au désespoir. Nous n'avons rien épargné, disent-ils, pour leur éducation ; nous leur avons donné des maîtres de toute espèce. Insensés ! vous avez oublié le point principal, qui étoit de vous en faire aimer.

Ils justifient leur tyrannie par ce cruel adage : *Il faut corriger les enfans* ; *la nature humaine est corrompue.* Ils ne s'apperçoivent pas que ce sont eux-mêmes qui la corrompent par leurs châtimens, (1) & que par

(1) J'attribue à ce genre de châtiment, nou-

tout pays où les pères sont bons, les enfans leur ressemblent.

Je pourrois démontrer par une foule

---

seulement la corruption physique & morale des enfans, & de plusieurs ordres de moines, mais même de la nation. Vous ne sauriez faire un pas dans les rues, que vous n'entendiez les bonnes & les mères dire à leurs enfans, *je vous fouetterai.* Je n'ai point été en Angleterre, mais j'étois persuadé que la férocité qu'on attribue aux Anglois, devoit venir d'une pareille cause. J'ai ouï dire en effet, que ce genre de punition étoit plus cruel & plus fréquent chez eux que chez nous. Voyons ce que disent à ce sujet les illustres auteurs *du Spectateur*, ouvrage qui a, sans contredit, contribué à adoucir leurs mœurs & les nôtres. Ils reprochent à la noblesse Angloise, de permettre qu'on imprime ce caractère d'infamie à ses enfans. Voyez les lettres 51 & 52 du tome septième. Voici comment se termine la cinquante-unième : " Je ne voudrois „ pas qu'on inférât de ce que je viens de dire, „ que nos savans, tant d'église que de robe, qui „ ont été fouettés à l'école, ne sont pas des hom- „ mes d'un caractère noble & généreux ; mais je „ suis bien sûr que leur caractère seroit plus géné- „ reux & plus noble, s'ils n'avoient jamais souf- „ fert une pareille infamie ".

Le gouvernement doit proscrire ce genre de châtiment, non-seulement dans les écoles publiques, comme à fait la Russie, mais dans les couvens, sur les vaisseaux, chez les particuliers, dans les pensions ; il corrompt à-la-fois les pères, les mères, les précepteurs & les enfans. J'en pourrois citer des réactions terribles, si la pudeur me le permettoit. N'est-il pas bien étonnant que des hommes au demeurant bien composés à l'extérieur, posent pour base d'une éducation chrétienne la douceur, l'humanité, la chasteté ; & punissent les timides & innocens enfans du plus cruel & du plus obscène de tous les supplices ?

d'exemples, que la dépravation de nos plus fameux scélérats a commencé par la cruauté même de leur éducation, depuis *Guillery* jusqu'à *Desrues*. Mais pour sortir tout-à-fait de cette perspective odieuse, nous ne ferons plus que cette réflexion : c'est que si la nature humaine étoit corrompue comme le prétendent ceux qui s'arrogent le pouvoir de la réformer, les enfans ne manqueroient pas d'ajouter une corruption nouvelle à celle qu'ils trouvent déja introduite

---

Nos gens de lettres qui ont réformé tant d'abus depuis un siècle, n'ont pas attaqué celui-ci comme il le mérite ; ils ne s'occupent pas assez des malheurs de la génération future. Ce seroit une question de droit intéressante à traiter, savoir, si l'état peut laisser le droit d'infliger l'infamie à des hommes qui n'ont pas droit de vie & de mort ? Il est certain que l'infamie d'un citoyen a des réactions plus dangereuses sur la société que sa propre mort. Ce n'est rien, dit-on, ce ne sont que des enfans ; mais c'est parce que ce sont des enfans que tout âme généreuse doit les protéger, & parce que tout enfant misérable, devient un homme méchant.

Au reste, il s'en faut bien que ce que j'ai dit sur les maîtres en général, ait été dans l'intention de les rendre odieux. Je veux les avertir seulement, que ces châtimens dont ils ont emprunté l'usage des Grecs corrompus du bas-empire, influent beaucoup plus qu'ils ne pensent, sur la haine que leur porte, ainsi qu'aux autres ministres de la religion, tant moines qu'ecclésiastiques, le peuple plus éclairé qu'autrefois. Dans le fond les maîtres traitent leurs élèves comme ils ont été traités eux-mêmes. Ce sont des malheureux qui forment d'autres malheureux, souvent sans s'en douter. Tout ce que je prétends établir ici, c'est

dans le monde lorſqu'ils y arrivent. Ainſi la ſociété humaine atteindroit bientôt le terme de ſa deſtruction. Ce ſont les enfans au contraire qui l'éloignent, en y apportant des âmes neuves & innocentes. Il faut de longs apprentiſſages pour leur faire naître le goût de nos paſſions & de nos fureurs. Les générations nouvelles reſſemblent aux roſées & aux pluies du ciel qui rafraîchiſſent les eaux des fleuves ralenties dans leur cours & prêtes à ſe corrompre : changez les ſources d'un fleuve, vous le changerez dans tout ſon cours; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez ſon caractere & ſes mœurs.

Nous haſarderons quelques idées ſur un ſujet ſi important, & nous en chercherons les indications dans la nature. Lorſqu'on examine le nid d'un oiſeau, on y trouve non-ſeulement les nourritures qui ſont agréables à ſes petits; mais à la molleſſe des fourrures qui le tapiſſent, à ſa ſituation qui l'abrite du froid, de la pluie & du vent, & à une multitude d'autres précautions, il eſt aiſé de reconnoître que ceux qui l'ont

---

que l'homme a été abandonné à ſa propre providence; que tous les maux qu'il fait à ſes ſemblables rejailliſſent ſur lui tôt ou tard. Cette réaction eſt le ſeul contrepoids qui puiſſe le ramener à l'humanité. Toutes les ſciences ſont encore dans l'enfance; mais celle de rendre les hommes heureux n'eſt pas encore au jour, même à la Chine, dont la politique eſt ſi ſupérieure à la nôtre.

construit ont réuni autour de leurs petits toute l'intelligence & toute la bienveillance dont ils étoient capables : leur père même chante à quelque distance de leur berceau, excité plutôt, je pense, par les sollicitudes de l'amour paternel que par celles de l'amour conjugal; car ce dernier sentiment finit chez la plupart, dès que leur couvée commence. Si nous examinions sous le même aspect les écoles des enfans des hommes, nous aurions une bien mauvaise idée de l'affection de leurs parens. Des verges, des férules, des fouets, des cris, des larmes, sont les premières leçons données à la vie humaine : à la vérité, on démêle quelques récompenses parmi tant de châtimens, mais, symboles de ce qui les attend dans la société, la douleur y est en réalité & le plaisir n'y est qu'en image.

Il est digne de remarque que de toutes les espèces d'êtres sensibles, l'espèce humaine est la seule dont les petits soient élevés à force de coups. Je ne voudrois pas d'autre preuve dans le genre humain, d'une dépravation originelle. L'espèce européenne surpasse à cet égard toutes les nations du monde; comme aussi en méchanceté. Nous avons remarqué d'après les témoignages des missionnaires mêmes; avec quelle douceur les sauvages élèvent leurs enfans, & quelle affection ceux-ci portent à leurs parens. Les Arabes étendent leur humanité jusqu'à leurs chevaux; jamais ils ne les frappent; ils les dressent à force de caresses, & ils les ren-

dent si dociles, qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables en beauté & en bonté. Ils ne les attachent point dans leur camp; ils les laissent errer en paissant aux environs, d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit se coucher dans leurs tentes au milieu des enfans, sans jamais les blesser. Si un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête sur le champ, & reste auprès de lui sans le quitter. Ces peuples sont parvenus par l'influence invincible d'une éducation douce à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers. On ne peut lire sans attendrissement, ce que rapporte à ce sujet le vertueux consul d'Hervieux dans son voyage du Liban. Un pauvre Arabe du Désert avoit pour tout bien une magnifique jument: le consul de France à Seyde lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe pressé par le besoin, balança longtemps; enfin il y consentit & en demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à Versailles pour en obtenir l'agrément de la cour. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur le champ mande l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, & il lui compte l'or qu'il avoit demandé. L'Arabe couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire, & lui dit: « A qui vais-je te li-

» vrer? à des Européens qui t'attacheront,
» qui te battront, qui te rendront mal-
» heureuse : reviens avec moi, ma belle,
» ma mignonne, ma gazelle! sois la joie
» de mes enfans! » En disant ces mots, il sauta dessus, & reprit la route du Désert.

Si les pères battent les enfans chez nous, c'est qu'ils ne les aiment pas; s'ils les mettent en nourrice dès qu'ils sont venus au monde, c'est qu'ils ne les aiment pas; s'ils les envoient, dès qu'ils grandissent, dans des pensions & des collèges, c'est qu'ils ne les aiment pas; s'ils leur procurent des états hors de leur état & de leur province, c'est qu'ils ne les aiment pas : ils les éloignent d'eux à toutes les époques de la vie, sans doute, parce qu'ils les regardent comme leurs héritiers.

J'ai cherché long-tems la cause de ce sentiment dénaturé, non pas dans nos livres; car leurs auteurs, pour faire la cour aux pères qui achètent leurs ouvrages, n'y parlent que des devoirs des enfans; & si quelquefois ils s'occupent de ceux des pères, ceux qu'ils leur prescrivent envers leurs enfans sont si tristes, qu'ils semblent leur donner de nouveaux moyens de s'en faire haïr.

Cette apathie paternelle tient au désordre de nos mœurs, qui a détruit parmi nous tous les sentimens de la nature. Chez les anciens, & même chez les sauvages, la perspective de la vie sociale leur présentoit une suite d'emplois depuis l'enfance jusqu'à

la vieilleſſe, qui étoit parmi eux l'âge des grandes magiſtratures & du ſacerdoce. Les eſpérances de leur religion venoient alors terminer la fin de leur carrière, & achevoient de rendre le plan de leur vie conforme à celui de la nature. C'eſt ainſi qu'ils entretenoient toujours dans l'âme de leurs citoyens, cette perſpective de l'infini, ſi naturelle au cœur humain. Mais la vénalité & les mauvaiſes mœurs, ayant renverſé parmi nous l'ordre de la nature, le ſeul âge de la vie qui ait conſervé ſes droits, eſt celui de la jeuneſſe & des amours. C'eſt-là l'époque où tous les citoyens dirigent leurs penſées. Chez les anciens, c'étoient les vieillards qui gouvernoient; chez nous, ce ſont les jeunes gens. On force, dans tous les emplois, les vieillards de ſe retirer. Leurs chers enfans leur paient alors le fruit de l'éducation qu'ils en ont reçue.

Il arrive donc delà qu'un père & une mère, fixant chez nous l'époque de leur bonheur vers le milieu de la vie, ne voient qu'avec peine leurs enfans s'en approcher, dans le temps qu'eux-mêmes s'en éloignent. Comme leur foi eſt à-peu-près détruite, la religion ne leur préſente aucune conſolation. Ils ne voient plus que la mort au bout de leur perſpective. Ce point de vue les rend triſtes, durs & ſouvent cruels. Voilà pourquoi les pères, chez nous, n'aiment point leurs enfans, & que nos vieilles gens affectent tant de goûts frivoles, pour ſe rapprocher d'une génération qui les repouſſe.

C'est par une ſuite de ces mêmes mœurs, qu'il n'y a point de patriotiſme chez nous. Il y en avoit, au contraire, beaucoup chez les anciens. Les anciens ſe propoſoient, non-ſeulement de grandes récompenſes dans le préſent, mais de bien plus grandes pour l'avenir. Les Romains, par exemple, avoient des oracles qui promettoient à Rome d'être la capitale du monde, & elle le devint. Chaque citoyen, en particulier, ſe flattoit d'influer ſur ſes deſtins, & de préſider un jour, comme un dieu tutélaire, ſur ceux de ſa propre poſtérité. Ils n'ambitionnoient rien de plus que de voir leur ſiècle honoré & diſtingué par-deſſus tous ceux de la république. Ceux qui parmi nous ont quelque ambition pour l'avenir, la bornent à être diſtingués eux-mêmes de leur propre ſiècle, par leur ſavoir ou leur philoſophie. Voilà à-peu-près à quoi ſe termine notre ambition naturelle, dirigée par notre éducation.

Les anciens cherchoient à deviner ce que deviendroit leur poſtérité; & nous, ce qu'ont été nos ancêtres. Ils regardoient en avant, & nous en arrière. Nous ſommes dans l'état, comme des paſſagers embarqués de force dans un vaiſſeau; nous regardons à la poupe, & non à la proue; la terre d'où nous partons, & non celle où nous devons aborder. Nous recueillons, avec empreſſement, des manuſcrits gothiques, des monumens de chevalerie, des médaillons de Chilpéric; nous ramaſſons avec ardeur tou-

tes ces pièces uſées de l'ancienne manœuvre de notre vaiſſeau. Nous les ſuivons de la vue derrière nous le plus loin que nous pouvons. Nous étendons même ce ſouci de l'antiquité, aux monumens qui nous ſont étrangers, à ceux des Grecs & des Romains. Ils ſont, comme les nôtres, des débris de leurs vaiſſeaux qui ont péri ſur la vaſte mer des ſiècles, ſans pouvoir parvenir juſqu'à nous. Ils nous accompagneroient & nous devanceroient même, s'ils euſſent été bien gouvernés. On peut encore les reconnoître à leurs débris. A la ſimplicité de ſa conſtruction & à la légéreté de ſa coupe, voilà le vaiſſeau de Lacédémone. Il étoit fait pour voguer éternellement; mais il n'avoit point de carène; il ſurvint une grande tempête, & les pilotes ne purent le ramener à ſon équilibre. A la hauteur de ſes châteaux de poupe, vous reconnoiſſez la ſuperbe Rome. Elle ne put ſupporter le poids de ſes hautes manœuvres, ſes grands la renverſèrent. On pourroit graver ces inſcriptions ſur les différens écueils où ils ont échoué :

AMOUR DES CONQUÊTES. GRANDES PROPRIÉTÉS. VÉNALITÉ DES CHARGES. CORRUPTION DES MŒURS. Et ſur tous : MÉPRIS DU PEUPLE.

Les flots du temps mugiſſent encore ſur leurs vaſtes débris, & en détachent des parcelles, qu'ils diſperſent parmi les nations.

vivantes, pour leur instruction. Ces ruines semblent leur dire : « Nous sommes des » restes de l'ancien gouvernement des Toscans, de Dardanus, & des petits-fils de » Numitor. Les états qu'ils ont transmis » à leurs descendans nourrissent encore » des nations, mais elles n'ont plus les » mêmes langages, ni les mêmes religions, » ni les mêmes dynasties de souverains. La » Providence divine, pour sauver les hommes du naufrage, a noyé les pilotes & » brisé les vaisseaux. »

Nous admirons, au contraire, dans nos sciences frivoles, leurs conquêtes, leurs grands & inutiles bâtimens, & tous les monumens de leur luxe, qui sont les écueils même où ils ont péri. Voilà où nous mènent nos études & notre patriotisme. Si la postérité s'occupe des anciens, c'est que les anciens ont travaillé pour elle ; mais si nous ne faisons rien pour la nôtre, certainement elle ne s'occupera pas de nous. Elle s'entretiendra, comme nous faisons sans cesse, des Grecs & des Romains, sans se soucier en rien de ses pères.

Au lieu de nous extasier sur des médailles romaines & grecques, à demi rongées par le temps, ne seroit-il pas aussi agréable & plus utile de jeter nos vues & nos conjectures sur nos enfans frais, vifs, potelés, & de chercher à reconnoître, dans leurs inclinations, quels seront les coopérateurs futurs de notre patrie ? Ceux qui, dans leurs jeux, aiment à bâtir, lui élèveront un jour

des monumens. Parmi ceux qui se plaisent à faire entre eux des guerres innocentes, se formeront des Scipions & des Epaminondas. Ceux qui sont assis sur l'herbe, spectateurs tranquilles des jeux de leurs compagnons, lui donneront un jour de graves magistrats, & des philosophes maîtres de leurs passions. Ceux qui, dans leurs course inquiète, aiment à s'écarter des autres; seront d'illustres voyageurs & des fondateurs de colonies, qui porteront les mœurs & la langue de la France parmi les sauvages de l'Amérique, ou dans l'intérieur de l'Afrique même. Si nous sommes bons envers nos enfans, ils béniront notre mémoire; ils transmettront, sans altération, nos coutumes, nos modes, notre éducation, notre gouvernement & notre souvenir à la postérité la plus reculée. Nous serons pour eux des dieux bienfaisans, qui les auront soustraits à la barbarie gothique. Nous satisferions le goût inné de l'infini, encore mieux, en jetant notre vue à deux mille ans dans le passé. Cette manière de voir, plus conforme à notre nature divine, fixeroit notre bienveillance sur des objets sensibles, qui existent & qui doivent encore exister (1).

(1) Il a un grand caractère dans les ouvrages de la Divinité. Non-seulement ils sont parfaits, mais ils vont toujours en croissant de perfection. Nous avons dit quelque chose de cette loi, en parlant des harmonies des plantes. Un jeune plant vaut mieux que la graine qui l'a produit; un arbre

Nous nous ménagerions à nous-mêmes pour nos vieux jours si tristes & si rebutés, la reconnoissance de la génération qui va venir nous remplacer; & en assurant son bonheur & le nôtre, nous concourrions, de tous nos moyens, à celui de la patrie.

Pour contribuer à cette heureuse révolution, je hasarderai encore quelques idées rapides. Je suppose donc que j'aye à employer utilement une partie des douze années que perdent nos jeunes gens dans les collèges. Je réduis le temps de leur éducation à trois époques de trois années chacune. La première aura lieu à sept ans, comme chez les Lacédémoniens, & même

---

en fleurs & en fruits, mieux qu'un jeune plant; enfin, un arbre n'est jamais plus beau, que quand devenu vieux, il est entouré d'une forêt de jeunes arbres sortis de ses semences. Il en est de même de l'homme. L'état d'un embryon vaut mieux que celui du néant; celui de l'enfance, que l'état d'embryon. L'adolescence est préférable à l'enfance; & la jeunesse, saison des amours, l'emporte sur l'adolescence. L'homme dans l'âge viril, chef d'une famille, est préférable à un jeune homme. La vieillesse qui l'entoure d'une postérité nombreuse, qui, par son expérience, l'admet aux conseils des nations, qui ne suspend en lui l'empire des passions que pour donner plus de pouvoir à celui de sa raison; la vieillesse qui semble le mettre au rang des dieux par les espérances multipliées que lui ont données l'exercice de la vertu & les lois de la Providence, vaut mieux que tous les âges de la vie. Je voudrois qu'il en fût ainsi de l'âge de la France, & que le siècle de Louis XVI surpassât en bonheur tous ceux qui l'ont précédé.

auparavant : un enfant est susceptible d'une éducation patriotique, dès qu'il sait parler & marcher. La seconde commencera à l'adolescence ; & la troisième finira avec elle vers la seizième année, âge où un jeune homme peut être utile à sa patrie, & embrasser un état.

Je disposerois, d'abord, vers le centre de Paris, un grand édifice bâti intérieurement en amphithéâtre circulaire, divisé par gradins. Les maîtres destinés à l'éducation, se tiendroient au centre dans le bas, & il y auroit en haut plusieurs rangs de galeries, afin de multiplier les places pour les auditeurs. Il y auroit au dehors & tout autour de ce bâtiment, de larges portiques à plusieurs étages, destinés à recevoir le peuple. On liroit ces mots sur le fronton de l'entrée :

ÉCOLES DE LA PATRIE.

Je n'ai pas besoin de dire que les enfans passant trois années dans chaque époque de leur éducation, il faudroit un de ces édifices pour l'instruction de la génération annuelle, ce qui fixeroit au nombre de neuf, celui des monumens destinés à l'éducation générale de la capitale.

Autour de chacun de ces amphithéâtres, seroit un grand parc couvert de plantes & d'arbres du pays, jetés au hasard comme dans la campagne & dans les bois. On y verroit des primevères & des violettes au

pied des chênes, des poiriers & des pommiers confondus avec des ormes & des hêtres. Les berceaux de l'innocence ne seroient pas moins intéressans que les tombeaux de la vertu.

Si j'ai desiré qu'on élevât des monumens à la gloire de ceux qui ont enrichi notre climat de plantes exotiques, ce n'est pas que je préfère celles-là à celles de la patrie, mais c'est pour rendre à la mémoire de ces citoyens, une partie de la reconnoissance que nous devons à la nature. D'ailleurs, les plantes les plus communes de nos campagnes, indépendamment de leur utilité, sont celles qui nous rappellent les sensations les plus agréables : elles ne nous jettent pas au dehors comme les plantes étrangères, mais elles nous ramènent au dedans & à nous-mêmes. La sphère emplumée d'un pissenlit, me fait ressouvenir du temps où, assis sur l'herbe avec des enfans de mon âge, nous tentions d'enlever, d'un seul souffle, toutes ses aigrettes, sans qu'il en restât une seule. La fortune a dispersé de même nos cercles légers dans tous les pays du monde. Je me rappelle, en voyant certains épis de graminées, le temps où nous conjuguions sur leurs stipules alternatives, les différens temps & les différens modes du verbe *aimer*. Nous tremblions d'entendre nos compagnons finir à la dernière, par, *je ne vous aime plus*. Ce ne sont pas les plus belles fleurs que nous affectionnons davantage. Le sentiment mo-

ral détermine à la longue tous nos goûts physiques. Les plantes qui me semblent les plus malheureuses, sont aujourd'hui celles qui m'inspirent le plus d'intérêt. Souvent je fixe mon attention sur un brin d'herbe au haut d'un vieux mur, ou sur une scabieuse battue des vents au milieu d'une plaine. Plus d'une fois, en voyant dans les pays étrangers, un pommier sans fleurs & sans fruits, je me suis écrié : Oh ! pourquoi la fortune vous a-t-elle refusé, comme à moi, un peu de terre dans votre terre natale ?

Les plantes de la patrie nous en rappellent par-tout l'idée d'une manière plus touchante que ses monumens. Je n'épargnerois donc rien pour les réunir autour des enfans de la nation. Je ferois de leur école un lieu charmant comme leur âge, afin que quand les injustices de leurs patrons, de leurs parens, de la fortune, auroient brisé dans leurs cœurs tous les liens de la patrie, le lieu où leur enfance auroit été heureuse, fût encore leur capitole.

Je le décorerois de quelques tableaux. Les enfans, ainsi que le peuple, préfèrent la peinture à la sculpture, parce que cette dernière a pour eux trop de beautés de convention. Ils n'aiment point les figures toutes blanches, mais avec des joues rouges & des yeux bleus, comme leurs images de plâtre. Ils sont plus frappés des couleurs que des formes. Je voudrois qu'on y vît les portraits de nos rois enfans. Cyrus

élevé avec des enfans de son âge, en fit des héros; les nôtres seroient élevés au moins avec les images de nos rois. Ils prendroient à leur vue les premiers sentimens de l'attachement qu'ils doivent aux pères de la patrie. On y verroit des tableaux de religion, non pas ceux qui sont effrayans, & qui sont destinés à rappeler l'homme au repentir; mais ceux qui sont propres à rassurer l'innocence. Tel seroit celui de la Vierge, tenant Jesus, enfant, dans ses bras. Tel seroit Jesus lui-même au milieu des enfans, portant dans leurs attitudes & leurs traits la naïveté & la confiance de leur âge, & tels que le Sueur les eût peints. On liroit au-dessous:

SINITE PARVULOS AD ME VENIRE.

S'il étoit nécessaire de représenter dans cette école, quelque acte de la justice de Jesus-Christ, on pourroit y peindre le figuier sans fruits séchant à sa voix. On verroit les feuilles de cet arbre se crisper, ses branches se tordre, son écorce se crevasser, & le végétal entier frappé de terreur, périr sous la malédiction de l'Auteur de la nature.

On pourroit y mettre quelque inscription simple & courte, tirée de l'évangile, comme celle-ci:

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Et cette autre:

VENEZ A MOI VOUS QUI ÊTES CHARGÉS, ET JE VOUS SOULAGERAI.

Et cette maxime déja néceſſaire à l'enfance :

LA VERTU CONSISTE A PRÉFÉRER LE BIEN PUBLIC AU NÔTRE.

Et cette autre :

POUR ÊTRE VERTUEUX, IL FAUT RÉSISTER A SES PENCHANS, A SES INCLINATIONS, A SES GOUTS, ET COMBATTRE SANS CESSE CONTRE SOI-MÊME.

Mais il y a des inſcriptions auxquelles on ne fait guère d'attention, & dont le ſens importe bien davantage aux enfans; ce ſont leurs propres noms. Leurs noms ſont des inſcriptions, qu'ils portent par-tout avec eux. On ne ſauroit croire combien ils influent ſur leur caractère naturel. Notre nom eſt le premier & le dernier bien qui ſoit à notre diſpoſition; il détermine, dès l'enfance, nos inclinaiſons; il nous occupe pendant la vie, & juſqu'après la mort. Il me reſte un nom, dit-on. Ce ſont les noms qui illuſtrent ou déshonorent la terre. Les rochers de la Grèce & de l'Italie, ne ſont ni plus anciens ni plus beaux que ceux des autres parties du monde; mais nous les eſtimons davantage parce qu'ils portent de plus beaux

noms. Une médaille n'eſt qu'un morceau de cuivre ſouvent rouillé, mais qui eſt décoré d'un nom illuſtre. Je voudrois donc qu'on donnât de beaux noms aux enfans. Un enfant ſe patrone ſur ſon nom. S'il porte à quelque vice, ou s'il prête à quelque ridicule, comme ſont beaucoup des nôtres, ſon âme s'y incline. Bayle remarque qu'un certain inquiſiteur appelé TORRE-CRÉMADA, ou de la Tour-brûlée, avoit fait brûler je ne ſais combien d'hérétiques dans ſa vie. Un cordelier appelé FEU-ARDENT, en fit tout autant. C'eſt un autre abus de donner à des enfans, deſtinés à des occupations pacifiques, des noms turbulens & ambitieux, comme ceux d'Alexandre & de Céſar. Il eſt encore plus dangereux de leur en donner de ridicules. J'ai vu, à cette occaſion, de malheureux enfans ſi vexés par leurs compagnons, & même par leurs propres parens, à l'occaſion de leurs noms de baptême, qui emportoient quelque idée de ſimplicité & de bonhomie, qu'ils en prenoient inſenſiblement un caractère oppoſé de malignité & de férocité. Les exemples en ſont fréquens. Deux de nos plus fameux écrivains ſatyriques en théologie & en poéſie, s'appeloient l'un BLAISE Paſcal, & l'autre COLIN Boileau. Colin n'a point de malice, diſoit ſon père. Ce mot lui en a donné. La ſcélérateſſe audacieuſe de Jacques CLÉMENT, naquit peut-être en lui de quelque ridicule à l'occaſion de ſon nom. L'adminiſtration doit donc veiller ſur les noms donnés aux enfans,

fans, puiſqu'ils ont de ſi terribles influences ſur les caractères des citoyens. Je voudrois auſſi qu'à leur nom de baptême, on joignît un ſurnom de quelque famille célèbre par ſes vertus, comme faiſoient les Romains : ces eſpèces d'adoptions attacheroient les petits aux grands, & les grands aux petits. Il y avoit à Rome je ne ſais combien de Scipions, dans les familles plébéiennes. On feroit revivre de même, parmi notre peuple, les noms de nos familles illuſtres, comme celles des Fénelons, des Catinats, des Montauſiers, &c.

On ne ſe ſerviroit point, dans cette école, de cloches bruyantes pour annoncer les différens exercices, mais du ſon des flûtes, des hautbois & des muſettes. Tout ce qu'on y apprendroit ſeroit mis en vers & en muſique. On ne ſauroit croire quelle eſt l'influence de ces deux arts réunis. J'en citerai quelques exemples pris dans la légiſlation du peuple qui a peut-être été le mieux policé, je veux dire celui de Sparte. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la vie de Lycurgue. « Lycurgue étant donc parti de ſon
» pays, (*pour fuir les calomnies, qui étoient*
» *les récompenſes de ſa vertu*) il dreſſa, pre-
» mièrement, ſon voyage en Candie, là où
» il obſerva & conſidéra diligemment la
» forme de vivre & de gouverner la choſe
» publique, que l'on y gardoit, en han-
» tant & conférant avec les gens de bien
» & les plus renommés qui y fuſſent. Si y
» trouva quelques lois qui lui ſemblèrent

» bonnes, & en fit extrait en délibération
» de les porter en son pays, pour s'en ser-
» vir à l'avenir ; aussi en trouva-t-il d'autres,
» dont il ne fit compte. Or, y avoit-il un
» personnage entre les autres, qui étoit
» estimé bien sage & bien entendu en ma-
» tière de gouvernement, & s'appeloit
» Thalès, envers lequel Lycurgue fit tant
» par prières & par amitié qu'il avoit prise
» avec lui, qu'il lui persuada de s'en aller
» à Sparte. Cettui Thalès avoit bruit d'être
» poète lyrique, & prenoit le titre de cet
» art-là ; mais en effet, il faisoit tout ce
» que pouvoient faire les meilleurs & plus
» suffisans gouverneurs & réformateurs du
» monde ; car tous ses propos étoient bel-
» les chansons, èsquelles il preschoit &
» admonestoit le peuple, de vivre sous
» l'obéissance des lois en union & concor-
» de les uns avec les autres, étant ses pa-
» roles accompagnées de chants, de gestes
» & d'accens pleins de douceur & de gra-
» vité, qui, secrettement, adoucissoient
» les cœurs félons des écoutans, & les in-
» duisoient à aimer les choses honnêtes,
» en les détournant des séditions, inimi-
» tiés & divisions, qui, pour lors, régnoient
» entre eux ; tellement, qu'on peut dire
» que ce fut lui qui prépara la voie à Ly-
» curgue, par où il conduisit & rangea de-
» puis les Lacédémoniens à la raison ».

Lycurgue introduisit encore parmi eux la musique dans plusieurs exercices, entre

autres dans ceux de la guerre. (1) » Quand
» toute leur armée étoit rangée en bataille,
» à la vue de l'ennemi, le roi adonc sa-
» crifioit aux dieux une chèvre; & quant
» & quant commandoit aux combattants
» qu'ils missent tous sur leurs têtes des cha-
» peaux de fleurs, & aux joueurs de flû-
» tes, qu'ils sonnassent l'aubade, qu'ils ap-
» pellent la chanson de Castor, au son & à
» la cadence de laquelle lui-même com-
» mençoit à marcher le premier; de sorte
» que c'étoit chose plaisante, & non moins
» effroyable, de les voir ainsi marcher
» tous ensemble, en si bonne ordonnance,
» au son des flûtes, sans jamais troubler leur
» ordre ni confondre leurs rangs, & sans
» se perdre ni étonner aucunement, ains
» aller posément & joyeusement au son des
» instrumens, se hasarder aux périls de la
» mort ».

Ainsi, à la différence des peuples modernes, la musique servoit à réprimer leur courage, plutôt qu'à l'exciter; & il ne leur falloit pour cela, ni bonnets de peau d'ours, ni eau-de-vie, ni tambours.

Si la musique & la poésie eurent tant de pouvoir à Sparte, pour ramener à la vertu des hommes corrompus, & ensuite pour les gouverner; quelle influence n'auroit-elle pas sur nos enfans dans l'âge de l'innocence? Qui pourroit jamais oublier les sain-

(1) Plutarque, vie de Lycurgue.

tes lois de la morale, si elles étoient mises en musique, & en vers aussi agréables que ceux du Devin du Village? De pareilles institutions feroient naître parmi nous des poètes aussi sublimes que le sage Thalès, ou que Thyrtée qui composa l'hymne de Castor.

Ces moyens établis pour nos enfans, la première chose qu'on leur apprendroit, seroit la religion. On leur parleroit d'abord de Dieu, pour le leur faire aimer & craindre; mais craindre sans leur en faire peur. La peur de Dieu engendre la superstition, & donne des frayeurs horribles des prêtres & de la mort. Le premier commandement de la religion, est d'aimer Dieu. *Aimez & faites ce que vous voudrez*, disoit un saint. Notre religion nous ordonne de l'aimer par dessus toutes choses. Elle veut que nous nous adressions à lui, comme à notre père. Si elle nous ordonne de le craindre, ce n'est que relativement à l'amour que nous lui devons, parce que nous devons craindre d'offenser ce que nous devons aimer. Au reste, je ne pense pas, à beaucoup près, qu'un enfant ne puisse avoir l'idée de Dieu avant l'âge de quatorze ans, comme un écrivain que j'aime d'ailleurs, l'a mis en avant. Ne donne-t-on pas aux plus petits enfans des sentimens de peur & de haine pour des objets métaphysiques qui n'existent pas? Comment ne leur en inspireroit-on pas de confiance & d'amour pour l'Etre qui remplit toute la nature de sa bienfaisance! Les

enfans n'ont pas l'idée de Dieu à la manière de la théologie ou de la philoſophie; mais ils ſont très-capables d'en avoir le ſentiment, qui, comme nous l'avons vu, eſt la raiſon de la nature. Ce ſentiment même a été exalté parmi eux, du temps des Croiſades, juſques à en porter un grand nombre à ſe croiſer pour la conquête de la Terre-Sainte. Plût à Dieu que j'euſſe conſervé le ſentiment de l'exiſtence de Dieu, & de ſes principaux attributs, auſſi pur que je l'avois dans le premier âge! C'eſt le cœur, plus encore que l'eſprit, que la religion demande. Et quel eſt, je vous prie, l'être le plus rempli de la Divinité, & le plus agréable à ſes yeux, de l'enfant qui, plein de ſon ſentiment, lève ſes mains innocentes vers le ciel, en balbutiant ſa prière, ou du ſcholaſtique qui en explique la nature?

Il eſt fort aiſé de donner aux enfans des idées de Dieu & de la vertu. Des marguerites ſur l'herbe, des fruits ſuſpendus aux arbres de leur enclos, ſeroient leurs premières leçons de théologie, & leurs premiers exercices d'abſtinence & d'obéiſſance aux lois. On les fixeroit ſur l'objet principal de la religion, par le récit pur & ſimple de la vie de Jeſus-Chriſt dans l'évangile. Ils apprendroient dans leur *Credo* tout ce qu'ils peuvent ſavoir de la nature de Dieu, & dans le *Pater* tout ce qu'ils peuvent lui demander.

Il eſt digne de remarque, que de tous les livres ſaints il n'y en a point que les

enfans apprennent avec autant de facilité que l'évangile. Il faudroit les exercer particuliérement à en exécuter les actes, sans vaine gloire & sans respect humain. On les dresseroit donc à se prévenir mutuellement en amitiés, en déférences, & en toutes sortes de bons offices. Tous les enfans des citoyens seroient admis dans cette école de la patrie, sans en excepter aucun. On en exigeroit seulement la plus grande propreté, ne fussent-ils, d'ailleurs, revêtus que de lambeaux recousus. On y verroit l'enfant de l'homme de qualité, conduit par son gouverneur, arriver en équipage & se placer près de l'enfant d'un paysan, appuyé sur son bâtonnet, vêtu de toile au milieu même de l'hiver, & portant dans un sac ses livrets & sa tranche de pain noir pour le sustanter toute la journée. Ils apprendroient alors l'un & l'autre à se connoître avant de se séparer pour toujours. L'enfant du riche s'instruiroit à faire part de son perflu à celui qui est souvent destiné à le nourrir toute sa vie de son propre nécessaire. Ces enfans de toutes conditions assisteroient la tête couronnée de fleurs, & distribués en chœurs, à nos processions publiques: leur âge, leur ordre, leurs chants & leur innocence y présenteroient un spectacle plus auguste que les laquais des grands, qui y portent les armoiries de leurs maîtres collées à des cierges, sans contredit plus touchant que les haies de soldats & de bayonnettes dont on y environne un Dieu de paix.

On apprendroit, dans cette école, aux enfans à lire, à écrire & à chiffrer. Des hommes ingénieux ont imaginé à cet effet des bureaux & des méthodes simples, promptes & agréables; mais les maîtres d'écoles ont eu grand soin de les rendre inutiles, parce qu'elles détruisoient leur empire, & que l'éducation alloit trop vîte pour leur profit. Si vous voulez apprendre promptement à lire aux enfans, mettez une dragée sur chacune de leurs lettres; ils sauront bientôt leur alphabet par cœur; & si vous en multipliez ou diminuez le nombre, ils ne tarderont pas à savoir l'arithmétique. Au reste, ils auront bien profité dans cette école de la patrie, s'ils en sortent sans savoir lire, écrire & chiffrer, mais pénétrés seulement de cette vérité, que lire, écrire & chiffrer, & toutes les sciences du monde, ne sont rien; mais que d'être sincère, bon, officieux, aimant Dieu & les hommes, est la seule science digne du cœur humain.

A la seconde époque de l'éducation, que je suppose vers l'âge de dix ou douze ans, où leur intelligence s'inquiète & s'empresse d'imiter tout ce qu'elle voit faire, je leur apprendrois comment on pourvoit aux besoins de la société. Je ne leur ferois pas connoître les 530 arts & métiers qu'on exerce dans Paris, mais seulement ceux qui servent aux premières nécessités de la vie, tels que l'agriculture, les diverses préparations du pain, les arts appelés par notre orgueil, mécaniques, tels que ceux de filer le lin

& le chanvre, d'en faire de la toile, & de bâtir des maisons. J'y joindrois les élémens des sciences naturelles qui ont fait imaginer ces métiers, les élémens de géométrie & les expériences de physique, qui n'ont rien inventé à cet égard, mais qui expliquent leurs procédés avec beaucoup d'appareil; j'y joindrois des connoissances des arts libéraux, tels que celles du dessin, de l'architecture; des fortifications, non pas pour en faire des peintres, des architectes & des ingénieurs, mais pour leur apprendre comme on se loge & comment on défend la patrie; je leur ferois observer, pour les préserver de la vanité que les sciences inspirent, que l'homme, au milieu de tant d'arts & de métiers, n'a rien imaginé, qu'il a tout imité ou d'après l'industrie des animaux, ou d'après les opérations de la nature; que son industrie est un témoignage de la misère à laquelle il est condamné, qui l'oblige de combattre sans cesse contre les élémens, contre la faim & la soif, contre ses semblables, & ce qu'il y a de plus difficile, contre lui-même; je leur ferois sentir ces relations des vérités de la religion avec celles de la nature; & je les disposerois ainsi à aimer la classe d'hommes utiles qui pourvoient sans cesse à leurs besoins.

Je tâcherois toujours, dans le cours de cette éducation, de faire aller de pair les exercices du corps & ceux de l'âme: ainsi, pendant qu'ils prendroient des connoissances des arts utiles, je leur apprendrois le

latin. Je ne le leur enſeignerois pas métaphyſiquement & grammaticalement, comme dans nos collèges où ils l'oublient dès qu'ils en ſont ſortis, mais par l'uſage : c'eſt ainſi que l'apprennent la plupart des payſans Polonois qui le parlent toute leur vie, quoiqu'ils n'aient point été au collège. Ils le parlent d'une manière très-intelligible, comme je l'ai éprouvé en voyageant dans leur pays ; ils ont conſervé, je crois, cette langue de quelques bannis du temps des Romains, & peut-être d'Ovide relégué chez les Sarmathes leurs ancêtres, & pour la mémoire duquel ils ont encore la plus grande vénération. Ce n'eſt pas, diſent nos ſavans, du latin de Cicéron. Mais qu'importe ? Ce n'eſt pas parce que ces payſans ne ſavent pas aſſez bien le latin, qu'ils ne parlent pas le langage de Cicéron ; c'eſt parce qu'étant ſerfs, ils n'entendent pas celui de la liberté. Nos payſans François n'en comprendroient pas les meilleures traductions, fuſſent-elles de l'univerſité. Mais un ſauvage du Canada les entendroit fort bien, & mieux que beaucoup de profeſſeurs d'éloquence. C'eſt le ton de l'âme de celui qui écoute, qui donne l'intelligence du langage de celui qui parle. On avoit propoſé, je crois ſous Louis XIV, de bâtir une ville où l'on n'auroit parlé que latin, ce qui eût abrégé infiniment l'étude de cette langue : mais ſans doute l'univerſité n'y auroit pas trouvé ſon compte. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis bien ſûr qu'il ne faudroit pas plus

de deux ans pour apprendre le latin par l'usage, aux enfans de l'école de la patrie, sur-tout si dans les lectures où ils assisteroient, on leur donnoit des extraits de la vie des grands hommes François & Romains, bien écrits en latin, & ensuite bien expliqués.

A la troisième époque de l'éducation, à-peu-près dans l'âge où les passions prennent l'essor ; je leur en montrerois le doux & pur langage dans les Eglogues & les Géorgiques de Virgile ; la philosophie dans quelques odes d'Horace, & des tableaux de leur corruption dans Tacite & dans Suétone. J'acheverois la peinture des hideux excès où elles plongent l'homme, dans quelque historien du bas-empire. Je leur ferois remarquer comme les talens, le goût, les lumières & l'éloquence tombèrent à la fois chez les anciens avec les mœurs & la vertu. Je me garderois bien de les fatiguer sur ces lectures ; je ne leur en montrerois que les morceaux les plus piquans, afin de leur faire naître le desir d'en connoître le reste. Mon but ne seroit pas de leur faire un cours de Virgile, d'Horace, ou de Tacite, mais un véritable cours d'humanités, en réunissant dans leurs études ce que les hommes de génie ont pensé de plus propre à perfectionner la nature humaine. Je leur ferois apprendre également par l'usage la langue grecque, qui est sur le point d'être bientôt entiérement inconnue chez nous. Je leur ferois connoître Homère, *principium sapientiæ & fons*, dit Horace avec

tant de raison; Hérodote, le père de l'histoire; quelques maximes du livre sublime de Marc-Aurèle. Je leur ferois sentir comme dans tous les temps, les talens, les vertus, les grands hommes & les républiques fleurirent avec la confiance dans la Providence divine. Mais pour donner plus de poids à ces éternelles vérités, j'y entremêlerois les études ravissantes de la nature, dont ils n'auroient vu que de foibles esquisses dans les plus grands écrivains.

Je leur ferois remarquer la disposition de ce globe suspendu d'une manière incompréhensible sur le néant, parcouru & navigué par une infinité de nations; je leur ferois observer dans chaque climat les principales plantes qui sont utiles à la vie humaine, les animaux qui se rapportent à ces plantes & à leur territoire, sans s'étendre au-delà; ensuite les hommes, seuls de tous les êtres sensibles, dispersés par-tout pour s'aider mutuellement & pour recueillir à la fois toutes les productions de la nature. Je leur ferois voir que les intérêts des princes ne sont pas autres que ceux du genre humain, & que ceux de chaque peuple ne diffèrent point de ceux de leurs princes. Je leur parlerois des diverses lois qui gouvernent les nations; je leur apprendrois celles de leur propre pays, qui sont ignorées de la plupart des citoyens. Je leur donnerois une idée des principales religions qui divisent la terre; & je leur ferois connoître combien la chrétienne est

préférable à toutes les lois politiques & à toutes les religions du monde, parce qu'elle convient seule au bonheur du genre humain. Je leur ferois sentir que c'est elle qui empêche les divers états de la société de se briser les uns contre les autres, & qui leur donne des forces égales sous des poids inégaux. De ces considérations sublimes, s'allumeroit, dans ces jeunes cœurs, l'amour de la patrie, qui s'enflammeroit par le spectacle de ses malheurs mêmes.

J'entremêlerois ces spéculations touchantes d'exercices utiles, agréables, & convenables à la fougue de leur âge. Je leur ferois apprendre à nager, non pas tant pour leur apprendre à se tirer eux-mêmes du péril, s'ils venoient à faire quelque naufrage, que pour porter du secours à ceux qui peuvent se trouver dans le même cas. Quelque utilité particulière qu'ils puissent tirer de leurs études, je ne leur proposerois jamais d'autre but que le bien d'autrui. Ils y feroient de grands progrès, quand ils n'en recueilleroient d'autre fruit que la concorde & l'amour de la patrie. Dans la belle saison, quand la moisson est faite, vers le commencement de septembre, je les mènerois à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux. Je leur donnerois une image de la guerre. Je les ferois coucher sur l'herbe, à l'ombre des forêts : là, ils prépareroient eux-mêmes leurs alimens ; ils apprendroient à défendre & à attaquer un poste, à passer une rivière à la nage. Ils

s'exerceroient à faire usage des armes à feu; & à exécuter en même temps des manœuvres prises de la tactique des Grecs, qui sont nos maîtres en tout genre. Je ferois tomber, par ces exercices militaires, le goût de l'escrime, qui ne rend les soldats redoutables qu'aux citoyens; inutile & nuisible à la guerre, réprouvé par tous les grands capitaines, & dérogeant au courage, disoit Philopémen. « En mon enfance, » dit Michel Montaigne, la noblesse fuyoit » la réputation de bien escrimer, comme » injurieuse, & se déroboit pour l'apprendre, comme métier de subtilité, déro» geant à la vraie & naïve vertu (1). » Cet art, né dans la même société de la haine des classes inférieures, contre les supérieures qui les oppriment, nous est venu de l'Italie, où il a perdu l'art militaire. C'est lui qui nourrit parmi nous l'esprit des duels. Cet esprit n'est pas venu des peuples du Nord, comme l'ont dit tant d'écrivains. Les duels sont très-rares en Prusse & en Russie; ils sont tout-à-fait inconnus aux sauvages du Nord; leur origine vient de l'Italie, comme on en peut juger par les fameux livres d'escrime & par les termes de cet art, qui sont italiens, comme tierce, quarte: il s'est naturalisé chez nous par la foiblesse & la corruption de beaucoup de femmes, qui sont bien aises de trouver un spadassin dans un amant. C'est sans doute

(1) Essais de Michel Montaigne, liv. 2, chap. 27.

à ces causes morales qu'il faut attribuer cette étrange contradiction de notre gouvernement, qui défend le duel, & qui permet en même temps l'exercice public d'un art qui n'apprend rien autre chose qu'à se battre en duel (1). Les élèves de la patrie auroient une autre idée du courage; & dans le cours de leurs études ils feroient un cours de la vie humaine, où ils apprendroient comment ils doivent un jour se comporter envers les citoyens & envers l'ennemi.

Le temps de la jeunesse se passeroit agréablement & utilement dans un si grand nombre d'occupations. Les esprits & les corps se développeroient à-la-fois. Les talens naturels, souvent inconnus dans la plupart des hommes, se manifesteroient à la vue des différens objets qui leur seroient présentés. Plus d'un Achille sentiroit, à la vue d'une épée, son sang s'enflammer; plus d'un Vaucanson, à l'aspect d'une machine,

---

(1) Les maîtres en fait d'armes disent que leur art développe le corps, & apprend à marcher. Autant en disent du leur, les maîtres à danser. La preuve qu'ils se trompent, c'est qu'on les connoît d'abord les uns & les autres à l'affectation de leur démarche. Un citoyen ne doit avoir ni l'attitude, ni les mouvemens d'un gladiateur. Mais si l'art de l'escrime est nécessaire, on devroit permettre le duel publiquement, afin de tirer les honnêtes gens de la cruelle alternative de se déshonorer également en manquant aux lois de l'état & de la religion, ou en les observant. En vérité, les méchans sont parmi nous bien à leur aise.

méditeroit d'organiser le bronze ou le bois. Toutes ces connoissances, dira-t-on, demandent un temps considérable; mais, si on songe à celui qui est perdu dans nos collèges, par les répétitions ennuyeuses des leçons, par des décompositions & explications grammaticales de la langue latine, qui ne donnent pas seulement aux écoliers la facilité de la parler, & par les concours dangereux d'une vaine ambition, on ne sauroit disconvenir que nous n'en fassions ici un meilleur usage. Les écoliers y barbouillent chaque jour autant de papiers que des procureurs (1), d'autant plus inutilement, que, graces à l'impression des livres dont ils copient les versions ou les thêmes, ils n'ont pas besoin de tout cet ennuyeux travail. Mais, à quoi les régens eux-mêmes emploieroient-ils leur temps, si les écoliers ne perdoient le leur?

Dans les écoles de la patrie, tout se passeroit à la manière académique des philo-

---

(1) Je suis persuadé que si ce plan d'éducation, tout informe qu'il est, étoit adopté, un des plus grands obstacles à la refonte universelle de notre savoir & de nos mœurs, ne seroit, ni les régens, ni les institutions collégiales, ni les privilèges de l'Université, ni les bonnets de docteur. Ce seroient les marchands de papier qui verroient tomber par là une de leurs plus grandes branches de commerce. Il y auroit pour les privilèges des maîtres, d'heureuses & de glorieuses compensations; mais une objection d'argent dans ce siècle vénal, me semble sans réponse.

ſophes Grecs. Les élèves y étudieroient tantôt aſſis, tantôt debout; tantôt à la campagne, tantôt dans l'amphithéâtre ou dans le parc qui l'environneroit. Il n'y ſeroit beſoin ni de plume, ni de papier, ni d'encre; chacun apporteroit ſeulement avec lui le livre claſſique qui ſeroit le ſujet de la leçon. J'ai éprouvé bien des fois que l'on oublie ce que l'on écrit. Ce que je mets ſur le papier, je l'ôte de ma mémoire, & bientôt de mon ſouvenir; je m'en ſuis apperçu à des ouvrages entiers que j'avois mis au net, & qui me paroiſſoient auſſi étrangers que s'ils euſſent été faits d'une autre main que de la mienne. Il n'en eſt pas de même des impreſſions que nous laiſſe la converſation d'autrui, ſur-tout quand elle eſt accompagnée d'un grand appareil. Le ton de voix, le geſte, le reſpect dû à l'orateur, les réflexions de nos voiſins concourent à nous graver les paroles d'un diſcours, bien mieux que l'écriture. Je citerai encore, à cette occaſion, l'autorité de Plutarque, ou plutôt celle de Lycurgue.

« Mais il faut bien noter que jamais Ly-
» curgue ne voulut qu'il y eût pas une de
» ſes lois miſes par écrit; ains eſt expreſſé-
» ment porté par l'une de ſes ordonnances
» qu'il appelle rêtres, qu'il ne veut pas
» qu'il y en ait aucune écrite; car, quant
» à ce qui eſt de principale force & efficа-
» ce, pour rendre une cité heureuſe &
» vertueuſe, il eſtimoit que cela devoit

» être empreint par la nourriture ès cœurs » & ès mœurs des hommes, pour y demeurer à jamais immuable. C'est la bonne » volonté, qui est un lien plus fort que » toute autre contrainte que l'on sauroit » donner aux hommes, qui fait que chacun d'eux se sert de loi à soi-même (1). »

Les têtes de nos jeunes gens ne seroient donc pas fatiguées, dans les écoles de la patrie, d'une vaine & babillarde science. Tantôt ils défendroient entre eux la cause d'un citoyen; tantôt ils porteroient leur jugement sur un événement public. Ils suivroient le procédé d'un art dans tout son cours. Leur éloquence seroit une vraie éloquence, & leur savoir un vrai savoir. Ils ne s'occuperoient ni de sciences abstraites, ni de recherches vaines, qui sont communément des fruits de l'orgueil. Dans les études que je propose, tout nous ramène à la société, à la concorde, à la religion & à la nature.

Je n'ai pas besoin de dire que ces diverses écoles seroient décorées convenablement à leur usage, & que toutes serviroient, dans leurs dehors, de promenoirs & d'asyles au peuple, sur-tout pendant les jours longs & tristes de l'hiver. Il y verroit chaque jour des spectacles plus propres à lui inspirer de la vertu ou de l'amour envers sa patrie, je ne dis pas que ceux des boulevards ou que les danses du Wauxhall, mais même que les tragédies de Corneille.

---

(1) Plutarque, vie de Lycurgue.

Il n'y auroit, parmi ces jeunes gens, ni récompense, ni punition, ni émulation, ni envie : la seule punition qu'on y exerceroit, seroit de bannir de l'assemblée celui qui la troubleroit, seulement pour un temps proportionné à la faute du coupable ; encore seroit-ce plutôt un acte de justice qu'une punition, car on n'attacheroit à cet exil aucune espèce de honte. Mais, si vous voulez vous former une idée d'une pareille assemblée, concevez, au lieu de nos jeunes gens de collège, pâles, méditatifs, jaloux, tremblans sur les succès de leurs infortunées compositions, des jeunes gens gais, contens, attirés par le plaisir dans de vastes salles circulaires, où s'élèvent, çà & là, les statues des hommes illustres de l'antiquité & de la patrie : voyez-les tous attentifs à la leçon du maître, s'aidant les uns & les autres à la concevoir, à la retenir, & à répondre à ses questions imprévues. Celui-ci suggère tacitement une réponse à son voisin ; cet autre excuse la négligence de son camarade absent. Représentez-vous le progrès rapide des études éclaircies par des maîtres intelligens, & recueillies par des élèves qui s'entre-aident mutuellement à les retenir. Figurez-vous la science se répandant parmi eux comme une flamme dans un bûcher dont toutes les pièces sont bien ordonnées, se communiquant de l'une à l'autre, & les embrâsant toutes à-la-fois. Voyez naître parmi eux, au lieu d'une

vaine émulation, l'union, la bienveillance, l'amitié, pour une réponse suggérée à propos, pour une excuse donnée en faveur d'un absent par des camarades voisins, & pour d'autres services rendus. Le souvenir de ces liaisons du premier âge, les rapprocheroit encore dans le monde, malgré les préjugés de leurs conditions. C'est dans cet âge tendre que la reconnoissance & le ressentiment se gravent, pour toute la vie, aussi profondément que les élémens des sciences & de la religion. Il n'en est pas ainsi de nos collèges, où chaque écolier cherche à supplanter son voisin. Je me souviens qu'un jour de composition je me trouvai fort embarrassé pour avoir oublié un auteur latin dont il falloit traduire une page; un de mes voisins m'offrit obligeamment de me dicter la version qu'il en avoit faite. J'acceptai son service, en le remerciant beaucoup. Je copiai donc sa version, à quelques changemens de mots près, pour ne pas faire voir au régent qu'elle étoit la même que celle de mon voisin; mais celle qu'il m'avoit donnée n'étoit qu'une fausse copie de la sienne, & remplie de contre-sens si extravagans, que le régent s'en étonna, & se douta d'abord qu'elle n'étoit pas mon ouvrage; car j'étois assez bon écolier. Je n'ai pas perdu le souvenir de cette perfidie, quoique en vérité, j'en aye oublié de plus cruelles depuis ce temps-là; mais le premier âge de la vie humaine est l'âge des ressentimens & des reconnoissances inef-

façables. Je me rappelle des époques d'un temps encore plus éloigné. Lorſque j'allois, en fourreau, aux écoles, je perdois quelquefois mes livres, par étourderie. J'avois une bonne, appelée Marie Talbot, qui m'en achetoit de ſon argent, de peur que je ne fuſſe fouetté à l'école. Certes, le ſouvenir de ces petits ſervices eſt reſté ſi bien & ſi long-temps empreint dans mon cœur, que je puis dire que, ma mère exceptée, je n'ai eu perſonne dans le monde pour laquelle j'aie conſervé une ſi forte & ſi durable affection. Cette bonne & pauvre fille eſt entrée ſouvent dans mes inutiles projets de fortune. Je comptois lui rendre avec uſure, dans ſa vieilleſſe, où elle étoit, pour ainſi dire, ſans ſecours, les tendres ſoins qu'elle avoit pris de mon enfance; mais à peine ai-je pu lui donner quelques marques bien foibles & bien légères de bonne volonté. Je rapporte ces reſſouvenirs, dont chacun de mes lecteurs peut avoir, par devers lui & dans ſa propre enfance, des traits plus intéreſſans, pour prouver combien le premier âge feroit naturellement la ſaiſon de la vertu & de la reconnoiſſance, s'il n'étoit pas ſouvent dépravé chez nous par le vice de nos inſtitutions.

Mais, avant d'établir ces écoles de la patrie, on formeroit des hommes pour y préſider. On ne les choiſiroit pas parmi ceux qui ſont les plus recommandés. Plus ils auroient de recommandations, plus ils

feroient intriguans, & par conféquent moins ils auroient de vertu. On ne demanderoit pas fur leur compte, eft-ce un bel-efprit, un homme brillant, un philofophe ? Mais, aime-t-il les enfans ? eft-ce un homme qui fréquente plus les malheureux que les grands? eft-ce un homme fenfible ? a-t-il de la vertu ? Ce feroit avec des hommes de ce caractère-là qu'on formeroit des maîtres de l'éducation publique ; encore je voudrois qu'on changeât cette qualification de maîtres & de docteurs, comme dure & orgueilleufe. Je voudrois que leurs titres fignifiaffent des amis de l'enfance, les pères de la patrie, & qu'on les exprimât par de beaux noms grecs, afin d'ajouter au refpect de leurs fonctions le myftère de leurs titres. Leur état deftiné à former des citoyens à la nation, feroit au moins auffi noble & auffi diftingué que celui des écuyers qui dreffent des chevaux chez les princes. Un magiftrat titré préfideroit tous les jours à chaque école. Il feroit bien jufte que les magiftrats fiffent dreffer fous leurs yeux à la juftice & aux lois, les enfans qu'ils doivent un jour juger & régir comme hommes. Les enfans font auffi de petits citoyens. Un grand feigneur des plus qualifiés, auroit l'infpection générale de ces écoles de la patrie, fans contredit plus importante que celle des haras du royaume; &, afin que des gens de lettres baffement flatteurs, ne fuffent pas tentés d'inférer dans les papiers publics les jours où

il *daigneroit* y faire sa visite, ce devoir sublime seroit sans revenu, & ne lui vaudroit que l'honneur d'y présider.

Plût à Dieu que je pusse faire concourir l'éducation des femmes avec celle des hommes, comme à Sparte! mais nos mœurs s'y opposent. Je ne crois pas cependant qu'il y eût aucun inconvénient à rassembler, dans le premier âge, les enfans des deux sexes. Leur société se prête des graces mutuelles: d'ailleurs, les premiers élémens de la vie civile, de la religion & de la vertu, sont les mêmes pour les uns & pour les autres. Cette première époque exceptée, les filles n'apprendroient rien de ce que doivent savoir les hommes, non pas pour l'ignorer toujours, mais afin de s'en instruire avec plus de plaisir, & de trouver un jour des maîtres dans leurs amans. Il y a cette différence morale de l'homme à la femme, que l'homme se doit à la patrie, & la femme au bonheur d'un seul homme. Une fille ne parviendra jamais à ce but, que par le goût des occupations de son sexe. On a beau la charger de toutes sortes de sciences, & en faire une philosophe ou une théologienne; un mari n'aime point à trouver un rival ni un docteur dans sa femme. Les livres & les maîtres chez nous, flétrissent de bonne heure, dans une jeune fille, l'ignorance virginale; cette fleur de l'âme, si charmante à cueillir pour un amant. Ils enlèvent aux époux les plus doux charmes de leur union, & ces communi-

cations d'une ſcience amoureuſe, & d'une ignorance naïve, ſi propres à remplir les longs jours du mariage. Ils détruiſent ces contraſtes de caractère que la nature a établis entre les deux ſexes, pour y faire naître la plus aimable des harmonies.

Ces contraſtes naturels ſont ſi néceſſaires à l'amour, qu'il n'y a pas une ſeule femme célèbre par l'attachement qu'elle a inſpiré à ſes amans ou à ſon époux, qui ait dû ſon empire à d'autres attraits, qu'aux amuſemens ou aux occupations de ſon ſexe, depuis le ſiècle de Pénélope juſqu'au nôtre. Il y en a de tous les états & de tous les caractères, mais il n'y en a point de ſavantes. Celles qui ont été ſavantes, ont été preſque toutes malheureuſes en amours, depuis Sapho, juſqu'à Chriſtine reine de Suède, & même plus près de nous. Ce ſeroit donc auprès de ſa mère, de ſon père, de ſes frères & de ſes ſœurs, qu'une fille s'inſtruiroit de ſes devoirs futurs de mère & d'épouſe. C'eſt dans la maiſon paternelle qu'elle apprendroit une multitude d'arts domeſtiques, ignorés aujourd'hui de nos filles bien élevées.

J'ai venté plus d'une fois dans ces écrits, le bonheur de la Hollande; mais, comme je n'ai vu ce pays qu'en paſſant, j'en connois peu les mœurs domeſtiques. Je ſais ſeulement que les femmes y ſont ſans ceſſe occupées du ſoin de leurs ménages, & que la plus grande concorde règne dans les mariages. Mais j'ai eu à Berlin une image des

charmes que ces mœurs, si méprisées parmi nous, peuvent répandre dans une maison. Un ami que la Providence m'avoit ménagé dans cette ville où je ne connoissois personne, m'introduisit dans une société de demoiselles; car, en Prusse, ce n'est pas chez les femmes où se tiennent les assemblées, mais chez leurs filles. Cet usage s'observe dans toutes les familles qui n'ont point été corrompues par les mœurs de nos officiers François qui y furent prisonniers dans la dernière guerre. Il y est donc d'usage que les demoiselles de la même société, s'invitent tour à tour à des assemblées qu'on appelle *cafés*. Pour l'ordinaire, c'est le jeudi. Elles se rendent avec leurs mères chez celle qui les a invitées. Celle-ci leurt sert du café à la crême, avec toutes sortes de pâtisseries & de confitures faites de sa main. Elle leur présente au milieu de l'hiver des fruits de toutes espèces, conservés dans le sucre avec leurs couleurs, leur verdure & leurs parfums, en apparence aussi frais que s'ils étoient sur les arbres. Elle reçoit de ses compagnes mille complimens, qu'elle leur rend avec usure. Mais bientôt elle déploie d'autres talens. Tantôt elle déroule à leurs yeux sur une grande pièce de tapisserie, à laquelle elle travaille jour & nuit, des forêts de saules toujours verts qu'elle a plantés elle-même, & des ruisseaux de moire qu'elle a fait couler avec son aiguille. Tantôt elle marie sa voix aux sons d'un clavecin, & semble réunir dans son ap-

parte-

partement tous les oiseaux des bocages. Elle invite ses compagnes à chanter à leur tour. C'est alors que les éloges redoublent. Leurs mères comblées de joie, s'applaudissent en secret, comme Niobé, des louanges données à leurs filles : *Pertentant gaudia pectus.* Quelques officiers en uniformes & en bottes, échappés furtivement de leurs exercices, viennent jouir parmi elles d'un instant de calme délicieux ; & pendant que chacune d'elles espère trouver dans l'un d'eux son protecteur & son ami, chacun d'eux soupire après la compagne, qui doit adoucir un jour, par le charme des talens domestiques, la rigueur des travaux militaires. Je n'ai point vu de pays où la jeunesse des deux sexes ait plus de mœurs, & où les mariages soient plus heureux.

Il n'est pas besoin d'aller chercher chez des étrangers des preuves du pouvoir de l'amour sur l'honnêteté des mœurs. J'attribue l'innocence de celle de nos paysans, & la fidélité de leurs mariages, à ce qu'ils peuvent se livrer de très-bonne heure à cet honnête sentiment. C'est l'amour qui les rend contens de leur pénible sort ; il suspend même les maux de l'esclavage. J'ai vu souvent, à l'Ile de France, des noirs, épuisés des fatigues du jour, se mettre en route à l'entrée de la nuit pour aller voir, à trois ou quatre lieues de-là, leurs maîtresses. Ils leur donnent rendez-vous au milieu des bois, au pied de quelque rocher, où ils allument du feu ; ils dansent

avec elles une partie de la nuit, au son de leur *tamtam*, & reviennent à leur travail avant le point du jour, contens, pleins de force, & aussi frais que ceux qui ont bien dormi : tant les affections morales, qui se combinent avec ce sentiment, ont de puissance sur l'organisation physique ! La nuit de l'amant, charme la journée de l'esclave.

Il y a dans l'Ecriture un exemple très-remarquable à ce sujet ; c'est dans la Genèse : « Jacob, y est-il dit, servit donc » sept ans pour Rachel, & ce temps ne » lui paroissoit que peu de jours ; tant l'af» fection qu'il avoit pour elle étoit gran» de (1) ! » Je sais bien que nos politiques, qui ne connoissent que l'or & les titres, ne conçoivent rien à tout cela ; mais je suis bien aise de leur dire qu'aucun homme n'a mieux connus les lois de la nature que les auteurs des livres saints, & que ce n'est que sur les lois de la nature qu'on peut établir celles des sociétés heureuses.

Je voudrois donc que nos jeunes gens pussent cultiver le sentiment de l'amour au milieu de leurs travaux, ainsi que Jacob. N'importe à quel âge, dès qu'on est capable de sentir, on est capable d'aimer. L'amour honnête suspend les peines, bannit l'ennui, détourne de la prostitution, des erreurs & des inquiétudes du célibat : il

(1) Genèse, chap. 29, ✝. 20.

remplit la vie de mille perſpectives délicieuſes, en montrant, dans l'avenir, la plus fortunée des unions : il redouble dans le cœur de deux jeunes amans, le goût de l'étude & celui des travaux domeſtiques. Quel plaiſir pour un jeune homme, ravi de la ſcience de ſes maîtres, d'en répéter les leçons à la beauté qu'il aime ! Quelle joie pour une fille jeune & timide de ſe voir diſtinguée au milieu de ſes compagnes, & d'entendre relever par ſon amant le prix & les graces de ſa propre induſtrie ! Un jeune homme, deſtiné à réprimer un jour, ſur un tribunal, l'injuſtice des hommes, eſt enchanté, au milieu du dédale des lois, de voir ſa maîtreſſe broder pour lui les fleurs qui doivent décorer l'aſyle de leur union, & lui donner une image des beautés de la nature, dont de triſtes honneurs doivent le priver toute ſa vie. Un autre, qui doit porter le feu de la guerre au bout du monde, s'attache à l'âme ſenſible de ſon amie, & ſe flatte que les maux qu'il fera au genre humain, ſeront réparés par le bien qu'elle fera aux malheureux. Les amitiés redoublent dans chaque maiſon; de l'ami au frère qui l'introduit, & du frère à la ſœur. Les familles ſe rapprochent. Les jeunes gens forment leurs mœurs; & les heureuſes perſpectives dont ils flattent leur union, les ſoutiennent dans l'amour de leurs devoirs & de la vertu. Qui ſait ſi ces choix libres, ces liaiſons tendres & pures ne fixeroient pas cet eſ-

prit volage qu'on croit naturel aux femmes ? Elles respecteroient des nœuds qu'elles auroient elles-mêmes formés. Si, étant femmes, elles cherchent à plaire à tous, c'est peut-être parce qu'étant filles, il ne leur est pas permis d'en aimer un seul.

Si on peut espérer une révolution heureuse dans la patrie, ce n'est qu'en rappelant les femmes aux mœurs domestiques. Quelles que soient les satires qu'on ait écrites sur leur compte, elles sont moins coupables que les hommes. Elles n'ont guères de vices que ceux que nous leur donnons, & nous en avons beaucoup qu'elles n'ont pas. Quant à ceux qui leur sont propres, on peut dire qu'ils ont retardé notre ruine, en compensant les vices de notre constitution politique. On n'imagine pas ce que seroit devenue notre société livrée à tous les préjugés de nos conditions & aux ambitions de chaque parti, si les femmes ne nous avoient croisés en chemin. Notre histoire ne présente que des débats de moines contre moines, de docteurs contre docteurs, de grands contre grands, de nobles contre vilains ; pendant que des politiques rusés s'emparent peu-à-peu de nos possessions. Sans les femmes, tous ces partis auroient fait à la fin un désert de l'état, & mené jusqu'au dernier du peuple, à la boucherie, ou au marché, comme on le conseilloit il y a quelques années. Il y a eu des siècles où nous aurions été tous cordeliers, naissant & mourant avec le cordon

de S. François ; d'autres, tous chevaliers errans, courant les monts & les vaux la lance à main ; d'autres tous pénitens, parcourant les villes en procession & en nous flagellant ; d'autres, *quisquis* ou *quamquam* de l'université. Les femmes jetées hors de leur état naturel par nos mœurs injustes, renversent tout, se moquent de tout, détruisent tout, les grandes fortunes, les prétentions de l'orgueil & les préjugés de l'opinion. Les femmes n'ont qu'une passion, qui est l'amour, & cette passion n'a qu'un objet ; tandis que les hommes rapportent tout à l'ambition qui en a des milliers. Quels que soient les désordres des femmes, elles sont toujours plus près de la nature que nous, parce que leur passion dominante les en rapproche sans cesse, & que la nôtre au contraire nous en écarte. Un bourgeois de province, & même de Paris, caresse à peine ses enfans quand ils sont un peu grands ; mais il s'incline profondément devant ceux des étrangers, s'ils sont riches ou de qualité : sa femme au contraire les juge à la figure ; s'ils sont laids, elle n'en tient compte ; mais elle caressera l'enfant d'un paysan s'il est beau : elle portera plus de respect à un homme du peuple à cheveux blancs & à tête vénérable, qu'à un conseiller sans barbe. Les femmes ne voient que les avantages naturels, & les hommes que ceux de la fortune. Ainsi les femmes au milieu de leurs désordres, nous ramè-

nent encore à la nature ; pendant qu'au milieu de notre prétendue sagesse, nous tendons sans cesse à nous en éloigner.

Je conviens cependant qu'elles n'ont empêché le malheur général qu'en causant parmi nous une infinité de maux particuliers. Hélas ! ainsi que nous elles ne trouveront le bonheur que dans la vertu. Dans tout pays où la vertu ne règne plus, elles sont très-malheureuses. Elles étoient autrefois très-heureuses dans les vertueuses républiques de la Grèce & de l'Italie, elles y décidoient du sort des états : aujourd'hui, esclaves dans ces mêmes lieux, la plupart d'entr'elles sont obligées de se prostituer pour vivre. Les nôtres ne doivent pas désespérer de nous, elles ont sur l'homme un empire inaliénable (1) ; nous ne les

(1) Il est digne de remarque que la plupart des noms des objets de la nature, de la morale & de la métaphysique, sont féminins, sur tout dans la langue françoise. Il seroit assez curieux de rechercher si les noms masculins ont été donnés par les femmes, & les noms féminins par les hommes, aux choses qui servent plus particulièrement aux usages de chaque sexe, ou si les premiers ont été faits du genre masculin, parce qu'ils présentoient des caractères de force & de puissance ; & les seconds du genre féminin, parce qu'ils offroient des caractères de graces & d'agrémens. Je crois que les hommes ayant nommé en général les objets de la nature, leur ont prodigué les noms féminins, par ce penchant secret qui les attire vers le sexe : c'est ce qu'on peut remarquer aux noms que portent les constellations célestes, les quatre parties du monde, la plupart des fleuves, des royaumes, des fruits des arbres, des vertus, &c.

connoissons que sous le nom de sexe, auquel nous avons donné le nom de beau par excellence. Mais combien d'autres épithètes plus touchantes pourrions-nous y ajouter, telles que celles de nourricier & de consolateur. Ce sont elles qui nous reçoivent en entrant dans la vie, & qui nous ferment les yeux à la mort. Ce n'est point à la beauté, c'est à la religion que nos femmes doivent leur principale puissance; le même François qui soupire à Paris aux pieds de sa maîtresse, la tient dans les fers & sous les fouets à Saint-Domingue. Notre religion seule a envisagé l'union conjugale dans l'ordre naturel; elle seule de toutes les religions de la terre présente la femme à l'homme comme une compagne: les autres la lui abandonnent comme une esclave. Ce n'est qu'à la religion que nos femmes doivent la liberté dont elles jouissent en Europe; & c'est de la liberté des femmes que s'est ensuivie celle des peuples, & la proscription d'une multitude d'usage inhumains répandus dans toutes les parties du monde, tels que l'esclavage, les sérails & les ennuques. O sexe charmant! c'est dans vos vertus qu'est votre puissance. Sauvez la patrie, en rappelant par le spectacle de vos doux travaux, vos amans & vos époux à l'amour des mœurs domestiques: vous ramènerez toute la société à ses devoirs, si chacune de vous ramène un seul homme à l'ordre naturel. N'enviez point à l'homme son autorité,

ses magistratures, ses talens, sa vaine gloire ; mais au milieu de votre foiblesse, entourées de vos laines & de vos soies, bénissez l'Auteur de la nature, de n'avoir donné qu'à vous de pouvoir être toujours bonnes & bienfaisantes.

RÉCAPITULATION.

J'ai présenté dès le commencement de cet ouvrage les différentes routes de la nature, que je me proposois de parcourir pour me former une idée de l'ordre qui gouverne le monde. J'ai exposé d'abord les objections qu'on a faites dans tous les temps contre la Providence; je les ai présentées règne par règne, ce qui m'a donné occasion, en les réfutant, d'exposer des vues nouvelles sur la disposition & l'usage des différentes parties de ce globe : ainsi j'ai rapporté la direction des chaînes de montagnes sur les continens, aux vents réguliers qui souflent sur l'Océan, la position des îles au confluent de ses courans ou ceux des fleuves, l'entretien des volcans aux dépôts bitumineux de ses rivages, les courans de la mer & les mouvemens des marées aux effusions alternatives des glaces polaires après cela. J'ai réfuté, par ordre, les autres objections faites sur le règne végétal & animal, en faisant voir que ces règnes n'étoient pas plus gouvernés par des lois mécaniques que le règne fossile. J'ai démontré ensuite que la plupart

des maux du genre humain naissoient du vice de nos institutions politiques, & non pas de la nature ; que l'homme étoit le seul être abandonné à sa propre providence, par quelque punition originelle, mais que cette même Divinité qui l'avoit livré à ses lumières veilloit encore sur ses destinées, qu'elle faisoit rejaillir sur les chefs des nations les maux dont ils opprimoient les foibles & les petits ; & j'ai démontré l'action d'une Providence divine par les malheurs mêmes du genre humain. Tel a été le sujet de mon premier volume.

J'ai commencé le second volume par attaquer le principe de nos sciences, en faisant voir qu'elles nous égarent, ou par la hardiesse de ces mêmes principes par lesquels elles remontent à la nature des élémens qui leur échappent, ou par la foiblesse de leurs méthodes qui ne saisit à la fois qu'une loi de la nature, à cause de l'imbécilité de notre esprit & de la vanité de notre éducation, qui nous fait prendre pour des routes uniques, les petits sentiers où nous marchons. C'est ainsi que les sciences naturelles, & même les sciences politiques qui en sont les résultats, s'étant séparées parmi nous les unes des autres, chacune d'elles a fait, si j'ose dire, un cul de sac du chemin par où elle étoit entrée. C'est ainsi que les causes physiques nous ont ôté, à la longue, la vue des fins intellectuelles dans l'ordre de la nature, comme les causes financières nous ont enlevé les

espérances de la vertu & de la religion dans l'ordre social.

J'ai cherché ensuite une faculté plus propre à découvrir la vérité, que notre raison qui n'est d'ailleurs que notre intérêt personnel. J'ai cru la trouver dans cet instinct sublime, appelé le *sentiment*, qui est en nous l'expression des lois naturelles, & qui est invariable chez toutes les nations. J'ai observé, par son moyen, les lois de la nature, non en remontant à leurs principes, qui ne sont connus que de Dieu, mais en descendant à leurs résultats, qui sont à l'usage des hommes. J'ai eu le bonheur, par cette route, d'appercevoir quelques principes des convenances & des harmonies qui gouvernent le monde. Je ne doute pas que ce ne soit par cette même route, que les anciens Egyptiens se rendirent si célèbres dans les connoissances naturelles, qu'ils ont portées incomparablement plus loin que nous. Ils étudioient la nature dans la nature même, & non par parcelles & avec des machines. Ils en formèrent une science merveilleuse & fameuse par toute la terre, sous le nom de magie. Les élémens de cette science sont maintenant inconnus, & il n'en est resté que le nom, qu'on donne aujourd'hui aux opérations les plus stupides où puisse porter l'erreur & la dépravation du cœur humain. Il n'en étoit pas ainsi de la magie des anciens Egyptiens, célébrée par les auteurs les plus respectables de l'an-

tiquité, & même par les livres saints. Ce furent ces principes de convenance & d'harmonie, que Pythagore puisa chez eux, qu'il apporta en Europe, & qui y devinrent les sources de plusieurs branches de philosophie qui y parurent après lui, & même celle des arts qui ne commencèrent qu'alors à y fleurir; car les arts ne sont que des imitations des procédés de la nature. Quoique mon insuffisance soit très-grande, ces principes harmoniques sont si lumineux, qu'ils m'ont présenté, non-seulement des dispositions du globe tout-à-fait nouvelles; mais ils m'ont donné encore les moyens de reconnoître les caractères des plantes à leur premier aspect, & de dire celle-ci est de montagne, & cette autre est de rivage. J'ai démontré par eux, l'usage des feuilles des plantes, & déterminé par leurs formes nautiques ou volatiles de leurs graines, les rapports qu'elles ont avec les lieux où elles sont destinées à naître. J'ai observé que les corolles de leurs fleurs avoient des rapports positifs ou négatifs avec les rayons du soleil, suivant les latitudes & les points d'élévation où elles doivent s'épanouir. J'ai remarqué ensuite les contrastes charmans de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs fruits & de leurs tiges, avec le sol & le ciel où elles naissent, & ceux qu'elles forment de genre à genre, étant pour ainsi dire groupées deux à deux;

enfin j'ai indiqué les relations qu'elles ont avec les animaux & les hommes ; enſorte que j'oſe dire avoir démontré qu'il n'y a pas une ſeule nuance de couleur jetée au haſard dans la nature. J'ai donné, par ces vues, le moyen de former des chapitres complets d'hiſtoire naturelle, en montrant que chaque plante étoit le centre de l'exiſtence d'une infinité d'animaux, qui ont, avec elle, des convenances qui nous ſont encore inconnues. On pourroit étendre, ſans doute, leurs harmonies plus loin ; car, beaucoup de plantes ſemblent avoir des relations, non-ſeulement avec le ſoleil, mais avec diverſes conſtellations. Ce n'eſt pas toujours telle hauteur du ſoleil ſur l'horizon qui les met en végétation. Il y a telle plante qui fleurit au printemps, qui ne développeroit pas la plus petite feuille en automne, quoiqu'elle éprouve alors le même degré de chaleur. Il en eſt de même de leurs ſemences, qui germent & pouſſent dans une ſaiſon & non dans l'autre, quoiqu'elles y éprouvent la même température. Ces relations céleſtes étoient connues de l'ancienne philoſophie des Egyptiens & de Pythagore. On en trouve beaucoup d'obſervations dans Pline, lorſqu'il dit, par exemple, que vers le lever de la pouſſinière, les oliviers & les vignes conçoivent leur fruit ; & d'après Virgile, que le froment doit ſe ſemer après la retraite de cette conſtellation, & les lentilles à celle du bouvier. Que les

roseaux & les saussaies doivent se planter lorsque l'étoile de la lyre se couche. C'est d'après ces relations, dont les causes nous sont inconnues, que Linnæus avoit formé avec les fleurs des plantes, un almanach botanique, dont Pline a présenté la première idée aux laboureurs de son temps (1). Mais nous avons indiqué des harmonies végétales encore plus touchantes, en faisant voir que le temps du développement de chaque plante, de sa floraison & de la maturité de ses fruits, étoit lié avec les développemens & les besoins des animaux, & sur-tout avec ceux de l'homme. Il n'y en a point qui n'ait, avec nous, des relations d'utilité directe ou indirecte; mais cette immense & mystérieuse partie de l'histoire humaine, ne sera peut-être jamais connue que des anges.

Mon troisième volume, présente l'application de ces principes harmoniques à la nature même de l'homme. J'y ai fait voir qu'il étoit formé de deux puissances, l'une physique & l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux sentimens contraires, dont l'un est celui de sa misère, & l'autre celui de son excellence. J'ai démontré que ces deux puissances étoient très-heureusement satisfaites dans les divers périodes des passions, des âges & des oc-

(1) Voyez Pline, Histoire Naturelle, liv. 18, chap. 23.

cupations auxquelles la nature a destiné l'homme, comme l'agriculture, le mariage, l'établissement de la postérité, la religion. Je me suis arrêté principalement sur les affections de la puissance intellectuelle, en faisant voir que tout ce qui nous paroissoit délicieux & ravissant dans nos plaisirs, naissoit du sentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui se montroit à nous à l'extrémité de nos perspectives. J'ai démontré, au contraire, que la source de nos maux & de nos erreurs, venoit de ce que, dans l'état social, nous croisons souvent ces sentimens naturels par les préjugés de l'éducation & de la société; ensorte que nous portons souvent le sentiment de l'infini sur les objets passagers de ce monde, & celui de notre misère & de notre foiblesse, sur les plans immortels de la nature. Je n'ai fait qu'effleurer cette riche & sublime matière; mais j'ose dire que par cette seule route, j'ai prouvé suffisamment la nécessité de la vertu, & que j'en ai indiqué la véritable source, non où nos philosophes modernes la cherchent, c'est-à-dire, dans nos institutions politiques qui lui sont souvent contraires, mais dans l'état naturel de l'homme, & dans son propre cœur.

J'ai appliqué ensuite, de mon mieux, l'action de ces deux puissances au bonheur de la société, en faisant voir d'abord que la plupart de nos maux ne sont que des réactions sociales, qui ont toutes, pour

origine principale, les grandes propriétés en emplois, en honneurs, en argent & en terre. J'ai prouvé que ces grandes propriétés produisoient l'indigence physique & morale d'une nation; que cette indigence engendroit, à son tour, une foule d'hommes corrompus, qui employoient toutes les ressources de la ruse & de l'industrie, pour faire rendre aux riches la portion de leur nécessaire; que le célibat & les inquiétudes qui l'accompagnent, étoient, dans un grand nombre de citoyens, des effets de cet état de pénurie & d'angoisse où ils se trouvoient réduits; & que leur célibat produisoit, par contre-coup, la prostitution des filles du monde, parce que tout homme qui se prive du mariage de gré ou de force, voue une fille au célibat ou à la prostitution. Cet effet résulte nécessairement d'une des lois harmoniques de la nature, puisque chaque homme vient au monde & en sort avec sa femme, ou, ce qui est la même chose, les mâles naissent & meurent en nombre égal aux femelles, dans l'espèce humaine. J'ai tiré de ces principes, plusieurs conséquences importantes.

J'ai démontré, enfin, qu'une partie de nos maladies physiques & morales, venoit des châtimens, des récompenses & de la vanité de notre éducation.

J'ai hasardé différentes vues, pour fournir au peuple des moyens abondans de subsistance & de population; & pour ranimer

chez lui l'esprit de religion & de patriotisme, en lui présentant quelques perspectives de l'infini, sans lesquelles le bonheur d'une nation, comme celui d'un particulier, est nul & bientôt épuisé; quand on le composeroit, d'ailleurs, des plans les plus avantageux de finance, de commerce & d'agriculture. Il faut pourvoir, à-la-fois, à l'homme animal, & comme être intellectuel. J'ai terminé ces différens projets, par présenter l'esquisse d'une éducation nationale, sans laquelle il ne peut y avoir aucune espèce de législation ni de patriotisme durable. J'ai tâché d'y développer à-la-fois, les deux puissances physiques & intellectuelles de l'homme, & de les diriger vers la religion.

Sans doute je me serai bien des fois égaré dans des routes si nouvelles & si étendues. J'aurai été bien des fois au-dessous de mon sujet, par la coupe de mes plans, par mon inexpérience, par l'embarras même de mon style; mais, je le répète, pourvu que mes idées en fassent naître de meilleures à d'autres, je suis content. Cependant, si le malheur est le chemin de la vérité, je n'ai pas manqué de moyens pour me diriger vers elle. Les désordres dont j'ai été souvent le témoin & la victime, m'ont fait naître des idées d'ordre. J'ai trouvé quelquefois sur ma route, des grands accrédités & des hommes appartenans à des corps respectables, qui avoient toujours à la bouche les mots de patrie & d'humanité. Je

me suis approché d'eux pour m'éclairer de leurs lumières, & pour me mettre sous la protection de leurs vertus; mais je n'ai trouvé que des intrigans, qui n'avoient d'autres objets que leur fortune personnelle, & qui m'ont bientôt persécuté, parce qu'ils ont vu que je n'étois propre à être ni l'agent de leurs plaisirs, ni la trompette de leur ambition. Je me suis alors rangé du côté de leurs ennemis, croyant que j'y trouverois l'amour de la vérité & du bien public; mais, quelque variés que soient nos sectes, nos partis & nos corps, j'ai rencontré par-tout les mêmes hommes couverts seulement d'habits différens. Quand les uns & les autres ont vu que je refusois d'être leur sectateur, ils m'ont calomnié à la manière perfide de ce siècle, c'est-à-dire, en faisant mon éloge. On vante beaucoup le temps où nous vivons; mais, si nous avons sur le trône un prince rival de Marc-Aurèle, notre siècle est l'émule de celui de Tibère.

Si je mettois au jour les mémoires de ma vie (1), je ne voudrois pas d'autres preu-

(1) Au fond, ce seroit bien peu de chose sans doute; mais quelque solitaire que soit aujourd'hui ma vie, elle a été mêlée à de grandes révolutions. J'ai donné à l'occasion de la Pologne un mémoire fort détaillé au bureau des affaires étrangères, où je prédisois son partage par ses voisins, plusieurs années avant qu'il ait été effectué. Je me suis trompé seulement, en ce que j'avois compté que les puissances co-partageantes la prendroient

ves du mépris que mérite la gloire de ce monde, que de montrer à découvert ceux

---

toute entière; & je m'étonne encore de ce qu'elles ne l'ont pas fait. Au reste, ce mémoire n'a été utile ni à ce pays, ni à moi-même, quoique j'y eusse couru de grands risques, en me jetant, au sortir du service de Russie, dans le parti des républicains Polonois, que la France & l'Autriche protégeoient. J'y fus fait prisonnier en 1765, lorsque j'allois, avec l'agrément de l'ambassadeur de l'empire & du ministre de France à Varsovie, me jeter dans l'armée du prince Radsjivil. Ce malheur m'arriva à trois milles de l'indiscrétion de mon guide. Je fus ramené dans cette ville, mis en prison, & menacé d'être livré aux Russes, *du service* desquels je sortois, si je n'avouois que l'ambassadeur de Vienne & le ministre de France avoient concouru à me faire faire cette démarche. Quoique j'eusse tout à redouter de la part des Russes, & que j'eusse pu envelopper dans ma disgrace deux personnes illustres par leurs emplois, & la rendre, par conséquent, plus éclatante, je persistai à la prendre entiérement sur mon compte. Je disculpai aussi de mon mieux mon guide, à qui j'avois donné le temps de brûler les lettres dont il étoit porteur, en m'opposant, le pistolet à la main, aux Houllands, qui vinrent nous surprendre la nuit dans la maison de poste, où nous fîmes notre premier campement au milieu des bois. Je n'ai eu aucune sorte de récompense pour ces deux genres de service, qui m'ont coûté beaucoup de temps & d'argent. Il n'y a pas même long-temps que j'étois encore redevable d'une partie des frais de mon voyage à M. Hennin, mon ami, qui étoit alors ministre de France à Varsovie, qui est aujourd'hui premier commis des affaires étrangères à Versailles, & qui s'est donné, à ce sujet, bien des peines inutiles. Sans doute, si M. le comte de Vergennes eût été dans ce temps-là ministre des affaires étrangères, j'eusse été convenablement récompensé, puisqu'il m'a accordé quelques légères

qui en sont les objets. Pendant que sans nuire à personne, après une infinité de

---

gratifications. Cependant, je suis encore redevable à cette occasion de plus de quatre mille livres à plusieurs amis en Russie, en Pologne & en Allemagne.

Je n'ai pas été plus heureux à l'île de France, où j'ai été envoyé capitaine-ingénieur de la colonie; car, j'ai d'abord été persécuté par les ingénieurs ordinaires qui y étoient, parce que je n'étois pas de leur corps. On m'avoit fait passer dans ce pays pour y faire fortune; & je m'y serois considérablement endetté, si je n'y avois pas vécu d'herbes. Je ne parlerai pas de tous les maux particuliers que j'y ai éprouvés. Je dirai seulement que je cherchai à m'en distraire, en m'occupant de ceux qui affligeoient l'île en général. C'est dans la seule vue d'y remédier, que je publiai, à mon retour en 1773, mon Voyage à l'île de France. Je crus d'abord rendre un service essentiel à ma patrie, en faisant voir que cette île que l'on remplissoit de troupes, n'étoit propre en aucune manière, à être l'entrepôt, ni la citadelle de notre commerce des Indes, dont elle est éloignée de quinze cens lieues. Ce que j'ai prouvé même par les événemens des guerres précédentes, où Pondicheri nous a été toujours enlevé, quoique l'île de France fût pleine de soldats. La guerre dernière a confirmé de nouveau la vérité de mes observations. Pour ces services, ainsi que pour plusieurs autres, je n'ai reçu d'autres récompenses que des persécutions indirectes, & des calomnies de la part des habitans de cette île, à qui j'ai reproché leur barbarie pour leurs esclaves. Je n'ai pas même été dédommagé suffisamment d'une espèce de naufrage que j'éprouvai à mon retour à l'île de Bourbon, ni de la modicité de mes appointemens, qui n'alloient pas à moitié de ceux des ingénieurs ordinaires de mon grade. Je suis bien sûr que sous un ministre de la marine, aussi éclairé & aussi équitable que M. le maréchal de Castries, j'aurois recueilli quelques fruits de mes veilles & de mes services.

voyages, de ſervices & de travaux infructueux, je préparois, dans la ſolitude, ces derniers fruits de mon expérience & de mes veilles, mes ennemis ſecrets, c'eſt-à-dire, les hommes dont je n'ai pas voulu être le partiſan, m'ont fait retrancher un bienfait, que je devois chaque année à la bienfaiſance du prince. C'étoit le ſeul moyen que j'euſſe de ſubſiſter & d'aider ma famille. A cette cataſtrophe, ſe ſont joints des altérations de ſanté & des maux domeſtiques inénarrables. Je me ſuis donc hâté de cueillir le fruit, encore vert, de l'arbre que je cultivois avec tant de conſtance, avant qu'il fût renverſé par les tempêtes.

Mais je ne veux de mal à aucun de mes perſécuteurs. Si je ſuis forcé un jour, à cet égard, de parler de leur conduite ſecrette envers moi, ce ne ſera que pour juſtifier la mienne. Je leur ai, d'ailleurs, obligation. Leurs perſécutions ont cauſé mon repos. Je dois à leur ambition dédaigneuſe, une liberté préférable à leur grandeur. C'eſt à eux que je dois les études délicieuſes auxquelles je me ſuis livré. La Providence ne m'a point abandonné comme eux. Elle m'a ſuſcité des amis qui m'ont ſervi, dans le temps, auprès de mon prince; & elle m'en ſuſcitera d'autres auprès de lui, lorſqu'il ſera néceſſaire. Si j'avois eu en Dieu la confiance que j'ai donnée aux hommes, j'aurois été toujours tranquille; les preuves de ſa providence à mon égard, dans le paſſé, devoient me

rassurer pour l'avenir. Mais, par un vice de mon éducation, les opinions ont encore trop d'empire sur moi. Ce sont leurs craintes & non les miennes qui me troublent. Cependant, je me dis quelquefois à moi-même, pourquoi vous embarrassez-vous de l'avenir? Avant de venir au monde, vous êtes-vous inquiété de quelle manière s'assembleroient vos membres, & se développeroient vos nerfs & vos os? Quand vous êtes venu ensuite à la lumière, avez-vous étudié l'optique, pour savoir comment vous appercevriez les objets, & l'anatomie, pour apprendre à mouvoir votre corps & pour lui donner de l'accroissement? Ces opérations de la nature, bien supérieures à celles des hommes, se sont faites en vous, à votre insçu, sans que vous vous en soyiez mêlé. Si vous ne vous êtes pas inquiété du naître, pourquoi du vivre, & pourquoi du mourir? N'êtes-vous pas toujours dans la même main?

Cependant, d'autres sentimens naturels m'ont attristé. Par exemple, de n'avoir pas acquis, après tant de courses & de services, seulement un petit lieu agreste, où j'eusse pu, au sein du repos, mettre en ordre mes observations sur la nature, qui sont les seules qui m'aient paru aimables & intéressantes sous le soleil. Un autre regret encore plus vif, est de n'avoir pas attaché à mon sort une compagne simple, douce, sensible & pieuse, qui bien mieux que la philosophie eût adouci mes peines, & qui

en me donnant des enfans ſemblables à elle, m'eût laiſſé une poſtérité plus chère qu'une vaine réputation. J'avois trouvé cet aſyle & ce rare bonheur en Ruſſie, au milieu d'un ſervice honorable; mais j'ai renoncé à tous ces avantages, pour chercher, à l'inſtigation de nos miniſtres, de l'emploi dans ma patrie, où je n'avois rien de ſemblable à prétendre. Cependant, je puis dire que mes études particulières, ont réparé la première privation, en me donnant de jouir, non-ſeulement d'un petit coin de terre, mais de toutes les harmonies répandues dans le grand jardin de la nature. Une épouſe eſtimable ne peut pas être auſſi aiſément remplacée, mais ſi je peux me flatter que cet ouvrage contribue à multiplier les mariages, à les rendre plus heureux, & à adoucir l'éducation des enfans, je croirai perpétuer en eux ma famille, & je conſidérerai les femmes & les enfans de ma patrie, comme m'appartenant en quelque choſe.

Il n'y a de durable que la vertu. La beauté du corps paſſe vîte; la fortune inſpire de vains deſirs; la grandeur fatigue; la réputation eſt inconſtante; le talent, & le génie même, s'affoibliſſent: mais la vertu eſt toujours belle, toujours variée, toujours égale & toujours forte, parce qu'elle eſt réſignée à tous les événemens, aux privations comme aux jouiſſances, à la mort comme à la vie.

Heureux donc, & mille fois heureux, ſi

j'ai pu contribuer à réparer quelques-uns des maux de ma patrie, & à lui ouvrir quelque nouvelle perſpective de bonheur! Heureux ſi j'ai pu, d'une part, eſſuyer les larmes de quelque infortuné, & ramener, de l'autre, ces hommes égarés par la volupté, à la Divinité, vers laquelle la nature, le temps, nos propres miſères, & nos affections ſecrettes, nous entraînent avec tant de rapidité!

Il me ſemble qu'il ſe prépare pour nous quelque révolution favorable. Si elle arrive, on en ſera redevable aux lettres: elles ne mènent aujourd'hui à rien ceux qui les cultivent parmi nous; cependant elles régiſſent tout. Je ne parle pas de l'influence qu'elles ont par toute la terre, gouvernée par des livres. L'Aſie eſt régie par les maximes de Confucius, les Korans, les Beths, les Védams, &c. mais en Europe, ce fut Orphée qui, le premier, raſſembla ſes habitans, & qui les tira de la barbarie par ſes poéſies divines. Enſuite le génie d'Homère fit naître les légiſlations & les religions de la Grèce: il anima Alexandre, & le porta à la conquête de l'Aſie. Il influa ſur les Romains, qui cherchèrent, dans ſes poéſies ſublimes, la généalogie du fondateur & des ſouverains de leur empire, comme les Grecs y avoient cherché les origines de leurs républiques & de leurs lois. Son ombre auguſte préſide encore à la poéſie, aux arts libéraux, aux académies & aux monumens de l'Europe: tant

ont de pouvoir, sur l'esprit humain, les perspectives de la divinité qu'il lui a présentées! Ainsi la parole qui créa le monde, le gouverne encore; mais quand elle fut descendue elle-même du ciel, & qu'elle eut montré aux hommes la route du bonheur dans la seule vertu, une lumière, plus pure que celle qui avoit brillé sur les îles de la Grèce, éclaira les forêts des Gaules. Les Sauvages qui les habitoient auroient été les plus heureux des hommes s'ils eussent été libres; mais ils avoient des tyrans, & ces tyrans les replongèrent dans une barbarie sacrée, en leur présentant des fantômes d'autant plus effrayans, que les objets de leur confiance étoient devenus ceux de leur terreur. C'en étoit fait du bonheur des peuples, & même de la religion, lorsque deux hommes de lettres, Rabelais & Michel Cervantes, s'élevèrent, l'un en France & l'autre en Espagne, & ébranlèrent à-la-fois le pouvoir monacal (1) & celui de

(1) A Dieu ne plaise que je veuille parler des véritables religieux. Quand ils n'auroient d'autre mérite dans cette vie que de la passer sans faire de mal, ils seroient respectables aux yeux mêmes de l'incrédulité. Il ne s'agit point ici des hommes vraiment pieux, qui ont quitté le monde pour embrasser, sans obstacle, l'esprit de la religion, pour se procurer des richesses & des honneurs dans le monde; de ceux contre lesquels S. Jérôme a tant crié en vain, & qui ont vérifié sa prophétie dans la Palestine, & dans l'Egypte, en décréditant la religion par leurs mœurs, leur avarice & leur ambition.

la

la chevalerie. Pour renverser ces deux colosses ; ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine. Semblables aux enfans, les peuples rirent & se rassurèrent : ils n'avoient plus d'autres impulsions vers le bonheur que celles que leurs princes vouloient leur donner, si leurs princes alors avoient été capables d'en avoir. Le Télémaque parut, & ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique. Il ramena les peuples & les rois aux arts utiles, au commerce, à l'agriculture, & sur-tout au sentiment de la Divinité. Cet ouvrage réunit à l'imagination d'Homère la sagesse de Confucius. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Ce n'est pas en France où il a été le plus admiré ; il y a des provinces en Angleterre où on y apprend encore à lire aux enfans. Quand les Anglois entrèrent dans le Cambraisis, avec l'armée des alliés, ils voulurent en enlever l'auteur, qui y vivoit loin de la cour, pour lui donner, dans leur camp, une fête militaire ; mais sa modestie se refusa à ce triomphe : il se cacha. Je n'ajouterai qu'un trait à son éloge : ce fut le seul homme vivant dont Louis XIV fut jaloux : & il avoit raison de l'être ; car, pendant qu'il cherchoit à se faire craindre & admirer de l'Europe par ses armées, ses conquêtes, ses fêtes, ses bâtimens & son

faste, Fénelon s'en faisoit adorer avec un livre (1).

Plusieurs gens de lettres, inspirés par son génie, ont changé parmi nous l'esprit du gouvernement & les mœurs. C'est à leurs écrits que nous sommes redevables de la destruction de plusieurs coutumes barbares, telles que de condamner à mort pour crime prétendu de sortilège, d'appliquer indifféremment tous les criminels à la ques-

(1) On a beau comparer Bossuet & Fénelon : je ne suis pas capable d'aprécier leur mérite ; mais le second me paroît bien préférable à son rival. Il a rempli, ce me semble, les deux points de la loi ; IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

On ne sera pas fâché de savoir ce que pensoit à son sujet Jean-Jaques Rousseau. Un jour étant allé avec lui promener au mont Valérien ; quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner à ses hermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, pendant qu'ils étoient à l'église. J. J. Rousseau me proposa d'y entrer, & d'y faire notre prière. Les hermites récitoient alors les litanites de la Providence, qui sont très-belles. Après que nous eûmes fait notre prière dans une petite chapelle, & que les hermites se furent acheminés à leur réfectoire, J. J. me dit avec attendrissement: « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile. *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un sentiment de paix & de bonheur qui pénètre l'âme ». Je lui répondis : « Si Fénelon vivoit, vous sériez catholique ». Il me repartit, hors de lui, & les larmes aux yeux. « Si Fénelon vivoit, je chercherois à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre ».

Ayant trouvé, il y a quelque temps sur le Pont-Neuf, une de ces petites urnes de trois ou

tion, les restes de l'esclavage féodal, l'usage de porter des épées dans le sein des villes & de la paix, &c.... C'est à eux qu'on doit le retour des goûts & des devoirs de la nature, ou du moins leurs images. Ils ont rendu à plusieurs enfans les mamelles de leurs mères, & aux riches le goût de

---

quatre fours que vendent les Italiens dans les rues, l'idée me vint d'en ériger dans ma solitude un monument à la mémoire de J. J. & de Fénelon, à la manière de ceux que les Chinois élèvent à celle de Confucius. Comme il y a deux petits écussons sur cette urne, j'écrivis sur l'un ces mots, J. J. ROUSSEAU; & sur l'autre, F. FÉNELON. Je la posai ensuite à six pieds de hauteur dans un angle de mon cabinet, & je plaçai auprès d'elle cette inscription.

D. M.

A la gloire durable & pure
De ceux dont le génie éclaira les vertus,
Combattit à la fois l'erreur & les abus,
Et tenta d'amener leur siècle à la nature.
Aux Jean Jacques Rousseaux, aux François Fénelons
J'ai dédié ce monument d'argile,
Que j'ai consacré par leurs noms,
Plus augustes que ceux de César & d'Achille.
Ils ne sont point fameux par nos malheurs:
Ils n'ont point, pauvres laboureurs,
Ravi vos bœufs, ni vos javelles;
Bergères, vos amans; nourrissons, vos mamelles;
Rois, les états où vous régnez:
Mais vous les comblerez de gloire,
Si vous donnez à leur mémoire
Les pleurs qu'ils vous ont épargnés.

la campagne, qui les porte aujourd'hui à quitter le centre des villes pour en habiter les fauxbourgs. Ils ont inſpiré à toute la nation celui de l'agriculture, qui eſt dégénéré, à l'ordinaire, en fanatiſme, dès qu'il eſt devenu un eſprit de corps. Ce ſont eux qui ont ramené la nobleſſe vers le peuple, dont elle s'étoit déjà rapprochée, à la vérité, par ſes alliances avec la finance; ils l'ont rappelée à ſes devoirs par ceux de l'humanité. Ils ont dirigé toutes les puiſſances de l'état, & même les femmes, vers les objets patriotiques, en les couvrant d'agrément & de fleurs.

O! hommes de lettres, ſans vous, l'homme riche n'auroit aucune jouiſſance intellectuelle; ſon opulence & ſes dignités lui ſeroient à charge. Vous ſeuls nous rappelez les droits de l'homme, & de la Divinité. Par-tout où vous paroiſſez, dans le clergé, dans les lois & dans les arts, l'intelligence divine ſe montre & le cœur humain ſoupire. Vous êtes à-la-fois les yeux & la lumière des nations. Nous ſerions peut-être maintenant bien près du bonheur, ſi pluſieurs d'entre vous, voulant plaire à la multitude, ne l'euſſent égarée en flattant ſes paſſions, & en prenant leurs voix trompeuſes pour celles de la nature humaine.

Voyez comme ces paſſions vous ont égarés vous-mêmes, pour vous être trop approchés des hommes! C'eſt dans la ſolitude, & réunis entre vous, que vos talens ſe communiquent des lumières mu-

tuelles. Souvenez-vous des temps où les Lafontaines, les Boileaux, les Racines, les Molières vivoient entre eux. Quel eſt aujourd'hui votre ſort ? Ce monde, dont vous flattez les paſſions, vous arme ſes uns contre les autres. Il vous livre à la gloire, comme les Romains livroient des malheureux aux bêtes. Vos lices ſaintes ſont devenues des arênes de gladiateurs. Vous êtes, ſans vous en douter, les inſtrumens de l'ambition des corps. C'eſt par vos talens que leurs chefs ſe procurent des dignités & des richeſſes, tandis que vous reſtez dans l'obſcurité & l'indigence. Songez à la gloire des gens de lettres, chez les peuples qui ſortoient de la barbarie : ils préſentèrent la vertu aux nations, & ils en furent les dieux. Songez à leur aviliſſement chez les peuples tombés dans la corruption : ils en flattèrent les paſſions, & ils en furent les victimes. Dans la décadence de l'empire Romain, les lettres ne devinrent plus le partage que de quelques Grecs affranchis. Laiſſez courir la foule ſur les pas des voluptueux. Que vous propoſez-vous dans la ſainte carrière des lettres, ſinon de marcher ſous la protection de Minerve ? Quel reſpect le monde auroit-il pour vous, ſi vous n'étiez couverts de ſon Egide ſacrée ? Il vous fouleroit aux pieds. Laiſſez-le tromper ſes adorateurs ; mettez votre confiance dans le Ciel, dont les ſecours viendront vous chercher par-tout où vous ſerez.

Un jour la vigne, en pleurant, se plaignoit au ciel de l'injustice de son sort. Elle envioit celui du roseau. « Je suis plantée, disoit-elle, dans des rochers arides, & je suis obligée de produire des fruits pleins de jus; tandis qu'au bas de cette vallée, le roseau qui ne porte qu'une bourre sèche, croît à son aise sur le bord des eaux ". Une voix lui répondit du ciel : « O vigne ! ne vous plaignez pas de votre destinée. L'automne viendra, le roseau périra sans honneur sur le bord des marais; mais les pluies du ciel iront vous chercher dans la montagne, & votre jus mûri dans les rochers, servira un jour à consoler les hommes, & à réjouir les dieux ".

Nous avons encore un grand espoir de réforme dans l'affection que nous portons à nos rois. Chez nous l'amour de la patrie n'est que l'amour du prince. C'est le seul lien qui nous réunisse, & qui plus d'une fois nous a empêchés de nous séparer. D'un autre côté, les peuples sont les véritables monumens des rois. Tous ces monumens de pierre, dont tant de princes croient éterniser leur mémoire, ne servent souvent qu'à la faire détester. Pline dit que les Egyptiens de son temps maudissoient la mémoire des rois d'Egypte, qui avoient bâti les pyramides; encore avoient-ils oublié leurs noms. Les Egyptiens de nos jours disent que c'est le diable qui les a faites, sans doute, par le sentiment des peines que ces travaux ont coûtées aux hommes.

Nôtre peuple attribue ſouvent la même origine à nos anciens ponts & aux grands chemins, taillés dans des rochers qui ſont à la hauteur des nues. Il ne prend pas plus d'intérêt aux monumens de l'hiſtoire; car il n'en lit point les livres, ou s'il les lit, il n'y ajoute pas de foi. Quand il veut dire que quelque choſe n'eſt pas vraie; « ce » ſont des hiſtoires, dit-il ». On a beau frapper pour lui des médailles, il n'entend rien à leurs emblêmes, ni à leurs inſcriptions. Mais c'eſt le cœur des hommes qu'il faut empreindre par des bienfaits; le timbre en eſt ineffaçable. Le peuple a perdu la mémoire de ſes monarques qui ont préſidé à des conciles; mais il chérit encore celle de ceux qui ont ſoupé chez des meûniers.

Le peuple n'affectionne dans ſon prince qu'une ſeule qualité, c'eſt ſa popularité: car c'eſt d'elle que découlent toutes les vertus dont il a beſoin. Un acte de juſtice rendu à l'imprévu & ſans faſte, à une pauvre veuve, à un charbonnier, le rempliſſent d'admiration & de joie. Il regarde ſon prince comme un Dieu, dont la Providence veille par-tout; & il a raiſon, car un ſeul événement de cette nature, qui arrive bien à propos, tient tous les oppreſſeurs en crainte, & tous les opprimés en eſpérance. Aujourd'hui la vénalité & l'orgueil ont élevé entre le peuple & le roi mille murs impénétrables, d'or, de fer & de plomb. Le peuple ne peut plus aller vers ſon prince, mais le prince peut encore deſ-

cendre vers le peuple. On a rempli à ce sujet nos rois de frayeurs & de préjugés. Cependant, il est très-remarquable que, dans ce grand nombre de princes de toutes les nations qui ont été les victimes de diverses factions, pas un seul n'a péri, *faisant* le bien, allant à pied & *incognito*; mais tous ou dans leurs carrosses, ou à table, au sein des plaisirs, ou dans leur cour au milieu de leurs gardes & au centre de leur puissance.

Nous voyons de nos jours l'empereur & le roi de Prusse parcourir en simple voiture, avec un ou deux domestiques, & sans gardes, leurs états dispersés, quoique remplis en partie d'étrangers & de peuples conquis. Les grands hommes & les princes les plus illustres de l'antiquité, tels que Scipion, Germanicus, Marc-Aurèle, voyageoient sans suite, à cheval, & souvent à pied. Combien de provinces de son royaume n'a pas parcourues ainsi, dans un siècle de troubles & de factions, notre grand Henri IV?

Un roi dans ses états, doit être comme le soleil sur la terre, où il n'y a pas une seule petite plante qui ne reçoive à son tour l'influence de ses rayons. De combien de grandes vérités nos rois sont privés par les préjugés des courtisans! Combien ils perdent de plaisirs par leur vie sédentaire! Je ne parle pas de ceux de la grandeur, lorsqu'ils voient à leur approche les peuples accourir en foule sur les chemins, les remparts des villes s'enflammer du tonnerre de l'artillerie, &

les escadres sortantes de leurs ports, couvrir la mer de pavillons & de feux. Je les crois las des plaisirs de la gloire. Mais je les crois sensibles à ceux de l'humanité, dont on les prive perpétuellement. On les force toujours d'être rois, on ne leur permet jamais d'être hommes. Quel plaisir pour eux de voiler leur grandeur comme des dieux, & d'apparoître au milieu d'une famille vertueuse, comme Jupiter chez Philémon & Baucis! Combien peu il leur faudroit pour faire chaque jour des heureux! Souvent ce qu'ils donnent à une seule famille de courtisans, suffiroit pour faire le bonheur d'une province. Souvent leur simple apparition y rempliroit d'effroi tous les tyrans, & en consoleroit les malheureux. On les croiroit par-tout, quand on ne les sauroit nulle part. Un ami fidèle, quelques serviteurs robustes suffiroient pour rapprocher d'eux tous les agrémens des voyages, & pour en écarter tous les inconvéniens.

Ils sont les maîtres de varier les saisons à leur gré, sans sortir du Royaume, & d'étendre leurs plaisirs aussi loin que leur puissance. Au lieu d'habiter des maisons de campagne sur les bords de la Seine, ou au milieu des roches de Fontainebleau, ils en peuvent avoir sur les bords de l'Océan & au pied des Pyrénées. Il ne tient qu'à eux de passer les ardeurs brûlantes de l'été, au sein des montagnes du Dauphiné, entourées d'un horizon de neige; l'hiver en Provence, sous des oliviers & des chênes verts; l'automne,

dans les prairies toujours vertes & sous les pommiers de la riche Normandie. Ils verroient aborder sur les rivages de la France, des gens de mer de toutes les nations, des Anglois, des Espagnols, des Suédois, des Hollandois, des Italiens, vivant tous avec les costumes & les mœurs de leur pays. Nos rois ont dans leurs palais, des comédies, des bibliothèques, des serres, des cabinets d'histoire naturelle ; mais toutes ces collections ne sont que de vaines images des hommes & de la nature. Ils n'ont pas de jardins plus dignes d'eux que leurs royaumes, ni de bibliothèques plus instructives que leurs peuples.

Ah ! si un seul homme peut être sur la terre l'espoir du genre humain, c'est un roi de France. Il règne sur son peuple par l'affection, son peuple sur l'Europe par les mœurs, l'Europe sur le reste du monde par la puissance. Rien ne l'empêche de faire le bien quand il lui plaît. Il peut, malgré la vénalité des emplois, humilier le vice superbe, & élever l'humble vertu. Il peut encore descendre vers ses sujets, ou les faire monter vers lui. Beaucoup de rois se sont repentis d'avoir mis leur confiance dans des trésors, dans des alliés, dans des corps & dans des grands ; mais aucun de s'être fié à son peuple & à Dieu. Ainsi ont régné les populaires Charles V & les S. Louis. Ainsi, vous aurez régné un jour, ô Louis XVI ! Vous avez, dès vos premiers pas au trône, donné des lois pour le rétablissement des mœurs ; & ce qui étoit plus difficile, vous

en avez montré l'exemple au milieu d'une cour françoise. Vous avez détruit les restes de l'esclavage féodal, adouci le sort des malheureux prisonniers ainsi que les punitions militaires & civiles, donné aux habitans de quelques provinces la liberté de répartir entre eux les impositions nationales, remis à la nation les droits de votre avénement à la couronne, assuré aux pauvres matalots une portion des fruits de la guerre, & rendu aux gens de lettres le privilège naturel de recueillir ceux de leurs veilles. Tandis que d'une main vous aidiez les infortunés de la nation ; de l'autre, vous éleviez des statues à ses hommes célèbres dans les siècles passés, & vous appeliez une partie des Américains à la liberté. Quelques hommes sages qui vous environnent, & ce qui est encore plus puissant que leur sagesse, les charmes & la sensibilité de votre auguste épouse, vous ont rendu le chemin de la vertu facile. O grand roi! si vous marchez avec constance dans les rudes sentiers de la vertu, votre nom sera un jour invoqué par les malheureux de toutes les nations. Il présidera à leurs destinées pendant la vie même de leurs propres souverains. Ils le présenteront comme une barrière à leurs tyrans, & comme un modèle à leurs bons rois. Il sera révéré du couchant à l'aurore, comme celui des Titus & des Antonins. Lorsqu'aucun peuple vivant ne subsistera plus, votre nom vivra encore, & fleurira d'une gloire toujours nouvelle. La

majesté des siècles ajoutera à sa vénération, & la postérité la plus reculée nous enviera le bonheur d'avoir vécu sous vos lois. Je ne suis rien, Sire. J'ai pu être la victime des maux publics, & en ignorer les causes. J'ai pu parler des moyens d'y remédier, sans connoître la puissance & les ressources des grands rois. Mais, si vous nous rendez meilleurs & plus heureux, les Tacites futurs étudieront d'après vous l'art de réformer & de gouverner les hommes dans un siècle difficile. D'autres Fénelons parleront un jour de la France sous votre règne, comme de l'heureuse Egypte sous celui de Sésostris. Pendant que vous recevrez alors sur la terre les hommages invariables des hommes, vous serez leur médiateur auprès de la Divinité, dont vous aurez été parmi nous la plus vive image. Ah! s'il étoit possible que nous perdissions le sentiment de son existence par la corruption de ceux qui nous doivent l'exemple, par le désordre de nos passions, par l'égarement de nos propres lumières, par les maux multipliés de l'humanité; ô roi! il vous seroit encore glorieux de conserver l'amour de l'ordre au milieu du désordre général. Les peuples livrés à des tyrans sans frein, se réfugieroient en foule aux pieds de votre trone, & viendroient chercher en vous le Dieu qu'ils n'appercevroient plus dans la nature.

Fin des Études de la Nature.

EXPLICATION DES FIGURES.

FRONTISPICE.

PLANCHE PREMIERE.

LE Frontiſpice repréſente une ſolitude dans les montagnes de l'île de Samos. On a tâché, malgré la petiteſſe du champ, d'y exprimer quelques harmonies élémentaires particulieres aux îles & aux montagnes élevées. Des tourbillons de ſable formés par les vents ſur les rivages de l'île, & des nuages pompés par le ſoleil au ſein de la mer, ſe dirigent vers les ſommets des montagnes qui les arrêtent par leurs attractions foſſiles & hydrauliques. On voit ſur le devant du payſage quelques arbres qui ſe plaiſent dans les latitudes froides & humides, entre autres, le ſapin & le bouleau. Ces deux genres d'arbres que l'on y rencontre preſque toujours enſemble, préſentent différens contraſtes dans leurs couleurs, leurs formes, leurs ports, & dans les animaux qu'ils nourriſſent. Le ſapin élève dans les airs ſa pyramide aux feuilles roides, filiformes, & d'une verdure ſombre; & le bouleau lui oppoſe ſa maſſe en forme de pyramide renverſée, aux feuilles mobiles, arrondies & d'une verdure tendre. Des écureuils ſe

jouent dans les rameaux du ſapin, & la femelle d'un cob de bruyere fait ſon nid dans la mouſſe qui couvre ſes racines. Au contraire, des caſtors ont conſtruit leurs loges au pied du bouleau ; & un oiſeau de l'eſpece de ceux qui mangent des bourgeons, voltige autour de ſes branches. Le ſapin porte ſon quadrupede dans ſes rameaux, & le bouleau nourrit le ſien ſur ſes racines. Les habitudes de leurs oiſeaux ſont également oppoſées. Cependant, il y a entre tous ces animaux la plus grande harmonie. Un chien regarde paiſiblement leurs occupations, & exprime, par le repos de ſon attitude, la paix profonde qui regne parmi les habitans de ce déſert.

A l'entrée d'une grotte pratiquée dans les flancs de la montagne, on voit un homme occupé à ſculpter une ſtatue de Minerve dans le trone d'un arbre. La figure de cette déeſſe, ſymbole de la ſageſſe divine, & la matiere dont elle eſt faite, caractériſent ici l'intelligence ſuprême qui ſe manifeſte dans l'armonie des végétaux. Ce philoſophe eſt Philoclès. (*Voyez* ſon hiſtoire dans Télémaque, liv. 13 & 14.)

HÉMISPHÈRE ATLANTIQUE.

PLANCHE SECONDE.

Tome 1, page 161.

On voit l'hémiſphère atlantique avec ſes ſourcès, ſes glaces, ſon canal, ſes courans & ſes marées dans les mois de janvier & de février.

Quoique je ſois obligé de répéter ici quel-

ques observations que j'ai déjà placées dans le texte, j'y en vais joindre quelques autres, dignes, j'ose dire, de toute l'attention du lecteur.

Observez d'abord que le globe de la terre n'est pas figuré ici à la maniere des géographes qui le représentent en creux dans leurs mappemondes, afin d'en faire appercevoir les parties fuyantes sur une grande échelle. Leur projection nous donne une idée fausse de la terre, en nous montrant les parties fuyantes de sa circonférence comme les plus larges; & au contraire, les parties saillantes du milieu, comme les plus étroites. Ce n'est point un globe convexe qu'ils nous présentent, c'est un globe concave. On l'a figuré ici tel qu'on l'appercevroit dans le ciel, du côté de l'Océan Atlantique & dans notre hiver.

On y distingue; les sources de l'Océan Atlantique, qui sortent l'été du pôle Nord; son canal formé par les parties saillantes & rentrantes des deux continens; & son embouchure comprise entre le Cap Horn & le Cap de Bonne-Espérance, par laquelle cet Océan se décharge, pendant l'été, dans la mer des Indes.

Le côté opposé de cet hémisphère, quoique encore peu connu, présenteroit, ainsi que celui-ci, un canal fluviatile avec tous les mêmes accessoires, sources, glaces, courans & marées, formé, non pas par des continens, mais par des projections d'îles & de hauts fonds qui dirigent, pendant notre hiver, dans la mer des Indes, le cours des effusions polaires Australes. Quelques intéressantes que soient ces nouvelles projections du globe, il ne m'a pas été possible de faire les frais nécessaires pour les faire graver; car il eût été encore convenable de présenter l'un & l'autre hémisphère dans son

été & dans son hiver, afin qu'on pût voir leurs différens courans dans chaque saison, & de montrer les pôles mêmes à vue d'oiseau, aussi en hiver & en été, afin de présenter l'étendue des coupoles de glaces qui les couvrent, & les courans qui en sortent dans les diverses saisons de l'année. Ces différentes coupes eussent exigé au moins huit planches d'une échelle plus grande que celle-ci, pour développer sensiblement les harmonies de cette seule partie de mes Etudes de la Nature. Je n'ai pas voulu surcharger de frais un ouvrage que je fais à mes dépens, & du succès duquel je ne suis point du tout assuré. A la vérité, j'ai été aidé puissamment & honorablement par les souscriptions de M. le Maréchal de Castries, de M. le Contrôleur Général des Finances, de M. le Comte de Vergennes, & par le crédit & la bourse de mes respectables amis, M. Mesnard de Conichard, & M. Hennin. Mais, quelque considérables que soient ces moyens d'emprunt, puisqu'ils ont été les seuls que j'ai employés, il s'en faut bien qu'ils équivalent les frais de cette édition. D'ailleurs, cette augmentation de cartes eût entraîné des mémoires plus détaillés sur les distributions du globe, dont je n'ai voulu parler dans cet Ouvrage qu'en hors d'œuvre.

Le simple aspect de l'hémisphère Atlantique aux mois de janvier & de février, suffira pour l'intelligence de ce que nous avons dit sur les glaces polaires & sur leurs effusions périodiques. Nous parlerons successivement de ses sources, de ses glaces, de son canal, de ses courans, de ses marées, & même de son embouchure.

Les sources de l'Océan Atlantique, sont en été au pôle Septentrional. Elles sont situées

dans la mer Baltique, les baies d'Hudſon & de Bafin, au détroit de Waigats, &c. On peut remarquer ſur un globe en relief, que ces ſources qui forment la naiſſance du canal Atlantique, tournent autour du pôle, en formant le limaçon, à-peu-près comme celles d'une riviere ſerpentent autour de la montagne d'où elles deſcendent; enſorte qu'elles raſſemblent, dans cette partie, toutes les décharges des fleuves qui ſe jettent au Nord, & qu'elles en portent les eaux dans l'Océan Atlantique. Je préſume de là qu'il y a à proportion bien moins d'effuſions polaires dans la partie de la mer du Sud qui lui eſt oppoſée. Nous verrons encore que la nature a fait reſſortir au canal Atlantique les extrémités des deux courans généraux des pôles, qui viennent y aboutir après avoir fait le tour du globe; & c'eſt par oppoſition aux ſources dont ces courans partent, que je donne aux extrémités de leurs cours le nom d'embouchures. Ne nous occupons maintenant que de leurs ſources. On conçoit que les eaux de ces ſources doivent couler vers la ligne, où elles vont remplacer celles que le ſoleil y évapore chaque jour; mais elles ont de plus une élévation qui facilite leurs cours. Non-ſeulement les glaces d'où elles ſortent, ſont fort élevées ſur l'hémiſphère; mais les pôles ont eux-mêmes une élévation de ſol qui eſt conſidérable. Je m'appuie dans cette aſſertion, en premier lieu, des obſervations de Ticho-Brahé & de Kepler, qui ont vu l'ombre de la terre ovale ſur les pôles, dans des éclipſes centrales de lune, & de l'autorité de Caſſini, qui donne cinquante lieues de plus à l'axe de la terre, qu'à ces diamètres. En ſecond lieu, j'ai pour moi des expériences authentiques, recueillies

par l'Académie des sciences, & dont on n'a plus parlé dès que l'opinion de l'applatissement de la terre aux pôles a prévalu. Par exemple, on sait qu'à mesure qu'on s'élève sur une montagne, le mercure baisse dans le baromètre: or, le mercure baisse dans le baromètre à mesure qu'on avance vers le nord. Il *descend* dans nos climats d'environ une ligne, si on s'élève à onze toises. Suivant l'Histoire de l'Académie des sciences, (1712, page 4) le poids d'une ligne de mercure équivaut à Paris, à dix toises cinq pieds, tandis qu'il ne faut s'élever en Suède qu'à dix toises un pied six pouces quatre lignes, pour le faire baisser d'une ligne. L'atmosphère de Suède a donc moins de hauteur que celle de Paris, & par conséquent le terrain de Suède est plus élevé.

On peut encore joindre à ces observations celles des navigateurs du Nord, qui ont vu le soleil d'autant plus élevé sur l'horison, qu'ils se sont plus approchés des pôles. On ne peut attribuer ces effets d'optique aux simples lois de la réfraction de l'atmosphère. Selon l'académicien Bouguer, Traité de la navigation, liv. 4, chap. 3, sect. 3: « La réfraction éleve les » astres en apparence: & on sait par une infi» nité d'observations certaines que, lorsqu'ils » nous paroissent à l'horizon, ils sont réelle» ment 33 ou 34 minutes au-dessous.... Dans » les régions où l'air est plus dense, les réfrac» tions doivent y être un peu plus fortes, & » elles sont aussi, toutes choses d'ailleurs éga» les, un peu plus grandes en hiver qu'en été. » On peut dans l'usage de la navigation, n'a» voir point d'égard à cette différence, & se » servir toujours de la petite table qu'on voit » ici à côté. » En effet, on voit dans cet en-

droit de son livre, une petite table où il place la réfraction du soleil à l'horizon, à 34 minutes pour tous les climats du monde. Mais comment est-il arrivé que Barents ait vu le soleil sur l'horison de la nouvelle Zemble, le 24 janvier dans le signe du verseau par les cinq degrés vingt-cinq minutes, tandis qu'il auroit dû y être par les seize degrés vingt-sept minutes, pour être apperçu par les soixante-seize degrés de latitude septentrionale où se trouvoit Barents. La réfraction du soleil sur l'horizon, étoit donc de près de deux degrés & demi, c'est-à-dire, plus de quatre fois aussi grande que Bouguer ne l'a supposé, puisqu'il ne lui donne que trente-quatre minutes à-peu-près pour tous les climats. A la vérité, Barents fut fort étonné de voir le soleil quinze jours plutôt qu'il ne l'attendoit, & il ne s'assura bien positivement qu'il étoit au 24 janvier, qu'en observant cette même nuit la conjonction de la lune & de Jupiter, annoncée pour Venise à une heure après minuit dans les éphémerides de Joseph Scala, & qui eut lieu pour la nouvelle Zemble cette même nuit à six heures du matin dans le signe du taureau ; ce qui lui donna à la fois la longitude de sa hutte dans la nouvelle Zemble, & la certitude qu'il étoit au 24 janvier. Une réfraction de deux degrés & demi, est certainement bien considérable. On peut, ce me semble, en attribuer la moitié à l'élévation apparente du soleil dans l'atmosphère très-réfractaire de la nouvelle Zemble, & l'autre moitié à l'élévation réelle de l'observateur sur l'horizon du pôle. Ainsi, Barents apperçut de la nouvelle Zemble le soleil, comme un homme monté vers le sommet d'une montagne, le voit plutôt que de sa base. C'est, d'ail-

leurs, un principe, sans exception, des lois harmoniques de l'univers, que la nature ne se propose aucune fin, qu'elle n'y fasse concourir tous les élémens à la fois. Nous en avons montré un grand nombre de preuves dans le cours de cet ouvrage. Ainsi la nature ayant voulu dédommager les pôles de l'absence du soleil, fait passer la lune vers le pôle que le soleil abandonne; elle cristallise & réduit en neiges brillantes les eaux qui le couvrent; elle rend son atmosphère plus réfractaire; afin de lui enlever plus tard & de lui rendre plutôt la présence du soleil: on en doit conclure encore qu'elle a alongé les pôles mêmes de la terre, afin de les faire participer plus long-tems aux influences de l'astre du jour.

A la vérité, des académiciens célebres ont posé pour principe fondamental, que la terre étoit applatie aux pôles. Voici ce que dit à ce sujet le même académicien que nous venons de citer, qui fut employé avec eux à mesurer près de l'équateur, un degré du méridien qu'il trouvèrent de 56748 toises: « Mais, dit-il, ce qui » est bien digne d'attention, les degrés terres» tres ne se sont pas trouvés de même longueur » dans les autres régions, où on a fait des opé» rations semblables, & la différence est trop » grande pour qu'on puisse l'attribuer aux er» reurs inévitables des observations. Le degré » sous le cercle polaire, s'est trouvé de 57422 » toises. Ainsi, il faut absolument que la terre » ne soit pas parfaitement ronde, & qu'elle » soit plus haute vers l'équateur que vers les » pôles, conformément à ce que nous indi» quent d'autres expériences, dont il n'est pas » nécessaire de parler ici. La courbure de la » terre est plus subite vers l'équateur, dans le

» sens Nord & Sud, puisque les degrés y sont » plus petits; & la terre au contraire est plus » plate vers les pôles, puisque les degrés y » sont plus grands. « (Bouguer, Traité de la Navigation, liv. 2, chap. 1, art. 29.)

J'avoue que je tire une conséquence tout-à-fait contraire des observations de ces académiciens. Je conclus que la terre est alongée aux pôles, précisément parce que les degrés du méridien y sont plus grands que sous l'équateur. Voici ma démonstration. Si on plaçoit un degré du méridien au cercle polaire sur un degré du même méridien à l'équateur, le premier degré surpasseroit le second de 674 toises, d'après les opérations des académiciens. Par conséquent, si on mettoit l'arc entier du méridien qui couronne le cercle polaire, & qui est de 47 degrés, sur un arc de 47 degrés du même méridien près de l'équateur, il y produiroit un renflement considérable, puisque ces degrés sont plus grands. Cet arc polaire du méridien ne pourroit pas s'étendre en longueur sur l'arc équinoxial du même méridien, puisqu'il a le même nombre de degrés, & par conséquent une corde de la même étendue. S'il s'étendoit en longueur, en surpassant le second de 674 toises par degré, il est évident qu'il sortiroit, à l'extrémité de ses 47 degrés, de la circonférence de la terre, qu'il n'appartiendroit plus au cercle où il est tracé, & qu'il formeroit, en le plaçant sur un des pôles, une espece de champignon applati, qui déborderoit le globe tout autour. Pour rendre la chose encore plus sensible, supposons toujours que le profil de la terre aux pôles, soit un arc de cercle de 47 degrés. N'est-il pas vrai que si vous tracez une courbe au-dedans de cet arc, com-

me font les académiciens qui applatissent la terre aux pôles, elle sera moins grande que cet arc, puisqu'elle y sera contenue; & que plus cette courbe sera applatie, moins elle sera grande, puisqu'elle approchera de plus en plus de la corde de cet arc, c'est-à-dire, de la ligne droite? par conséquent, les 47 degrés ou partitions de cette courbe intérieure, seront chacun en particulier comme ils le sont ensemble, plus petits que les 47 degrés de l'arc de cercle environnant. Mais, puisque les degrés de la courbe polaire, sont au contraire plus grands que ceux d'un arc de cercle, il faut que la courbe entiere soit aussi plus étendue qu'un arc de cercle: or, elle ne peut être plus étendue, qu'en la supposant plus renflée & circonscrite à cet arc: par conséquent la courbe polaire forme une ellipse alongée.

Je terminerai ce raisonnement par une image triviale, mais sensible. Si vous divisiez les deux circonférences d'un œuf en largeur & en longueur, chacune en 360 degrés, concluriez-vous que cet œuf seroit applati vers ses extrémités, parce que les degrés de sa circonférence en longueur, seroient plus grands que les degrés de sa circonférence en largeur? Ce qu'il y a de singulier, c'est que les académiciens se servent à-peu-près de la même figure, pour tirer des résultats contraires. Ils représentent le globe de la terre comme un fromage de Hollande. Ils supposent que le globe est fort élevé sur l'équateur: « La courbure de la terre, dit Bouguer, *ibid. supra*, est plus subite » vers l'équateur dans le sens Nord & Sud, » puisque les degrés y sont plus petits; & la » terre au contraire est plus plate vers les pô» les, puisque les degrés y sont plus grands.

„ On croyoit que l'équateur n'étoit diſtingué „ que par la plus grande rapidité du mouve- „ ment qui ſe fait en vingt-quatre heures ; mais „ il eſt marqué d'une maniere bien plus réelle „ par une élévation continue qui doit être „ d'environ ſix lieues marines & demie tout „ autour de la terre, & par-tout à une égale „ diſtance des deux pôles „.

Nous avons vu l'étrange conſéquence qui réſulte à-la-fois de l'applatiſſement de la terre aux pôles, & de la grandeur des degrés du méridien dans cette partie, qui donnent néceſſairement au cercle polaire une ſaillie hors de ſa circonférence : celles qu'on peut tirer de l'élévation & de la courbure plus ſubite de l'équateur, ne feroient pas moins extraordinaires. C'eſt que, ſi l'une & l'autre exiſtoient, il n'y auroit point de mers ſous l'équateur, parce qu'elles feroient alors déterminées, par l'élévation de ſix lieues & demie, & par la courbure plus ſubite de cette partie de la terre à s'en éloigner ; & par la peſanteur, à s'écouler vers les pôles applatis, plus voiſins du centre, & à y rétablir le ſegment ſphérique que les académiciens en retranchent. Ainſi, dans cette hypothèſe, les mers couvriroient les pôles, & y feroient d'une grande profondeur, tandis qu'il n'y auroit que des continens très-élevés ſous la ligne. Or, la géographie démontre le contraire ; car, c'eſt dans le voiſinage de la ligne que ſe trouvent les plus grandes mers, & quantité de terres qui ne ſont qu'à leur niveau ; & au contraire, les terres élevées & les hauts fonds de la mer ſont très-fréquens, ſur-tout vers le pôle ſeptentrional. Au reſte, comme je l'ai dit, on peut, en inſcrivant ou en circonſcrivant la courbe polaire à un arc

de cercle, juger si elle est une ellipse applatie ou alongée : si elle y est inscrite, ses degrés seront plus petits que ceux de cet arc ; si elle y est circonscrite, ses degrés seront plus grands : le même raisonnement peut se faire *vice versâ*. Par conséquent, puisque les degrés du méridien près du cercle polaire, sont plus grands que les degrés du méridien près de l'équateur, la courbe polaire est circonscrite à un arc de cercle, & doit être une ellipse alongée. Je laisse au jugement du lecteur impartial, le raisonnement des académiciens & le mien. En renversant leur figure elliptique, on renverse leur démonstration ; & en l'admettant, il en résulte des conséquences tout-à-fait opposées à celles qu'ils prétendent en tirer.

Parlons maintenant des glaces polaires. Quoiqu'elles soient représentées ici précisément dans les parties fuyantes & les moins visibles du globe, il est aisé de juger de leur étendue considérable par l'arc du méridien qui les embrasse. Au pole austral où elles sont en moindre quantité, puisqu'elles y ont éprouvé toutes les ardeurs de l'été de cet hémisphère, elles s'étendent encore depuis ce pôle jusqu'au 70 degré Sud au moins. Elles y forment donc une coupole d'un arc de plus de 40 degrés, qui, à vingt-cinq lieues au moins le degré (puisque les degrés dans cette partie sont plus grands que vers l'équateur, suivant les expériences des académiciens,) donne une amplitude de plus de mille vingt lieues, ou une circonférence de plus de trois mille. On ne peut douter de ces dimensions, car elles sont prises d'après les dernieres expériences du capitaine Cook, qui en a fait le tour, au milieu de leur été. Les glaces du pôle Nord sont beaucoup plus éten-

dues

ques, parce qu'elles sont représentées dans leur hiver. On a exprimé aux unes & aux autres une crête de vingt-cinq lieues environ d'élévation aux pôles. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit sur les hauteurs de celles qu'on trouve flottantes aux extrémités de leurs coupoles, qui ont jusqu'à douze & quinze cents pieds d'élévation. J'avois envie de faire représenter autour de ces glaces une espece d'auréole ou aurore boréale, qui auroit fait sentir leur étendue circulaire, & eût ajouté à l'effet pitoresque du globe. Mais j'ai été arrêté d'abord par une difficulté ; savoir, si le pôle austral a aussi des aurores boréales ? Je n'ai vû aucune observation à ce sujet dans les voyageurs. Si ce pôle en a, il ne doit les manifester que dans son hiver ; & dans cette saison, il est bien rarement fréquenté des Européens. Peut-être aussi les aurores boréales ne doivent pas leur origine aux glaces des pôles, & n'appartiennent qu'au pôle Nord ; ce qui feroit soupçonner alors qu'elles pourroient bien venir du magnétisme de celui-ci, ou de ce que je regarde comme la même chose, de son électricité. De plus, M. Moreau le jeune, qui a dessiné les planches de cet Ouvrage, & particuliérement celle-ci, avec toute l'intelligence & la complaisance qui lui sont propres, m'a fait sentir qu'il n'y avoit pas assez de champ dans la carte. Il a d'ailleurs rendu ces glaces polaires assez lumineuses pour les faire distinguer, sans faire disparoître les contours des îles & des continens qu'elles couvrent.

Quant au canal Atlantique, on y reconnoît évidemment les parties saillantes & rentrantes des deux continens, en correspondance les unes avec les autres. Si vous y joignez la

ſinuoſité de ſa ſource au Nord, qui ſemble tourner en limaçon autour de notre pôle, & ſon embouchure large & divergente, formée par le cap Horn, d'une part, & par le cap de Bonne-Eſpérance, de l'autre, par laquelle il ſe décharge pendant ſix mois dans l'Océan Indien, comme nous l'allons voir; vous y reconnoîtrez toutes les proportions d'un canal fluviatile. Quant à ſa pente, à partir du pôle pour ſe rendre juſques dans la mer du Sud, par le cap de Bonne-Eſpérance, je la crois, comme je l'ai dit dans le texte, à-peu-près la même que celle du cours de l'Amazone.

Conſidérons maintenant le cours des effuſions polaires, produites par l'action du ſoleil ſur les glaces des pôles. Il ſort chaque année un courant général de celui que le ſoleil échauffe; & comme le ſoleil les viſite alternativement, il s'enſuit qu'il y a deux courans généraux oppoſés, qui communiquent aux mers leurs mouvemens de circulation, & qui ſont connus aux Indes ſous le nom de mouſſon orientale & occidentale, ou d'hiver & d'été.

Ceci poſé, examinons les effuſions du pôle auſtral qui eſt repréſenté ici dans ſon été. Le courant général qui en ſort, ſe diviſe en deux branches, dont l'une s'engage dans l'Océan Atlantique, & pénetre juſqu'à ſon extrémité ſeptentrionale. Lorſque cette branche vient à paſſer entre la partie ſaillante de l'Afrique & de l'Amérique, comme elle ſe trouve reſſerrée en paſſant d'un eſpace plus large dans un plus étroit, elle forme ſur ſes côtés deux contre-courans ou remoux qui vont en ſens contraire. L'un de ces contre-courans va à l'Eſt le long des côtes de Guinée, juſqu'au quatrieme degré Sud; ſuivant le témoignage de Dampier. L'au-

tre part du cap Saint-Augustin, va au Sud-Ouest le long des côtes du Brésil, jusqu'au détroit de le Maire inclusivement. Cet effet est la suite d'une loi hydraulique dont les effets sont communs ; c'est que toutes les fois qu'un courant passe d'un canal large dans un plus étroit, il forme sur ses côtés deux contre-courans. C'est ce qu'on peut vérifier dans le cours des ruisseaux, au passage de l'eau d'une riviere sous les arches près de la tête d'un pont, &c. Ainsi ; le courant porte à l'Est le long des côtes de Guinée, & au Sud-Ouest le long des côtes du Brésil dans l'été du pôle austral. Mais au milieu de l'Océan Atlantique, & au-delà du détroit des deux continens, il porte au Nord dans tout son cours, & s'avance jusqu'aux extrémités septentrionales de l'Europe & de l'Amérique, en nous apportant deux fois par jour le long de nos côtes les marées du Midi, qui sont des effusions sémi-journalieres des deux côtés du pôle austral.

L'autre branche qui part du pôle austral, prend à l'Ouest du cap Horn, s'engage dans la mer du Sud, produit dans la mer des Indes la mousson de l'Est, qui arrive aux Indes dans notre hiver ; & après avoir fait le tour du globe par l'Occident, vient se réunir par le cap de Bonne-Espérance, au courant général qui entre dans l'Océan Atlantique. On peut suivre en partie sur la carte ce courant général du pôle austral avec ses deux branches principales, ses contre-courans & ses marées, aux fléches qui indiquent ses mouvemens directs, obliques, & rétrogrades.

Six mois après, c'est-à-dire, dans notre été, à commencer vers la fin de mars, lorsque le soleil à la ligne abandonne le pôle austral, &

vient échauffer le pôle septentrional, les effusions du pôle austral s'arrêtent; celles du nôtre commencent à couler, & les courans de l'Océan changent dans toutes les latitudes. Le courant général des mers part alors de notre pôle, & se divise, comme celui du pôle austral, en deux branches. La premiere de ces branches tire ses sources du Waigats, de la baie d'Hudson, &c. qui coul nt alors dans certains détroits, avec la rapidité d'une écluse, & produisent au Nord des marées qui viennent du Nord, de l'Orient & de l'Occident, au grand étonnement de Linschoten, d'Ellis, & des autres navigateurs, accoutumés à les voir venir du Midi sur les côtes de l'Europe. Ce courant formé par la fusion de la plupart des glaces du Nord de l'Amérique, de l'Europe & de l'Asie, qui ont alors près de six mille lieues de circonférence, descend par l'Océan Atlantique, passe la ligne, & se trouvant resserré au même détroit de la Guinée & du Brésil, il forme sur ses côtés deux contre-courans latéraux qui montent au Nord, comme ceux formés six mois auparavant par le courant du pôle austral remontoient au Midi. Ces contre-courans nous donnent sur les côtes de l'Europe les marées qui paroissent toujours venir directement du Midi, quoique alors elles viennent en effet du Nord.

La branche qui les produit, s'avance ensuite vers le Sud, double le cap de Bonne-Espérance, prend son cours vers l'Orient, forme aux Indes la mousson occidentale; & après avoir circuit le globe jusques dans la mer du Sud, elle passe au cap Horn, remonte le long de la côte du Brésil, & y produit un courant qui se termine au cap Saint-Augustin, & qui

est opposé au courant principal qui descend du Nord.

L'autre branche du courant qui descend en été de notre pôle, de l'autre côté de notre hémisphere, s'écoule par le détroit appelé détroit du Nord, situé entre l'extrémité la plus orientale de l'Asie & la plus occidentale de l'Amérique. Elle descend dans la mer du Sud, où elle vient se réunir à la premiere branche qui forme, comme nous l'avons dit alors, la mousson occidentale de cette mer. D'ailleurs, cette branche du détroit du Nord, reçoit bien moins d'effusions glaciales, que celle de l'Océan Atlantique, parce que les baies profondes qui sont aux sources de cet Océan, & les contours de ces mêmes sources qui entourent le pôle en spirale, reçoivent, comme nous l'avons dit, la plus grande partie des effusions glaciales du pôle septentrional, & les portent dans l'Océan Atlantique.

Ainsi, l'Océan parcourt, deux fois dans un an, le globe en spirales opposées, en partant alternativement de chaque pôle, & décrit sur la terre, pour ainsi dire, la même route que le soleil dans les cieux.

J'ose dire que cette théorie est si lumineuse, qu'on peut éclaircir par elle une multitude de difficultés qui jettent beaucoup d'obscurité dans les journaux des voyageurs. Froger, par exemple, dit qu'au Brésil, les courans vont du côté du soleil, c'est-à-dire, qu'ils vont au Nord, quand il est dans les signes septentrionaux, & au Sud, quand il est dans les signes méridionaux. On ne peut certainement expliquer cet effet versatile par la pression ou l'attraction du soleil & de la lune entre les tropiques, puisque ces astres n'en sortent point ;

mais c'est que, lorsque ce courant du Brésil va au Sud dans notre hiver, il est le contre-courant du courant général du pôle austral, qui va alors au Nord; & lorsque ce courant du Brésil va au Nord dans notre été, il est l'extrémité de ce même courant général, qui revient par le cap Horn. La même chose n'arrive pas à celui du golfe de Guinée qui est vis-à-vis, & qui court toujours à l'Est, quoiqu'il soit précisément dans le même cas; car, dans notre hiver, ce courant du golfe de Guinée est l'extrémité du courant général du pôle austral qui revient par le cap de Bonne-Espérance, & qui porte au Nord dans cette saison le long des côtes de l'Afrique, depuis le trentieme degré de latitude Sud, jusqu'au quatrieme de la même latitude, suivant le témoignage de Dampier. Mais cette extrémité du courant général qui porte au Nord, & qui part alors du quatrieme degré Sud, pour se joindre au courant général, n'entre point dans le golfe de Guinée, à cause du grand enfoncement de ce golfe; de sorte que, dans cette partie là seulement, la mer court toujours à l'Est, suivant l'observation de tous les navigateurs de l'Afrique.

J'appuierai les principes de cette théorie par des faits attestés des marins les plus accrédités. Voici ce que dit Dampier des courans de l'Océan, dans son Traité des vents, pag. 386 & 387.

» Au reste, il est certain que par-tout les
» courans changent leurs cours à certains
» temps de l'année: dans les Indes orientales,
» ils courent de l'Est à l'Ouest une partie de
» l'année, & de l'Ouest à l'Est l'autre partie.
» Dans les Indes occidentales & dans la Gui-

» née, ils ne changent qu'environ la pleine
» lune. Mais il faut entendre ceci des parties
» de la mer qui ne sont pas éloignées des côtes:
» ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des courans
» d'une force extraordinaire dans le grand
» Océan, qui ne suivent pas ces regles; mais
» cela n'est pas commun.

» Dans la côte de Guinée, le courant se
» porte Est, hormis en pleine lune ou environ.
» Mais au Midi de la ligne, depuis Loango
» jusqu'au 25 ou 30e. degrés; il court avec le
» vent du Sud au Nord, hormis ver la pleine
» lune.

» A l'Est du cap de Bonne-Espérance, de-
» puis le 30e. degré jusqu'au 24e. dans la bande
» du Sud, le courant se porte à l'Est, depuis
» mai jusqu'au mois d'octobre, & le vent est
» pour lors Ouest Sud-Ouest, ou Sud-Ouest;
» mais depuis octobre jusques en mai, lorsque
» le vent est entre Est-Nord-Est, & Est-Sud-
» Est, le courant se porte à l'Ouest, & cela
» s'entend de cinq ou six lieues de terre, jus-
» ques à cinquante ou environ; car à cinq lieues
» de terre, on n'a point le courant, mais on
» a la marée; & au-delà de cinquante lieues
» de terre, le courant cesse tout-à-fait, ou il
» est imperceptible.

» Dans la côte des Indes au Nord de la li-
» gne, le courant court avec la mousson. Mais
» il ne change pas tout-à-fait sitôt, quelque-
» fois de trois semaines ou davantage; après
» cela, il ne change point jusqu'à ce que la
» mousson soit fixée du côté contraire. Par
» exemple, la mousson d'Ouest commence au
» milieu d'avril, mais le courant ne change
» qu'au commencement de mai, & la mousson
» d'Est commence au milieu de septembre ou

» environ, mais le courant ne change qu'au » mois d'octobre ».

Dampier semble attribuer la cause de ces courans aux vents qu'il appelle Moussons. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'occuper de la cause de la révolution atmosphérique qui, toutefois dépend aussi des pôles dont les atmospheres sont plus ou moins dilatées en hiver & en été, & dont les révolutions doivent précéder celles de l'Océan. Je ne ferai attention qu'au retardement du courant occidental qui n'arrive aux Indes qu'au mois de mai, pour prouver que c'est le même qui part de nôtre pôle au mois de mars, & qui arrive sur différentes plages des Indes à des époques proportionnées à la distance du point d'où il part.

Ce courant donc arrive vers le mois d'avril au cap de Bonne-Espérance, & c'est lui qui rend le passage du cap si difficile aux vaisseaux qui reviennent des Indes en été. Je m'appuierai encore là-dessus de l'autorité de Dampier, dans son Voyage autour du monde, tome 2, chap. 14.

C'étoit à son retour des Indes en Europe.

» Nous perdions le temps d'aller au cap, » que nous ne pouvions retrouver qu'au mois » d'octobre ou de novembre, & nous étions » alors à la fin de mars. En effet, ce n'est pas » l'ordinaire d'aborder le cap après le dixieme » de mai ». Il y a plus, c'est que la compagnie de Hollande ne permet pas à ses vaisseaux d'y rester après le mois de mars, parce qu'alors il y regne des vents d'Ouest, & une mer de l'Ouest qui jette les vaisseaux en côte ; d'où l'on voit que ce courant qui vient de l'Ouest en doublant ce cap, y arrive vers le mois d'avril.

Par le passage précédent de Dampier, nous avons vu que ce courant occidental arrivoit sur les côtes de l'Inde vers la mi-mai ; une autre autorité va nous prouver qu'il se rend vers la mi-juin à l'île de Tinian, qui est bien plus à l'Orient. Je la tire du voyage de l'amiral Anson, chap. 14, année 1742, au sujet de l'île de Tinian ». Le seul ancrage propre aux gros » vaisseaux, est dans la partie de l'île au Sud-» Ouest. Le fond de cette rade est rempli de » roches de corail très-aigues, L'ancrage en » est dangereux, depuis le milieu de juin jus-» qu'au milieu d'octobre, qui est la saison des » *moussons occidentales*, & le danger est en-» core augmenté par la rapidité extraordinaire » du courant de la marée qui *porte au Sud-» Ouest*, entre cette île & celle d'Agnigan. Du-» rant les huit autres mois de l'année, le temps » y est constant ». Remarquez en passant, que pendant que la mousson ou le courant vient de l'Occident, la marée porte en sens contraire entre ces deux îles, ce qui confirme ce que nous avons dit, que les marées ne sont pour l'ordinaire que les contre-courans des courans généraux resserrés par des détroits.

Ainsi, l'on voit que ce courant qui part de notre pôle en mars, arrive au cap de Bonne-Espérance en avril, sur les côtes de l'Inde en mai, à l'île de Tinian au milieu de juin, & qu'il trace autour du globe la ligne spirale que j'ai dite. On pourroit évaluer sa vitesse par le temps qu'il met à se rendre dans chacun de ces lieux, & dans d'autres points de latitude, jusqu'à ce qu'il ait atteint le cap Horn, d'où il porte au Nord, jusqu'au cap Saint-Augustin, où il vient rencontrer le courant général atlantique vers la fin de juillet. Mais le détail de

tant de circonſtances curieuſes me meneroit trop loin.

. On ne peut attribuer en aucune façon les courans généraux de la mer des Indes, qui, comme j'ai dit, ſe porte ſix mois vers l'Orient, & ſix mois vers l'Occident, à l'attraction ou preſſion du ſoleil & de la lune entre les tropiques; car l'action de ces aſtres devroit être la même en tout temps dans l'étendue de cette zone, dont ils ne ſortent point. De plus, ſi leur action en étoit la cauſe, lorſque le ſoleil eſt au Nord de la ligne, la mouſſon occidentale devroit ſe faire ſentir aux Indes dès le mois de mars, puiſque le ſoleil eſt alors preſque au zénith de la mer des Indes; & cependant, elle n'y arrive que ſix ſemaines après, c'eſt-à-dire, en mai: au contraire, lorſque le ſoleil eſt au Sud de la ligne, & le plus éloigné des mers de l'Inde, la mouſſon y arrive, peu après l'équinoxe de ſeptembre, c'eſt-à-dire, au mois d'octobre: d'où l'on voit que ces révolutions de l'Océan Indien n'ont pas leurs foyers ſous l'équateur, mais aux pôles, & que celle du mois de mars qui vient du Nord par l'Oueſt, met ſix ſemaines à ſe faire ſentir aux Indes, à cauſe du grand détour qu'elle eſt obligée de faire au cap de Bonne-Eſpérance, & que celle du pôle Sud au mois de ſeptembre, y arrive beaucoup plus vîte, parce qu'elle n'a point de détour à faire; & qu'enfin, l'époque des ces révolutions verſatiles commence preciſément aux équinoxes, c'eſt-à-dire, au moment où le ſoleil abandonne un pôle pour échauffer l'autre.

On peut encore moins déduire, comme l'on fait, la cauſe des marées, de l'action du ſoleil & de la lune ſur l'équateur; car, ſi cela étoit,

elles devroient être plus considérables entre les tropiques, près du foyer de leurs mouvemens, que par-tout ailleurs ; & c'est ce qui n'est pas. Voyez ce que dit sur les marées de l'Inde voisines de l'équateur, Dampier, dans son Traité des vents, page 378.

» Depuis le cap Blanc sur les côtes de la mer » du Sud au troisieme degré jusqu'au trentie-„ me degré de latitude méridionale ; la mer „ ne flue & reflue qu'un pied & demi ou deux „ pieds... Les marées dans les Indes orien-„ tales, montent fort peu, & ne sont pas si „ régulieres qu'ici, c'est-à-dire, en Europe ; „ elles y sont tout au plus de quatre à cinq „ pieds, dit-il ailleurs ». Il rapporte ensuite que la plus grande marée qu'il éprouva sur les côtes de la nouvelle Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine ou nouvelle lune.

La foiblesse est le retardemant considérable de ces marées entre les tropiques, prouve donc évidemment que le foyer de leurs mouvemens n'est point sous l'équateur ; car s'il y étoit, les marées seroient terribles sur les côtes de l'Inde qui sont dans son voisinage, & qui lui sont parallèles : mais leur origine est près des pôles, où elles sont en effet de vingt à vingt-cinq pieds auprès du détroit de Magellan, suivant le chevalier Narbrough, & d'une hauteur aussi considérable à l'entrée de la baie d'Hudson, suivant Ellis.

Il est fâcheux que la plupart des marins, & Dampier lui-même, ne date pas réguliérement de chaque saison leurs observations nautiques. Remplis du préjugé vulgaire qui attribue les phénomenes de l'Océan à la lune, ils s'efforcent, mais en vain, de rapporter tous les mouvemens des marées aux phases de cet as-

tre, quoiqu'ils appartiennent bien plutôt à l'été ou à l'hiver de chaque hémisphere.

Récapitulons. Les marées sont, des effusions sémi-journalieres des glaces d'un pôle, comme les courans généraux de la mer en sont des effusions sémi-annuelles. Il y a deux courans généraux par an, parce que le soleil échauffe tour-à-tour dans un an l'hémisphère austral & le septentrional; & il y a deux marées par jour, parce que le soleil échauffe tour-à-tour en vingt-quatre heures, la partie orientale & occidentale du pôle qui est en fusion. C'est le même effet que nous voyons arriver dans beaucoup de lacs voisins des montagnes à glaces, qui ont des courans & un flux & reflux, pendant le jour seulement. Mais il n'est pas douteux que, si le soleil échauffoit pendant la nuit l'autre côté de ces montagnes, elles ne produisissent encore un autre flux & reflux dans leurs lacs & par conséquent deux marées en vingt-quatre heures, comme l'Océan. Le retardement des marées de l'Océan, qui est de vingt-quatre minutes environ de l'une à l'autre, vient de ce que la coupole glaciale des deux pôles diminue chaque jour de diamètre par sa fusion. Ainsi, le foyer de la marée s'éloigne de plus en plus de nos côtes. Si leur intensité est telle, suivant Bouguer, que ce sont nos marées du soir qui sont les plus fortes en été, c'est qu'elles sont les effusions diurnes de notre pôle, & arrivées pendant le jour d'une saison chaude. Si, dans cette saison, elles sont moins fortes le matin que le soir, c'est que ce sont les effusions nocturnes qui viennent de l'autre partie du pôle, & qui se déchargent dans les sources en spirale de l'Océan Atlantique, mais en moindre quantité. Si au

contraire, au bout de six mois, les plus fortes marées, c'est-à-dire, celles du soir, deviennent les plus foibles ; & les plus foibles, c'est-à-dire, celles du matin, deviennent les plus fortes, c'est qu'elles viennent alors de l'action du soleil sur le pôle austral, & que la cause étant opposée, les effets doivent l'être pareillement. Si les marées sont plus fortes un jour & demi ou deux jours après les pleines lunes, c'est que cet astre augmente par sa chaleur les effusions polaires, & par conséquent le volume d'eau de l'Océan. Si enfin elles sont plus considérables aux équinoxes qu'aux solstices, c'est que, comme nous l'avons vu, c'est aux équinoxes qu'il y a le plus grand volume d'eau dans l'Océan, puisque la plus grande partie des glaces d'un des pôles est alors fondue, & que celles du pôle opposé commencent alors à fondre.

Il ne faut pas croire que chaque marée soit une effusion polaire du jour même : mais elle est un effet de cette suite d'effusions polaires qui se succédent perpétuellement; ensorte que la marée qui arrive aujourd'hui sur nos côtes, en est partie il y a peut-être six semaines ; & & son mouvement est entretenu par celles qui coulent chaque jour à sa suite. C'est ainsi que dans une file de billes placées sur un billard, la premiere qui reçoit une impulsion, la communique à sa voisine, celle-ci à la suivante, & que la derniere seule se détache de la file avec ce qui reste de mouvement. Mais on doit admirer ici cette autre concordance qui régne entre les effets de la nature les plus éloignés ; c'est que les marées du soir & du matin arrivent sur nos côtes, comme si elles partoient dans le même jour de la partie supérieure &

inférieure de notre hémisphère ; & que les marées d'été sont précisément opposées à celles de l'hiver, comme les pôles mêmes d'où elles s'écoulent.

Je pourrois appuyer cette nouvelle théorie d'une multitude de faits, & l'appliquer à la plupart des phénomenes nautiques qu'on a regardés jusqu'ici comme inexplicables ; mais le temps & l'espace qui me reste ne me le permettent pas. Il me suffit d'en avoir déduit les principaux mouvemens de la mer. Il ma fallu parcourir ce labyrinthe avec un travail dont le lecteur n'a pas d'idée. Je lui en ai montré l'entrée & la sortie, & je lui en présente le fil. Il pourra, sans doute, aller beaucoup plus loin sans mon secours. Je peux l'assurer, qu'en s'éclairant de ces principes dans la lecture des journaux & des voyages maritimes qui ont un peu d'exactitude dans les dates de leurs observations, tels que dans ceux d'Abel Tasman, de Hugues de Linschoten, du général Beaulieu, de Froger, de Fraisier, de Dampier, d'Ellis, &c. il verra un jour nouveau se répandre sur les endroits des journaux de marine qui sont, pour l'ordinaire, si arides & si obscurs.

Si le temps & mes moyens m'eussent permis de répandre sur cette partie toute la lumiere dont elle est susceptible, j'ose me flatter que je l'eusse rendue bien autrement intéressante. J'eusse fait représenter sur deux grands globes solides les deux courans généraux de la mer en hiver & en été, avec des flèches qui eussent exprimé les intervalles exacts d'une marée à l'autre ; & leurs contre-courans latéraux au passage de tous les détroits, & qui produisent sur différens rivages des contre-marées

sémi-diurnes, diurnes hebdomadaires, lunaires, sémi-annuelles. Ces contre marées en eussent produit d'autres de retour au passage des îles; ensorte qu'on eût vu l'Océan comme un grand vuide, partir de chaque pôle, circuire le globe, & former sur ses rivages une multitude de contre-courans & de contre-marées, dépendantes toutes des effusions d'un seul pôle. Je me fusse servi pour cela des journaux de la marine les plus authentiques.

On eût vu alors évidemment que les baies des continents & même des îles, sont à l'abri des courans généraux; & j'eusse fait voir au contraire, que le cours & la direction de tous les fleuves sont ordonnées à ces courans & à ces marées de l'Océan, pour les accélérer en certains lieux, & les retarder en d'autres, comme le cours des ruisseaux & des rivieres & ordonné lui-même au courant des fleuves, pour la même fin.

J'eusse fait plus : afin de bannir l'aridité de notre géographie, & de réunir les graces que se prêtent mutuellement tous les regnes de la nature, au lieu de flèches, j'y eusse représenté des figures plus analogues aux mers, & j'aurois ajouté de nouvelles preuves à la théorie de ces effusions polaires, en y représentant plusieurs especes de poissons voyageurs, qui, à certaines époques de l'année, s'abandonnent à leurs courans pour passer d'un hémisphère dans l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le point principal de leur réunion, tant d'un pôle que de l'autre, est précisément au détroit formé par la Guinée & le Brésil, ou nous avons dit que se formoient ces deux grands contre-courans latéraux qui retournent vers les pôles. C'est-là le rendez-vous des pois-

sons du pôle septentrional & du pôle austral. Les harengs, les baleines & les maquereaux se trouvent en abondance en été sur ces rivages. Les baleines du Nord ont été si communes au Brésil autrefois, que, suivant le rapport des voyageurs, leur pêche y étoit affermée, & produisoit un revenu considérable au roi de Portugal. Je ne sai pas ce qui en est à présent: peut-être le bruit de l'artillerie européenne les aura éloignées de ces côtes. On y pêchoit aussi de la morue en quantité, comme dans toute l'Amérique sous le nom de morue du Brésil. D'un autre côté, suivant le hollandois Bosman, qui nous a donné une très-bonne rélation de la Guinée, les baleines de l'espèce de celles qu'on appelle Nord caper, capres du Nord, abondent sur les côtes de Guinée. Il prétend qu'elles y viennent faire leurs petits. Artus nous a conservé une liste des poissons voyageurs qui apparoissent sur cette côte pendant les divers mois de l'année. Quoiqu'elle soit bien imparfaite, on y peut reconnoître les poissons particuliers à chaque pôle. Aux mois d'avril & de mai, c'est une espece de raie qui s'éleve à la surface de l'eau; en juin & juillet; une sorte de harengs si nombreuse, que les Nègres, en jetant au milieu d'eux un simple plomb à l'extrémité d'une longue ligne environnée d'hameçons, en pêchent toujours plusieurs d'un seul coup. Pendant les mêmes mois, ils prennent beaucoup d'écrevisses de mer, semblables, dit Artus, à celles de Norvège. En semptembre, on y voit arriver des especes très-nombreuses de maquereaux. Il y paroît alors une espece de mulet qui, à l'opposé des autres poissons qui aiment le silence, accourt au bruit. Les Nègres profitent de

cet instinct pour le prendre. Ils attachent à une piece de bois hérissée d'hameçons, une sorte de cornet avec son battant ; ils la jettent ainsi équipée à la mer, & le mouvement des flots agitant le cornet, produit un certain bruit qui attire ce poisson qui, voulant mordre le morceau de bois, se prend ainsi de lui-même. Ainsi, la bonne nature fournit aux pauvres Nègres des pêches proportionnées à leur industrie : cette espece de mulet paroît par son instinct destiné à voyager dans les mers & les saisons bruyantes, puisqu'il ne paroît qu'à l'équinoxe d'automne, à la révolution des saisons. Mais dans les mois d'octobre & de novembre, terrissent en abondance des poissons, dont le nom & les moeurs sont inconnus à l'Europe, & qui semblent appartenir au pôle austral, dont les courans sont alors en activité. Tels sont un brochet de mer ou bécune, dont les dents sont très-aiguës, & la morsure fort dangereuse ; une espece de saumon à la chair blanche, qui est de très-bon goût ; un autre qu'il appelle l'étoile de mer ; une espece de chien marin qui a la tête très-grosse & la gueule en forme de bassinoire. Il est marqué sur le dos d'une croix. Il y en a de si gros, qu'un seul fait la charge de deux & trois canots. En décembre, on voit une grande abondance de korkosedo ou lunes qui paroissent aussi en juin. Le korkosedo semble régler sa marche sur les solstices. Il est aussi large que long. On le prend avec un morceau de canne de sucre, attaché à un hameçon. Le goût de ce poisson pour la canne de sucre, est une autre preuve des harmonies établies entre les poissons & les végétaux. Enfin, dans les mois de janvier, février & mars, on voit sur la côte de Guinée une espece de petits poiss-

sons à grands yeux, qu'Artus croit être l'*oculus* ou *picis oculatus* de Pline. C'est encore un habitant des mers bruyantes de l'équinoxe, car il saute & s'agite avec beaucoup de bruit.

Si le temps me l'eût permis, j'aurois étendu ces consonnances élémentaires aux divers habitans des départemens de la mer. Nous eussions vu, par exemple, la cause du passage alternatif des tortues qui se rendent chaque année pendant six mois dans certaines îles, & qu'on retrouve six mois après dans d'autres îles, à sept ou huit cents lieues de là, sans qu'on ait pu imaginer jusqu'ici comment ce lourd amphibie peut faire de si grands trajets vers des lieux qu'il n'apperçoit pas. Nous eussions vu leurs pesantes flottes se laisser aller presque sans mouvement pendant la nuit au courant général de l'Océan, côtoyer à la clarté de la lune les sombres promontoires des îles, & chercher dans leurs anses désertes quelques baies sabloneuses & tranquilles où elles puissent faire leur ponte loin du bruit. D'autres, comme les maqueraux, ne manquent pas d'arriver dans les saisons accoutumées, sur d'autres rivages, avec les mêmes courans, puisqu'alors ils son aveugles. „ Lorsque les maquereaux viennent sur les côtes du Canada, „ dit Denis, ancien gouverneur de ce pays, „ ils ne voient goutte. Ils ont une maille sur „ les yeux qui ne leur tombe que vers la fin „ de juin; & pour lors ils voient, & se pren- „ nent à la ligne. Hist. Nat. de l'Amérique septentrionale, chap. 11 „. Son témoignage est confirmé par d'autres voyageurs, quoiqu'il n'en eût pas besoin. D'autres poissons, comme les harengs, font étinceler au soleil leurs légions argentées sur les grèves septentrionales

de l'Europe & de l'Amérique, ombragées de ſapins, & s'avancent juſques ſous les palmiers de la ligne, en remontant le long des rivages contre les marées du midi, qui leur apportent ſans ceſſe de nouvelles pâtures. D'autres, comme les thons, voguent à la faveur de ces mêmes marées, & entrent au printemps dans la Méditerrannée; dont ils font tout le tour; & quoiqu'ils ne laiſſent aucune trace ſur leur chemin liquide; ils ne laiſſent pas de s'y reconnoître au milieu des nuits les plus obſcures, à la lueur des feux phosphoriques qu'excitent leurs mouvemens. C'eſt à ces mêmes lueurs qu'on apperçoit la nuit les tortues couleur d'ombre, ſur la ſurface des eaux. On croiroit que ces animaux entourés de lumiere, ont des flambeaux attachés à leur nageoires & à leurs queues. Ainſi les qualités phosphoriques de l'eau marine, ſont liées même aux voyages des poiſſons.

C'eſt le ſoleil qui eſt le moteur de toutes ces harmonies. Parvenu à l'équinoxe, il abandonne un pôle à l'hiver, & il donne à l'autre le ſignal du printemps par les feux dont il l'environne. Le pôle échauffé verſe de toutes parts des torrens d'eau & de glaces fondues, dans l'Océan à qui il donne de nouvelles ſources. L'Océan change alors ſon cours; il entraîne dans ſon courant général la plupart des poiſſons du Nord vers le midi, & par ſes contre-courans ceux du midi vers le Nord. Il en attire d'autres en ſens contraire, par les alluvions des terres que les fleuves y déchargent: tels ſont les poiſſons à écailles, qui aiment, en général, à remonter contre le cours des eaux.

Ces légions flottantes ſont accompagnées de

cohortes innombrables d'oiseaux de marine qui quittent leurs climats naturels & voltigent autour des poissons, pour vivre à leurs dépens: c'est alors qu'on voit aborder jusques sur les rivages septentrionaux, les oiseaux de marine du midi, comme les pélicans, les flamans, les crabiers, les aigrettes; & sur ceux du midi, les oiseaux du Nord, comme les lombs, les bourguemaîtres, les cormorans: c'est alors que les sables & les écueils les plus déserts sont habités, & que la nature présente de nouvelles harmonies sur tous le rivages.

Si les voyages des habitans de la mer eussent jeté de nouveaux jours sur les courans de l'Océan, ces courans eux-mêmes nous auroient donné des lumieres sur les mœurs & sur les formes des poissons qui nous paroissent si étranges. La plupart de ces poissons jettent leur frai en si grande abondance, que la mer en est quelquefois couverte dans des espaces de plusieurs lieues. Les courans emportent au loin ce frai; & pendant que les peres & les meres, sans souci, se livrent à l'amour sur les côtes de la Norwege, leur postérité vient quelquefois éclore sur celle de l'Afrique ou du Brésil. Nous eussions vu leurs cathégories si variées, parfaitement configurées pour les différens sites de la mer; les uns taillés en longues lames de sabres, comme le poisson de l'Afrique, qui en porte le nom, se plaisent à pénétrer dans les passages les plus étroits des rochers, & à remonter contre les courans les plus rapides; d'autres également applatis sont taillés en rond avec deux longues antennes qui partent de leur tête & se renversent en arriere, pour leur servir de gouvernail, comme les lunes argentées des Antilles. Ces lunes se

jouent sans cesse au milieu des flots qui se brisent contre les rochers, sans que jamais on en voie une seule jetée sur le rivage. D'autres triangulaires & taillés comme des coffres dont ils portent le nom, s'avancent jusqu'au milieu des rescifs dans des flaques où il n'y a presque pas d'eau, & font briller au sein des noirs rochers leurs robes bleues parsemées d'étoiles d'or. Pendant que les uns toujours inquiets furetent les plus petits recoins des rivages, pour y chercher de la proie, d'autres tranquilles sur leurs besoins restent immobiles à postes fixes pour l'attendre. Les uns encroûtés de lourdes maisons de pierre, pavent le sol des rivages, comme les casques, les lambis & les thuilées, d'autres, attachés par des fils à de petits cailloux, se tiennent à l'ancre à l'embouchure des fleuves, comme les moules; d'autres se colent les uns aux autres, comme les huitres; d'autres se fixent comme des têtes de clous aux rochers qu'ils lêchent, comme les lépas; d'autres s'enfouissent dans les sables, comme la harpe, la vis, le manche de couteau, & la plupart des coquillages dont les robes extérieures sont nettes & brillantes; d'autres, comme les homars & les crabes couverts de boucliers & de corcelets, sont en embuscade entre les cailloux où ils ne laissent appercevoir que l'extrémité de leurs antennes & de leurs grosses pinces. S'il eût été en mon pouvoir, j'eusse étudié les contrastes que ces familles innombrables forment sur les vases & les rochers, où leurs écailles brillent des feux de l'aurore, & de l'éclat du pourpre & du lapis. J'aurois d'écrit ces campagnes pélagiennes qui ne reçoivent les rayons du soleil qu'à travers les eaux, couvertes de plantes

d'une variété infinie de formes. Leurs vallées mêmes où les courans s'écoulent avec la rapidité des écluses, produisent des plantes élastiques & criblées de trous, telles que les feuilles du panache marin, au milieu desquelles les flots passent comme à travers un tamis. J'aurois représenté leurs rochers qui s'élevent du fond de l'abyme comme des moles inébranlables, avec des flancs caverneux hérissés de madrépores & tapissés de guirlandes mobiles de fucus, d'algues, de varechs, de toutes les couleurs, qui servent d'asyles & de litieres aux phoques & aux chevaux marins. Dans les tempêtes, leurs bases ténébreuses se couvrent de nuages d'une lumiere phosphorique, & des bruits ineffables qui sortent de leurs anfractuosités, appellent à la proie les légions silencieuses des mers. J'eusse tâché de pénétrer dans ces palais des néréides, d'en dévoiler les mystères encore inconnus aux hommes, & d'observer de loin les pas de cette sagesse infinie qui s'est promenée sous les flots. Mais ces laborieuses & ravisantes recherches, si utiles à nos pêches & si agréables à l'histoire naturelle, sont au-dessus de la fortune & des travaux d'un solitaire.

J'ose me flatter toutefois que la nouvelle théorie que j'ai présentée sur les causes des courans généraux & des marées de l'océan, pourra être utile à la navigation. Il me semble qu'un vaisseau partant au mois de mars avec le cours de nos effusions polaires, & tenant le milieu du canal atlantique, peut aller pendant l'été aux Indes Orientales, toujours favorisé du courant. C'est ce que je pourrois prouver encore par l'expérience de plusieurs vaisseaux. Il est vrai que, dans cette saison qui est l'hiver

de l'hémisphère austral, l'attérage au cap est dangereux, parce que la mousson de l'Ouest qui y regne alors, y excite beaucoup de tempêtes, ainsi que sur les côtes de l'Inde, qui lui sont opposées; mais je crois qu'on éviteroit ces inconvéniens, en s'élevant en latitude. Ce même vaisseau peut revenir des Indes Orientales six mois après, pendant notre hiver, avec les effusions du pôle austral. Il se serviroit au contraire des contre-courans des courans généraux, ou de leurs marées latérales, pour aller ou revenir à contre-saison. Il est facile de tirer de cette théorie d'autres lumieres pour la navigation de toutes les mers : par exemple, on peut s'aider de ces courans pour la découverte des îles nouvelles; car toute île est à l'extrémité ou au confluent d'un ou de plusieurs courans, comme tout volcan est situé dans leurs remoux.

Je termine ici ces vues nautiques, où il y a, sans doute, des négligences de style, & quelques imperfections; mais déterminé par des circonstances particulieres, à mettre promptement au jour cet Ouvrage, je me suis hâté de donner à ma patrie ce dernier témoignage de mon attachement. J'espere de l'indulgence des savans, qu'ils rectifieront mes incorrections. Pour moi, je serai récompensé des travaux que ces vues m'ont coûtés, & dont je n'ai pu montrer ici que les résultats, si, entre les suffrages des hommes qui ont de la probité & des lumieres, j'obtiens ceux de mes illustres souscripteurs. Elevés par leurs qualités & leurs emplois, au-dessus des opinions des corps & des préjugés des systêmes, c'est à eux à juger de la vérité & à y donner un prix.

FLEURS, PLANCHE III.

Tome 2, page 276.

Comme l'explication de cette Planche est insérée dans le texte, je n'en dirai ici autre chose, sinon qu'on peut réduire toutes les formes des fleurs qui ont des relations directes avec le soleil, à ces cinq premiers patrons de fleurs, à réverbères perpendiculaires, coniques, sphériques, elliptiques, plans ou paraboliques; & les fleurs qui ont des relations négatives avec le soleil, aux cinq autres patrons de fleurs en parasol, qui sont représentées ici en contraste avec les premieres. Cependant, quoique celles-ci soient de formes bien plus variées que les fleurs à réverbères, on peut rapporter toutes leurs especes négatives à ces cinq formes positives.

Je pense que, si on ajoutoit à ces cinq formes positives ou primordiales un certain nombre d'accens, pour en exprimer les modifications, on auroit les vrais caracteres de la floraison, & un alphabet de cette agréable partie de la végétation. Je présume aussi qu'au moyen de cet alphabet, on pourroit caractériser sur les cartes géographiques les différens sites du regne végétal. Il suffiroit d'en appliquer les signes aux forêts qu'on y représente; car en y voyant, je suppose, celui de réverbère perpendiculaire exprimé par un épi ou par un cône saillant, on y reconnoîtroit aussi-tôt les forêts du nord ou celles des montagnes froides & élevées. Des accens particuliers joints à ce caractere de cône saillant, distingueroient entre eux les pins, les épicéas, les

laryxs

larynx & les cadres; & des rayons qui partiroient de ces caracteres modifiés, montreroient l'étendue des regnes de ces diverses especes d'arbres. La chose n'est pas si difficile qu'on se l'imagine. La géographie représente bien des forêts sur les cartes; il ne s'agiroit donc que d'y joindre quelques signes pour en déterminer les especes; & ces signes caractériseroient encore, comme nous l'avons vu, la latitude ou l'élévation du terrain. D'ailleurs, on excluroit de ces cartes botaniques une multitude de divisions politiques dont les noms en grands caracteres occupent inutilement beaucoup d'espace. On n'y représenteroit que les domaines de la nature, & non ceux des hommes. Ainsi, au moyen de ces signes botaniques, on reconnoîtroit d'un coup d'œil dans une carte les productions naturelles à chaque terrain; les forêts avec leurs différentes especes d'arbres, & les prairies mêmes avec les variétés de leurs herbes. On pourroit encore y faire sentir l'humidité ou la sécheresse du territoire, en joignant aux signes des fleurs, les caracteres des feuilles & des semences des végétaux. On ajouteroit ensuite aux villes & aux villages qu'on y représente, des chiffres qui exprimeroient le nombre des familles qui les habitent, ainsi que je l'ai vu dans des cartes turques; & on auroit des cartes vraiment géographiques qui présenteroient d'un coup d'œil une image de la richesse, & de la température du territoire & du nombre de ses habitans. Au reste, ce n'est pas un plan que je prescris, mais des idées que je propose à perfectionner.

GRAINES VOLATILES.

PLANCHE IV.

Tome 2, page 410.

On voit ici d'un côté le ſpart ou jonc des montagnes d'Eſpagne, creuſé en échoppe, pour recevoir les eaux des pluies; & de l'autre, le jonc cylindrique & plein des marais. La graine de celui-ci reſemble dans ſon développement à des œufs d'écriviſſe. Je n'ai pu recouvrer de graines de ſpart; mais je ne doute pas qu'à l'oppoſé de celle du jonc des marais, elle n'ait un caractere volatil. Je ne ſais même ſi le ſpart fructifie dans notre climat. MM. Thouin, jardiniers en chef du jardin du roi, auroient bien pu ſatisfaire, à ce ſujet, ma curioſité. Ce ſont eux qui m'ont prêté la plupart des graines & des feuillages que j'ai fait graver ici, entre autres le cône du cèdre Liban; mais accoutumé, dans mes études ſolitaires, à chercher dans la nature ſeule, la ſolution des difficultés que j'y rencontre, je ne me ſuis point adreſſé à eux, quoiqu'ils ſoient remplis d'honnêteté & de complaiſance pour les ignorans comme pour les docteurs.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt au fruit que la nature attache le caractere de volatilité; & c'eſt par la feuille qu'elle indique la nature du ſite où le végétal doit naître. Ainſi on voit dans cette planche le cône du cèdre composé de folioles comme un artichaud. Chaque foliole porte ſon pignon: tel eſt celui qui eſt repréſenté

ici détaché du cône ; & chacun d'eux, dans la maturité du fruit, s'envole, à l'aide des vents, vers les sommets des hautes montagnes pour lesquels il est destiné. Remarquez aussi que les feuilles du cèdre sont d'une forme filiforme pour résister aux vents qui sont violens dans les hautes montagnes, & elles sont agrégées en pinceaux pour recueillir dans l'air les vapeurs qui y nagent. Chaque feuille de cet arbre, a de plus un aqueduc tracé dans sa longueur ; mais, comme elle est fort menue, la gravure n'a pu l'exprimer. Au reste, cette forme filiforme & capillacée, si propre à résister aux vents, ainsi que celle qui est en lames d'épées, est commune aux végétaux de montagnes, comme pins, mélèzes, cèdres, palmiers : elle se retrouve aussi très-fréquemment sur les bords des eaux également exposés aux grands vents, comme dans les joncs, les roseaux, les feuilles de saule ; mais les feuillages de ceux-ci diffèrent essentiellement de ceux des premiers, en ce qu'ils n'ont point d'aqueduc, & que ceux de montagnes en ont ; leur agrégation n'est pas non plus la même.

Le pissenlit croît, comme le cèdre, dans les lieux secs & élevés. Ses graines sont suspendues à une sphère entiere de volans, qui forme au dehors un polyèdre très-régulier d'une multitude de faces exagonales ou pentagonales. Ces faces ne sont point exprimées dans la figure, parce qu'on la copiée d'après celles d'un livre de botanique très-estimé, mais qui, comme les livres en tout genre, ne recueillent que les caracteres qui conviennent à leurs systêmes. La feuille du pissenlit détermine particuliérement son site naturel ; elle est large

& charnue, parce que s'étalant sur la terre, où elle forme des étoiles de verdure, elle ne craint point les vents: elle est découpée profondément en dents de scie, pour ouvrir un passage aux graminées; & ses dentelures se recourbent en dedans pour recevoir les eaux des pluies, & les porter à la racine. Ainsi la nature proportionne les moyens à chaque sujet, & redouble d'attention pour les plus foibles. La sphère du pissenlit est plus artistement faite que le cône du cèdre, & est, sans contredit, bien plus volatile. Il faut des tempêtes pour porter au loin la semence des cèdres; il ne faut que des zéphirs pour ressemer celle des pissenlits. Il faut de plus un Liban pour planter le premier, & à l'autre il suffit d'une taupinière. Ce petit végétal est aussi bien plus utile dans le monde que le cèdre; il sert à la nourriture de plusieurs quadrupèdes, & de beaucoup de petits oiseaux qui se repaissent de sa graine. Il est fort salutaire à l'homme, sur-tout au printemps. Aussi on voit alors beaucoup de pauvres gens qui cueillent ses jeunes pousses dans les campagnes. C'est le seul aliment que la nature présente encore gratuitement à l'homme dans notre climat. Il vient par-tout dans les lieux secs & jusques dans les intervalles des pavés. Il tapisse souvent les cours des hôtels, dont les maîtres n'ont pas beaucoup de cliens, & semble y appeler les misérables. Ses fleurs dorées émaillent très-agréablement le pied des murs, & sa sphère de plume rélevée sur une longue hampe au sein d'une étoile de verdure, ne laisse pas d'avoir son agrément.

C'est donc la feuille qui détermine particulièrement le site naturel d'un végétal; car,

comme nous l'avons vu, il y a des plantes aquatiques qui ont leurs graines volatiles, parce qu'elles croissent sur les bords des lacs ou des marais qui n'ont pas de courans, tels que le saule & le roseau; mais leurs feuilles alors n'ont point d'aqueducs. Il y en a même qui sont pendantes, & qui, par cette attitude, refusent les eaux du ciel. L'érable de Virginie, qui se plaît sur les bords des lacs, des marais & des criques, a des graines attachées à des aîles membraneuses, semblables à celles d'une mouche, comme celles de l'érable de montagnes qui est représentée ici. Mais il y a cette grande différence entre eux, que la large feuille du premier est pendante, & attachée à une longue queue; que cette queue, loin d'avoir un aqueduc, a une arête; & que la feuille de l'érable de montagne, qui est d'une moyenne grandeur, anguleuse & corticée pour résister aux vents, s'élève presque verticalement, & porte un aqueduc sur sa queue pour recevoir les eaux du ciel.

GRAINES AQUATIQUES,

PLANCHE V.

Tome 2, page 326.

Les graines aquatiques ont des caractères entiérement opposés à ceux des graines de montagnes; si on en excepte, comme je l'ai dit, celles qui viennent sur les bords des eaux stagnantes; mais celles-ci même ont à-la-fois des caractères volatils & nautiques, car elles

font amphibies. Elles furnagent dans l'eau ; & elles volent en l'air ; telle est celle du faule, &c. C'est la feuille qui détermine le site, comme je l'ai dit ; car les plantes aquatiques n'ont jamais d'aqueduc sur leurs feuilles. La plupart même repoussent les eaux. Jamais les feuilles de nymphæa & de roseau ne se mouillent. Il en est de même de celles de la capucine, qui ne sont jamais humides quelque pluie qu'il fasse, quoique cette plante aime beaucoup l'eau ; car elle en consomme des quantités prodigieuses dans sa culture. Je suis persuadé que, si un marais étoit ensemencé de cette sorte de plante, il seroit bientôt desséché. La feuille du martinia de la Vera-Crux, qui est représentée ici dans les plantes aquatiques, est au contraire toujours humide. Elle a même dans son premier développement une canelure sur sa queue. Par ce double caractere montagnard, je soupçonne que le martinia croît sur les bords arides & sablonneux de la mer ; car la nature, pour varier ses harmonies, met des lieux fort secs sur les bord des eaux, comme elle met des flaques d'eau & des marais dans les montagnes. Mais par la forme de la gousse du martinia, qui ressemble à un hameçon de dorade, je la crois destinée aux lieux exposés aux débordemens de la mer, tel qu'est en effet le terrain de la Vera-Crux, d'où cette espece est originaire. Je présume donc que, lorsque les rivages de la Vera-Crux sont inondés par les grandes marées, on doit voir des poissons accrochés à cette plante ; car la tige de sa gousse est très-difficile à rompre, ses deux crochets sont pointus comme des hameçons, & élastiques & durs comme de la corne. De plus,

quand on la trempe dans l'eau, ses sillons ombragés de noir, brillent comme s'ils étoient remplis de globules de vif-argent. Or, l'éclat de la lumiere est encore un appât qui attire les poissons. Ce ne sont là que des conjectures; mais je les fonde sur un principe bien véritable, c'est que la nature n'a rien fait en vain.



ERRATA.

J'espere que le Lecteur voudra bien réparer de lui-même les fautes d'ortographe qui peuvent se rencontrer dans cet Ouvrage ; son intelligence n'a pas besoin, à cet égard, du secours de la mienne. Mais il est de mon devoir de l'avertir des fautes que je me suis apperçu avoir faites moi-même contre l'exactitude & la vérité.

Tome 2, page 5, ligne 4. *Fénelon étoit Précepteur du Grand Dauphin*. Tout le monde sait que Fénelon fut Précepteur du duc de Bourgogne, fils du Dauphin. Ses vertus m'ont fait oublier ses titres.

Tome 2, page 173, ligne 14, *lorsque les feuilles fissiles*. J'ai employé quelquefois ce terme assez improprement, pour désigner la forme menue & alongée des feuilles des végétaux de montagnes & de rivages, sur lesquelles le vent n'a point de prise, comme celles des pins, des joncs, &c. Fissile ne signifie gueres que ce qui se fend aisément. Je lui ai substitué ailleurs l'épithète de *filiforme*, semblable à des fils ou de *capillacée*, à cause de leur ressemblance avec des cheveux.

Tome 2, page 282, ligne 17. *L'unique coquille*. Ce nom m'a induit en erreur. Il ne faut pas croire qu'en effet il n'y ait qu'une seule espece de coquille univalve qui ait ses spirales de gauche à droite. Il y en a plusieurs dans différens genres de coquilles marines. De plus dans les seize especes de coquilles, tant aquatiques que terrestres, trouvées dans les environs de Paris par M. Geoffroy, médecin,

Il y en a deux, fort petites à la vérité, tournées de gauche à droite, qu'il appelle l'une l'antinompareille, & l'autre l'antibarillet. On les trouve dans la mousse ; elles sont du genre des limaçons, & dans la section de ceux dont les coquilles sont alongées. On peut reconnoître, au reste, dans la description de celles de M. Geoffroy, ainsi que dans les Conchiliologies des naturalistes exacts, les oppositions de couleurs dont j'ai parlé, qui existent entre la plupart des animaux & les fonds qu'ils habitent.

Cette loi de contraste est, à mon gré, une source délicieuse d'observations & de découvertes. Les femmes, je le répete, toujours plus près que nous de la nature, en font un usage perpétuel dans les couleurs dont elles assortissent leur parure ; sans que jamais aucun naturaliste que je sache, ait observé que la nature l'employoit elle-même dans l'harmonie de tous ses ouvrages. On peut s'en convaincre sans sortir de sa maison. Par exemple, quoiqu'il y ait parmi les chiens une variété singuliére de couleurs, jamais on n'en a vu de verts, de rouges ou de bleux ; mais ils sont, pour l'ordinaire, de deux teintes opposées, l'une claire & l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être apperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondroit souvent. Mais, quoique les couleurs de ces animaux soient prises, ainsi que celles de la plupart des quadrupèdes, dans les deux termes extrêmes de la progression des couleurs, c'est-à-dire, le noir & le blanc, je ne me rappelle pas avoir vu de chiens tout-à-fait blancs, ou tout-à-fait noirs. Les blancs ont toujours quelques mouchetures sur

leur peau, ne fût-ce que le bout de leur museau qui est noir. Ceux qui sont noirs ou bruns, ont des jabots blancs ou des taches couleurs de feu; ensorte que, quelque part qu'ils soient, on les apperçoit aisément. J'ai remarqué encore en eux cet instinct, sur-tout dans les chiens de couleur rembrunie; c'est qu'ils vont se coucher par-tout où ils voient une étoffe blanche, préférablement à celles de toutes les autres couleurs. C'est ce qu'éprouvent souvent les dames; car s'il y a un petit chien de couleur sombre dans un appartement, ils ne manque guères d'aller se reposer à leurs pieds & sur leurs juppes. L'instinct qui porte le chien à chercher le repos sur les étoffes blanches, vient du sentiment qu'il a lui-même du contraste que cherchent les puces dont il est souvent tourmenté. Les puces se jettent, par-tout où elles sont, sur les couleurs blanches. Si vous entrez dans un lieu où il y en ait beaucoup, avec des bas blancs, ils en seront bientôt couverts. Elles se jettent même sur une simple feuille de papier blanc. Voilà pourquoi les chiens blancs en sont bien plus incommodés que les autres. J'ai observé aussi que par-tout où il y a des chiens de cette couleur, les noirs & les bruns leur font fête, & les préfèrent aux autres pour jouer avec eux, sans doute pour se délivrer des puces à leurs dépens. Ceci soit dit, cependant, sans vouloir rendre leur amitié suspecte de trahison. Sans l'instinct de ces petits insectes, noirs, légers & nocturnes, pour la couleur blanche, il seroit impossible de les appercevoir & de les attraper. La mouche commune de couleur sombre, se porte de même sur tout ce qui est blanc & brillant. Voilà pourquoi elle ternit toutes les glaces & les dorures des appartemens. La mouche à

viande, aime au contraire à se poser sur les couleurs livides des viandes qui se gâtent. Son corcelet bleu l'y fait aisément remarquer. Si on étend ces contrastes plus loin, on trouvera que, non-seulement tous les insectes sanguivores ont l'instinct d'opposer leurs couleurs à celles des sites où ils vivent, mais même tous les animaux carnaciers; tandis que, comme nous l'avons vu, tous les animaux foibles, doux & innocens, ont des moyens & des instincts de consonnances avec les fonds qu'ils habitent: ainsi l'a voulu la nature, afin que les premiers pussent être apperçus de leurs ennemis, & que les seconds pussent leur échapper.

On peut tirer de ces lois naturelles une foule de conséquences utiles & agréables pour la propreté & la commodité de nos appartemens. Par exemple, pour détruire aisément les insectes qui troublent notre sommeil, & qui sont si communs à Paris, il faut que les alcoves, les tentures & les bois de lit soient de couleurs blanches ou tendres; alors on les y appercevra aisément. Quant à la commodité, on sent qu'il est nécessaire de faire contraster les couleurs de nos meubles, pour les distinguer les uns des autres avec facilité. Il m'arrive souvent, par exemple, de ne savoir ce que devient ma tabatiere, parce qu'elle est noire comme la table où je la pose. Si la nature n'avoit pas eu plus d'intelligence que moi, la plupart de ses ouvrages disparoîtroient à notre vue. Il est bien étonnant que les philosophes qui ont fait de si curieuses recherches sur la nature des couleurs, n'aient point parlé de leurs contrastes, sans lesquels nous ne distinguerions rien; ou plutôt leur oubli n'est point surprenant: l'homme poursuit, sans cesse,

l'illusion qui lui échappe, & néglige l'utile vérité qui repose à ces pieds.

Les harmonies des couleurs ont encore de grandes influences sur les passions; mais je n'ai rien à dire, à cet égard, dans un pays où les femmes les emploient avec tant d'empire : c'est aux femmes que je dois la premiere idée que j'ai eue d'étudier les élémens des lois par lesquelles la nature elle-même cherche à nous plaire.

Telles sont les fautes que j'ai reconnues dans cet ouvrage, ou par moi-même, ou à l'aide des personnes très-instruites qui en ont corrigé l'impression, & qui m'en ont épargné d'autres. Il seroit à desirer que les senseurs d'un manuscrit relevassent de leur côté toutes celles qu'ils y apperçoivent; mais ils ne s'arrêtent qu'à ce qu'ils croient pouvoir y déplaire au gouvernement ou à la religion. Ceux qui ont censuré le mien, étoient très-capables, par leur honnêteté & la variété de leurs connoissances, d'y rectifier toutes sortes d'erreurs. A la vérité, les censeurs laissent ce soin aux journalistes; mais souvent l'auteur, aigri par une cencure publique, n'a plus ni les moyens, ni la volonté de profiter de leurs critiques. Ainsi, quoique plusieurs journalistes aient beaucoup de lumieres & de goût, c'est souvent en pure perte pour la plupart des ouvrages & des lecteurs; car, quand ils emploieroient dans la critique d'un ouvrage, toute la dialectique & l'impartialité de Bayle, l'édition fautive n'en court pas moins le monde. La correction est dans leur journal, & l'erreur est restée dans le livre. Ainsi, les nuages qui obscurcissent la vérité, se reproduisent sans cesse; & il seroit facile de les dissiper, si les journalistes eux-mêmes vouloient prendre la peine d'examiner

en manuſcrit l'ouvrage d'un auteur. Pour moi, je ſerai toujours diſpoſé à profiter avec reconnoiſſance des avertiſſemens, tant publics que particuliers, qui tendront à m'éclairer.

Voilà quant à mes fautes poſitives. Celles d'omiſſion ſont en bien plus grand nombre. J'ai omis de grands objets de réforme, politique & morale; les uns, parce qu'il ne m'a pas été permis de les traiter ſuivant ma conſcience; les autres, parce que mon plan ne les comportoit pas. Je me ſuis fixé aux ſeuls abus auxquels le gouvernement pouvoit remédier; mais il y en a d'autres auſſi univerſels, qui dépendent uniquement des mœurs nationales. Tel eſt, entre autres, le célibat de la plupart des domeſtiques. Si j'euſſe pu m'étendre ſur ce ſujet, j'aurois fait voir que les convenances d'une ſociété ne détruiſent jamais les loix de la nature; qu'il eſt de l'intérêt des maîtres de marier leurs domeſtiques, parce qu'ils paient, malgré qu'ils en aient, les frais de leur libertinage obſcur, plus conſidérables, ſans contredit, que ceux de leur établiſſement, attendu qu'une concubine dépenſe plus qu'une honnête femme. J'aurois montré l'influence des mauvaiſes mœurs des domeſtiques ſur les enfans de leurs maîtres. J'aurois parlé auſſi de la dureté de nos prétendus peres de famille qui abandonnent leurs ſerviteurs à la moindre maladie, ou quand ils ſont vieux, ou quand ils ont des enfans; de l'obligation où ils ſont de ſubvenir aux beſoins de ces hommes qui ſont leurs amis naturels, les ſupports de leurs défauts, les témoins de leurs foibleſſes, & les ſources de leur réputation en bien ou en mal. J'euſſe inſiſté ſur la néceſſité de rétablir au moins dans tous les droits de l'humanité, des infortunés privés de la plupart des priviléges

des citoyens. J'euſſe démontré combien leur bonheur a d'influence ſur le bonheur des familles & ſur celui de la nation, par le tableau de quelques familles pruſſiennes, où j'ai vu en général les domeſtiques pleins de zèle, d'amour, de reſpect & de fidélité pour leurs maîtres, parce qu'ils naiſſent, ſe marient & meurent dans leur maiſon, & qu'ils y ſont ſouvent de pere en fils, depuis deux & trois cens ans.

Au reſte, ſi je me ſuis étendu ſur les déſordres & l'intolérance des corps, j'ai reſpecté les états; j'ai attaqué des corps particuliers pour défendre celui de la patrie, & par-deſſus tout, le corps du genre humain. Nous ne ſommes tous que les membres de celui-ci. Mais à Dieu ne plaiſe que j'aie voulu faire de la peine à aucun être ſenſible en particulier, moi qui n'ai pris la plume que pour remplir l'épigraphe que j'ai miſe à la tête de cet ouvrage: *Miſeris ſuccurrere diſco*. Lecteur, quel que ſoit donc le rôle que vous rempliſſiez dans ce monde, je ſerai content de votre jugement, ſi vous me jugez comme homme, dans un ouvrage où je ne me ſuis occupé que du bonheur de l'homme. D'un autre côté, ſi j'ai eu la gloire de vous donner quelques plaiſirs nouveaux, & d'étendre vos vues dans l'infini & myſtérieux champ de la nature, ſongez encore que ce n'eſt que l'apperçu d'un homme; que ce n'eſt rien auprès de ce qui eſt; que ce ne ſont que des ombres de cette vérité éternelle, recueillies par une autre ombre, & qu'un bien petit rayon de ce ſoleil d'intelligence dont l'univers eſt rempli, qui s'eſt joué dans le ſein d'une eau trouble.

Multa abſcondita ſunt majora his: pauca enim vidimus Operum ejus. *Eccleſiaſtic. cap.* 43, v. 36.

FIN.

APPROBATIONS
DES CENSEURS ROYAUX.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Etudes de la Nature, par M. de Saint-Pierre.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression de cet Ouvrage intéressant. A Paris, ce 11 mars 1784. SAGE.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé *Etudes de la Nature*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 6 avril 1784.

LOURDET, Professeur Royal.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur DE SAINT-PIERRE Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé: ÉTUDES DE LA NATURE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses

hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant Réglement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage se fera dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Che-

valier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement, & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le ſeptième jour du mois de mai, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Règne le dixième. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 3199, folio 103, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1784.

VALEYRE jeune, Adjoint.

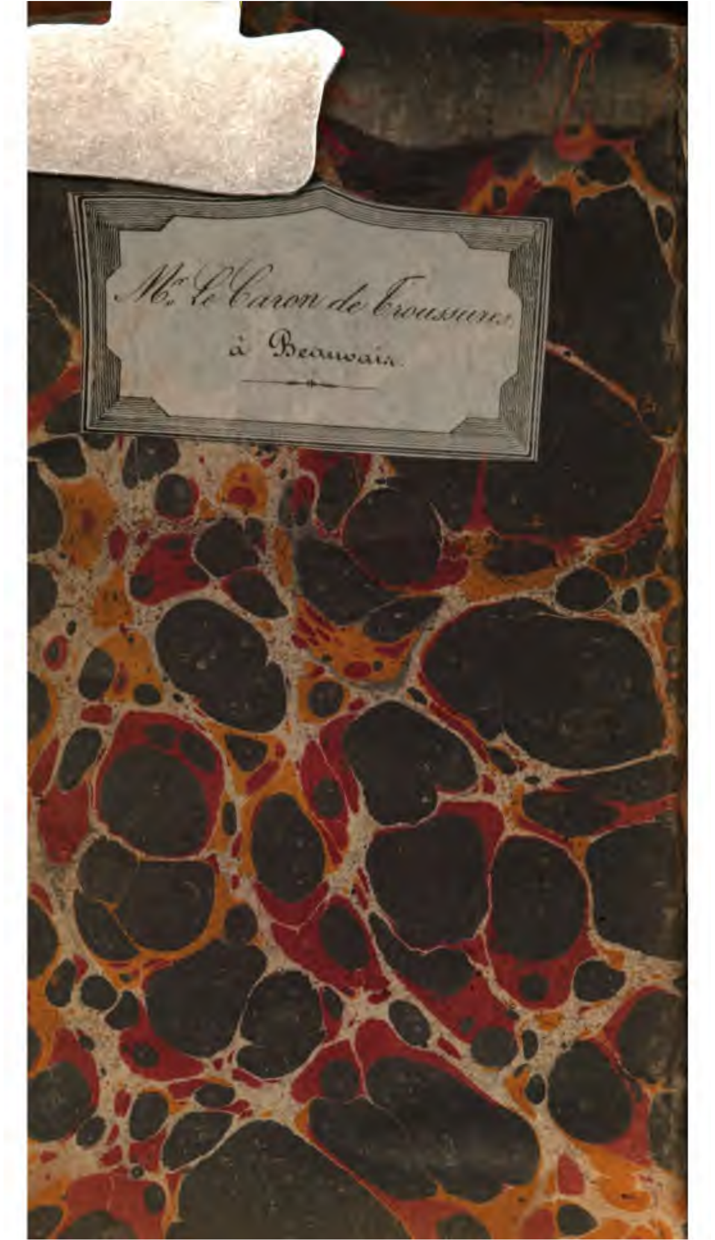
TABLE

DES ÉTUDES

Contenues dans le Tome III.

Fin de la Table du Tome III.




Mr. Le Caron de Troussures,
à Beauvais.

